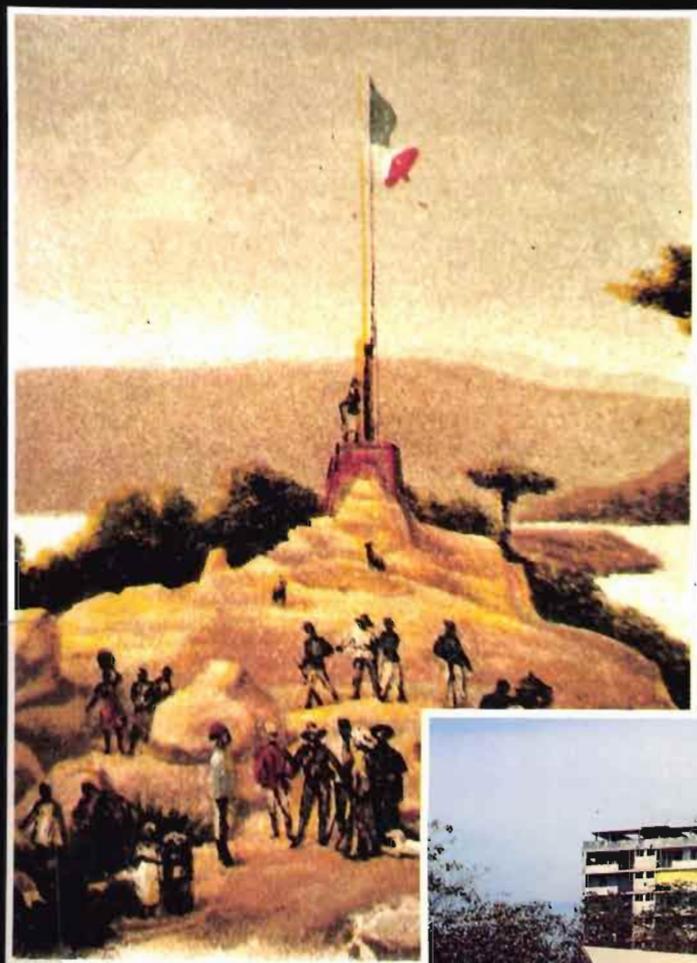


Yves Boulvert

BANGUI 1889-1989



Points de vue
et
témoignages



Ministère de la Coopération et du Développement

Yves BOULVERT

**BANGUI
1889 - 1989**

Points de vue et Témoignages

Ministère de la Coopération et du Développement
à Paris

Y. BOULVERT (né le 13 mai 1937), ingénieur agronome, Directeur de recherches, Responsable ORSTOM en Centrafrique, membre correspondant de l'Académie des Sciences d'Outre Mer, travaille depuis 1964 à une meilleure connaissance du Milieu Naturel Centrafricain.

Après treize années de prospection sur le terrain, il publie des études thématiques régionales puis de synthèse en Pédologie, Phytogéographie, Orohydrographie, Agroclimatologie et (à paraître) Géomorphologie. Ayant collecté sur ce pays des archives historiques et géographiques, concernant notamment la façon dont s'est organisée la connaissance scientifique, il s'en est aidé pour réunir une documentation sur un siècle d'histoire de la ville de Bangui.

Couverture : le poste de Bangui vu par le peintre Castellani en 1897 : certainement le premier tableau représentant la "ville".

Document communiqué par Mlle Cureau, fille du gouverneur Cureau, l'un des pionniers de l'ancien Oubangui.

Préface

L'ouvrage que j'ai le plaisir de présenter ne constitue pas une histoire de notre Capitale avec le récit des événements qui s'y sont déroulés, c'est un recueil d'anecdotes, de témoignages de voyageurs qui l'ont traversée mais aussi de ceux qui y ont vécu : apparemment disparates, ces récits permettent de comprendre comment simple étape, en raison des rapides sur l'Oubangui, notre cité est devenue base de départ vers le nord et l'est et par suite chef-lieu administratif. Surtout à partir de villages juxtaposés de représentants de diverses ethnies, elle est devenue le creuset où s'est fondée l'Unité Nationale.

A partir de témoignages très divers — explorateurs, administrateurs, missionnaires, militaires mais aussi géologues, sociologues, architectes urbanistes — on peut suivre comment se sont posés successivement les problèmes pratiques de développement, ceux de l'approvisionnement, du coût de la vie, des transports ; en quelques années, on est ainsi passé pour parvenir à Bangui, de la longue et monotone voie fluviale à l'ère des avions à réaction, depuis l'ouverture en 1967 de l'aéroport international de Bangui M'Poko.

Aucun de ces "experts" n'avaient imaginé le développement foudroyant de Bangui dont la population s'est considérablement accrue en quarante ans et a atteint le palier de plus d'un demi million d'habitants.

On pourra regretter que ces témoignages soient souvent le fait d'étrangers ; toutefois, en 1971, plusieurs centaines de nos écoliers donnaient dans une rédaction, leurs témoignages sur la manière dont ils percevaient leur Ville. Il serait intéressant que des professeurs reprennent une telle étude à l'heure où "BANGUI LA COQUETTE" se fait belle pour fêter son centenaire.

Enfin, je ne peux que féliciter l'auteur, M. Yves Boulvert, Directeur du Centre ORSTOM de Bangui, pour ce remarquable travail de recherche documentaire. Il apporte par cette ouvrage une contribution appréciable à notre quête de connaissance sur la Ville de BANGUI.

Bangui, le 10 juin 1989
Marguerite BALENGUELE
Présidente du Conseil Municipal de Bangui

E R R A T A
BANGUI 1889 - 1989
Points de vues et témoignages

- Page 2 (de garde) né le 31 mai (et non le 13)
- p.3 Préface (en bas). Il apporte par cet ouvrage (et non cette)
- p.5 ligne 3 selon ses gouts
- p.10-2e paragraphe-ligne 13 mais après tout (et non tous)
- p.11- en bas. il a dû
- p.14- 2e paragraphe. aidé par Mr LIENART
- p.19 en bas. Terre de Yakoli (et non Yokodi)
- p.10 carte village Karibéké
- p.38-4e parag. ligne 3 : l'effroi dans la gent emplumée
6e parag. li.1 elle le paraît (et non me)
- p.41-5e parag.-lig.6 nous n'ayons un orage
- p.57 (C.MAISTRE) décéda il n'y a pas si longtemps
- p.70- 3e parag. (Bangui) à mille huit cents kilomètres
- p.71- Vue aérienne de la mission Saint-Paul des Rapides
- p.72 (au milieu)- Le village aérien est très peu connu. Il évoque
(en bas) seul poste que nous ayons
- p.78-1er parag. lig.2 : je reconnus la voix
1er parag. lig.4 : va en paix
3e parag. lig.2 que j'ai rencontre
- p.80-3e parag. Arrive à Bangui
6e parag. des coups de tonnerre formidables
- p.82 (en bas) il avait dû quitter Bangui
- p.88-2e parag.-lig.8 = l'Ibengué (cf Libenge)
lig.15= qu'on aurait dû
- p.92-2e parag.-lig.8 = ne tarda pas être inscrite
- p.112-6e parag. : les Européens doivent fréquemment avoir recours
aux conserves
- p.131-4e parag., lig.3 (lire) rougeoiment (dans l'original)
- p.138-lig.1 Pas le moindre médicament
- p.147- la piscine du Bangui_Rock Club
- p.153-9e parag.- Puis on reconnaît
- p.157-lig.5 - pourquoi me plaît
- p.184-lig.17- le bricolage où se plaît
- p.189-4e parag. lig.3. D'autre part les événements
- p.191-lig.7 Bir Hackeim
- p.192- (en bas) un spectacle de théâtre et nous mîmes
p.193-lig.2 et tombât
- p.204-lig.2 : de nouveaux quartiers ont dû
- p.206-6e parag. lig.4 : que l'on continuât
lig.5 administrative
- p.215-3e parag. lig.8 chefs de groupe
- p.219-3e parag. : synchrétisme (cf synchrétisme)
- p.221-4e parag.-lig.7 devenus plus importante
en bas : drainage (cf drainage)
- p.236-(milieu)-Parler d'industrie locale eût
- p.238-(milieu)-dotés des installations
- p.242 (en bas) le mont du Tchad (sic) d'un côté
- p.244 (milieu) Fort-Lamy, on côtoyait
- p.245-lig.4 côté du fleuve
- p.257-6e parag. lig.3 s'égayent (sic, pour s'égaillent)

- p.278-(en bas). Elle n'est citée
- p.287-(en bas): l'année précédente, à l'occasion de la visite officielle
- p.291-(lig.8) . viennent se mettre
- p.293-lig.6 : 128 références
- 3e parag. lig.11 : collégiens
- p.296- BRUSTIER (L), 1962 ... Editions du Scorpion
- p.300 TOQUE (G.), 1907
- p.305- Cartes postales, communiquées par le R.P. de BANVILLE
et J.CANTOURNET.

Avertissement

A l'occasion du centenaire de Bangui, il nous a paru utile, à côté des études et ouvrages consacrés à cette ville, de rappeler à travers d'assez courts extraits comment la ville a été vue et ressentie par les explorateurs, les écrivains, les journalistes et voyageurs de passage mais aussi par ses habitants qu'ils soient Européens ou Centrafricains même si les témoignages anciens sont rares.

Cet ouvrage ne peut se lire comme un roman. Les sujets traités sont différents, la valeur littéraire est disparate. Chacun l'appréciera à petites doses, selon ses goûts. Les témoignages sont bruts ; leur accumulation entraîne des répétitions (sur le site notamment) et même des redondances (visiblement les témoignages du capitaine Vangèle et de V. Liénart s'inspirent du même journal de bord).

Comme le demandait le Père G. de Banville en 1985 à propos des récits sur la fondation de la mission Saint-Paul des Rapides, le lecteur est prié d'exercer son esprit critique pour bien resituer ces récits dans leur contexte, notamment d'apprécier les jugements portés à la lumière des idées et du vocabulaire de l'époque, dont on pourra justement suivre l'évolution en un siècle.

Ces textes ont été recueillis par Y. Boulvert, Directeur de Recherches ORSTOM, en dépouillant les Archives du Congo et de l'Oubangui-Chari conservées à la Bibliothèque Nationale de Paris, à la Société de Géographie, aux Archives d'Outre-Mer (anciennement au Ministère de la F.O.M. rue Oudinot à Paris, désormais à Aix-en-Provence), à l'Académie des Sciences d'Outre-mer mais également à l'E-NAM (École Nationale d'Administration et de Magistrature) de Bangui, qui a hérité de la bibliothèque de l'ancien Gouverneur.

On peut regretter que dans les années vingt, quand ces témoins vivaient encore, l'on n'ait pas songé à recueillir les impressions des vieux Centrafricains sur l'irruption soudaine des premiers Blancs dans leur pays. R. Maran a essayé de l'imaginer. L'initiative du Père L. Godart vient bien tard.

Le "collecteur" a bénéficié de l'expérience centrafricaine du R.P. G. de Banville, (historien des Spiritains du Centrafrique), de J. Cantournet (directeur de la Cotouana de 1956 à 1964 et directeur général de l'UCCA de 1964 à 1969), de P. Vidal (archéologue), et P. Soumille (historien). Il remercie P. Perichon, G. Legay, J.-D. Yaporo et B. Hou-timard pour le traitement de texte.



George Grenfell 1902



Le Peace, vapeur de Grenfell, premier bateau parvenu aux rapides de Bangui.

Chapitre I

Les Précurseurs — 1885-89

La région de Bangui avant la période coloniale

Faute de témoignages écrits, la vie coutumière au siècle dernier ne nous est guère connue que par les témoignages des explorateurs. En les dépouillant, on obtient une vision relativement cohérente de la vie centrafricaine dans les années 1890 (cf. l'ouvrage de Christian Prioul : "Entre Oubangui et Chari vers 1890").

Le Père Louis Godart et Cyprien Zoubé recherchant la façon dont s'est implanté le christianisme, ont recueilli, pour leur opuscule : "Nos Pères dans la Foi" (1988), des témoignages d'Anciens. Voici selon Jean Mbongo et Benoit Ndayen une évocation des villages de la région au moment de l'arrivée des Européens :

"Des fortifications

Les villages situés au bord du fleuve (Bokassi, Bobassa...) et en forêt (Botambi et Salanga...) s'entouraient d'une enceinte fortifiée appelée gbabou. On débroussait le terrain aux alentours et on le parsemait d'épines pour éviter les surprises nocturnes. Parfois, le village était situé comme une île au milieu d'un immense fossé rempli d'eau. Au-dessus du fossé, on jetait des troncs d'arbres pour pouvoir passer et on les enlevait en cas de danger. Dedans on plantait des piquets pour que s'y empalent les adversaires. Des hommes montaient la

garde. On ne pouvait entrer que par une porte unique en bois qui basculait sur un axe central, de sorte qu'on était obligé de se mettre à genoux ou accroupi pour pénétrer à l'intérieur du village.

Des agressions

Il fallait au chef de clan plusieurs grands fils, eux-mêmes à la tête d'une famille nombreuse, pour défendre le village en cas d'attaque. C'était d'ailleurs une des raisons de la polygamie. Parfois des ennemis astucieux se contentaient d'encercler la localité et de proférer des menaces comme celle de brûler toutes les maisons avec des flèches incendiaires. Alors il n'y avait pas de bagarre, mais simple capture. Parfois l'adversaire envoyait des éclaireurs sous prétexte de demander une femme en mariage. Ceux-ci espionnaient les lieux pour y revenir ensuite voler cabris, moutons, femmes et enfants à une heure où les hommes étaient partis à la chasse.

Des précautions

A l'intérieur du camp, les cases avaient deux ouvertures : la seconde était cachée par des écorces ou du bois. En cas de surprise ou d'incendie, les femmes et les enfants y trouvaient une issue. Cette porte secrète s'appelait mogboté. Pour éviter d'être attaqués par surprise, deux ou trois villages faisaient alliance de sang appelée niongomènè. Ainsi, en cas de danger, le village attaqué pouvait avertir par tam-tam, et les autres pouvaient lui répondre qu'ils avaient capté le message et qu'ils arrivaient pour lui porter secours.

C'est ainsi qu'il y avait alliance autrefois entre Yakoli, Bokassi et Botambi pour se protéger des habitants de Salanga, qui rôdaient en forêt à la recherche de butin et se sentaient assez forts pour provoquer sans cesse leurs voisins" (...)

Le Pasteur GRENFELL atteint et dépasse le site de Zongo en février 1885.

Pour commémorer le centenaire du passage du premier Européen et de la première description écrite du site de Bangui-Zongo, une exposition cartographique fut présentée au Centre Culturel Français de Bangui. Une note relate en détail cette expédition : (Y. Boulvert, 1985).

L'extrait qui suit évoque l'arrivée du pasteur sur le site de Bangui. Il est tiré d'une lettre du 29 avril 1886 parue sous le titre : "Explora-

tion des affluents du Congo entre Léopoldville et Stanley-Falls” (1886).

“A 4°27’ (Il y a peut-être une erreur d’impression sur les *Proceedings* car le texte retranscrit par Wauters indique 4°22’, latitude très proche de celle des rapides de Bangui-Zongo- 4°21’30” - 18°35’30”), la rivière franchit des collines de quartz et d’argiles rouges d’environ mille pieds de haut (300 m) qui modifient brusquement son cours. Précédemment le courant s’écoulait presque uniformément du nord-est, maintenant nous découvriions que pour traverser cet alignement de collines NW-SE, une brèche E-W était ouverte. Avant d’essayer de nous engager dans cette brèche et entre les immenses masses de quartz qui rompaient le cours de la rivière, lui donnant l’allure d’une sorte de rapides, nous jugeâmes prudent de jeter l’ancre et d’opérer une reconnaissance en chaloupe. Etant donné que dans notre barque à cinq rames nous passions en sécurité et atteignions l’eau libre au-delà, sans avoir à utiliser de cordages, nous étions assurés de pouvoir tenter en toute sécurité le passage en vapeur. Une demi-heure après le départ matinal du lendemain, nous franchissions ce passage en toute sécurité, mais si nous avions les rapides derrière nous, nous laissions également les populations amicales qui nous avaient aidés dans nos difficultés en aval et nous nous trouvions désormais au milieu de populations qui penchaient pour la discorde ; nous allions être contraints soit de combattre soit de battre en retraite.

Au premier abord, notre apparition inspirait la crainte et hommes, femmes et enfants cherchaient refuge dans les abris qu’ils avaient construits parmi les branches des grands arbres, protégeant leur retraite en halant derrière eux leurs échelles de cordes. De ces positions avantageuses, ils nous assaillaient de volées de flèches empoisonnées mais comme nous étions bien protégés par un fin grillage métallique, nous poursuivîmes notre route sans nous soucier d’eux. L’inverse eût été pris pour un signe de faiblesse, c’eût été un bon argument pour nous poursuivre en pirogues. Les gens en amont nous voyant apparemment filer devant nos poursuivants, sortirent dans leurs pirogues pour venir à notre rencontre. Si cela n’avait été presque le crépuscule, nous aurions pu subir “ce feu roulant” mais avec devant nous des eaux inconnues et l’obscurité qui tombait, il ne nous restait plus qu’à nous mettre en sécurité en repartant dans la direction d’où nous étions venus. Nous eûmes bientôt fait de laisser les pirogues derrière et tout alla bien jusqu’à 1 h. après le coucher du soleil ; nous avions presque franchi le dernier des villages hostiles ; là il y avait des hauts-fonds après une succession de “deux brasses, deux brasses” (soit 3,65 m) suivi de “une brasse, la barre toute” (*les anglicistes précisent. Wauters traduit “Hard” par dur mais le Harrap’s indique l’expression nautique “Hard over”, “la barre toute” ; le pilote n’a pro-*

blement pas eu le temps d'achever sa phrase) et alors, avant que le pilote ait pu nous donner le résultat du dernier coup de sonde, nous fûmes secoués par un terrible craquement. L'eau s'engouffra dans deux de nos compartiments étanches de sorte que trois minutes plus tard, l'eau avait atteint le même niveau qu'à l'extérieur du bateau. Je n'essaierai pas de décrire nos sentiments, étant entourés de peuplades hostiles et plongés dans l'obscurité ; il est plus facile de les imaginer que de les décrire. Heureusement pour nous le *Peace* avait été construit avec des compartiments étanches, le bateau se maintint à flot et quelques minutes plus tard put être amené à la rive où nous bouchâmes les brèches. Le *Peace* put atteindre un banc de sable observé la veille, en amont de la passe. En deux jours tout fut remis en ordre et nous reprîmes le chemin du retour. Celui-ci présenta un curieux contraste avec l'aller, les dispositions des indigènes, à notre égard, s'étant modifiées du tout au tout. Partout nous reçûmes bon accueil. Nous dirons même qu'en bien des endroits, notre seul embarras fut de ne pas pouvoir rester assez longtemps pour satisfaire nos nouveaux amis" (...)

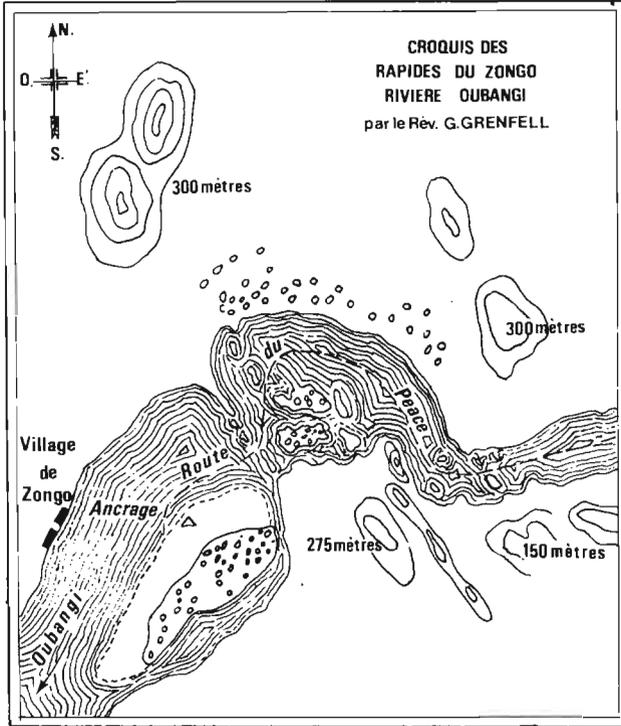
Le même volume des Proceedings contenait (p. 416) une réduction de la remarquable carte établie par Grenfell (à l'échelle d'1/2 pouce par mille) avec ce simple commentaire : "cette belle rivière ouvre une voie navigable vers le cœur du continent tout près de la frontière du Congo français". Cette carte comporte diverses annotations sur l'emplacement des îles, la couleur de l'eau (noire, couleur de thé !), des types de végétation remarquables (rôniers, plaines herbeuses), des emplacements de village séparés par des secteurs déserts, l'apparition des premières collines vers 3° 10' N, de falaises vers 3° 30' N et surtout près de Mogumbo (soit Mongoumba) de rapides vers 3° 45'. Ainsi le seuil de Zinga était localisé : curieusement il disparaîtra des cartes par la suite. Le coude vers l'est de l'Oubangui était nettement souligné mais après tout, ce pouvait n'être qu'un accident local, le point extrême atteint par Grenfell se situant dans un nouveau coude de l'Oubangui SW-NE au niveau des rapides de Bonga (4° 34' - 18° 50').

Le capitaine belge VANGELE échoue d'abord devant les rapides de Zongo — novembre 1886.

Capitaine VANGELE

La seconde expédition européenne qui parvint, fin 1886, sur le site de Bangui-Zongo fut celle, relatée par A.J. Wauters (1887), du capitaine belge Vangèle sur le vapeur *Henry Reed*, "Exploration de l'Oubangui et de ses affluents, 1887".

Première représentation du site de Bangui-Zongo

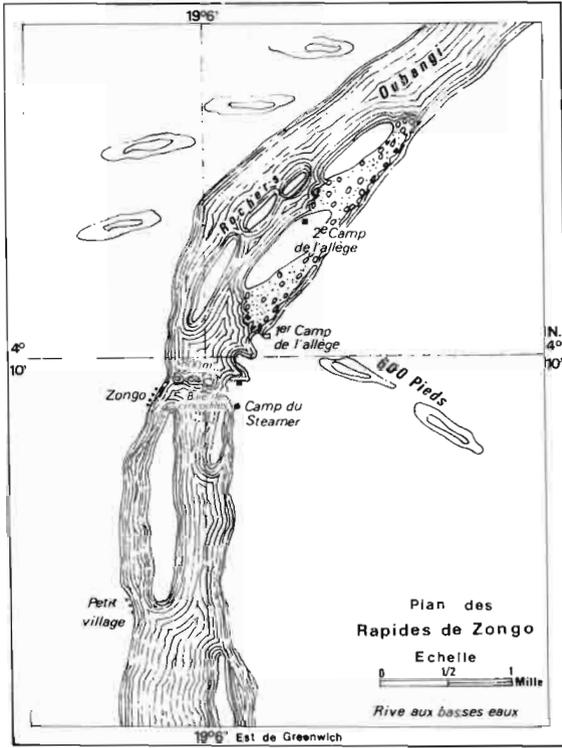


Le Mouv. géog. juillet 1887

ORSTOM - BANGUI (1988)



Photographié en 1896, le site de Bangui vu de l'est, tel qu'il a du apparaître aux premiers explorateurs



Croquis de Vangèle

DRSTOM BANGUI (1988)



Albert Dolisie, premier français arrivé aux rapides

Le récit complet de l'expédition présenté lors d'une conférence le 15 janvier 1889 est reproduit dans le Bulletin de la Société belge de Géographie (1889) sous le titre "L'exploration de l'Oubanghi-Doua-Koyou". Ayant mal lu le récit de Grenfell, Vangèle fut tout surpris de rencontrer les rapides de Zongo : "nulle publication n'avait encore signalé qu'il existait des rapides au nord du 4^e degré".

Novembre 1886 : (...) "nous arrivons vers le 4^e parallèle nord ; là se rencontre un massif montagneux présentant des pics dont quelques-uns ont 600 à 800 pieds d'élévation ; c'est ce massif que le cours d'eau sur lequel nous sommes, le Doua, a dû percer pour conduire ses eaux au Congo. A l'entrée de la gorge la rivière se resserre à 800 mètres, et je fus arrêté par une ligne rocheuse offrant cinq passages, entre lesquels les eaux se précipitent en formant une chute et quatre rapides. J'allais mouiller le steamer à la rive gauche, dans une baie, demeure habituelle de nombreux crocodiles que nous chassâmes à coups de feu ; puis je reconnus l'obstacle.

Entre la rive droite et la première roche, qui forment ensemble une muraille, se trouve une petite chute, qui cesse de tomber aux eaux basses, ainsi que j'ai pu le constater par la suite ; le deuxième passage, large de 250 mètres, donne cours à la grande masse des eaux ; c'est un rapide dont j'estime la vitesse à 10 milles à l'heure. Les eaux du troisième et du quatrième tourbillonnent et dénoncent des roches submergées. Enfin le passage compris entre la rive gauche et l'îlot montrait à l'estimation un rapide d'une vitesse de 7 à 9 milles.

C'est par ici que les indigènes descendent le fleuve ; ils le remontent en traînant leur embarcation sur les roches le long de la rive.

Si notre passage pouvait s'effectuer, ce n'était évidemment que par cette dernière voie. Remarquons que nous étions à l'époque des plus hautes eaux (fin novembre). Cependant, par acquit de conscience, je fis faire une tentative de passage dans le grand courant central, mais ce fut en vain. Deux essais tout aussi infructueux furent tentés par la passe de la rive gauche, après quoi je revins à mon campement. Pendant ces épreuves, j'avais constaté à la chaudière une pression de 70 livres, soit $4 \frac{2}{3}$ atmosphères. Je résolus de faire une dernière tentative avec une pression plus forte ; je fis un choix spécial de bois dur et tous les hommes qui n'étaient pas strictement nécessaires à bord furent débarqués.

A ce moment, le capitaine du steamer et le mécanicien, visiblement effrayés, firent quelques objections ; le mécanicien alla presque jusqu'au refus de service, disant qu'il était marié et père de famille. Aidé par M. Liénart, et par une bouteille de champagne, je parvins à remonter leur moral. Une quatrième et dernière tentative eut lieu avec près

de 90 livres de pression (6 atmosphères). Je m'élançai à toute vapeur, le steamer fila d'abord très vite, puis ralentit sa marche, enfin n'avança plus et se mit à dévier, poussé vers la rive où se trouvaient des rocs. Je donnai ordre de retourner ; ce fut un moment très critique, car le bateau, pris par le courant, s'inclina fortement à tribord ; l'eau y entra avec abondance et il était à craindre que le foyer ne fut éteint. Enfin je pus regagner mon campement sans accident.

Le lendemain, aidé par M. Liénard, je fis traîner l'allège (*petite embarcation*) sur les rocs et je franchis l'obstacle, la marche continua en halant l'embarcation le long de la rive ; en deux jours, je ne gagnais qu'un mille ; deux fois, un câble en fils de fer roulés se rompit, l'allège ne fut sauvée qu'avec le câble en chanvre qui me servait de câble de sûreté. Malheureusement nous en avons peu, l'expédition n'étant pas organisée pour franchir de tels obstacles. Enfin je fus arrêté net un peu plus loin ; la rive boisée était inondée et nous ne pouvions y prendre pied pour l'attache du câble, d'un autre côté, le courant était trop violent pour l'emploi des rames. Les indigènes prétendaient que plus haut les eaux étaient encore plus mauvaises ; quant à leur direction, aucun renseignement digne d'attention ne put m'être donné ; le langage absolument différent de celui du Haut-Congo nous était complètement inconnu, nous ne correspondions que par gestes.

Je revins au campement du steamer et fis mes apprêts pour le retour. Contrairement à ce qui se passe aux Stanley-Falls, il y a peu de population aux environs des rapides, on n'y rencontre que le village de Zongo à la rive droite. Je ne poserai pas ici la question de savoir si l'obstacle était franchissable, mon second voyage ayant donné la réponse".(...)

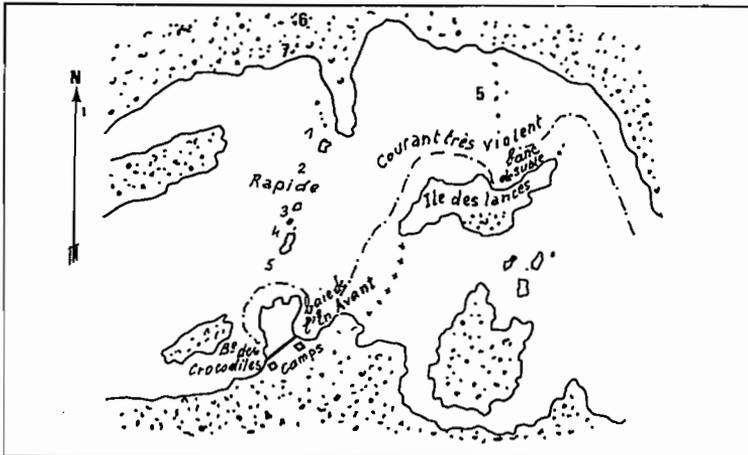
V. LIÉNART

Son adjoint V. Liénart écrit pour sa part à propos du rapide de Zongo dans "Exploration de l'Oubangui" (1888).

"Vers le 4^e parallèle nord on rencontre un massif montagneux, présentant sur le versant sud des pics dont quelques-uns ont de 600 à 800 pieds d'élévation.

C'est ce massif que l'Oubangui a dû percer pour amener ses eaux au Congo. A l'entrée de la gorge, nous fûmes arrêtés par une ligne rocheuse offrant cinq passages par lesquels les eaux se précipitent, une chute et quatre rapides.

V. Liénart



Bull. Soc. Belge Gèog. 1888

ORSTOM - BANGUI (1988)

Nous allâmes mouiller le steamer à la rive gauche dans une baie, demeure habituelle des crocodiles, que nous chassâmes à coups de fusil. Le lendemain nous reconnûmes l'obstacle en essayant de le franchir. Là le fleuve se resserre à 800 m ; d'une rive à l'autre court une ligne rocheuse, dont trois roches et une île émergeaient. Entre la rive droite et la première roche se trouve une petite chute, qui n'existe plus à la saison des basses eaux ; le passage n° 2 (250 m de largeur) donne cours à la grande masse d'eau ; c'est un rapide dont nous estimons la vitesse à 10 milles. Les passages n° 3 et 4 ont des eaux bouillonnantes, dénonçant les roches submergées ; enfin le passage n° 5, compris entre l'île et la rive gauche, offre un rapide de 7 à 8 milles.

C'est par ici que les indigènes descendent le fleuve en pirogue ; ils le remontent en traînant les embarcations sur les roches.

Après avoir allégé le steamer de toutes ses charges, à l'exception du fil de laiton qui servait de lest, nous essayâmes de remonter le grand courant central, l'impossibilité nous en fut bientôt démontrée.

Nous fîmes ensuite deux tentatives au passage n° 5, une suivant la ligne centrale, l'autre en longeant l'île ; du côté de la rive gauche existent des rocs qui empêchent toute tentative. Nous ne réussissons pas plus que la première fois. Une quatrième et dernière tentative fut faite, et nous lançâmes le steamer à toute vapeur ; il fila d'abord très vite, puis ralentit sa marche, enfin n'avança plus. Nous décidâmes de retourner. Ce fut un moment très critique, car le bateau pris de travers

par le courant, s'inclina fortement de tribord, l'eau y pénétra en abondance, et il était à craindre que le foyer ne fût éteint. Enfin nous pûmes regagner le campement sans accident.

Il était donc impossible de passer le steamer au-dessus des rapides et nous tentâmes, le capitaine Vangèle et moi, de faire une reconnaissance avec l'allège.

Celle-ci ne réussit pas davantage ; le courant était trop violent, les eaux trop hautes et la rive n'offrait que de très rares points d'appui pour héler (*sic, cf. haler*) l'embarcation. Nous ne parvînmes qu'à environ 1 mille en amont en deux jours, et décidâmes alors notre retour".

A sa deuxième tentative le capitaine VANGELE réussit à franchir les rapides de Zongo en novembre 1887

Un an plus tard Vangele était de retour avec le petit steamer "En-Avant" :

"En novembre 1887, je me trouvais sur le Doua, aux rapides de Zongo, dans la baie des Crocodiles, avec de nouveaux moyens d'action : c'était un petit canot à vapeur sans cabine, l'*En-Avant*, la grande pirogue capturée, 200 mètres de câble en chanvre, 24 indigènes engagés à l'Equateur et qui devaient me servir de pagayeurs, plus des vivres et des marchandises en quantité suffisante (...).

Revenons à Zongo. Je vois, non sans plaisir, que le courant quoique encore très fort l'est moins qu'en octobre 1886. Il y a environ 4 pieds de différence de niveau. Cependant l'*En-Avant* est incapable de vaincre ce rapide. Je décide de faire une reconnaissance en amont avec la pirogue ; si la navigation y est praticable, les roues du steamer seront démontées et celui-ci sera traîné le long de la rive gauche à l'aide d'un câble. Pendant mon absence, on ouvrira à la hache une route dans les bois entre la baie des Crocodiles et celle en amont du rapide, "baie de l'*En-Avant*". Accompagné de M. Liénart, je pars dans la pirogue. Celle-ci est hissée au-dessus des rocs, puis après avoir franchi le rapide, je gagne à la pagaie l'île des Lances. Ici roule un nouveau rapide, franchi encore une fois à l'aide du câble ; quelques rocs seulement émergent de-ci de-là. (...)

De retour à Zongo, nous commençons immédiatement les travaux pour le passage du steamer. La route entre les deux baies est appropriée pour permettre le transport des roues, des boîtes à roues et des approvisionnements.

Le steamer est démonté, puis à l'aide d'un câble, il est tiré d'une baie dans l'autre.

Cette dernière opération s'effectue aisément et ne demande qu'une heure et quart de travail. Les hourras frénétiques de mes hommes saluent ce premier succès ; ce ne seront pas les derniers qu'ils auront l'occasion de pousser ; je constate avec joie que l'espoir est dans tous les cœurs.

L'*En-Avant* est remonté. Puis on transporte, à l'aide de la pirogue, toute la cargaison à l'île des Lances, afin d'alléger la petite embarcation à vapeur, dont les aubes, plongeant moins, acquièrent plus de vitesse. Malgré cet allègement, à l'île des Lances, le steamer ne peut franchir le rapide qu'à l'aide d'une corde jetée du bord et rattrapée par un noir qui s'est résolument jeté à l'eau ; grâce à ce surcroît de force, nous pouvons aborder à un banc de sable dans une eau tranquille. L'ordre normal du chargement est reconstitué et nous continuons vers l'amont"(...)

Au retour de Yakoma, en janvier 1888 les eaux ont baissé :

"Ici le changement est radical. L'île des Lances est devenue une presqu'île, le rapide d'amont est plus dangereux, car il est plus resserré. Par contre, les rapides plus en aval sont tout à fait anodins. J'en remonte un avec la pirogue manœuvrée seulement par les pagaies.

L'île des Lances a été ainsi désignée, parce que, pour alléger la pirogue, j'y ai fait déposer toutes les lances que les hommes avaient achetées dans le Bas-Oubangui.

A mon retour, je me rendis à la baie des Crocodiles, afin d'y constater le niveau de l'eau : il y avait encore 4 pieds de profondeur, les eaux avaient descendu de 3 m 60.

Pendant ce temps, les hommes se rendirent à l'île des Lances, devenue terre ferme, et y retrouvèrent heureusement leurs objets de curiosité.

Nous continuons à descendre avec demi-vapeur seulement, car l'on voit encore des roches qui ont émergé". (...)

Selon le récit de V. Lienart :

"Nous arrivâmes à Zongo le 21 novembre (1887) et nous trouvâmes un tout autre aspect aux rapides. Les eaux son moins hautes d'environ 1 m 50, et beaucoup de rocs ont émergé.

Nous jetons l'ancre dans la baie des Crocodiles et décidons de faire une reconnaissance en pirogue en amont des chutes.

Le capitaine Vangèle et moi-même partons à cet effet le 29 novembre avec un personnel comprenant : 16 indigènes de l'Equateur (payeurs), 6 Zanzibarites et 4 Haoussas, soldats.

Le reste du personnel ainsi que le capitaine du bateau et l'ingénieur-mécanicien restent au camp et sont chargés de faire dans la forêt une route terrestre pour contourner la première chute.

23 novembre — La pirogue est traînée au moyen d'un câble de la baie des Crocodiles dans celle de l'*En-Avant* ; de celle-ci on gagne à la pagaie l'île des Lances ; puis, le fleuve n'offre à la vue plus un seul obstacle ; quelques rocs seulement émergent de-ci, de-là.

Nous poussons en avant pendant quatre jours, c'est-à-dire pendant environ 16 milles, ce qui nous amène au rapide de Bounga.

Cet obstacle se compose d'une ligne rocheuse barrant le fleuve d'une rive à l'autre. Cependant nous reconnaissons à la rive gauche un passage que l'*En-Avant* peut franchir aux hautes eaux ; nous y constatons que les roches les plus saillantes sont à 1 m 50 de profondeur ; le courant relativement faible.

27 novembre — De retour à Zongo le 27 novembre, la route à travers la forêt étant faite, nous commençons immédiatement le démontage des deux roues à aubes et de leurs tambours, qui furent transportés par terre du camp d'aval au camp d'amont, ainsi que toute la cargaison.

29 novembre — Le surlendemain 29, nous hélons (*sic pour halons*) l'*En-Avant* au-dessus du premier rapide au moyen d'un câble par la même voie que celle que nous avons suivie avec la pirogue. Le passage s'est fait assez rapidement — une heure un quart seulement. Il s'agit maintenant de remettre les roues ; c'est notre ingénieur qui en est chargé.

30 novembre — Départ de l'*En-Avant* délesté pour le camp de l'île des Lances.

La ligne des rapides ne peut être vaincue ; le steamer reste en équilibre et, après une demi-heure d'essai, nous sommes obligés d'aborder très prudemment (de nombreux rocs émergent près de la rive) ; nous parvenons alors à passer au steamer un câble, auquel nous attelons nos 40 hommes : après quelques efforts, la résistance est vaincue et le steamer arrive à notre camp sans accident.

La cargaison complète a été transportée ici dans la grande pirogue.

Le travail est terminé à douze heures et demie et à une heure et demie nous repartons ; le premier obstacle est franchi. Nous nous arrêtons le soir en face du village N'Banghi, situé sur la rive droite". (...)

Les premiers français sur le site. Albert DOLISIE (1887-88), Louis DUNOD (1888), VEISTROFFER (1889)

Albert DOLISIE - 1887-88.

En septembre 1887, l'administrateur Albert Dolisie accompagné du mécanicien Lagnion, sur le vapeur *Ballay* atteignit les rapides de Zongo mais ne put réussir à les franchir selon le récit fait par Charles de Chavannes (1932-1937), ancien secrétaire particulier de Brazza, Gouverneur honoraire des Colonies.

“Le 31 décembre 1887, Albert Dolisie avec Delcommune et Pelletier est de retour sur le site. Le 2 janvier 1888 en mettant toute la vapeur il franchit les deux premières lignes de rapides dans l'après-midi. Il écrit dans une lettre à Chavannes :

“Le soir, échoué sur un banc de rochers, en travers du courant, et passé toute la nuit dans cette position critique. Toute la rivière barrée par un lit rocheux de 2 mètres, 1m,50, 2m,50 (*son vapeur l'Alima cale plus de 1m,50 à pleine vitesse*). Redressé le bateau au jour et fait demi-tour malgré mon envie de continuer. Dessiné une carte approximative à la planchette d'artillerie installée sur le toit de l'*Alima*, mais cet instrument demandant l'immobilité absolue pour travailler, tu comprends quelle peut être la valeur du travail” (...)

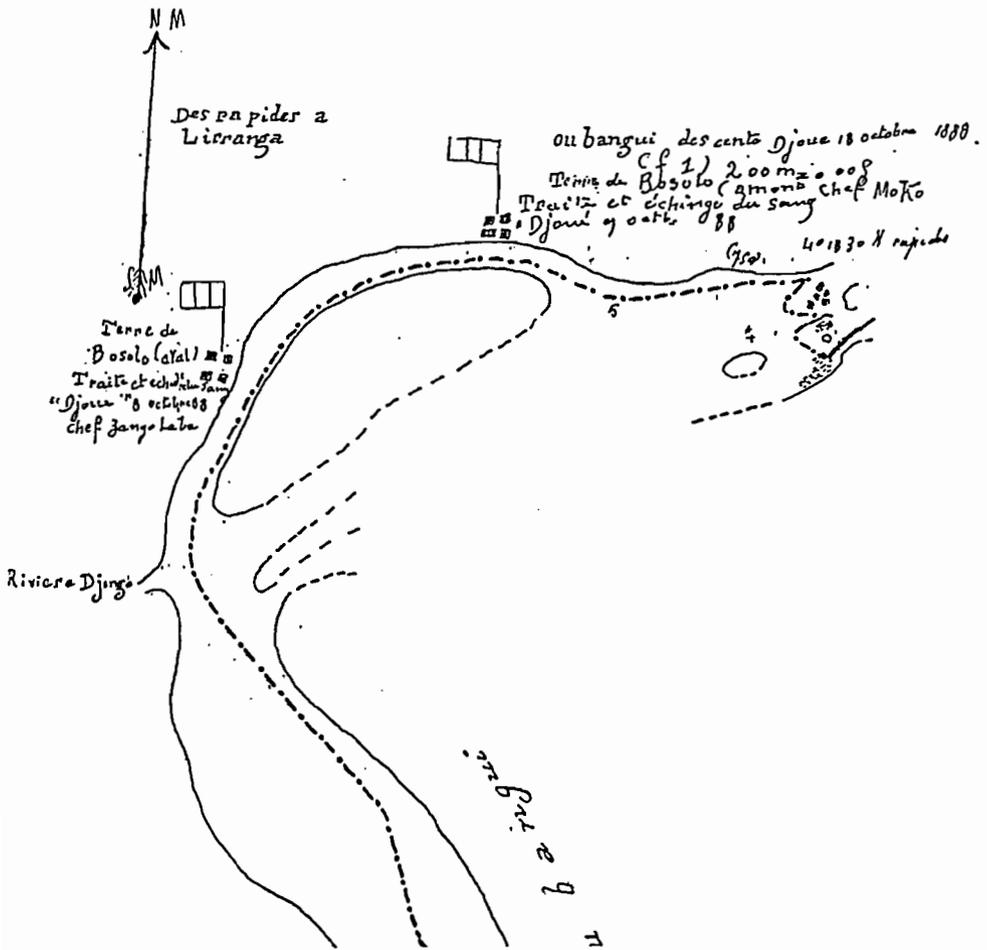
En mai 1888, Albert Dolisie avec le *Djoué* tente de rejoindre les rapides mais ne peut y parvenir car l'eau baisse et il craint de se trouver bloqué dans un bief de l'amont. (*cf. Chavannes 1937*)

Louis DUNOD - octobre 1888

En octobre 1888, Louis Dunod accompagné de Noirot et Lagnion sur le *Djoué* signe des traités dans les villages de l'Oubangui et de la Mpoko. Sa carte à 1/40 000 permet de localiser les emplacements correspondants :

Sur l'Oubangui :

- 7 octobre Terre de Bobassa. Chef Maouoco. 8 kilomètres environ en aval de Bokashi.
- 8 octobre Terre de Bokashi. Chef Ngala. 2,5 kilomètres environ en aval de Yakodi.
- 8 octobre Terre de Yakodi. Chef Chinossongo. 5 kilomètres environ en aval du confluent de la Mpoko.



Les premiers traités conclus par Dunod sur le site.

- 8 octobre Terre de Bosolo aval. Chef Zango Labaye. 5 à 5,5 kilomètres environ en aval des rapides et 1,5 kilomètres en amont confluent de la Mpoko.
- 9 octobre Terre de Bosolo amont. Chef Moko. 2 à 2,5 kilomètres en aval des rapides.

Sur la Mpoko (appelée Djongo ou Bosélé) et la Konga (Pama):

- 10 octobre Terre de Bozangué. Grand chef Nirmi et chefs Ouandé et Sango. 8 à 9 kilomètres en amont du confluent.
- 11 octobre Terre de Badjango. Grand chef Koye et chefs Monbou-gou et Batamba. 12 kilomètres environ en amont de Bozangué.
- 12 octobre Terre de Konga. Chefs Nakouabo et Lilombi. 12 kilomètres environ en amont de Badjango.

Ces traités ont été approuvés par décret du 21 février 1890. Ce sont, semble-t-il, les premiers et les seuls passés dans la région du futur Bangui puisque Albert Dolisie n'en a pas conclu au-delà de 3° 49' N et que ni Uzac ni Michel Dolisie n'en ont passé de nouveaux lors de l'installation du poste, comme le précise J. Cantournet (1986).

Dans une conférence à la Société de Géographie de Paris faite le 17 juin 1892, Louis Dunod relate la façon dont se déroulait le cérémonial et donne le texte type du traité de protectorat. Même après lecture et explications fournies par les interprètes on peut se demander ce que les interlocuteurs comprenaient et retenaient de tels engagements !

“Le cérémonial dont on entoure le pacte d'amitié qui précède la signature du traité et la remise du pavillon, varie suivant les usages de chaque peuplade, mais il est toujours imposant en dehors même du côté élevé, puisé dans le sentiment patriotique. J'ai procédé de la façon suivante dans la rivière “Djongo” (*cf. Mpoko*), qui se jette dans l'Oubangui tout près et en aval des rapides de Songo, et dont j'ai rapporté l'itinéraire, ainsi que ceux du Congo, de l'Oubanghi et de divers affluents.

A mon entrée dans le village, le chef me tend un siège composé d'une branche d'arbre dont les rameaux forment les bras et les pieds de ce fauteuil d'un nouveau genre, puis il s'assied gravement en face de moi. On dépose devant nous sur le sol une large feuille de bananier sur laquelle sont placés un morceau d'ocre rouge, du sel et une gousse sèche cueillie sur un arbre fétiche. A chaque extrémité de la feuille sont plantées des sagaies. Le chef me tend la main droite dans laquelle je mets la mienne.

Les hommes de mon escorte que j'ai autorisés à m'accompagner se tiennent derrière moi à quelque distance. Le chef principal de la terre est entouré des chefs des villages compris dans le territoire. Les habi-



La chance a voulu que plusieurs artisans de la fondation de Bangui puissent être identifiés sur cette photographie. Rang du milieu, au centre : Albert Dolisie qui a décidé la création du poste et lui a donné son nom. A sa gauche, Louis Dunod qui a signé les premiers traités. A sa droite, Alphonse Fondère, un des premiers successeurs de Michel Dolisie. Rang du bas, au centre : Auguste Pouplier, patron du vapeur Oubangui, qui a conduit à Bangui Alfred Uzac et Michel Dolisie. A sa droite, Michel Dolisie, premier chef du poste.



Le Djoué, vapeur de Louis Dunod.

tants, accourus en foule, forment un grand cercle dont nous occupons le centre. Les hommes sont armés de leurs couteaux, de leurs flèches, de leurs arcs, et se tiennent immobiles, la lance ou la sagaie à la main. Les femmes et les enfants, que la curiosité attire, sont présents à la cérémonie.

Je déploie alors le traité de protectorat dont je fais traduire et expliquer les articles par mes quatre ou cinq interprètes : en voici la teneur :

République Française :

Au nom de la France, et en vertu des pouvoirs, etc.

- Art. 1^{er}. — Le chef soussigné déclare placer son pays sous la suzeraineté et le protectorat de la France.
- Art. II. — La France reconnaît le chef soussigné comme chef de la terre de... et lui promet aide et protection.
- Art. III. — Le chef et tous les indigènes conservent l'entière propriété de leurs terres. Ils pourront, sous le contrôle de l'autorité française, les louer ou les vendre à des étrangers de n'importe quelle nationalité et percevoir les redevances sous la forme et dans les conditions consacrées par les usages du pays.
- Art. IV. — Le commerce se fera librement et sur le pied de la plus parfaite égalité entre les indigènes et les sujets français ou autres. Le chef s'engage à ne jamais gêner les transactions entre vendeurs et acheteurs, à ne jamais intercepter les communications avec l'intérieur du pays, et à n'user de son autorité que pour favoriser le commerce, faciliter l'arrivage des produits et développer les cultures.
- Art. V. — Le chef s'engage à user de toute son influence pour faire bénéficier les populations soumises à son autorité de tous les avantages de la civilisation.
- Art. VI. — Le présent traité, revêtu de notre signature ainsi que du signe du chef noir de la terre de ... est exécutoire du jour même de sa signature

Fait et signé, etc.

La lecture et l'interprétation terminées, un des chefs secondaires franchit le cercle et me fait dire qu'à la fin de chaque phrase qu'il va prononcer, je veuille répondre, avec le chef dont je serre la main : "Djombo ! Djombo !" ce qui signifie : "Je le promets ! je le jure !"

C'est la discussion des articles. Elle est suivie de l'adhésion des parties intéressées. Les signes sont alors apposés par les chefs, qui veulent tous signer. Dieu sait la difficulté que présente cette opération,

les naturels de ces contrées s'entendant mieux à manier la sagaie que la plume.

Aussitôt après commence l'échange du sang"(...)

VEISTROFFER 1889

Rédigeant ses souvenirs quarante ans plus tard, Veistroffer (1932), un ancien du Congo crut se rappeler avoir été à l'origine de la fondation de Bangui ...

"C'est en juin 1889, au seuil de Zongo, à quelques kilomètres au-dessus de la rivière Mpoko, que, voyageant en pirogue avec 12 hommes je trouvai enfin l'endroit voulu, à un brusque détour du fleuve, au centre d'un cirque de collines, auprès d'un chaos de rochers au milieu desquels la rivière coulait en mugissant. En plein courant une île jetait sa note verdoyante et entre elle et notre rive s'allongeait un long banc de sable blanc.(...)

Je marquai l'emplacement du futur poste en y plantant un mât de pavillon surmonté du drapeau français et je donnai le signal du retour espérant y revenir bientôt avec le personnel et matériel nécessaire pour procéder à cette fondation. Cet endroit fut appelé Bangui"(...).

Dans son récit sur les origines de Bangui, Veistroffer travaillant à partir de ses souvenirs, sans documents, a quelque peu fabulé, comme le relate J. Cantournet (1986). En effet Chavannes écrivait à Bruel en juillet 1930 :

"Veistroffer a été le premier à aller à Bangui et à planter le pavillon. C'est un rêve qu'il a dû faire, un beau rêve sur lequel vient souffler malheureusement pour lui la correspondance de Dolisie"(...) et il poursuivait sa lettre par une analyse détaillée de cette correspondance qui contredit formellement le récit de Veistroffer.

Congo Français
 Arrivé le 20 Juin 1889
 République Française

Acte de prise de possession

(22)

Et au mil. huit. cent. quatre-vingt-neuf et le vingt-jours.

- Monsieur Alfred, Agent auxiliaire de 5^e classe, chargé de la direction des postes de l'Éboué
- Monsieur Michel, Agent auxil.^e de 5^e classe.
- Monsieur Auguste, 5^e maître de manoeuvre de 1^{re} classe, Patron de la canonnière Éboué.
- Monsieur Marius, officier indien de la canonnière Éboué.

En vertu de instructions reçues de Monsieur Doléris Ulbert, Administrateur de 1^{re} classe, Résident des Bas-Congo et de Mari, pour l'établissement d'un poste à proximité des rapides de la rivière Éboué. Attendu que tant en aval qu'en amont la rive droite ne présente aucun endroit favorable pour l'établissement d'un poste.

On a choisi à six kilomètres en aval des premiers rapides l'emplacement d'un ancien village d'indigènes.

On a pris possession des terrains s'étendant à une kilomètre en aval et trois kilomètres en amont sur une profondeur approximative de six kilomètres.

En signe de prise effective au nom de la France, nous avons mis les meilleurs français et commis indigènes à l'exécution des travaux de construction du nouveau poste.

En foi de quoi le présent acte est dressé et signé aux jours, mois et an qu'en dessus.

Rivière Éboué.

Alfred Alfred
 Michel
 Dupuy
 Marius

Extrait de la lettre n° 4 du Charge
de la zone Oubangui en date du
26 Juin 1889.

Le 18 juin 1889, la canonnière "Oubangui" a mouillé auprès d'un banc de sable au pied des rapides. Le 19 au matin, accompagné de Monsieur Michel Solisic, je me mis à la recherche d'un emplacement convenable tant en amont qu'en aval des rapides mais sans succès. Dans les endroits où se trouvent trois petits villages, les terrains à proximité des rapides doivent être inondés aux eaux hautes. Le 20, nous descendons le long de la rive et environ à 4 kilomètres en aval des rapides, la pointe rocheuse qui termine une courbe assez grande de la rive, nous a paru présenter quelques avantages pour l'établissement d'un poste. Avant de choisir définitivement cet emplacement, j'ai voulu me rendre compte si en amont des rapides on pourrait trouver un emplacement meilleur. Le 21 j'ai donc passé en pirogue les premiers rapides et suivi ensuite par terre la rive pendant plusieurs kilomètres mais sans aucun résultat. La montagne qui forme les rapides étant en pente trop raide, nous avons donc été forcés de prendre l'emplacement situé à 4 kilomètres des rapides. Le 22 au matin la canonnière "Oubangui" a appareillé et est venue établir son mouillage à proximité de la pointe rocheuse.

Nous nous sommes mis rapidement à faire débrousser un endroit pour camper et à préparer une petite case pour protéger les marchandises. Ce matin, 26 juin 1889, j'ai prévenu officiellement M. Michel Solisic que le poste Oubangui 5^e prenait date à ce jour et qu'il était chargé de la direction du poste.

Les travaux seront avec comme matériaux le bois, le ciment et les aléatoires sont formés d'une brousse très touffue; les matériaux de construction par exemple ne seront pas défaut, soit en bois, en argile ou en herbes. L'endroit où seront construites les cases, situé à 300 m² de la rive gauche, sur un plateau assez élevé large d'environ une quarantaine de mètres, s'enfonce dans la brousse en s'élargissant insensiblement.

On ne pourra d'ailleurs se rendre complètement compte de la valeur de l'emplacement aux dans deux mois, c'est-à-dire lorsque les travaux de débroussement seront très avancés. Le ravitaillement en vivres indigènes ne paraît pas jusqu'à présent très-abondant, mais étant donné le grand nombre de villages qui se trouvent à proximité du nouveau poste, je crois qu'il sera facile d'obtenir des vivres en quantité suffisante dès que les indigènes nous connaîtront un peu mieux.

Extrait de la lettre n° 5. du Charge de la
zone Oubangui en date du 1^{er} juillet 1889.

En allant voir les chefs de villages situés en aval du nouveau poste, j'ai remarqué avec Monsieur Michel Solisic l'emplacement d'un ancien village abandonné depuis longtemps. Nous avons visité cet emplacement et constaté qu'il y aurait à exécuter peu de travaux pour le remettre en état, les indigènes ayant coupé toute la grosse brousse. Pensant que les six kilomètres de distance des rapides étaient largement compensés par le peu d'importance des travaux de débroussement à faire, nous avons décidé d'y établir le poste. J'ai donc rédigé l'acte de prise de possession sans pouvoir y mettre le nom de la terre occupée; les seuls noms que j'ai obtenus des indigènes, et encore sans en assurer l'authenticité, ont été pour le village à proximité du poste "Bou Kou" et pour la pointe rocheuse explorée par Monsieur Dumou "Poukou".

Pour copies conformes.

Libanthe, le 18 septembre 1889

LE CHEF DU SECRETARIAT
DU GOUVERNEMENT J. L.

Jules Genty

Chapitre II

Fondation de Bangui - 1889-94

La création du poste de Bangui

Le texte suivant est emprunté à : “Points de vue nouveaux. Notes sur les origines et la fondation de Bangui” par Jean Cantournet (1986) :

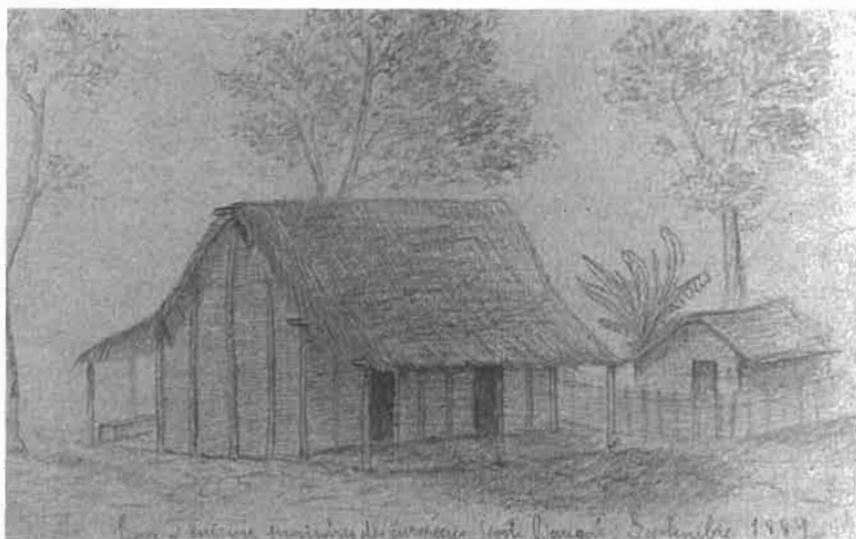
“Une note des Affaires étrangères datée du 5 novembre 1888, et confirmée par une autre du 9 novembre au sous-secrétariat d’État aux Colonies, mentionne l’ordre reçu par Albert Dolisie de devancer sur la Sangha et l’Oubangui une expédition allemande partant de Kita, au Cameroun, sous le commandement de Kund et que l’on supposait destinée à rejoindre sur l’Ouélé les agents de l’État indépendant du Congo. C’est cette information erronée, qui a déclenché le processus de création du poste, mais l’idée était déjà dans l’air depuis un certain temps, et Dolisie l’avait évoquée avec Chavannes après son voyage de septembre 1887.

L’installation n’interviendra cependant qu’en 1889. Chavannes assurait alors à Libreville l’intérim de commissaire général et ses rapports mensuels tenaient Paris informé des événements.

Dans celui du 15 juillet 1889, A. Dolisie a manifesté l’intention de créer un poste dans l’Oubangui au-dessous des rapides qui se trouvent par 4°N.



Alfred Uzac en tenue de brousse.



*La première case du premier Bangui ou les débuts d'une capitale.
Dessin d'Alfred Uzac, septembre 1889.*

Un rapport du 15 août 1889 rappelle qu'une dépêche du 5 août a informé le Département qu'un nouveau poste avait été fondé aux rapides de l'Oubangui vers le milieu du mois de juin, création rendue nécessaire par l'installation d'un poste de l'E.I.C. sur la rive gauche vers le 4°N. Ce projet de l'E.I.C. est annoncé par une lettre de Dolisie datée du 27 avril et dans laquelle il écrit que Vangèle lui a raconté devoir remonter l'Oubangui un mois plus tard avec le *A.I.A.*, l'*En-Avant* et cent cinquante hommes pour fonder un poste. Dolisie pensait d'ailleurs qu'il s'agissait de Modzembo par 3° 10' N.

Dans un rapport du 15 septembre 1889, Dolisie a confirmé par une lettre du 23 juillet la création du poste de Bangui ("rapides", en langue bobangui) qui, faute de moyens, a dû être installé à 6 kilomètres en aval des rapides.

La lettre est ainsi rédigée :

Brazzaville, le 23 juillet 1889

570

Création du poste de Bangui
dans la rivière Oubangui
par 4°15'N

L'administrateur de Brazzaville

à Monsieur le Lieutenant-Gouverneur, Commissaire Général p.i.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'un poste nouveau vient d'être fondé dans la rivière Oubangui par 4° 15' de latitude nord, à six kilomètres environ en aval du premier rapide.

Ci-joint j'ai l'honneur de vous remettre un extrait du rapport de Monsieur Uzac en date du 26 juin et un extrait du rapport du même en date du premier juillet.

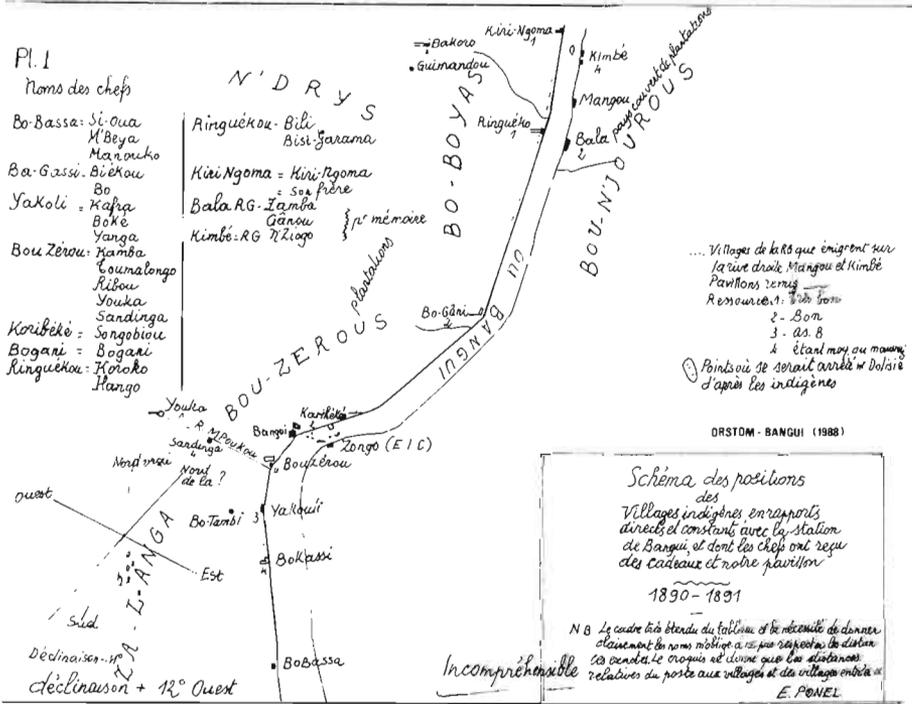
Devant les observations que présente Monsieur Uzac au sujet des noms de la terre qu'il a été impossible d'obtenir avec certitude des indigènes faute d'interprète, j'ai dû donner au nouveau poste le nom de Bangui qui, en langue bobangui signifie "les Rapides".

Le personnel du poste de Bangui est composé ainsi :

Michel DOLISIE, chef de poste
SAMBA Ndiaye Brahim, 368, caporal laptot
MOUSSA Camara, 209, laptot
MATAR Gaye, 218, laptot
AMADI Boubou 1 210, laptot
SALOUM Dago, 329, laptot
AMADY Diallo, 11 277, laptot



Site du premier poste de Bangui où vécut Musy.



MAMADOU Cisse, 1 319, laptot
 MODI Ba, 323, laptot
 TURPIN André, 266, laptot
 André SAMBO, Loango, charpentier
 NGOULOU dit Chocolat, Loango, travailleur
 BINDOUGOU, Loango, travailleur
 DJOU, Loango, cuisinier
 NGONIA, Loango, boy
 Et huit auxiliaires balohis :
 MABOMI MOLINGUI
 ELOUGOUILA KOUNAMOBİ
 NKOLOBISCE OPOTE-ETOUKA
 MASSENGUI MASSAKOULI

Les laptots Saloum Dago, 359, et Mamadou, 319, ont été pris parmi le personnel du poste de Liranga.

Turpin André, 266, et Modi Ba proviennent du poste de Modzaka.

J'ai l'honneur de vous remettre une copie de l'acte de prise de possession.

Sur cette pièce, il n'est pas parlé des indigènes.

Le contact a été pris dès l'arrivée aux rapides. Un chef en amont des rapides est venu pratiquer l'échange du sang avec M. Dolisie. La cérémonie s'est faite au nouveau poste. Une lance et un fusil ont été enterrés, la crosse et le bois de la lance hors de terre pour témoigner des liens d'amitié contractée.

Le jour où l'*Oubangui* a appareillé pour partir, les chefs des villages en aval se sont présentés au poste pour faire amitié avec le Blanc.

Un chef est venu se plaindre de ce qu'un de ses hommes avait été blessé sur la rive de l'État indépendant. Son homme a été soigné au poste.

J'ai déjà eu l'honneur de vous faire connaître que le nouveau poste était largement approvisionné pour six mois et deux Européens.

Veillez agréer, Monsieur le Gouverneur, l'assurance de ma très respectueuse considération.

A. DOLISIE.

Le calendrier de création de Bangui

Alfred Uzac, chargé de la zone de l'Oubangui, avec base à Modzaka, embarqué sur la canonnière *Oubangui* avec Michel Dolisie, le patron Auguste Pouplier et le mécanicien Marius Mordefroy, mouille près d'un banc de sable au pied des rapides le 18 juin 1889. Le 19 commence la recherche d'un emplacement dans les environs amont et aval, mais sans succès car, sauf pour trois petits villages, tout semble devoir être inondé aux hautes eaux.

Le 20 juin, en aval, à quatre kilomètres environ des rapides, la pointe rocheuse qui termine une courbe assez grande de la rivière paraît convenir. Le 21, la recherche en amont des rapides sur plusieurs kilomètres se révèle infructueuse.

Le 22 juin, on revient avec l'*Oubangui* à l'emplacement trouvé le 20 ; les opérations de débroussaillage commencent. Le 26 juin, Uzac écrit "le poste d'Oubangui 3 prend date à ce jour" et il le confie à Michel Dolisie.

Le 1er juillet, au cours d'une visite à des villages situés en aval, Uzac et Dolisie repèrent un emplacement de village abandonné à six kilomètres en aval des rapides et décident d'y transférer le poste car les travaux de débroussaillage de la première implantation se révèlent considérables. L'acte de prise de possession est donc modifié en conséquence.

Quelle est donc la date de naissance de Bangui ? Celle du débarquement aux rapides ? Celle du document "juridique" constitué par l'acte de prise de possession ? Ou celle du rapport d'Uzac, document administratif : "J'ai prévenu officiellement M. Michel Dolisie que le poste Oubangui 3 prenait date à ce jour et qu'il était chargé de la direction du poste".

Le 18 juin, le 20 juin ou le 26 juin ? Le choix n'est pas évident ; l'intérêt du débat reste limité.

Mémoire orale centrafricaine au sujet de la fondation de Bangui

Dans la revue "Trait d'Union", le Rév. P. Ghislain de Banville (1988) rapporte les résultats d'une enquête orale réalisée il y a quelques années par le Père Louis Godart auprès des anciens du village de Bokassi, (situé sur l'Oubangui en aval de Bangui : 4° 14' N-18° 34' E)

- ELEMITIENSOU né à Bokassi en 1898.

- NGANDJI Hangoma Kobokassi, né en 1902, petit-fils de BOKASSI,

- CONDOMAT Bernard, petit-fils de KEMA et de WAPOLMA.

Ils n'ont pas été témoins oculaires, mais ils relatent les faits d'après les récits de leurs parents...

Les parenthèses dans le texte sont des précisions de notre cru.

“A seize kilomètres au sud de Bangui, au bord du fleuve, (*rive droite*) se situe le village de Bokassi. Il avait été formé vers 1850 par une quarantaine de chefs de famille venus du village de Kpolo situé au Congo (*futur Zaïre*) face au village actuel de Nodalé, à 50 kilomètres au sud de Bangui, à cause d'une mésentente dans la distribution de la viande de chasse.

Ils étaient de la tribu des Itéi, Mbaka-Monjombo. Le meneur s'appelait Bokassi. Après sa mort, il fut remplacé comme Ancien ou Juge par Ngaba, fils de Toa (*Dunod dans son récit l'appelle Ngala*). A la même époque, d'autres hommes originaires de Kpolo sont partis pour d'autres raisons fonder le village de Bobassa (...)

A cause du bruit des palettes de bois de son bateau brassant l'eau pour remonter le fleuve, la population l'avait surnommé “Matchetche”...

Le bateau a essayé de s'arrêter à Bobassa pour y faire alliance. Certains habitants croyaient que ce Blanc était un esprit malfaisant de l'eau. Le chef Ngolosso plus réaliste, décida d'attaquer l'équipage à la sagaie avec toutes ses pirogues de guerre. Devant un tel accueil, Matchetche décida de poursuivre sa route plus avant avec ses laptots et ses miliciens Bangala. Les pirogues de guerre le suivirent jusqu'à Bokassi. (*Louis Dunod affirme qu'à Bobassa il a fait l'échange du sang avec le chef Mawoco et a signé un traité le 7 octobre 1888*).

Les rapports avec Bokassi furent meilleurs. Matchetche appela les habitants “Ndéko ! Ndéko !” ce qui, en lingala, signifie : Ami, Ami. Or il se trouvait au village une prisonnière de guerre nommée Mbondobélé, originaire de Ngombé, près de Libengué, qui parlait lingala. Elle servit d'interprète.

Pour la première entrevue, Ngaba délégua les anciens Botambi et Gonon, plus cette femme. La discussion eut lieu sur le sable de l'île. Après leur rapport, Ngaba décida de recevoir Matchetche et les siens dans la cour de sa résidence, au milieu du village actuel de Bokassi, sous un kapokier aujourd'hui déraciné.

Pendant les Bobassa arrivèrent en pirogue, décidés à faire la guerre. Ils voulurent persuader Ngaba à lutter avec eux, mais Ngaba refusa. Alors les Bobassa attaquèrent seuls, se plaçant légèrement en aval, entre le village et le bateau. Ils lancèrent flèches, couteaux, sagaies, et blessèrent plusieurs Bangala. Ceux-ci durent se défendre et tuèrent Kéma au fusil. Les Bobassa surpris demandèrent à Matchetche de le ressusciter. Comme c'était impossible, ils retournèrent à Bobassa pour l'y enterrer.



Qui les explorateurs ont-ils rencontré ? S'il n'a pas été possible de retrouver de plus anciens documents, on peut être certain que ces robustes pêcheurs, cette jolie fille et ce sympathique vieux chef, photographiés à Bangui en 1896 et 1898 ont vu passer Grenfell, Vangèle, Dunod, Uzac et les frères Dolisie.



Matchetche accosta à Botambi avec une partie de son personnel pour le traité de paix avec Ngaba. Ngaba le fit asseoir sur un "kpoloko", siège de chef à trois pieds taillé dans l'arbre "kombo", et l'on procéda à la rituelle alliance du sang. Ngaba et Matchetche se firent au poignet et au front une légère incision, se sucèrent mutuellement le sang et cicatrisèrent leurs plaies avec un peu de terre argileuse très blanche, "boumou". On enterra fusils et cartouches, sagaies, couteaux, flèches. On tua un coq, on grilla son foie sur la braise, et les deux alliés le partagèrent en signe d'amitié.

On prit du bois rouge pilé, appelé en mbaka "nguélé", de l'arbre "nanguélé", et en sango "mbio". Cette poudre, mélangée à l'huile de palmiste, fut appliquée par onctions sur les membres, la tête et le corps des principales autorités avec de la terre "boumou", en signe de paix.

Alors arrivèrent les cadeaux : d'une part les chèvres élevées par Wapolma, première femme de Ngaba, des bananes et divers aliments (...)

Ensuite Matchetche repartit, guidé par un ancien de Bokassi, de la famille de Bodeka, appelé Mbangui. Il guidait le bateau jusqu'aux chutes actuelles des rapides qui s'appelaient alors en mbaka : "Koungo mbangui", de kuo : corde, gno : eau, de Mbangui. C'était ses domaines. Le dessous des chutes s'appelaient "Nyombangui", parce que Mbangui était le premier qui avait osé y plonger et s'y baigner" (...)

Cette explication du nom de Bangui est assez répandue par les anciens, mais il s'agit d'une relecture fantaisiste, surtout quand on sait qu'Albert Dolisie écrit dans un rapport : "Il a été impossible d'obtenir avec certitude des indigènes les noms de la terre, faute d'interprètes ; j'ai dû donner au nouveau poste le nom de Bangui qui, en langue bobangui, signifie "les rapides" (...)

Malgré de nombreuses confusions sur les dates et les événements, ce texte garde son intérêt propre, en particulier en ce qui concerne la cérémonie de l'échange du sang et le traité. Louis Dunod fut le premier et le seul à passer des traités à Bobassa, à Bobassi, à Yakoli, à Bozolo et sur les rives de la Mpoko : à Badjango et à Konga, entre le 7 et le 12 octobre 1888...

Lettres de Maurice MUSY - 1889-1890

Maurice Musy laissé seul comme premier chef de poste à Bangui, s'engagea imprudemment dans une querelle entre les villages Salanga et Botambi-Yakoli. Pris dans une embuscade il fut massacré. Les lettres à ses parents furent reproduites dans la Revue de Géographie - dirigée par L. Drapeyron, (1891).

A noter qu'un entrefilet de 24 lignes, extrait d'une lettre de Musy sera reproduit dans le Bulletin de la Société de Géographie Commerciale de Paris (1890). Annonçant la création du poste de Bangui, il est probablement la première mention imprimée de ce nom...

Les lettres de Musy permettent de se rendre compte de son isolement et des difficultés de son installation dans un milieu hostile :

Septième lettre. Bangui le 29 septembre 1889

Je suis à Bangui depuis le 15 de ce mois, c'est-à-dire 34 jours après notre départ de Brazzaville... 34 jours de bateau à vapeur ! Ne cherche pas Bangui sur la carte ; tu ne le trouveras pas ; c'est un nom que M.D... (*lire Monsieur Albert Dolisie*) a donné au poste. Cherche l'intersection de l'Oubangui avec le 4° degré ; remonte et arrête-toi à 4° 30'. C'est la latitude exacte.

50 mètres carrés de terrain découvert grâce à la pioche et à la hache, une case en paille pour nous, une autre pour les noirs, un embryon de jardin, et tu auras une idée du poste. De tous côtés la forêt noire, sombre, épaisse, la broussaille touffue, une frondaison intense. A droite, une rivière marécageuse, derrière le poste, un fossé.

Depuis mon arrivée j'ai semé des graines qui sortent déjà, et j'ai fait débrousser un espace à côté du jardin pour le prolonger.

Quelle odeur infecte il se dégage de cette terre remuée ! Aussi, je m'en tiens le plus loin possible, c'est très prudent pour ne pas attraper la fièvre. M.D. (*lire cette fois Michel Dolisie*)... le frère du résident de Brazzaville, qui occupait provisoirement le poste, nous reçoit très bien. Le 16 au soir, il est atteint d'un accès de fièvre hématurique ; depuis ce jour, il est alité. Il va probablement descendre. Je vais donc assumer la responsabilité du poste. Ce n'est pas une mince besogne lorsque tout est à faire.

Nous attendons 40 Pahouins du Gabon, avec lesquels nous commencerons le défrichement en grand pour les constructions et les plantations définitives. La plus grande difficulté sera de les nourrir, car il y a peu de villages autour de nous et ils sont très pauvres. Cependant on ne nourrit les hommes qu'avec des bananes : tu vois que ce n'est pas riche...

Nous sommes à 5 kilomètres des rapides ; les Belges sont au pied même, mais sur la rive gauche. Les Nyams-Nyams ne sont pas loin de nous (...)

Huitième lettre. Bangui, le 29 octobre 1889

Je commence par m'excuser du reproche que tu me fais de ne pas t'écrire assez souvent. Je te l'ai déjà dit : les moyens de communication sont ici fort rares, et les courriers ne partent qu'autant qu'il y a des vapeurs qui passent à votre poste. Or, depuis le 23 août, il n'y en a pas eu et je ne compte pas en recevoir avant le mois de janvier. Par conséquent, cette lettre, quittant Bangui le 29 octobre, mettra le temps suivant :

De Bangui à Brazzaville, 15 jours ; de Brazzaville à Loango, 25 jours ; de Loango à Libreville, 6 jours ; de Libreville en France, 25 jours. Compte ce que ça fait, et tu verras, en ajoutant au moins 15 jours pour le défaut de concordance des départs, que je ne puis pas être accusé de négligence.

Depuis le 23 août, je suis chef du poste de Bangui. Mes fonctions consistent à construire un poste de toutes pièces, faire des plantations, attirer à moi les populations et surveiller les agissements des Belges qui occupent l'autre rive.

Or, ici la chose n'est pas très facile, et c'est ce qui fera mon mérite si je réussis. Le terrain débroussé a actuellement une longueur sur le bord du fleuve de 150 mètres et une profondeur de 40. Mon prédécesseur m'a laissé quatre cases en paille, auxquelles j'en ai ajouté trois. Notre installation provisoire est donc terminée. Reste maintenant à l'établir définitivement, c'est-à-dire à construire une habitation confortable, à faire quelques meubles et à planter. Or, pour cela il me faut débrousser 14 à 15 hectares de forêts absolument vierges, tellement vierges que l'on ne fait que très peu d'ouvrage dans un jour. J'ai en outre, derrière mon poste même, un immense marais boisé qu'il faudra que j'assainisse, ce qui ne sera pas une mince besogne.

L'emplacement aurait pu, je crois, être mieux choisi. Jusqu'ici je n'avais avec moi que 24 hommes à savoir : 12 laptots du Sénégal, 6 Batékés (indigènes du bas de l'Oubangui), et 5 Loango. Je viens heureusement de recevoir, par l'*Alima*, qui emporte cette lettre, 25 Pahouins.

Avec ce personnel, je pense aller vite. Le débroussement se fait au sabre et à la hache. Il y a des arbres que dix hommes ne pourraient embrasser et tellement élevés qu'avec un fusil de chasse on ne peut atteindre un singe dans les branches. En tombant, ces géants font un tel fracas que les animaux de basse-cour en sont terrifiés et se réfugient n'importe où. Tous les détritits sont jetés à l'eau ou brûlés. Demain, nous en abattons un qui, en tombant, va aplatir une case. Nous sommes obligés de la sacrifier. On les appelle des fromagers à cause de la blancheur et du manque de consistance de ce bois, qui ne vaut rien pour la construction.

Les indigènes mettent dans le vin de palme qu'ils boivent une écorce très amère qui pourrait bien être l'écorce du quinquina. J'en ai recueilli et je tâcherai d'être renseigné.

Le pays n'est pas du tout sain. J'ai des noirs du poste qui ont de très fortes fièvres ; moi-même je n'en suis pas exempt. Mais bah ! un peu de quinine et ça passe. M. Uzac, lui, n'est jamais malade et il a déjà commencé sa quatrième année sans retour en France. Il faut te dire que c'est un robuste gaillard.

J'ai commencé, dès mon arrivée, un jardin qui actuellement est superbe. J'ai sept pieds de pommes de terre, des salades, des navets, des choux, des radis, des aubergines, des tomates, des salsifis, des haricots et des petits pois. Avec cela on peut vivre ici. Je possède 15 cabris et 60 poules.

L'avant-dernière nuit, nous avons été réveillés par le bruit que faisaient les poules. Un animal que nous n'avons pas vu est entré dans le poulailler et a jeté l'effroi dans le gent emplumée. C'est si commun qu'on n'y fait pas attention. Nous avons perdu beaucoup de nos volatiles et nous en perdrons beaucoup encore, tant que le débroussement ne s'étendra pas à 5 ou 600 mètres. Tous mes cabris sont de petite taille et donnent un peu de lait, dont nous nous régalons. Mes poules ne font pas d'œufs, ou si elles en font, ils sont si bien cachés qu'on ne peut en trouver un seul. Je ne sais à quoi attribuer cela.

Je possède un chien corneau (*cf. corniaud ?*) blanc et noir qui s'appelle Congo. Il rapporte ; c'est une bonne bête à laquelle je suis fort attaché.

La population est peu dense autour de nous, ou du moins elle me paraît. Peut-être découvrirons-nous des villages dans l'intérieur ; je le crois.

A une demi-heure de notre poste, en aval, il y a deux villages, Bagassi et Yakouni (*lire Bokassi et Yakoli*). Les habitants sont constamment à notre poste et demandent toujours à manger. Les femmes viennent journellement nous vendre des chenilles. Il est impossible de se procurer des vivres dans ces villages. Il faut aller au-delà des rapides ou dans une petite rivière qui vient se jeter dans l'Oubangui à deux heures de pirogue en amont du poste. Les indigènes mâles sont tout à fait caractéristiques. La couleur noire à part, ils ont des traits de blancs. Ils portent la moustache et la barbe et paraissent fiers. Quelques-uns ressemblent étonnamment à plusieurs personnes que je connais, mais dont il m'est impossible de me rappeler les noms. A côté des types absolument noirs, il y en a de singulièrement clairs. Mélange de races curieux et qui doit en dire long sur l'histoire de ces peuplades.

Comme armes, ils ne possèdent que la sagaie, qu'ils lancent avec une force extraordinaire et une adresse étonnante. Les femmes sont très belles ; jeunes, elles ont des formes irréfutables. Mais les maris

sont extrêmement jaloux et leur coupent la tête, pour les manger ensuite, à la moindre infraction.

Hommes et femmes sont sommairement vêtus. Un morceau d'écorce de figuier devant et derrière, et c'est tout. Avec cela quelques colliers et bracelets.

La nourriture consiste en bananes, maïs et chenilles. Tu vois que ce n'est pas du luxe. Quand ils tuent une pièce de gibier, ils ont de la viande, mais c'est rare. Aux eaux basses, ils ont du poisson en quantité ; ils en profitent pour se restaurer. Ils fabriquent des marmites et des couteaux qu'ils vont vendre au delà des rapides, d'où ils rapportent des vivres.

Nous sommes à quatre heures de pirogue des rapides. Ceux-ci consistent en une série de rochers plus ou moins élevés, sur lesquels passe l'eau. Au milieu du premier rapide, car il en a quatre, est une petite île boisée.

A huit heures de marche de notre poste, et tout à fait derrière, se trouve un groupe de villages appelés N'goubé. Les chefs sont venus l'autre jour au poste faire l'échange de sang et nous apporter du manioc et des poules. Ces hommes n'avaient jamais vu de blancs. Aussi tu peux te figurer leur étonnement. Ils touchaient à tout et voulaient tout. Notre nez, notre figure, tout a passé par leurs mains (...).

Quand est arrivé le tour du fusil, ça été autre chose. M. Uzac, pour leur faire voir ce que c'était, a tiré un coup dans l'eau en leur disant de regarder la portée. Comme un seul homme, à la détonation, tous se sont jetés à plat ventre, et ne se sont relevés que lorsque le fusil a été rangé.

Ils ont reçu quelques cadeaux et sont partis tellement enchantés qu'ils sont revenus quelques jours après en nous invitant à aller les voir. C'est ce qui a été fait ; nous avons rapporté de cette visite quelques vivres. A l'avenir ce sera un de nos points de ravitaillement.

A trois heures en amont du poste, vient se jeter une petite rivière (*il s'agit de la Mpoko*) dont l'exploration va être faite par M. Uzac et que nous ne connaissons que par les deux villages qui se trouvent à son embouchure. Ces deux villages s'appellent Youka et Kissambo.

Je suis allé le 9 octobre rendre visite au lieutenant Hanolet, commandant le poste belge de Zongo ; c'est un officier de cavalerie, un homme charmant, fort de ses 50 Zanzibarites, de ses nombreux fusils et de ses 50 000 cartouches. Nous, nous n'avons que quelques fusils, 10 000 cartouches et 10 soldats sénégalais.

Néanmoins je t'assure que nous faisons les choses convenablement, comme je te le conteraï tout à l'heure. Le poste de Zongo est admirablement situé à tous les points de vue. Il se trouve au fond d'une baie, au pied d'une montagne, celle qui forme les rapides ; à sa

droite s'étend une immense plaine où il n'y a que l'herbe à brûler pour faire des plantations. Avec cela, il possède la seule passe possible à travers les rapides. M. Hanolet en profite pour exercer le droit de visite sur toutes les pirogues qui remontent le fleuve. Il aurait même volontiers arrêté les pirogues portant pavillon français, si je ne lui avais fait entrevoir que je pourrais, dans ce cas, lui montrer ce que valent 10 laptots commandés par un sous-officier. (...)

Je ramasse tous les jours quelques objets de collection, entre autres choses, de nombreux insectes que je ne connais pas mais que je porterai en France.

Il y a du gibier ici, sangliers et antilopes, mais la forêt est tellement épaisse qu'un noir seul peut y chasser. Jusqu'ici nous n'en avons pas mangé, mais ça viendra, car les Pahouins sont réputés bons chasseurs.

M. Hanolet est mieux partagé. La plaine qui touche à son poste fourmille de gibier : éléphants, antilopes et bœufs. Il a dernièrement tué une antilope de 1 m 67 de haut, avec des cornes de 0 m 72. J'ai vu la peau et la tête. C'est une bête énorme aussi grosse qu'un cheval. Cette espèce doit être inconnue. Il a aussi tué un éléphant. Quant aux bœufs, il ne les chasse plus depuis que son chien, un braque superbe, a été éventré en cherchant à couvrir son maître. Le bœuf est l'animal le plus terrible du pays. Nous laissons aux noirs le soin de chasser. Moi, je me contente de tuer quelques singes sur la lisière du bois. Je ne pénètre pas trop dans la forêt, car la fièvre vous y empoigne à chaque fois.

J'ai la fièvre depuis trois jours, mais ce ne sera rien. Il fait une chaleur terrible que je ne puis estimer faute de posséder un thermomètre. Nous avons calculé hier, avec M. Uzac, au moyen des latitudes, à quelle distance nous sommes de la côte. Nous avons trouvé 2 000 kilomètres. Tu vois que nous ne sommes pas loin du centre du continent. (...)

Neuvième lettre. Bangui, le 4 novembre 1889

Je suis seul, je m'ennuie, il est huit heures du soir. Je prends ta photographie, celle de mon pauvre frère Edmond, je les embrasse. Je relis ton dernier courrier, et tout de suite je me mets à écrire. Il est si bon de s'entretenir un peu avec son père, lorsqu'on est seul, tout seul parlant sa langue, en plein pays sauvage, au centre de l'Afrique ou à peu près, au bruit de l'eau se cassant sur les rapides, au coassement des crapauds énormes, aux mille cris d'oiseaux et d'insectes, que l'on n'entend qu'ici. Tu ne saurais croire les impressions que nous laisse cet isolement. On se croit plus homme parce qu'on a plus de responsabilité et moins de moyens d'action pour briser les obstacles. Songe

donc un peu combien il faut qu'on ait du sang et qu'on se souviennne de ce qu'impose la qualité de Français !

Comme hommes sur qui je puisse compter, je n'ai que 6 laptots ou Sénégalais, dont trois de Tombouctou et un de Sierra-Leone, un Barbara. J'ai bien reçu 25 Pahouins, mais le meilleur est resté en route, et mon contingent comprend 10 invalides dont on ne peut pas humainement exiger un travail sérieux. Une fois ici, il ne faut pas songer à se sauver. Hors du poste, ils trouveraient des indigènes qui les prendraient et les mangeraient. Aussi pas un n'a-t-il encore songé à fuir. C'est avec ces éléments qu'il faut que j'arrive à exécuter le plan que l'on m'a tracé. Dussé-je succomber à la peine, j'y parviendrai. Et note bien que la fièvre terrasse mes Sénégalais, plus souvent qu'elle ne le fait avec les blancs. En outre, comme je te l'ai dit, j'ai un blessé qu'il faut que je soigne et qui ne travaillera pas pendant six mois.

Les indigènes mêmes de la rivière Oubangui que l'on emploie au poste comme travailleurs, ne sont pas exempts de la fièvre.

Il faut que je t'explique comment je suis seul. M. Uzac est parti en exploration pour une vingtaine de jours. Il me disait avant de partir que beaucoup de concurrents avaient demandé à venir fonder ce poste, et que si j'avais été choisi c'est que l'on avait remarqué mon activité à Brazzaville.

Je joindrai à ma lettre le plan du poste, fait à l'échelle et très exact. Ma case devra être construite en terre grasse avec montants en bois dur équarris. Elle aura 12 mètres sur 8, et comprend 3 pièces. A partir de décembre, je n'aurai plus de charpentier, il faudra que je travaille seul.

Les cases des hommes seront faites en paille et disséminées le long des plantations pour les protéger. Le bois ne manque pas heureusement. Nous laissons les plus gros arbres debout, car il faudrait trop de temps pour les abattre. Du reste, c'est un bien ici d'avoir de grands arbres à une certaine distance à cause de la foudre. Il ne se passe pas de jour que nous n'ayions un orage, et un orage comme je voudrais que tu en visses. C'est un déchaînement infernal de tous les éclairs et de tous les tonnerres du ciel ; la foudre tombe à chaque instant, brisant des arbres colossaux ; puis la pluie s'écroule en masse compacte ; le vent souffle en tempête, éraillant nos pauvres cases en paille et y faisant des trous par où la pluie s'engouffre avec force. Ah ! que l'homme paraît petit au milieu de ce cliquetis gigantesque !

La pluie tombe ici neuf mois de l'année, et tous les jours il y a des orages ou tornades, à peu d'exceptions près. Eh bien, malgré ces avalanches d'eau, l'atmosphère reste tellement chargée d'électricité que les éclairs se succèdent sans interruption et que les coups de tonnerre semblent lutter à qui éclatera le plus fort. Ces spectacles sont fort

beaux, mais je les trouve, pour ma part, très ennuyeux. Outre le danger que l'on court, il y a des dégâts irréparables. J'avais de jolis haricots verts admirablement venus, que la pluie a fait périr jusqu'au dernier et je n'ai plus de semence. Je me console en voyant mes petits pois, mes salades et mes choux qui jusqu'ici ont résisté.

Il est dix heures, j'ai froid, je vais me mettre au lit et tâcher de dormir. Malgré deux couvertures de laine, je grelotte. A demain.

11 Novembre. Je ne suis plus seul depuis hier. M. Uzac est arrivé à une heure de l'après-midi, m'apportant 3 chèvres, un mouton, 10 poules. Je ne le reconnaissais plus, tellement il avait noirci ; on aurait dit un nègre. Il a dû interrompre son voyage pour deux raisons : la première, parce que la rivière appelée Toukou (*il s'agit de la Poukou ou Mpoko*), qu'il explorait, devenait trop rapide dans le haut et n'avait plus assez d'eau ; la seconde, parce que les vivres manquaient pour nourrir ses hommes et qu'il ne trouvait plus de villages. C'est d'autant plus regrettable que cette rivière n'est pas connue et que les dernières cases aperçues changent absolument de forme et de construction. De rectangulaires qu'elles sont partout ici, elles deviennent là-bas rondes. Cette forme ronde est celle adoptée par les Nyams-Nyams.

Cette transformation n'a du reste rien d'étonnant, car nous sommes certains que les Nyams-Nyams sont nos plus proches voisins.

M.Uzac a rapporté beaucoup d'objets de collection, entre autres des armes en fer forgé d'un beau travail. La langue changeant complètement, il lui était impossible de se faire comprendre, même avec l'aide des guides du village de Jacoli partis avec lui.

J'ai commencé depuis quatre ou cinq jours le boulevard de 300 mètres de long sur 25 de large qui doit s'étendre le long du fleuve. C'est un vrai travail de faire piocher et niveler un sol de terre grasse, dure en diable, par des gens qui ne savent manier ni pelle ni pioche. En même temps, il faut faire déraciner les troncs qui se trouvent soit sur le bord de l'eau, soit au milieu du chemin et ils sont nombreux ; puis nettoyer les berges, leur donner une certaine pente et empêcher les terres de glisser.

Je plante en bordure des palmiers à noix de palme que j'alterne avec des papayers, arbres à fruits excellents, très communs dans la région du Loango, mais inconnus ici. C'est moi qui les ai semés et qui maintenant les fais replanter.

En même temps, je fais porter de la terre sur l'emplacement où sera établie ma nouvelle case afin de lui donner une certaine élévation ; pendant ce temps le charpentier équarrit les montants. En outre, quelques hommes sont employés à nettoyer la future cour, c'est-à-dire à brûler le plus de bois sec qu'ils peuvent.

Trois de mes Pahouins se sont sauvés la nuit dernière, emportant une de mes pirogues. Je plains ces malheureux, car ils seront certaine-

ment mangés avant d'arriver chez eux. Beaucoup de mes hommes ont la fièvre et la dysenterie.

L'autre jour, tout le monde était en liesse. Un des hommes de mon poste a tué sur la rive belge une antilope-cheval d'une belle taille et dont l'espèce n'existe nulle part qu'ici. Quoique ce fût une jeune femelle, elle avait la taille du plus gros cerf du jardin d'Acclimatation de Paris. Son poil est très long et gris sale. J'ai pris les filets pour moi et distribué le reste à mes hommes. Elle a été tuée d'une seule balle de mousqueton (fusil Gras d'artillerie) qui l'a atteinte au sommet des côtes, sous la colonne vertébrale.

Les eaux baissent rapidement. Aussi les crocodiles commencent-ils à faire leur apparition. L'autre jour, mon boy était en train de laver du linge dans une pirogue et tournait le dos au fleuve. Un crocodile énorme nageait doucement vers lui et l'aurait infailliblement happé, si l'un de mes balohis ne l'avait aperçu et n'avait averti M. Uzac. Le temps à ce dernier de prendre son fusil, et la bête recevait une balle entre les deux yeux et coulait à pic. Quelques jours auparavant M. Uzac avait fait subir le même sort à un autre de ces monstres.

14 novembre (...) Comme les Belges ne parlent que le français, qui est leur langue maternelle, et seulement un peu l'anglais, on devrait supposer que c'est la langue française qui est répandue au Congo. Il n'en est rien. Les Belges ne parlent jamais qu'anglais à leur personnel, comme s'ils craignaient de voir se populariser notre langue (...)

Je crois que nous sommes actuellement dans la saison sèche, car depuis huit jours il fait beau. Un peu de pluie seulement la nuit, et c'est tout. Malgré cela, nous avons des orages secs qui sont d'une violence inouïe ; au moment où on s'y attend le moins, s'élève un vent formidable et des éclairs illuminent le ciel de toute part. Cela ne dure généralement pas longtemps.

Mon jardin devient magnifique ; à part mes haricots, qui ont tous péri, j'ai de fort beaux légumes : salades, choux, céleri (2 pieds), un poireau, betteraves, persil, pommes de terre (68 pieds), pois dégrainés superbes, tomates, cresson de Para. Je suis assuré maintenant d'avoir du maigre en quantité (...)

Les eaux baissent rapidement, pas aussi vite cependant que nous le voudrions, car nous sommes sevrés de poisson avec les hautes eaux (...)

17 novembre. Nous avons eu hier au soir une tornade d'une violence inouïe. J'ai cru un moment que ma case allait s'envoler. Impossible de tenir une porte ou une croisée fermées. Les coups de tonnerre et les éclairs étaient de nature à faire rentrer des braves dans des trous de rat (...)

En me promenant l'autre jour, j'ai trouvé des plants de vigne sauvage de toute beauté. Les raisins étaient superbes (*Il s'agissait non pas de notre vigne : Vitis vinifera mais d'une autre ampélicacée probablement un Cissus. Pour deux de ces espèces C. doeringii et C. flavicans, le Père Ch. Tisserant (1950) signale : "la pulpe du raisin est comestible"*).

J'ai également ramassé quelques grains de café sauvage que je fais sécher. Je les sèmerai ensuite pour essayer d'obtenir un produit plus parfait. Comme je te l'ai déjà dit, ce café forme le fond de toute la forêt dans les lieux humides. C'est un petit arbuste dont les feuilles ressemblent à celle du laurier, mais qui sont moins luisantes et plus vertes. Encore un produit qui, par la culture et les soins, rendra de grands services à la colonie (...). (*Cette remarque prouve que le café centrafricain avait été repéré avant d'être "découvert" par J. Dybowski, puis A. Chevalier*).

26 novembre. Je suis rentré hier d'un petit voyage au village de Bottambi, où nous allons d'ordinaire chercher nos vivres (...)

Nous traversons trois marigots et nous sortons de la forêt pour entrer dans les plantations.

Ces plantations, composées de manioc, de bananes et d'ignames, commencent à une heure et demie du village, et on m'a dit qu'il y en avait autant de l'autre côté ; tu vois donc que nous ne sommes pas sur le point de manquer de vivres. Au milieu des plantations s'élancent un très grand nombre de palmiers. Ces beaux arbres donnent aux habitants la noix de palme avec laquelle ils font l'huile et le vin de palme qui leur sert de boisson (...)

11 décembre. Mon jardin est superbe. Malheureusement le brouillard, qui est très intense la nuit, commence à faire pourrir la plupart de mes légumes. Je mange de la salade tous les jours. J'en ai beaucoup plus que nous ne pouvons en consommer.

Je vais aussi commencer l'attaque des choux. Mes petits pois sont en fleur et je vais en avoir de quoi planter un hectare. Je n'ai pu sauver qu'un pied de haricots verts, mais ce pied a déjà deux douzaines de beaux fruits et il pousse toujours.

Les pommes de terre que j'ai semées il y a trois semaines sont déjà hors de terre, dans deux mois je récolterai (...)

En voyant cette case (*celle du belge Hanolet à Zongo*) construite en terre, comme du reste la mienne, fendue dans tous les sens sous l'influence de la chaleur. J'ai eu l'idée de fabriquer de la chaux afin de pouvoir boucher les crevasses qui se pratiqueraient. Malheureusement les coquillages que j'ai employés n'ont pas donné ce que j'attendais. Je vais recommencer.

Dixième lettre. Bangui, le 14 Décembre 1889

(...) Il y a deux rapides situés à 200 mètres l'un de l'autre. Ce sont des lignes de rochers sur lesquels l'eau vient se briser avec force. Pour les franchir, à la montée, on aborde une petite île située au milieu du fleuve et on tire les pirogues à la corde. Il faut toutefois que le piroguier d'avant ait soin de bien esquiver, au moyen d'une grande perche, les rochers qui briseraient l'embarcation.

La descente est plus difficile. Il y a deux passages, sans rochers, de la largeur de la pirogue. Lancée à toute vitesse quelques mètres avant d'arriver aux rapides, celle-ci n'est dirigée que par deux hommes, un à l'avant, l'autre à l'arrière, armés chacun d'une grande gaule. La pirogue pique droit sur le rocher, et le piroguier d'avant doit, au moment où elle va toucher la roche, la faire dévier avec sa gaule pour l'engager dans l'étroit chenal. S'il manqué son coup, la pirogue se brise, et les caïmans, très nombreux à cet endroit, font un bon repas.

Tout n'est pas fini : il faut encore éviter les tourbillons à la sortie du chenal, et c'est là qu'il faut du nerf pour empêcher la pirogue de prendre le travers.

Il arrive journellement des accidents. Donc, je prends la route de terre.

Les pirogues passent sans encombre et je remonte à bord. Il est 11 heures. Nous pagayons ferme et nous n'arrivons à Bokani qu'à 5 heures. Il était temps. A peine étions-nous installés, qu'une tornade effroyable se déchaîne, tornade telle que jamais le chef du village n'en avait vu de pareille. Plusieurs cases sont enlevées comme des fétus. Des branches brisées tombent sur la nôtre ; les bananiers sont arrachés. Nous nous pendons à notre toiture pour la retenir, pendant que Bokani fait des invocations sans nombre en frappant deux couteaux l'un sur l'autre.

La tornade finie, je mange et je me couche.

Le lendemain, j'achète pas mal de vivres, quelques objets de collection, et je repars. La descente est plus agréable que la montée (...)

Onzième et dernière lettre

Cette lettre inachevée a été trouvée sur le bureau du malheureux jeune homme, dans son sous-main, et adressée à M. Musy père par le nouveau chef de poste de Bangui, M. Voisin (indique un commentaire de L. Drapeyron).

20 décembre. Depuis ce matin je suis seul, bien seul, M. Uzac vient de partir avec 16 hommes (...) Dans cette solitude, je sens mes forces décupler ; je me sens une énergie extraordinaire, une vitalité puissante,

capable de tout ; coûte que coûte, le plan qu'on m'a tracé sera exécuté ; je triompherai de tous les obstacles, je vaincrai mon ignorance en charpente et en menuiserie. Je veux que dans deux ans, à la place de cette brousse noire et humide, pleine de miasmes délétères, se dresse un poste gai et agréable à habiter.

Je travaille à ma case avec ardeur, et j'espère que le 1^{er} mars je pourrai pendre la crémaillère.

Je n'ai plus de farine, plus de biscuit, plus de café. Juge si je dois attendre un convoi avec impatience ! (...)

26 décembre. Je suis éreinté, rompu, brisé, par toute une journée de travail sur une poutre de ma charpente. Cette fatigue m'est d'ailleurs salutaire, car je dors bien la nuit... Mon meilleur travailleur vient de se blesser. Le voilà encore couché pour deux mois. Il sera donc dit que c'est moi seul qui clouerais, rabôterais, scierais et limerai ! Soit ! je le ferai. Mais que le soleil est chaud ! ... Dans quelques jours la charpente de ma case sera complètement terminée. Je ferai alors couvrir, pendant que moi, toujours moi, je construirai les murs en terre.

Pendant que je suis occupé aux travaux de la case, la moitié de mes hommes écorce des chevrons, et l'autre moitié débrousse (...)

Ici s'arrête la lettre-journal de M. Maurice Musy, et ce sont les dernières lignes qu'il ait tracées sans doute avant la mort.

Rapport BERTON - 7 juillet 1890

Après le massacre de Musy, le poste de Bangui fut dirigé par Voisin chef de poste et Edouard Ponel chef de région. Venu en tant qu'inspecteur des postes et stations, Berton dans son rapport (1890) au Commissaire Général Brazza écrit :

“Je suis arrivé au nouveau poste de Banghi le 25 juin au matin. La canonnière “Oubanghi” a pu mouiller le long de la berge, se trouvant ainsi parfaitement à l'abri des crues subites qui peuvent franchir le 1^{er} rapide.

Le troisième emplacement du poste a été choisi très intelligemment puisqu'il se trouvera, une fois terminé, à cheval sur l'enrochement qui forme en se prolongeant le premier rapide ; il peut enfile à la fois la rivière Oubanghi et l'ensemble des rapides après lesquels commence la rivière N'Dua (...).

J'ai dit précédemment que le nouvel emplacement du poste de Banghi avait été choisi d'une façon très heureuse. Il est à désirer qu'il

ne soit pas fait une quatrième transformation. Lorsque les travaux projetés seront achevés, j'estime que le poste de Banghi aura grand air et devra servir de résidence habituelle à l'administrateur colonial chargé de la direction de toute la rivière. Sans doute le travail est pénible, mais conduit avec intelligence et méthode, il donnera des fruits rapides, à condition toutefois que l'on ne s'amuse pas à changer à chaque instant le personnel dirigeant. Le poste une fois construit surveillera à la fois les deux premiers rapides et la rivière Oubangui. La case des Européens, située sur un terre-plein élevé, dominera absolument le poste belge de Zongo sur la rive gauche. Enfin, Banghi sera doté de deux ports naturels : un refuge de pirogues en amont du premier rapide et le port des vapeurs en aval.

La culture des plantes potagères et des fruits (ananas, papayers, citrons, etc.) viendra plus tard. Elle sera difficile parce que la terre autour du poste me semble mauvaise pour la culture. Cependant les belges obtiennent d'excellents résultats sous ce rapport : il n'est pas de jour qu'ils n'approvisionnent Banghi de salades, tomates, aubergines, etc.

Le poste devant être avant tout et pendant longtemps encore un poste militaire et un point frontière (malgré la fondation éventuelle de centres de surveillance dans le Haut-Oubangui), sera entouré d'une palissade renforcée qui le mettra à l'abri d'une surprise nocturne. (...) Enfin j'ai absolument approuvé le projet conçu par M. Ponel d'occuper la pointe extrême d'une bande rocheuse qui s'étend depuis le poste jusqu'au tiers environ du premier rapide. Une petite case de surveillance et le pavillon national y seraient installés, ce qui étendrait notre action sans qu'il puisse être soulevé la moindre objection par les Belges. Une sentinelle y serait placée la nuit auprès d'un feu, et cette simple affirmation de nos droits et de notre vigilance suffirait pour empêcher les marchands d'esclaves de venir dans nos eaux.

Actuellement, l'installation est encore très précaire. Lors de mon arrivée, les deux tiers de la case des Européens, complètement terminée, servaient de logement aux Sénégalais et aux Bassas. Chaque soir, MM. Ponel, Dorelle et moi installions nos lits de camp dans le magasin où tout était ainsi en sûreté. Dès le 4 juillet, une seconde case, très vaste et très confortable, qui doit servir de caserne, de magasin et d'atelier, étant en partie recouverte, nous avons pu y faire coucher le personnel noir et nous élargir un peu. Somme toute, la case des Européens n'a plus besoin que d'un double matelas, de paille à l'extérieur et de nattes à l'intérieur : le sol surélevé est rendu imperméable par une sorte de dallage en cailloux des rapides, cassés au marteau et damés dans un solide mortier. Les murailles sont formées de poteaux de 10 cm. de diamètre, solidement enfoncés dans le sol : on peut dire que cette case est ainsi à l'abri du canon. Elle protégera convenable-

ment les Européens contre la fraîcheur et l'humidité des nuits qui rendent le climat des Rapides absolument différent de celui du Bas-Congo(...)

En résumé, le poste de Banghi, construit d'après un plan bien conçu, devra recevoir un administrateur colonial intelligent et à "poigne", dépendant uniquement de Libreville (...)

Malgré les plaies nombreuses et douloureuses dont je suis couvert, j'ai fait avec M. Ponel quelques excursions en pirogue. La première nous a conduit au village de M'Biri-N'Goumba, situé à 25 km en amont des rapides et qui n'avait pas encore reçu la visite de blancs. C'est un village très curieux, aux huttes rondes et coniques, dont les habitants sont armés de sagaies curieusement barbelées, de grands boucliers, etc. : ils portent également à l'épaule le carquois rempli de flèches empoisonnées au suc d'une sorte d'Euphorbiacée et l'arc en bois dur. Quelques pointes de flèches sont travaillées avec un art véritable. La tête est ornée d'un bouquet de plumes d'aigle, parfois elle supporte un casque fabriqué dans l'écaille d'un tatou encoubert (*le tatou étant américain, il s'agissait probablement d'un pangolin*) ou dans le mufler d'une panthère.

A citer également tout un système de fortifications bizarres, portes massives à ressort et à secret, arbres gigantesques (Bombax) fortifiés, portant une plate-forme semblable à la hune des cuirassés modernes, tams-tams énormes curieusement ciselés, etc. etc. Nous avons trouvé une tranquille hospitalité après avoir accompli les formules de bonne amitié en usage dans ces régions et nous avons pu nous convaincre de la richesse de ces indigènes en maïs et en bananes.

La seconde excursion avait pour but la rivière M'Poko, M'Pokou ou Epoka sur la rive droite en aval des rapides. Une promenade de 18 km nous a amené chez le grand chef Youga à l'agglomération du même nom. Youga est réellement notre ami et nous devons le conserver soigneusement car il peut mettre 1 500 lances en avant (...) A notre arrivée se tenait une curieuse palabre où siégeaient environ 200 chefs (...)"



Village Bouzérou près de Bangui 1891.



Village Bondjo près de Bangui 1891.

Chapitre III

Bangui base de départ vers l'intérieur - 1890-1893

Mission Paul CRAMPEL-1890

Concentrée à Bangui du 25 septembre au 26 octobre 1890, la mission Crampel eut à "réprimer les agissements hostiles des Bakas Bouzéros" établis à proximité du poste. Au sujet de cette mission on pourra se reporter à l'ouvrage inédit de Pierre Kalck (1978) : "Paul Crampel, le Centrafricain (1864-1891)".

Seul survivant de cette mission, Albert Nebout décrit ainsi le poste :

"5 octobre. — Le 25 septembre, nous sommes arrivés à Bangui. C'est un poste comme les autres : une mauvaise case en paille pour trois Européens ; deux hangars pour les noirs, le tout au bord même de la rivière. On a défriché, derrière les bâtiments, sur une largeur de 50 à 100 mètres. La forêt s'élève un peu et couvre une petite colline. En face est le poste belge de Zongo. Les murs du bâtiment sont en terre, et l'ensemble est plus agréable, plus propre que Bangui. Zongo est également situé au bas d'une colline peu boisée, de 150 mètres de hauteur environ.

A gauche sont les rapides. De notre rive part une ligne de rochers qui barre à moitié la rivière (laquelle a, en cet endroit, de 1 000 à 1 200 mètres de largeur). Au-delà de ces rochers, un chenal assez large, puis un îlot, derrière, encore un chenal, et des rochers un peu partout. Toute la masse d'eau, resserrée en cet endroit, forme un cou-

rant d'une extrême violence. Aussi, quand les eaux sont hautes, ne peut-on franchir ces rapides qu'en un seul endroit, près de l'îlot. On hale les pirogues le long des rochers au moyen de grosses lianes.

13 octobre. — Nous avons quitté Bangui le 3 octobre, MM. Lauzière, Fondère (chef du poste de Bangui), moi et trente hommes, avec une cinquantaine de charges. Nous avons reçu la mission de pousser de petites reconnaissances vers le nord, afin d'étudier les chemins.

Nous avons beaucoup travaillé : en cinq jours, nous avons établi un campement, débroussaillé le terrain nécessaire, élevé pour nous une grande case rectangulaire où nous sommes à l'aise, une cuisine, un petit magasin pour nos vivres (fruits et légumes achetés aux habitants), un appentis pour les marchandises, des cases pour les hommes.

Nous avons même tracé un petit jardin qui consiste en une planche de radis (...)

Un village est composé de plusieurs agglomérations de cinq à sept et dix cases. Autour, beaucoup de plantations : haricots, patates, maïs, bananes, pommes de terre de Madagascar, une sorte de plante oléagineuse, etc. Les N'Dris portent des anneaux aux lèvres et au nez. Les hommes ont pour tout vêtement une ceinture faite d'écorce d'arbres ; un bois (*sic*) passe entre les jambes et vient de chaque côté se nouer à la ceinture. Les femmes, qui, dans le bas Oubangui, avaient la ceinture entourée d'une sorte de pagne flottant en fils de lianes non tressés, ne portent plus, devant et derrière, qu'un carré de ces mêmes fils, grand comme la main. La plupart même, chez les N'Dris, remplacent ces fils par une poignée d'herbes.

Les hommes sont armés de zagaies, de couteaux de jet, d'arcs et de flèches ; ils portent des boucliers. Ces populations de cultivateurs paraissent douces et paisibles. Elles nous ont reçus avec des démonstrations de joie et nous apportent chaque jour de petits cadeaux. M. Lauzière et moi sommes très contents de nous trouver seuls en avant. Nous n'avons emporté aucun produit comestible du poste, sauf de la graisse et du sel. Nous vivons sur les produits du pays, que nous achetons au moyen de cauris ou de fil de cuivre" (...)

Dans une Conférence sur "la Mission Crampel" prononcée par Albert Nebout (1892), il présente Bangui de façon similaire mais, évoquant sa reconnaissance plein nord dans les "collines de Bangui", il précise "ce pays, coupé de ravins et de montagnes, n'était guère praticable à une caravane". Plus loin on trouve d'intéressantes précisions sur les Bouzéros :

"Ils sont riverains de l'Oubangui et s'éloignent peu de la rivière.

Au sud de Bangui, ils habitent de grands villages ouverts sur la rivière, mais protégés par un fossé et une palissade du côté de l'inté-

rieur ; une épaisse brousse à peu près impénétrable entoure le village ; on y accède par un seul sentier qui aboutit à une étroite porte formée de deux poutres.

Au nord de Bangui, les villages sont palissadés même sur la rivière, et l'entrée est précédée d'une sorte de couloir étroit avec un plafond à treillis, sur lequel, en cas de guerre, se tient un gardien.

Ces derniers villages, entièrement entourés de brousse, ont un aspect sauvage et mystérieux ; si on navigue sur la rivière, on n'aperçoit que la tête inquiète d'un de ses farouches habitants, gardien vigilant qui surveille les voyageurs.

En haut de certains arbres sont des abris en écorces, auxquels on monte par de longues échelles de liane ; en temps de guerre, ces abris aériens servent de refuge à des guetteurs.

Les cases rectangulaires sont faites en écorces d'arbres, couvertes avec de larges feuilles.

L'ameublement est primitif : un lit, quelques vases en terre pour l'eau, les provisions et les armes.

Derrière le village s'étendent de grandes plantations où sont cultivés : les bananes, le maïs, la patate, les fèves et d'autres plantes potagères exotiques.

Des noix de palme, ils retirent l'huile qui sert à assaisonner leurs aliments. Ils fabriquent une sorte de sel avec la cendre de certains roseaux ; mais ils sont friands du nôtre, et lors de notre arrivée, comme nous ignorions le nom indigène du sel, quand ils voulaient nous en demander, ils léchaient le creux de leur main d'un air gourmand, avec un sourire des plus séduisants" (...)

Mission G. GAILLARD-1891

Dans sa conférence "sur le Haut Oubangui", G. Gaillard (1892) ne s'attarde pas sur Bangui :

"J'arrivai à Bangui le 6 juillet 1891. Sur ce point, l'immense affluent rétréci, présente une succession de rapides très dangereux pour la navigation ; mais, grâce à l'habileté du capitaine Husson, notre petite chaloupe à vapeur le *Ballay* put heureusement les franchir" (...)

Il n'en sera pas de même pour les rapides de Mobaye dans lesquels le capitaine Husson trouvera la mort en essayant de sauver son navire échoué.

Bangui Journal 7 Février



M. Sylvestre - M. Fraine - M. Ponce - M. Robert - M. Graine - M. Proust - M. Chalot - M. de Fourvière - M. Pichon
 Chef de train - Chef de poste - Agente - Commis - Secrétaire - Chef de bureau - Chef de bureau - Chef de bureau
 M. Berger - M. Ponce - M. Robert - M. Graine - M. Proust - M. Chalot - M. de Fourvière - M. Pichon
 M. Berger - M. Ponce - M. Robert - M. Graine - M. Proust - M. Chalot - M. de Fourvière - M. Pichon

Copie de la liste des commerçants de Bangui
 M. Braum...
 Ségoula = Pétrole bateau !!
 Liste des noms des commerçants



Fig. 31 - M. Romache, d'après une photographie.

Le courrier que j'avais reçu me disait que dans le commencement de l'année un vapeur de la Maison hollandaise, viendrait à Bangui, m'amenant les porteurs Bassas que M. Greshoff avait promis de me procurer.

Le 12, un vapeur fut signalé sur l'Oubangui. Bientôt nous le vîmes approcher du poste. C'était l'« Antoinette », superbe bateau à aubes de la Maison hollandaise. M. Greshoff, le gérant en chef, était à bord: il m'amenait deux agents commerciaux que je prendrai avec moi, et 60 Bassas. Il m'apportait également tout ce que j'avais laissé encore de bagages à Brazzaville.

Toute la population de la ville est présente sur cette première page du premier "journal" de Bangui, en janvier 1892. Préoccupation majeure... C'est un bateau...

Mission Jean DYBOWSKI-1891

Deux mois plus tard le chef de la mission de secours Jean Dybowski (1893), dans sa description fouillée d'Agronome et Botanique, trouve le site grandiose mais la position malsaine.

“Le poste de Bangui, s'il est établi dans un emplacement peu favorable, tant au point de vue sanitaire que sous le rapport du terrain qui ne se prête pas aux cultures, auxquelles il semble que l'on attache trop peu d'importance peut-être, malgré l'intérêt capital qu'elles présenteraient si elles étaient bien conduites, est placé dans une situation exceptionnellement pittoresque.

Les bords de l'Oubangui, jusque-là désespérément bas et uniformes, laissant aux eaux le loisir de s'étendre librement sur ses rives aplanies, s'élèvent bientôt en un chaos de montagnes, pointant de tous côtés leurs sommets, limitant la vue. L'Oubangui même, dont le cours, calme à l'excès, prend souvent l'aspect d'un vaste lac, mugit ici en déversant brusquement ses eaux au-dessus d'un seuil resserré. L'ensemble de ces montagnes forme un cirque à si bref rayon qu'on se demande si cette rivière, immense cependant, ne prend pas sa source là, car de prime abord pas une vallée ne semble assez large pour la laisser passer. C'est que, brusquement resserrée, la rivière se dirige subitement vers l'Est, faisant à cet endroit un coude accentué. Et toutes ces montagnes couvertes d'arbres superbes que les lianes enlacent, et la grande rivière, mugissant comme furieuse et écumante de rage de voir son courant déchiré par les dents acérées des roches qui la barrent, donnent à l'ensemble un aspect saisissant, dont l'œil émerveillé n'est jamais lassé, et qui contraste puissamment avec le paysage si calme, avec les rives si aplanies, trop calmes et trop aplanies peut-être, de toute la région en aval.

Tout près des roches du seuil qui barre la rivière, formé de gros blocs de quartz laiteux, que les dépôts ferrugineux des eaux ont rougi à la surface, le courant dans un immense remous a déposé un large banc d'un sable fin, où brillent des paillettes de mica et qui recouvre le fond argileux du sol. C'est sur ce banc que le poste a été établi. Il a eu, d'ailleurs, un sort mouvementé, ce poste de Bangui. C'est, en deux ans, le troisième emplacement qu'il occupe et, disait-on, il était encore sur le point d'être transporté. Autrefois situé plus bas, on parlait maintenant de l'établir au-dessus des rapides. Cependant, un poste d'occupation est indispensable en aval de ces rapides, car les bateaux ne peuvent normalement aller plus loin. Il faut de bonnes machines pour franchir le courant aux hautes eaux, et lors de la baisse, une pirogue a de la peine à traverser les passes. Toute la navigation du haut de la rivière est donc fermée aux bateaux, et s'il n'existait pas un poste près



Une autre case de Bangui : un peu plus élaborée, mais encore bien modeste.



Case habitée par Dybowski en 1891 : elle n'est pas différente de celle dessinée par Uzac en 1889.

du seuil, toute la partie en amont ne serait reliée au bas Oubangui et au Congo que par des courriers aléatoires et forcément irréguliers.

La situation du poste de Bangui serait donc bonne si malheureusement ce banc, au sol infertile et trop limité pour permettre d'y établir des plantations, n'était encore rendu peu salubre par la présence d'une sorte de marais aux eaux croupissantes, qui entoure le poste, le séparant complètement de la montagne qui s'élève derrière. Il en résulte que le séjour en est extrêmement malsain, et pour mon compte je ne l'ai jamais supporté sans payer un large et dur tribut à l'impaludation. Encore ai-je toujours eu la bonne chance de n'avoir que des accès sans gravité, tandis que j'ai eu l'occasion de constater, dans l'espace d'un mois, trois accès de fièvre bilieuse hématurique grave, alors que le total des Européens s'élevait à sept.

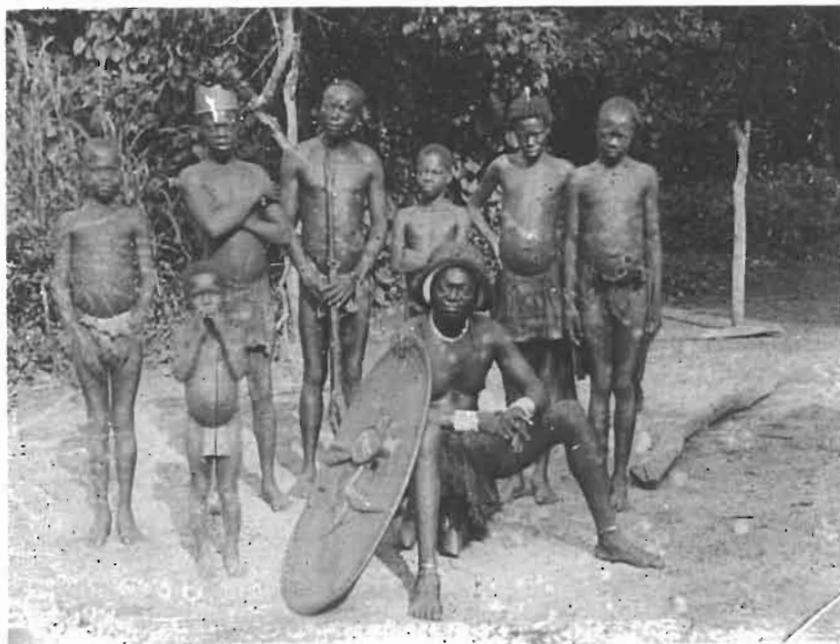
A ces modifications aussi profondes de configuration et d'aspect du pays, je devais m'attendre à voir s'associer des changements brusques dans la flore et la faune. Je ne tardai pas à les constater. C'est là comme l'entrée de la partie centrale de l'Afrique, toute différente des régions basses. Plus d'une espèce zoologique ou botanique trouve là, dans un sens comme dans l'autre, sa limite naturelle. A partir de ce point, je constatai chaque jour la présence d'espèces que je n'avais pas encore rencontrées, comme la disparition de celles qui, plus bas, se présentaient sans cesse à ma vue" (...)

Mission Casimir MAISTRE - 1892

Casimir Maistre qui devait être le premier explorateur à relier l'Oubangui au Niger via l'Ouham-Chari et la Bénoué (cf. "A travers l'Afrique Centrale du Congo au Niger 1892-1893"), arrive à Bangui l'année suivante au début de la saison des pluies. A noter que cet explorateur décéda il n'y pas si longtemps : en 1957 à l'âge de 90 ans !

"Le 2 juin nous arrivons au poste français qui, dominé par de hautes montagnes boisées, nous paraît un endroit enchanteur après la plaine monotone que nous venons de voir pendant nos quarante-deux jours de navigation.

Le poste de Bangui est situé à l'entrée des rapides, sur un banc de sable que les eaux recouvrent en partie lors des crues exceptionnelles ; il est entouré d'une forte palissade qui le protège contre toute attaque du dehors ; au-delà de la palissade s'étendent la forêt et les montagnes, mais du côté de l'ouest se trouve un petit marais boisé qui contribue à



N'Dris à Bangui 1891.



Campement Banziri sur un banc de sable à Bangui en 1896.

rendre la position assez malsaine. Bangui se compose d'une douzaine de cases et de magasins en bois et chaume, ombragés par quelques beaux fromagers aux troncs énormes et épineux, qui ont été épargnés quand on a débroussé l'emplacement du poste. Un jardin potager et une allée plantée de palmiers et de papayers sont les derniers travaux exécutés.

En face de Bangui, sur la rive gauche, à une portée de fusil, se trouve Zongo, poste de l'Etat indépendant.

Les rapides de Bangui ou de Zongo, qui forment au moment des basses eaux un obstacle infranchissable pour les embarcations à vapeur, offrent, du poste français, un spectacle vraiment très beau.

La rivière, assez resserrée entre les massifs montagneux qui dominent ses deux rives, est barrée sur une certaine étendue par un seuil, sorte de coulée d'une roche très dure que le frottement des eaux a rendue, à la surface, lisse, glissante et de couleur noirâtre. Les rochers qui se dressent au milieu du fleuve, et entre lesquels l'eau se précipite en bouillonnant, sont pour la plupart recouverts par les eaux au moment des crues ; sur certains cependant on remarque quelques arbres rabougris et une maigre végétation.

Le lendemain de notre arrivée, au milieu du déjeuner, nous entendons tout d'un coup le bruit d'un tam-tam sur la rivière, et nous apercevons en même temps une pirogue portant pavillon français qui descend les rapides à toute vitesse, pour venir accoster sur la berge. Un Sénégalais en descend, porteur d'une lettre et s'avance rapidement de notre côté ; à sa physionomie nous devinons tout de suite une mauvaise nouvelle. M. Fraisse fait quelques pas vers le messager, prend la lettre, l'ouvre fièvreusement, fait un mouvement et commande "le pavillon en berne" ; très émus, nous nous découvrons, tandis que le chef de poste nous annonce que M. de Poumayrac vient d'être assassiné avec toute son escorte dans le Haut-Oubangui. Pas de détails, simplement un mot de M. Largeau annonçant la nouvelle.

Le Sénégalais nous apprend que M. de Poumayrac, second de la mission Liotard, parti en reconnaissance du poste des Abiras (près du confluent du Mbomou et de l'Ouellé) avec une douzaine de laptots, a été attaqué par les Boubous à une journée de marche du poste et, après un combat corps à corps, a succombé ; les Sénégalais n'ont même pu faire feu, vu le mauvais état de leurs cartouches, et sont tombés, un à un, à côté du chef qu'ils essayaient de défendre" (...)

Il est curieux de constater que P. Brunache qui passe et repasse à Bangui en 1891-92 avec les Missions Dybowski et Maistre ne laisse pas de renseignements sur ce poste. Il évalue seulement (p. 124) sa situation "dans une sorte de petit cirque limité de tous côtés par des roches taillées à pic" (...)



E. M. PARIS.

CONGO FRANÇAIS — Le Poste de Bangui inondé.

Le poste de Bangui inondé
...Tout le reste est navigable, écrivait déjà le duc d'Uzès en 1892.



E. M. PARIS.

CONGO FRANÇAIS — Haut Oubangui. — Village Bondjo.

Village Bondjo.

Inondations et déplacements du poste-Duc d'UZÈS-1892

Le premier site débroussé le 20 juin 1889 se situait à quatre kilomètres en aval des rapides. Dès le 1^{er} juillet Uzac et M. Dolisie repèrent un emplacement de village abandonné à six kilomètres en aval des rapides. Le 15 Juin 1890, Voisin, successeur de Musy évacue ce site pour installer le poste "à 300 mètres à peine en aval du rocher de Bangui". Ce site n'était pas définitif comme le relate l'administrateur adjoint Stanislas Magnant (1907).

D'après le journal du poste, il raconte la première visite de voyageurs (nous allions dire de touristes !) à Bangui.

"Vendredi 9 octobre 1891 — A 11 heures 1/2, arrivée à Zongo du vapeur *Peace* (*celui du pasteur Grenfell*) des missionnaires anglais. A 2 h le *Peace* appareille et se dirige vers le poste de Bangui. Reçu le *Peace* à 2 h 1/4 ; à bord trois dames anglaises et quatre missionnaires, un petit enfant blanc (...). L'histoire ne dit point le nom des voyageurs et le motif de leur voyage. La légende prétend qu'un couple faisait son voyage de noces à bord du *Peace*.

Deux jours après le départ du *Peace*, les habitants de Bangui eurent une surprise désagréable : les eaux de l'Oubangui, excessivement hautes, inondent le poste en partie (12 octobre 1891) ; le 2 novembre, les eaux montent toujours et pénètrent dans la factorerie ; le 15 novembre, la plus grande largeur du poste laissée libre par les eaux est de dix mètres ; campement sur le rocher. Le 18 novembre, le poste est entièrement inondé..."

L'année suivante en octobre 1892, l'Oubangui déborde à nouveau. C'est ce qui frappe le jeune duc d'Uzès en partance vers le Haut Mbomou pour y aider Victor Liotard à contrer l'influence belge. Il devait décéder sur le chemin du retour. A partir de ses lettres sa mère, la célèbre duchesse Mortemart D'Uzès — dont on dit qu'elle l'aurait envoyé au Congo en raison de ses frasques parisiennes — fit paraître "Le voyage de mon fils au Congo" (1894). Ces lettres familiales n'étaient pas destinées à publication, ce qui explique leur franc-parler.

"3 novembre 1892 : Le poste (de Banghi) établi sur un banc de sable, est complètement inondé et quelques cases à peine émergent au-dessus de l'eau. Le poste est transformé en île (...) et à proprement parler, nous mouillons dans le poste. Les eaux de l'Oubangui sont à cinq mètres au-dessus de l'étiage ! (...)

"4 novembre. Nous voilà donc rendus à ce fameux Banghi. Le poste est placé au pied des rapides de Banghi sur un banc de sable qui domine de quatre à cinq mètres le niveau ordinaire de l'Oubangui. Il

possède plusieurs cases : celle du chef de poste, quatre cases servant de magasins ou d'habitations pour les Européens, huit à dix cases pour les Sénégalais, une grande case pour loger les missions, des water-closet, cuisines, etc., plus un jardin ; le tout, entouré de palissades. L'administrateur actuel, qui, comme le chien de M. le curé, n'aime pas l'eau, s'est édifié un petit chalet suisse, sur la colline à pic qui domine le banc de sable où est le poste, à une hauteur de dix à douze mètres.

A l'heure actuelle, quatre cases et la cuisine sont seules hors de l'eau ; tout le reste, y compris le jardin, est navigable. L'administrateur lui-même et son chalet sont complètement privés de communication avec le poste par voie de terre, et pour lui rendre visite il faut s'embarquer sur une pirogue ! C'est tout à fait charmant. Aussi parle-t-on avec raison d'évacuer la station et de la transporter plus haut, en ne laissant à Banghi qu'un dépôt pour décharger les bateaux venant de Brazzaville...

Au point de vue pittoresque, l'endroit est superbe ; on est au pied d'une colline qui s'étend le long de l'Oubanghi.

Je m'empresse de fréter une pirogue et d'aller visiter M. l'administrateur de première classe Largeau dans son nid si bien perché. Il me fait un accueil on ne peut plus aimable. C'est un homme âgé, ayant déjà eu huit enfants, qui espère prochainement avoir sa retraite et qui ne professe qu'une très médiocre estime pour le poste qu'il occupe actuellement. Chose curieuse ! ce pauvre vieux — c'est ainsi que l'appellent irrévérencieusement ses subordonnés — a perdu depuis qu'il est ici (huit mois environ) toutes ses dents. Le portrait physique de M. Largeau terminé par cette appréciation de haut, je reconnais qu'il est charmant.

Au contraire de la devise anglaise, le temps n'est rien ici, et on joue avec les mois comme avec les minutes à Paris.

5 novembre. — Un orage épouvantable nous réveille. Je dis épouvantable, c'est magnifique qu'il faudrait dire. Les tornades arrivent ici avec une rapidité vertigineuse, entraînées par les rapides. Au moment où elles paraissent au nord de l'Oubangui dans le vaste entonnoir formé par la rivière, leur nuage devient complètement bleu foncé et communique aux montagnes la même teinte.

19 novembre. Nous allons quitter ce poste de Banghi et je puis le dire sans aucun regret (après un bon accès de fièvre bilieuse)..."

Après cette crue, l'administrateur Victor Largeau fait installer définitivement le poste sur le promontoire rocheux appelé par la suite rocher de l'artillerie.

S. Magnant ajoute : "C'est au milieu de cette période troublée qu'une épidémie de variole, faisant chaque jour quelques victimes,



Femmes Mbaka.



Guerrier Bondjo

éclate à Bangui (octobre-novembre 1892). Le 21 décembre, le journal du poste porte cette indication : "Une secousse de tremblement de terre a été ressentie cette nuit ; une partie du mur de fondation en construction s'est écroulé" (...).

Débuts difficiles du poste de Bangui selon R. GOUTALIER

A partir des Archives d'Outre-Mer d'Aix-en-Provence, une historienne Régine Goutalier (1974) a raconté "les débuts difficiles de la capitale de la République Centrafricaine : Bangui de 1889 à 1893". Après avoir décrit la fondation, les changements de chef de poste, elle traite des conditions matérielles sous le titre :

"Misères des postes du Haut-Oubangui

Les agents du Haut-Oubangui réclament sans cesse — parfois dans des lettres écrites au crayon car l'encre même est épuisée — des armes, des munitions, du ravitaillement, du matériel, des médicaments. La sécurité des postes n'est même pas assurée : certificats de perte de munitions, aveux de faiblesse, même tragiques faits divers en témoignent (...)

En 1893 encore, le matériel du poste de Bangui est misérable :

"...pas de lampe, de bougie, de papier, d'encre, de savon depuis des mois. C'est une grande privation pour les Blancs.

Quand, par chance, les vivres parviennent sur le haut fleuve, les retards et le climat les ont bien souvent rendus inutilisables. Beaucoup d'impéritie aggrave encore la situation : en 1892, des conserves — nourriture peu recommandable en cette région — datant de 1886, se révèlent, comme on pouvait le prévoir, complètement avariées.

Le pays pourrait fournir certaines denrées, "bananes, cabris, poulets, poissons du fleuve, gibier". Encore faut-il pouvoir les payer. Très vite on s'aperçoit qu'on ne peut utiliser ici qu'une seule monnaie : les perles bayaka. Or ces perles parviennent en quantité insuffisante, se font attendre des mois et même des années. Les postes survivent ainsi à la petite semaine, s'entraînant tant bien que mal les uns les autres, empruntant aux agents de commerce ou aux explorateurs de passage le minimum indispensable, parvenant à fournir cependant à la mission Crampel la subsistance complète...

Il y a plus grave encore. Les médicaments les plus indispensables manquent de façon constante, alors que la mortalité est effrayante et

les bulletins de santé (pratiquement dans toutes les lettres) aussi mauvais pour les Blancs que pour les Noirs. Rares sont les agents qui tiennent plus de quelques mois. Ponel peut se targuer, malgré son état maladif constant, d'être, avec trente-huit mois de Congo (dont vingt passés à Bangui) un véritable champion de la résistance physique. Les interruptions pour raison de santé compromettent toute entreprise de grande envergure.

La correspondance pourrait fournir un véritable répertoire des maladies tropicales (dysenterie, fièvre hématurique, hydropisie, maladie du sommeil) et européennes (gale, ténia, bronchite, phtisie, etc). Par deux fois on signale une recrudescence de la variole, qui sévit à l'état endémique dans le Haut-Oubangui.

On cohabite avec la maladie et la mort avec une étonnante familiarité et une parfaite indifférence, surtout lorsqu'il s'agit du personnel noir. Il faut une négligence extrême pour arracher quelques reproches à Ponel : lorsque deux Sénégalais évacués de Mobaï sur Bangui viennent y mourir sans avoir reçu le moindre soin.

Le chef de poste de Bangui, faisant fonction d'officier d'état civil, semble un peu surpris d'établir en mars 1892, pour la première fois depuis la fondation du poste, deux actes de naissance, lui qui n'a transmis et enregistré jusque-là que des actes de décès" (...)



Bangui en juin 1896.



Bangui en juin 1896. Intérieur du poste.

Chapitre IV

Bangui poste d'étape - 1893-1900

Fondation de la Mission Saint Paul des Rapides par Monseigneur AUGOUARD - 1893-94

Monseigneur Augouard, vicaire apostolique de l'Oubangui, cherchant un terrain pour y construire une mission, remonta de Brazzaville accompagné du Père Rémy. Il relate ainsi dans sa correspondance son arrivée à Bangui en 1893 (Monseigneur Augouard-1905).

“Enfin à 6 heures nous arrivons au poste français, où nous sommes courtoisement reçus par M. Joulia. M. l'administrateur Largeau, parti malade, m'a laissé une lettre fort aimable où il me donne d'excellents renseignements et met sa résidence et son personnel à ma disposition. Le poste est établi sur un banc de sable qui a été envahi par les hautes eaux. La résidence est sur un petit contrefort de la montagne au milieu d'énormes blocs de quartz que de petits jardins de fleurs rendent moins tristes. La situation est très tendue avec les deux villages voisins du poste (...)

Nous cherchons cependant un endroit favorable pour établir une Mission. Depuis Saint Louis, toute motte de terre non inondée est occupée par un village. Ici la montagne est à pic et ne laisse aucune

place aux constructions. La partie basse qui longe le fleuve est submergée par les hautes eaux. De Liranga à Banghi le terrain est très bas ; mais à Banghi commencent les montagnes, qui coupent transversalement le fleuve qui s'est ouvert un passage au milieu des rochers en formant des rapides très difficiles à franchir. Aux basses eaux on passe encore sans trop de difficultés ; mais à la saison des pluies les eaux submergent les rochers actuellement à découvert et forment des rapides et des tourbillons dangereux. Cependant les pirogues les franchissent avec une grande habileté, ce qui ne les empêche pas de chavirer quelquefois ; accident d'autant plus redoutable que les pirogues sont très lourdes et coulent à pic au fond de l'eau.

Des nuées épaisses de sauterelles semblables aux criquets d'Algérie passent pendant ces deux matinées et produisent un spectacle curieux. Les indigènes disent les connaître, mais avouent ne les avoir jamais vues en nuées aussi compactes.

Le pays étant couvert de forêts épaisses, leurs ravages ne paraissent pas fort redoutables (...)

A 11h.1/2 nous arrivons au poste français. On nous installe tant bien que mal dans une case menaçant ruine et fort mal close. On entasse les colis, les malles, les planches, les lits et les bancs dans un compartiment ne fermant pas à clef (et ensuite on s'étonne des vols !). M. l'administrateur nous invite à sa table et me donne dans sa case un compartiment où j'installe mon lit de camp. Après dîner on cause affaires. Il paraît que la paix a été faite avec les Bondjos et que nous pourrions occuper notre terrain. Il n'y a plus de danger, mais il y a toujours à craindre ; on me promet tout, mais on ne me donne rien ; il faudra des laptots pour la garde, mais on ne peut nous en donner. On me fait des offres de services, mais on me dit ensuite que toutes les pirogues sont réquisitionnées pour l'expédition Monteil.

Nous partons à 8 heures, le P. Rémy et moi, avec une équipe de Banziris qui manœuvrent admirablement la légère pirogue dans laquelle nous sommes fort à l'étroit. On passe bien la première partie du rapide ; mais le courant est excessivement violent dans la dernière partie, et la pirogue est rejetée en arrière vers des roches que nos pagayeurs réussissent à éviter. Trois larges perches à l'avant qui se cramponnent sous les rochers nous permettent de résister au courant. On reste en suspens pendant quelques instants, et peut-être nous allons être rejetés en arrière encore une fois. Tout à coup, un Banziri se précipite à la nage dans les rochers. Nous croyons que c'est pour retenir la pirogue ; pas du tout, c'est pour voler du poisson pris dans une nasse posée dans les rapides par les noirs. Et même notre brave pagayeur est très étonné de nos protestations. Il peut bien voler, nous dit-il, puisque le propriétaire n'est pas là !!!



Le four à briques de la mission d'où sont sortis beaucoup des bâtiments de Bangui.



Monseigneur Augouard, fondateur de la mission.



Le site. En amont de Bangui : on distingue, au fond, les bâtiments de la mission.

Bref, nous passons le rapide, et après avoir traversé l'Oubangui, nous venons visiter le terrain destiné à la Mission. Il est assez élevé au-dessus des plus hautes eaux ; malheureusement les terrains voisins sont submergés tous les ans. Dans le fond, le pays est tout plat et couvert de nombreux bananiers qui rapporteront rapidement quand ils seront nettoyés" (...)

Retraçant plus tard la vie de "l'Apôtre du Congo : Monseigneur Augouard", Geneviève Beslier (1926) use d'un langage fleuri pour décrire le site de Bangui en 1893-94 :

"Bangui (...) dans la fournaise, derrière ses palissades, aux confins de la brousse, à mille huit cent kilomètres de l'estuaire, à 4° de latitude nord, Bangui, sur son rocher rouge, dresse ses huttes de bambous et d'herbes sèches sous l'embrasement du ciel qui flambe.

Du coude de l'Oubangui, qui l'enserme, émergent aux eaux basses les croupes des hippopotames et le grouillis des crocodiles" (...)

Un des premiers missionnaires parvenu à Bangui fut le père Goblet dont, après son décès prématuré, le frère fit paraître le journal de voyage (1932).

Le père y évoque sommairement l'insécurité du poste :

"En 1894. — Dès le matin du lendemain, nous faisons notre entrée triomphante à la Mission de Saint-Paul-des-Rapides, Bangui, accueillis à bras ouverts par le bon P. Rémy. Je dis : triomphante ; en effet, nous étions escortés par deux soldats sénégalais, cartouches au fusil. C'est que le pays où nous arrivons est en guerre avec le poste français. Aussi ne peut-on sortir seul et sans être armé. Nos Noirs, travailleurs de la Mission, ne vont pas non plus au travail sans leur fusil Gras. Même à la maison nous devons être continuellement sur nos gardes. Aussi chaque nuit, deux sénégalais montent la garde autour de notre logis. Il y a souvent des alertes" (...)

Ainsi que ses ennuis de santé :

"Le lundi du Bon Pasteur (c'est de bon augure !) nous prenions place sur les pirogues, le P. Rémy et moi, après avoir embrassé nos aimables confrères et le cher P. Leclercq, qu'il me faut enfin quitter, puisqu'il reste dans cette Mission, où les dangers sont nombreux.

J'y avais pris quinze jours de repos, si repos on peut appeler, car j'y ai subi un véritable supplice, celui des "crocots" et des "bourbouilles". C'est à vous rendre fou de souffrances. Les "crocots" sont des gros boutons, démangeants et suppurants, très douloureux, tandis que les "bourbouilles" sont un assemblage de petits boutons qui me rappellent le tapsia que m'avait appliqué un jour ma bonne marraine.



*Le R.P. Jules Rémy
premier supérieur.*



Une vue aérienne de la mission.

J'ai eu les deux à la fois et pour me consoler on me dit que ça évite un accès de fièvre. Quoi qu'il en soit, j'ai terriblement souffert, tout en offrant cela au bon Dieu pour mes futurs paroissiens" (...)

Pour plus de détails sur la Mission, le lecteur est invité à se reporter au recueil de textes, consacré par le Père Ghislain de Banville (1984) à "Saint-Paul des Rapides-histoire d'une fondation-1893-1903".

Le site de Bangui selon Jules VERNE vers 1895

Dans l'œuvre foisonnante du grand romancier nantais, deux ouvrages évoquent le Centrafrique. L'un "Cinq semaines en ballon" est très célèbre mais peu de lecteurs remarquent qu'en 1862 l'intérieur du Continent était considéré comme un désert où les héros manquent de mourir de soif avant d'atteindre, poussés par un vent du sud-est,... le Logone et le lac Tchad !

"Le village aérien" est très peu connu. il évoque des voyageurs découvrant vers 1895 dans "la grande forêt" qui s'étend entre le Chari et l'Oubanghi un village perché dans les arbres, habité par une population très primitive. Au retour de leur expédition les héros parviennent aux :

"rapides de Zongo, à peu près à l'angle que forme le fleuve en obliquant vers le sud. Ces rapides, il eut été impossible de les franchir en canot... Au-dessous des rapides de Zongo, l'Oubanghi est navigable jusqu'à son confluent avec le Congo. Les bateaux ne sont pas rares qui font le trafic de cette région où ne manquent ni les villages, ni les bourgades, ni les établissements de missionnaires" (...)

C'est tout, le nom de Bangui n'est même pas cité.

La Mission Tchad d'Émile GENTIL — à Bangui en 1895

Émile Gentil relate dans "La chute de l'empire de Rabah" (1902) comment il fut le premier Français à atteindre le lac Tchad en 1897 et à y revenir pour la conquête en 1900. Il évoque sommairement son passage :

"J'arrivais (à Bangui) en novembre (1895).

Bangui est le seul poste que nous ayions sur l'Oubangui depuis Liranga, à son confluent avec le Congo, soit environ sur six cents kilomètres. On conviendra que c'est peu.

Bâti sur un rocher au pied d'une colline et en face des fameux rapides de Zongo, il offre à la vue un aspect agréable. Mais le séjour n'y a rien de réjouissant. Tout autour du poste le terrain est mouvementé et couvert de forêt. C'est un véritable exercice de gymnastique que l'on fait quand on veut entreprendre une marche de quelques centaines de mètres. Les malheureux que la destinée a conduits sur le rocher de Bangui n'avaient à cette époque d'autres distractions que de voir arriver de temps en temps un vapeur avec des nouvelles de France... La chasse, il n'y fallait pas songer, sous peine d'être soi-même transformé en gibier... Heureusement que la préoccupation de l'organisation des convois intervenait dans une très notable mesure pour occuper les quelques Européens qui s'y trouvaient et qui sans cela seraient morts d'ennui... J'ai dit, en effet, que Bangui était situé en face d'un rapide. Pendant six mois de l'année au plus, ce point est le terminus de la navigation en vapeur. Pendant les six autres mois, on ne peut pas l'atteindre et les navires s'arrêtent à une centaine de kilomètres en aval, à Zinga.

Le rapide de Bangui et ceux qui lui succèdent sur une étendue de soixante kilomètres environ sont très dangereux et on n'y risque pas volontiers un vapeur. Aussi on organise des convois de pirogues avec les indigènes qui habitent le haut du fleuve, et qui se nomment Banziris, Sangos, Boulakkas, etc..."

La Mission Congo-Nil ou Mission MARCHAND à Bangui 1896-97

En raison de son importance politique, la mission Marchand a donné lieu à de multiples publications, telle celle de Julien Maigret: "Marchand l'Africain" (1936), qui évoque ainsi le passage de la mission à Bangui.

"Fin mars (1896), toute l'expédition se trouvait rassemblée à Bangui. Bangui, aujourd'hui capitale de la colonie de l'Oubangui-Chari, se réduisait alors à quelques cases cernées par la forêt tropicale. Le poste militaire s'accrochait à une hauteur, dernière vertèbre rocheuse qui barre la rivière.

A Bangui viennent mourir les sombres halliers de la grande sylvie. Sur les plateaux qui soutiennent l'horizon circulaire, commence la savane, le pays des herbes, où tout est lumière, libres espaces. Le caractère des indigènes de la savane diffère selon leur existence. Gais, aimant la plaisanterie, prompts à la confiance, Banziris, Sangos, Bouracas, Yakomas, tous gens de la rivière, deviennent de précieux auxiliaires pour le Blanc qui sait leur parler et les comprendre".



*On commence à bâtir en dur.
Case de l'administrateur Henri Bobichon — mai 1898.*



Ce n'est pas une maison à trois étages, ce sont trois étages de maisons, écrivait le capitaine Baratier.

Général BARATIER

Plusieurs membres de cette mission ont écrit leurs souvenirs dans lesquels ils évoquent leur passage à Bangui en mars-avril 1896. Citons le général Baratier : “Vers le Nil — Souvenirs de la Mission Marchand. De Brazzaville à Fort-Desaix”.

“A travers les rochers serpente un sentier qui conduit à une case juchée sur une sorte de terre-plein, elle est surmontée du drapeau tricolore. Au-dessus de cette case et semblant reposer sur son toit, telle une perspective de dessin chinois, apparaît une deuxième construction, puis sur cette deuxième, une troisième, mais celle-là se perd déjà dans le feuillage des arbres. Cette échelle est le poste de Bangui. Ce n'est pas une maison à trois étages, ce sont trois étages de maisons. Si le site est pittoresque, la situation politique est faible. Le malheureux administrateur, préposé au commandement de ce rocher, la seule partie de son royaume sur laquelle il règne à peu près, a fort à faire avec les Bondjos. Il n'est pas de nuit où ces derniers n'essaient de massacrer les fonctionnaires et de pénétrer dans les magasins pour faire main basse sur les bouteilles ou sur les perles. La perspective d'être poignardés dans leur lit diminue considérablement pour les Européens du poste la beauté du panorama qu'ils ont sous les yeux. Le cirque des collines verdoyantes ne leur apparaît plus que comme les murs d'une prison, dans l'Oubangui, qui coule à leurs pieds, ils ne voient plus que la route du retour. (...)

C'était bien notre chance habituelle ; nous avons quitté le Congo au moment où l'hivernage finissait, nous arrivions dans le Haut-Oubangui quand l'hivernage commençait”. (...)

O. de PRAT

Un sous-officier (O. de Prat) devait également donner ses souvenirs sous le titre “Impressions d'un Lillois dans un voyage au Centre de l'Afrique” (1897).

“22 février. (1896). — J'arrive à Bangui à 3 heures du matin, très fatigué de cette immobilité constante ; aucun accident ne m'est arrivé pendant la route, quoique j'aie failli chavirer nombre de fois.

Le poste de Bangui est situé sur le flanc d'une petite montagne rocheuse, le sol est rocailleux et sablonneux ; quelques cases pour les Européens, les indigènes et les magasins (souvent vides) sont échelonnées ; le point est très pittoresque ; dans la rivière, d'énormes blocs de rochers donnent un magnifique coup d'œil. Une forêt entre la rivière et la montagne sert de refuge aux rôdeurs boudjos qui, de temps à autre, viennent piller et voler au poste, profitant pour accomplir leurs

exploits du petit nombre de miliciens formant la garnison. J'ai déjà dit qu'ils étaient d'une audace incroyable.

En face de Bangui, sur l'autre rive, se trouve Zongo, poste de l'État Indépendant, commandé actuellement par un sous-lieutenant de lanciers belges.

La rivière est large d'environ 500 mètres ; les rives sont boisées, la végétation est très grande.

23 février. — Plusieurs Sénégalais partis la veille à la chasse, rapportent deux magnifiques antilopes, l'une très grande, l'autre plus petite.

La distribution est faite, nous faisons de succulents repas, la viande est délicieuse, elle est préférable à celle du bœuf.

Dans la soirée, arrive du haut de la rivière, un convoi de 60 pirogues dirigé par M. L'Administrateur Bobichon ; c'est la première fois qu'un convoi aussi considérable est constitué, cela fait honneur à M. Bobichon, qui est très aimé dans toute la rivière. Plus de 700 payeurs banziris forment les équipages de ces pirogues.

La pirogue banziri est plus grande, plus large que celle boudjo, et par conséquent, plus commode à voyager pour l'Européen.

Je remarque quelques types banziris ; ils sont en général bien constitués ; leur coiffure est originale, ils mettent dans leur chevelure des petites perles de différentes couleurs et forment avec beaucoup de symétrie des variétés de dessins très jolis.

24 février. — L'on charge les pirogues et l'on fait les préparatifs de départ, qui doit avoir lieu très probablement demain ; je vois avec satisfaction que, dans les pirogues réservées aux Européens, l'on a installé des abris, faits avec des nattes, pour nous garantir des ardents rayons du soleil.

26 février. — Je quitte Bangui à 9 heures du matin ; nous passons un premier rapide presque aussitôt, aucun accident à déplorer". (...)

Ch. CASTELLANI

La Mission Marchand fut même accompagnée jusqu'à Bangui par un peintre, Charles Castellani. Ses illustrations valent mieux que le texte de ses souvenirs rapportés dans "l'Illustration" de 1898 sous le titre "De Courbevoie à Bangui avec la mission Marchand" et dans son ouvrage : "Vers le Nil français avec la mission Marchand" (1897) :

"Le pays est superbe et mouvementé, les montagnes s'étagent tout à l'entour du poste qui est lui-même pittoresquement situé au milieu

des bois, surplombant presque les rapides de la rivière, qui précipite ses eaux avec fracas au milieu des rocs.

J'ai eu la chance de rencontrer ici le panorama que je cherchais, et en même temps d'être accueilli par un homme des plus aimables, l'administrateur Comte, fils du grand artiste de ce nom. (...)

Le docteur Sambuc est pour beaucoup dans le bien-être que j'éprouve durant mon séjour à Bangui, ce rocher hospitalier, cette auberge écossaise en pleine Afrique. (...)

Le roc de Bangui a des charmes.

De notre poste on aperçoit juste en face le poste belge de Zongo, un peu construit à l'européenne ; même observation à propos de la mission catholique dont les bâtiments couverts en zinc se voient au loin, sur la rivière, à gauche. A droite, dans un fond, sur la lisière du bois, faisant limite à la station, nous apercevons le cimetière et le fameux jardin.

Je m'attendais à me reposer complètement et ne comptais sur aucune aventure à Bangui. Je m'étais trompé.

Hier au soir, il m'en est arrivé une des plus fâcheuses :

Notre repas du soir terminé je me retirais pour aller me coucher dans ma case qui se trouve située à l'extrémité du poste, en descendant la pente du rocher. La nuit était sans lune et contrairement à mon habitude je n'avais pas de lanterne ; je marchais donc un peu à tâtons dans cette demi obscurité. Bref, je m'égarai au milieu des pierres amoncelées et ne me guidai plus que par les plaques blanches ou noires que j'apercevais. A un moment donné, je mis le pied dans le vide et je tombai dans une crevasse, entre deux rochers formant l'entrée d'une caverne souterraine. J'essayai vainement de remonter ; je glissais de plus en plus à chaque effort et m'enfonçais dans le souterrain qui était plutôt en pente douce et d'où sortait une nuée de chauves-souris dont les grandes ailes me balayaient le visage. Je me décidai à appeler de toutes mes forces, mais vainement.

L'imagination trotte vite dans ces sortes de circonstances ; allais-je passer la nuit dans ce trou sablonneux où j'étouffais littéralement ? C'était désagréable, mais enfin on n'en meurt pas. J'en étais arrivé à accepter cette conclusion finale, quand une idée subite me passa par la tête et me fit éprouver une grande angoisse : depuis quelque temps, de gros canards appartenant à M. Comte avaient disparus et l'on s'était aperçu que l'auteur du rapt était un gros boa dont on n'avait pu découvrir la demeure... Est-ce que par hasard, je ne serais pas tombé dans le domicile du constrictor ? Vous voyez d'ici la situation, qui, cette supposition acceptée, devenait tout à fait intolérable. Heureusement, une autre idée me vint presque en même temps ; mon revolver que j'avais toujours à ma ceinture et auquel je n'avais pas songé, m'apparut comme une ressource pour me tirer d'affaire. Je le sortis de sa gaine et dirigeant le canon en l'air je fis feu par trois fois, en espaçant mes

coups ; j'alternai en faisant des appels de toute la force de mes poumons.

J'entends bientôt des piétinements au-dessus de ma tête, puis je reconnus la voix du sergent Datte. Bref, je fus découvert et extrait non sans peine de mon "in pace" (*cachot, de l'expression vade in pace : vas en paix*), un peu endommagé, me semblait-il, au genou gauche et à l'épaule. On me reconduisit à mon *chimbeck* (*abri de nattes ou de toile sur le pont d'un bateau et, par extension, paillote*) où le docteur Emily me fit un pansement provisoire ; mon genou, qui était très enflé lui fit craindre un moment la possibilité d'un épanchement de synovie. Il n'en fut rien heureusement ; néanmoins, je restai six semaines à traîner la jambe et à boiter. (...)

On a depuis baptisé la caverne "Le trou au Peintre". Une fois déjà, toute la meute de Comte s'y était engouffrée, et il avait fallu remonter les chiens avec les échelles et des cordes.

Une réflexion en passant, à propos d'une personnalité grincheuse que j'ai rencontré ici : je suis de plus en plus persuadé que le climat aigrit les caractères, et tous mes efforts tendront à terminer le voyage sans choc. Y arriverai-je ?

Nous sommes au 24 février 1897. (...)

Les jours s'écoulaient tranquillement à Bangui, malgré sa mauvaise réputation.

Ce poste est appelé, il me semble, par sa situation à devenir un point central des plus importants de la colonie.

Sa situation, comme défense, est unique : il commande toute la rivière et les environs ; quelques travaux de fortifications en feraient une véritable citadelle.

Les indigènes continuent à nous apporter du gibier, et, entre autres, nous avons reçu un hippopotame monstrueux, dont la tête seule avait plus d'un mètre. (...)

Aujourd'hui 4 mars, une tornade épouvantable s'est abattue sur Bangui, déracinant les arbres, arrachant nos toitures de paille, le tout avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre. Heureusement mes documents, dessins et copie étaient enfermés dans le tonnelet de fer et n'ont pas souffert. Je n'aurais pas ri du tout devant (*cette*) perte". (...)

Castellani raconte également ce qui est très certainement la première opération électorale de Bangui :

"Dimanche 14 mars.

Grande élection d'un membre au Conseil supérieur des colonies. Je prends part au vote, attendu que je suis depuis plus de six mois dans le pays et que je tiens à faire plaisir à mon hôte. Je dois avouer à ma honte que le candidat pour lequel je vais accomplir ce devoir sacré

m'est complètement inconnu ; je m'en rapporte à Comte, lequel n'a exercé sur moi qu'une pression très modérée et toute morale, ce qui est son droit (...).

Les élections ont donc eu lieu, comme je disais, aujourd'hui, et cela a donné naissance à un conflit entre les pouvoirs civils et les autorités ecclésiastiques. Au fond, ce grave événement ne trouble guère mon sommeil (...). Notez que la circonscription de Bangui peut fournir douze ou quinze électeurs en tout, moi compris".

BRUEL à Bangui : le site, la vie

L'Administrateur Georges Bruel qui devint par la suite l'historiographe officiel de l'A.E.F., décrit ainsi dans une lettre à sa sœur du 2 juin 1896 le site de Bangui :

"Bangui est pittoresquement juché au pied d'une colline boisée de 500 mètres de haut, alors que le poste est à 365 mètres et l'Oubangui à 350 mètres d'altitude, sur un promontoire rocheux, tout tourmenté, qui s'avance au milieu du fleuve et dont la pointe est couverte aux hautes eaux. Cette pointe se continue du côté de Zongo, le poste de l'État Indépendant, par des témoins de l'ancien barrage, témoins qui forment des îlots rocheux plus ou moins découverts suivant la hauteur des eaux.

A 7 ou 800 mètres en amont est le 2ème rapide, celui où la dénivellation aux basses eaux est la plus grande. Lorsque je suis arrivé ici on voyait distinctement une chute, alors que d'ici à quelques jours, il n'y aura plus qu'un courant très rapide et d'énormes tourbillons. On franchit cela sans difficultés lorsque les pirogues ne sont pas trop chargées. Je l'ai déjà franchi 2 fois pour aller en pirogue à la mission catholique de Saint Paul des Rapides.

La mission date de 2 ans et représente beaucoup de travail il est vrai qu'ils sont toujours 3 Pères et 2 Frères. Ils ont construit ou construisent plusieurs maisons en briques : c'est solide et bien fait, mais ils ont des ouvriers charpentiers sénégalais à 5 f. par jour. Ils n'ont pu encore s'occuper beaucoup de défrichage et de culture. Ils ont une trentaine d'enfants qui chantent à la messe. Ce n'est pas banal". (...)

Écrivant à sa mère le 19 juin, il évoque la vie à Bangui :

"D'ailleurs, ici, la vie est très supportable, très possible, plus encore qu'à la côte. Il fait une bonne température, la nourriture ne se compose pas de conserves mais de poules, de cabris, antilopes, etc, ce qui est excellent pour l'estomac. On a des légumes, de la salade et si l'on n'a pas toujours de pain, le manioc en chiquangue ou en gagaras (?) est excellent : on peut aussi remplacer le pain par la banane grillée,

ou le maïs grillé qui sont tous deux excellents. Je t'assure que je n'ai pas le moindre regret de ne pas avoir de pain. Pour ce qui est du vin, on en a peu, mais c'est du bon Bordeaux". (...)

Témoignages de résidents en Oubangui — 1898-1900

En dehors des lettres de Musy, les témoignages de résidents semblent rarissimes à notre connaissance... Dans ses lettres inédites, l'administrateur Lucien Schneider (1868-1903) n'évoque que sommairement Bangui lors d'un passage en avril 1898 :

“Arrivée à Bangui, j'y retrouve des amis. Le poste est construit sur des rochers appuyés à la grande forêt, juste en face du poste se trouve un rapide. La nuit chacun est de garde à son tour. il ne se passe guère de nuit sans que les indigènes viennent tenter de brûler le poste et de tuer les factionnaires... C'est charmant !

J'ai parcouru le poste et suis allé au cimetière où sont enterrés trois de mes bons amis”. (...)

On trouve plus de renseignements sur la vie à Bangui à cette époque dans les “Archives du docteur Briand — Oubanghi 1898-1900” recueillies par sa petite fille Marie-Christine Dias-Briand (1984), étudiante en Maîtrise d'Histoire. Dans ses lettres à sa famille, Joseph Briand décrit ce qu'il voit :

“Dans la journée, il y a quelquefois des moments assez lourds, ils annoncent une tornade. Au bout d'une heure, quelquefois seulement de quelques minutes, celle-ci éclate brusquement et ce sont alors des éclairs, des coups de tonnerre formidable, des rafales de pluie et de vent, faisant de l'Oubangui une véritable mer avec des vagues capables de chavirer un canot ; dans ce cas, gare aux malheureux voyageurs en pirogue ; il faut vite regagner la rive si on ne veut pas que la pirogue coule sous le poids de l'eau de pluie ou de celle des vagues ; on arrive à terre trempé, mais fort heureux si on a pu garantir ses vivres et son lit, ce qui n'est pas toujours possible, et je suis payé pour le savoir” (lettre du 15 août 1898, à sa mère).

Le problème des transports est presque incessamment développé ou rappelé :

“Ce matin, à table, Mr Liotard a décidé de s'embarquer sur le chaland avec M. Bobichon et quelques Sénégalais et de descendre ainsi l'Oubangui puisque personne ne venait les chercher” (lettre du 22 juillet 1898).

Comme la question du courrier :

“Tout à coup en levant les yeux (depuis 8 jours je regardais machinalement de ce côté bien qu'on nous eût dit qu'il n'y aurait pas de bateau pour Bangui jusqu'en novembre ou décembre), je vois un bateau, mais très près du poste, au beau milieu du fleuve et tellement visible que je me demande comment je l'ai aperçu le premier. Voilà le 1er coup de fusil pour avertir la mission !” (lettre du 11 octobre 1898).

Ou encore la collaboration des Africains :

“A mes côtés, le chef d'un village voisin qui nous prête des pirogues m'offre un singe, que je ne sais comment refuser, et voudrait à la place une bougie qu'il voit dans mon bouquin” (lettre du 17 juin 1898).

Le Journal

Autre élément d'étude : le journal tenu entre le 16 juin 1898, date à laquelle il rencontre M. Liotard, descendant vers Brazzaville alors que lui arrive près de Bangui, pour la dernière étape qu'il effectuera en pirogue, et le 26 juillet 1899, un peu plus d'un an avant son départ d'Oubangui.

Écrit en phrases courtes, rappelant quelques faits précis, il correspond au besoin de se constituer une espèce d'agenda, car il s'est rapidement aperçu qu'il perdait la notion du temps, tant les journées, qu'il vivait étaient riches en activités diverses et découvertes multiples. Il note les faits les plus marquants, les images et les détails les plus étonnants, qu'il ne veut pas oublier : jugement de criminels, exécutions, scène de cannibalisme, représailles, expéditions punitives... tout ce qu'il se garde bien d'écrire à sa mère, ou ce qui doit faire l'objet d'un futur rapport administratif, ou encore, dans les faits les plus effrayants, qu'il garde pour son oncle, ce qu'il n'a pas encore eu le temps de mettre en forme. Pratique apprise du rapport militaire, du diagnostic, conscience du débutant, inscription des faits. Peu d'appréciations personnelles, inventaire plus que description interprétée.

Il s'intéresse à la santé des Européens vivant avec lui à Bangui, montrant les difficultés d'adaptation de la plupart. Lui-même, officiellement en bonne santé et se vantant même auprès de sa mère d'être en meilleure forme que quand il était en Bretagne, même en vacances, souffre de dysenterie et de maux de dents. Cela ne l'empêche pas de poursuivre sa quête d'informations ; à propos des Africains déjà : “Le soir, arrivent 2 pirogues chargées de pêcheurs banziris venant de la rivière ; ils s'installent sur le banc de sable et préparent leurs engins de pêche” (11 août 1898).

Il suit au fil des jours leurs activités : installation progressive sur le rocher devant sa case, occupations, mode de vie, travail des femmes.

Les problèmes plus européens, ceux de l'administration en particulier, sont également consignés. (...)

“Mauvaises nouvelles : pas de courrier à bord, il doit arriver dans quelques jours sur l'*Antoinette*, pas de charges pour l'Oubangui ; désaccord complet entre l'administration de Brazzaville d'une part, Gressoff (cf. *Gresshoff, un néerlandais premier commerçant d'Afrique Centrale*) et l'Évêque d'autre part ; d'où il ne montera probablement ni personnel ni charges pour Banghi, d'ici l'année prochaine” (Journal, 24 août 1898).

Rapidement Joseph Briand s'acclimate et acquiert une certaine expérience de la colonie. Il connaît parfois des moments de découragements et son moral s'en ressent. La santé morale, comme la santé physique, est un problème courant des Européens vivant dans ce pays si différent, dans des conditions toujours assez difficiles.

“Je suis un peu énervé, probablement la hâte de m'éloigner un instant de Bangui, de changer d'air et de figures. Ce séjour à Bangui, sans distractions, sans promenades possibles, sans nouvelles de France commence à être pénible” (Journal, 30 octobre 1898).

Depuis quatre mois, il est arrivé à Bangui. Son rêve est d'aller jusqu'au Nil ou du moins de découvrir des horizons nouveaux et il connaît maintenant la lenteur des changements, des ordres, des communications, etc. Son dynamisme et son entrain réagissent devant l'apathie administrative. Il se montre d'ailleurs plein d'admiration, pour tous ceux qui réussissent à mener une entreprise valable, comme celle des frères Tréchet, qu'il a connus dès son arrivée à Libreville.

“A 2 h, on signale de nouveau le vapeur qui arrive quelque temps après : le *Djoué*, venu avec Tréchet de Brazzaville en 20 jours, traînant à sa remorque l'*Oubangui* laissé chez Tulélé. Le *Djoué* porte 200 charges de vivres pour l'Oubangui, il repart le soir-même, les eaux ayant subi une certaine baisse. Tréchet compte explorer le Lobaï et le Libengé” (Journal, le 8 juin 1899).

Toujours prêt à agir, à aller de l'avant, il n'en remplit pas moins ses fonctions avec conscience ; les soins, la popote, le jardin, le courrier (qu'il écrit) font son ordinaire ; les visites à la mission St Paul des Rapides, la réception des voyageurs lui apportent un peu d'air. A partir de la mort d'Archambault, pour lequel il avait du quitter Bangui pendant quelques jours, il ne fait plus pratiquement que noter les passages, qui s'avèrent de plus en plus nombreux et lui occasionnent du

travail supplémentaire ; il organise les réceptions, le logement, l'intendance ; le nombre des malades augmente. Arrivées, départs ponctuent son Journal, de Gentil, de Lamothe, d'autres personnalités, d'ecclésiastiques, de simples commerçants ou d'autres fonctionnaires. Beaucoup d'Européens, arrivés depuis plus d'un an, sont fatigués, malades. Des rébellions, parmi les indigènes, éclatent ; il faut envoyer des expéditions punitives. Le journal prend fin avec l'arrivée de tout un personnel nouveau. A ce moment-là Bangui compte entre six et neuf Européens en permanence, contre de un à trois l'année précédente.

Un Agenda de l'année 1899, utilisé jusque vers la mi-septembre, fournit quelques indications supplémentaires, ou confirme certaines données. Il a été employé comme registre d'hôpital et indique les noms, qualités, maladies des patients, le nombre d'Européens séjournant à Bangui au jour le jour et mentionne les arrivées et les départs, prenant ainsi la suite du journal qui a été interrompu. Il fournit également des détails sur certaines maladies, étudie quelques cas plus précisément. La pharmacie, les déplacements de troupe y figurent". (...)

Mission BONNEL de MEZIERES - 1898

Il eût été judicieux d'inventorier le potentiel économique du pays avant — ou plutôt au lieu — d'en réserver en 1899 la plus grande partie à l'exploitation de "Compagnies concessionnaires". Au sujet de ces dernières, on relira le chapitre VIII de l'histoire de la République Centrafricaine de P. Kalck (1974) ou pour plus de détails l'ouvrage de C. Coquery-Vidrovitch (1972) : "Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires 1898-1930". Il n'y eut en pratique qu'une seule mission commerciale, celle de Bonnel de Mézières pour les Sultanats du Haut Oubangui. L'adjoint de cette mission Raymond Colrat de Montrozier (1902) a laissé un livre de souvenirs : "Sa vie de tous les jours, notée chaque soir en arrivant à l'étape" :

"Après quinze jours de navigation, nous étions à Banghi.

Banghi, qu'on nous représentait comme un poste sinistre, ne nous produisit pas cet effet. Peut-être notre impression excellente vint-elle de la façon fort gracieuse dont nous fûmes reçus dès notre débarquement.

Le poste de Banghi est construit sur un rocher dominant un très dangereux rapide. Le fleuve semble avoir été arrêté là par une chaîne de montagnes. Plus tard, la digue s'est rompue, ainsi que semblent le prouver d'énormes murailles de rochers qui surgissent de l'eau sur une même ligne droite d'une rive à l'autre du fleuve. Dans les révolutions géologiques anciennes, il a dû y avoir un terrible bouleversement.

La navigation sur les petits vapeurs s'arrête là. On a bien essayé quelquefois aux hautes eaux de franchir ces courants, on y a même réussi, mais c'est plutôt de la gymnastique que de la navigation. Ce que l'*En-Avant* de Stanley, le *Faidherbe* de Marchand et le *Léon-Blot* de Gentil ont été obligés de faire ne peut raisonnablement être tenté de nouveau par la navigation commerciale.

La création d'un poste s'imposait à Banghi. La vie d'administrateur n'était pas des plus agréables. Pour s'en convaincre, il suffit de se rendre en pèlerinage au cimetière de Banghi (...)

Au moment de notre passage il y avait à Banghi beaucoup d'indigènes banziris, sangos, bondjos, pagayeurs venus pour remonter un convoi, et pêcheurs. Le spectacle du banc de sable longeant la rivière était des plus animés. Des Banziris à l'allure souriante et aux jambes maigres tiraient leurs grands filets, accompagnant leur ouvrage de cris gutturaux ; leurs femmes, gentilles, gaies et admirablement faites, dansaient en cercle sur la rive en chantant une mélodie, tandis que quelques joyeux lurons frappaient en cadence sur leurs tams-tams. Les Sangos bruyants, le bouclier d'une main et la sagaie de l'autre, se tortillaient (...) en hurlant leur chant de guerre. Les Bondjos, (...) la tête rasée, surveillaient leur repas d'un air avide, tandis que leurs femmes, vêtues d'un petit jupon en fibres de palmier assez analogue au tutu du corps de ballet de l'Opéra, préparaient avec le manioc une pâte appelée chikouangue dans le bas Congo. Dans un coin, comme une pluie fine et pénétrante tombait, sous un toit de feuilles, se tenait accroupie et transie, une femme venant de mettre au monde un (...) petit nègre qui piaillait. Le mari, de son côté, était couché et poussait des cris plaintifs, la coutume voulant, dans certains de ces pays (...), que l'époux souffrit lorsque la femme accouche.

Tel est le tableau qu'à notre arrivée nous eûmes sous les yeux.

M.B... (cf. *Bernard*) regardait tout son monde d'un œil paternel et ses administrés le saluaient d'un "balao" (bonjour) retentissant, tout en portant instinctivement les yeux sur son ventre légèrement bedonnant.

J'en conclus que B...avait su se faire aimer et respecter et qu'il devait une partie de son prestige à sa robuste santé et à sa rondeur"

Mission Ferdinand de BEHAGLE - 1898-99

Imprudemment aventuré chez Rabah en 1899, l'explorateur commercial Ferdinand de Béhagle fut retenu prisonnier et exécuté au Tchad sans qu'Emile Gentil ait pu intervenir. Réunissant ses lettres et notes, Félix Chapiseau fit paraître un ouvrage intitulé "Au pays de l'esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique Centrale" (1908).

La monotonie de la remontée de l'Oubangui revient en leitmotiv dans la plupart de ces récits :

“Rien ne saurait dépeindre l'énervement, l'obsession du voyageur qui suit le cours de ce fleuve gris coulant sous un ciel terne, entre deux lignes parallèles d'épaisse et haute verdure sans éclaircies, sans lumière, sans air. Jamais la rive ne s'élève. Un monticule de 17 mètres de hauteur, en un endroit où les arbres atteignent souvent 40 mètres, se détache comme une chose extraordinaire sur la carte, vide de tout relief, presque nue, dans un espace de mille kilomètres.

Quelle monotonie ! Le voyageur, agacé par le défaut d'espace et de mouvement, par les promiscuités énervantes mais inévitables, finit par exécrer ce fleuve trop large, trop long, trop désert, et ces rives sur lesquelles le massif boisé étale lourdement son rideau vert comme pour cacher les mystères du continent.

Les vapeurs mettent environ cinquante jours pour remonter le fleuve jusqu'au poste français de Bangui situé au pied d'une colline rocheuse et boisée, sur la pointe d'un promontoire qui étrangle le fleuve.

En face, le poste belge occupe une situation semblable.

Sur la grève sablonneuse, Belges et Français ont construit en alignement des paillottes qu'ils abandonnent en hâte lors de la montée des eaux.

Le point parut tout d'abord important. Des deux côtés, on mit beaucoup de rivalité à l'occuper ; on se disputa jusqu'aux rochers des rapides. Puis ce beau feu se ralentit : on s'aperçut que l'endroit n'avait qu'une importance apparente.

Des rochers en rendent par moments l'accès difficile et même impossible aux vapeurs. Les inondations visitent des postes que la nature du terrain empêche de porter plus haut. Il n'y a pas de village aux environs (...)

Bangui est la résidence d'un administrateur français ; sa circonscription s'étend du confluent de l'Oubangui jusqu'à Mbomou. Pour surveiller ces mille kilomètres de fleuve, il n'a pas même une chaloupe à vapeur ; pour les administrer, il dispose de deux Européens et de trente noirs.

Certainement, si on les laissait faire, des Européens s'établiraient sur différents points des rives, à leurs risques et périls ; mais les autorisations s'obtiennent difficilement et les fonctionnaires mesurent la terre avec une parcimonie toute européenne (...)

Les Pères du Saint-Esprit sont dans le même cas, et un chef de poste a paru scandalisé de la demande qu'ils osaient faire d'une augmentation de concession de quarante mètres pour développer leurs cultures.

Ici la terre est sans possesseur, sans valeur et on la donne par mètres à des gens sérieux qui veulent la travailler...

Le rapide de Bangui a un seuil rocheux dont les arêtes élevées émergent en flots. Les eaux, resserrées par ces rochers se précipitent avec bruit dans les passages qui leur sont ouverts.

Plus étroits sur la rive française, ces passages sont plus larges et partant plus faciles à remonter sur la rive belge.

Aux grandes crues, tous les flots sont recouverts ; l'obstacle qu'ils opposent au courant donne naissance à des remous terribles dont les tourbillons énormes causent la perte des vapeurs et des pirogues.

Non loin du poste, quelques croix de bois noir attirent les regards, l'une d'elles porte un nom et une date : Musi-1890" (...) (*cf. Musy*).

Mission saharienne FOUREAU-LAMY : FOUREAU, REIBELL-1900

Après la chute de Rabah à Kousseri en 1900, la mission Foureau-Lamy, venue à travers le Sahara, sera rapatriée par le Congo ; ce fut ainsi la première mission arrivant à Bangui par voie terrestre depuis l'Afrique du Nord. Foureau ne semble pas avoir été impressionné par Bangui où son escale s'est déroulée sans incident. En tout cas, dans son épais récit : "Mission Saharienne Foureau-Lamy. De l'Algérie au Congo par le Tchad" (1903), il n'y consacre qu'un mot :

"Je n'avais plus désormais qu'à descendre l'Oubangui et le Congo : le 28 juin (1900) j'étais à Bangui et le 21 juillet à Brazzaville". C'est tout !

Son adjoint devenu le Général Reibell donnera plus de détails par la suite dans ses "Carnets de route de la mission saharienne Foureau-Lamy-1898-1900" (1931). Il est vrai que convoyant la troupe, il va plus lentement :

"Le 15 août 1900, nous sommes en quatre petites heures de Mabata à Bangui. Le paysage est très pittoresque. Les rives élevées, boisées, enserrant le fleuve qui serpente au milieu des vertes collines dont il baigne le pied. En amont du poste, le fleuve s'élargit et forme sur la rive droite une baie au bord de laquelle s'élève la Mission des Pères du Saint-Esprit. Au fond du tableau, la pointe rocheuse de Bangui barre le fleuve qui se précipite en mugissant et en tourbillonnant par-dessus les rochers qui encombrant son lit. L'aspect du poste est riant. Sur la crête rocheuse se dressent des constructions blanchies à la chaux ayant des airs de cottage anglais. La résidence à un étage est

recouverte d'un toit en zinc qui reluit au soleil. En arrière, une montagne verdoyante avec les cases des miliciens sénégalais, étagées sur ses flancs. Au delà, la forêt équatoriale à perte de vue. Entre la Mission du Saint-Esprit et le poste, on aperçoit deux grandes factoreries de la Maison Hollandaise et la Société de la Koto dont la concession est située en amont de Mobaye, entre Mobaye et les Abiras. En aval de Bangui, sur un emplacement récemment défriché, à la lisière de la forêt équatoriale, se trouve le siège de la concession dite des Sultanats qui exploite les riches territoires occupés par les Arabes à l'extrémité orientale du haut Oubangui. D'autres sociétés commerciales sont installées déjà en aval de Bangui, à l'embouchure de la M'Poko et de la Lobaye. Mais, en amont, la société de l'Umbella (Mme de Kergariou) ne l'est pas encore.

Nous nous arrêtons devant la Mission de Saint-Paul des Rapides, où M. Bernard retrouve des amis, le P. Gourdy, supérieur, le P. Beauchêne, et un jeune Frère qui a le teint frais d'un nouvel arrivant. La mission a un aspect séduisant. Les constructions en briques sont toutes achevées, la plupart sont recouvertes de zinc. La chapelle est une petite merveille, bien placée au-dessus du fleuve, se voyant de loin ; la nef d'une seule voûte, haute, élancée ; l'autel large, spacieux, se détache sur un fond orné de peintures murales du plus heureux effet. Des palmes, de grandes feuilles de bananiers ornent le chœur. On a célébré aujourd'hui la fête de Notre-Dame des Eaux. Nous arrivons malheureusement après la cérémonie, qui a consisté en une grand'messe solennelle. Les excellents Pères nous font un accueil enthousiaste. Ils nous font goûter le délicieux vin blanc de Maison Carrée qui leur sert de vin de messe et qui nous rappelle la chère et lointaine Algérie. Après une courte station, nous repartons pour Bangui. Nous franchissons le terrible rapide par une passe qui, avec la hauteur actuelle des eaux, ne présente aucune difficulté. Nous sommes accueillis au débarcadère par le docteur Abeille de la Colle, médecin de la marine. Auprès de lui se trouvent le chef de station Magnan et l'inspecteur de police Landais, qui a été récemment évacué de Gribingui où il était en service. Prévenus de notre arrivée par M. Foureau qui a quitté Bangui le 5 juillet dernier, MM. Abeille de la Colle et Magnan ont fait leur possible pour nous préparer un gîte convenable et réunir des vivres. Nos hommes sont campés sous trois vastes hangars situés près du fleuve ; les officiers trouveront place dans les diverses constructions du poste.

Le 16 août, dans la matinée, visite aux plantations et aux dépendances de Bangui. Une belle allée de bananiers conduit à l'ancien potager dont la terre était trop pauvre ; le nouveau jardin n'est pas plus riche, hélas, les légumes n'y viennent que difficilement. Les arbres réussissent mieux : orangers, citronniers, papayers, manguiers, avoca-

tiers, corosols, couverts de fruits. On nous montre une barbadine superbe qui sera cueillie en notre honneur. Une vaste plantation de maïs et une rizière qu'on est en train de récolter et qui donnera deux tonnes de riz s'étendent entre le potager et le poste, le long du pied de la montagne boisée qui s'élève derrière la résidence. Au sommet se trouve une vaste plantation de maïs. Il est question d'établir en cet endroit un sanatorium. Chaque poste a sa spécialité, chaque administrateur ses prédilections. A Bangui, la nouveauté, c'est la culture des lentilles comme Bessou avait celle des asperges. La manie du docteur Abeille ce sont les constructions. Il tire des coquilles d'huîtres fluviales une chaux excellente dont il fait des enduits pour ses maisons, aux façades menacées par toutes les tornades. Il a un four à briques qui lui permettra d'augmenter et de renouveler les habitations de Bangui.

Vers 16 heures, on signale la flottille de Verlet venant du nord-est. Au même instant un sifflet strident annonce l'arrivée d'un vapeur. Grosse émotion : le rapatriement, le courrier d'Europe ! On modère notre enthousiasme en parlant des désillusions si fréquentes à Bangui. Le vapeur se rapproche : il est minuscule et fait plus de vacarme qu'il n'est gros. Il aborde enfin. C'est le *Nelly* appartenant à M. Bellion, directeur de la Lobaye. Il n'apporte aucun courrier de France. On me remet une lettre de Chambrun qui attend à l'Ibengué, où il est l'hôte du commandant belge Gérard, un bateau lui permettant de s'embarquer le 5 septembre pour Anvers. Il prétend que M. Bellion aurait grande envie de nous louer son *Nelly*, qui repart cependant sans qu'il en ait été question. Le docteur Abeille suppose qu'il a été dépité de n'avoir pas été réquisitionné pour notre transport au moins partiel, car il n'aurait pas pu embarquer plus de 50 à 60 hommes avec deux allèges qu'on aurait du louer à une autre société, Maison Hollandaise ou la Koto. Cela ne nous aurait guère avancés ! Le 17, nous allons visiter avec MM. Bernard et Abeille les factoreries de la Maison Hollandaise et de la Koto, toutes deux bien installées, bien tenues et bien situées. Le chemin, qui, passant à flanc de coteau sur la rive droite, domine les rapides, est des plus pittoresques.

Dans la soirée, nous allons tous faire une visite au P. Gourdy, qui nous fait parcourir ses plantations. Les allées sont bordées d'ananas dont il se trouve des milliers à la Mission. Nous rentrons à la nuit noire après nous être régalez de ces fruits délicieux. Le 18 août le P. Gourdy vient nous rendre notre visite et nous invite à déjeuner pour le lendemain dimanche, après la grand'messe. Mais d'autres devoirs m'appellent, je suis inquiet du reste de la mission dont on est sans nouvelles(...)

Le 20 août, je repars donc de Bangui pour la Kémo" (...)

Chapitre V

Bangui entre 1900 et 1914

L'Administrateur adjoint Georges TOQUÉ vers 1901

Après avoir été condamné à cinq ans de réclusion pour les abus de son administration à Fort-Crampel en 1903, Georges Toqué écrivit un ouvrage pour se venger de l'Administration Coloniale qui l'avait rejeté : "Les massacres du Congo — La Terre qui ment, la Terre qui tue"(1907). Le ton en est amer :

"L'ennui vient. On cherche Bangui des yeux bien avant l'arrivée... et pourtant, Bangui, c'est le rocher grillé, tondu, malsain, surplombant les rapides écumants, le fleuve inhospitalier, sous le soleil de braise ou les pluies tropicales. C'est une des stations du Calvaire. C'est la misère et trop souvent la mort" (...)

Mission Chari-lac Tchad (1902-1904)

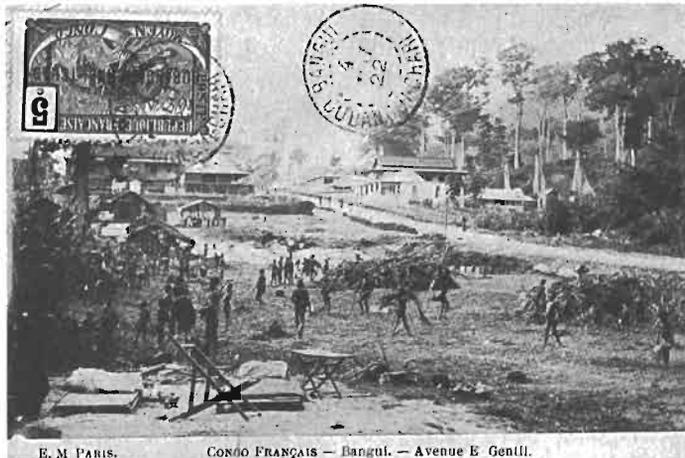
- La mission Chari-lac Tchad était dirigée par le botaniste Auguste Chevalier. Probablement seul dans son cas, il devait revenir en 1950 pour une dernière mission botanique en RCA où il accompagna Roger Sillans (voir de cet auteur : "Les savanes de l'Afrique Centrale"1958).



Un premier chantier.



Débrousses et travaux à Fourneauville, août 1907.



Un gros chantier : l'avenue Emile Gentil.

E. M. PARIS.

CONGO FRANÇAIS — Bangui. — Avenue E. Gentil.

Cette mission fut une des dernières grandes missions d'exploration et la première à but, avant tout, d'inventaire scientifique. L'ouvrage qui fut tiré de cette mission demeure un instrument fondamental pour la connaissance de ces régions : "Mission Chari-lac Tchad (1902-1904). L'Afrique Centrale française" (1908).

On y lit page 32 et suivantes :

"Bangui (15 août 1902) — (le vapeur) *Albert Dolisie* arrive à Bangui dans la nuit du 14 août. Nous touchions le point extrême où les bateaux à vapeur peuvent remonter. Là, l'Oubangui a son cours barré par des rochers de quartzites ; il s'infléchit vers l'E, puis vers le N.E. et sur une longueur d'environ 60 kilomètres une série de barrages entravent la navigation. Le poste est situé dans un cirque de collines abruptes par 4° 20'N. Il est bien en dehors de la grande forêt qui s'arrête par 3° 45' environ. Cependant une bordure forestière, qui a par places plus de 2 kilomètres de large, environne encore le fleuve. La colline qui se dresse au-dessus du poste est elle-même couverte de beaux arbres assez rapprochés les uns des autres pour former une épaisse futaie. La plupart des essences rencontrées là sont les mêmes que celles vues dans la forêt équatoriale. Parmi les arbres les plus intéressants j'ai noté la présence des Copaliers, de l'Iré (*Funtumia elastica*) ou arbre à caoutchouc, du Kolatier du Gabon (*Cola Ballayi*).

Nous espérions trouver à Bangui, poste aménagé depuis plus de 10 ans, un abri pour nous installer provisoirement et faire le groupement de tout notre matériel de mission avant de partir dans le haut (c'est ainsi qu'on désigne le voyage vers le Tchad). Mais pour recevoir les trente Européens qui débarquèrent le 15 août au matin sur la bande de sable déposée par le fleuve, il y avait seulement deux mauvaises cases où quatre personnes au plus pouvaient être à l'aise. Notre résolution fut vite prise d'aller monter nos tentes dans la forêt.

A 300 mètres en aval du débarcadère se dressait une haute futaie de fromagers et de copaliers formant un demi-abri contre les pluies, car l'hivernage battait son plein et nous ignorions le temps qu'il faudrait passer en cet endroit. Notre installation terminée, nous prîmes contact avec le pays et ses habitants. J'eus le grand plaisir de rencontrer là M. Charles Pierre qui était venu pour affaire de Rafai à Bangui. On éprouve toujours un véritable bonheur à pouvoir causer avec quelqu'un qui aime la brousse. Personne ne connaît mieux que Pierre les sultanats du Haut-Oubangui. A cette époque il les avait déjà fréquemment parcourus et y avait tué une cinquantaine d'éléphants ; aussi lorsque j'appris, 18 mois plus tard, qu'il avait refait seul le voyage de Marchand, de l'Oubangui au Caire, je n'ai point été surpris.

Nous avons, à proximité de notre camp, un village de Mbouakas que je visitai fréquemment. Leur installation ressemblait beaucoup à

celle des Bondjos, vus les jours précédents, mais ils étaient encore plus misérables. En cette saison ils vivaient presque exclusivement de chenilles et de petits coléoptères, allant en récolter chaque jour de pleins paniers. Ils faisaient aussi une grande consommation de champignons, qu'ils mettaient à sécher sur la toiture des cases avant de les faire cuire. L'un de ces derniers, très apprécié des indigènes et nommé par eux le Toulou, est une Agaricinée ; le Bodé, très gros bolet jaune, est d'un usage fréquent ; c'est sans doute le "Tabouret du crapaud" des Niamniams, vu jadis par Schweinfurth. Il existerait enfin dans les bois une espèce vénéneuse que les indigènes se gardent de récolter. D'après le P. Beauchêne, ces Mbouakas sont très différents des Bondjos et se rattachent au contraire aux Bouzéros et aux Bouzéïs de l'intérieur qui sont probablement des Mandjias. Au contraire les Bagas qui vivent plus en amont sont des Bondjos. Ils ne s'étendent pas au-delà des rapides de l'Eléphant ; leur langue est très variable d'un village à l'autre.

Quant au nom de Bondjo, les indigènes ne l'emploient jamais pour désigner telle ou telle peuplade et les missionnaires ne sont pas éloignés de croire que cette appellation a été donnée par les premiers Européens venus dans le pays. Les indigènes les auraient accueillis par les cris de "Bounjou ! Bounjou !" (Bonjour !) expression par laquelle les payeurs du fleuve saluaient les Blancs. Les premiers explorateurs crurent que ces cris désignaient le nom de la peuplade et l'appellation Bondjo ne tarda pas à être inscrit sur les cartes. Je n'ai point pu pour ma part approfondir la question et je rapporte simplement l'explication qui m'a été donnée. Les Bandas désignent ces Bondjos sous le nom de Karas. Enfin il existe en arrière de Bangui la peuplade des Dongués qui serait intermédiaire entre les Bondjos et les Banziris.

Une course botanique à quelques kilomètres du poste me conduisit dans un village très différent de ceux que nous avons observés précédemment. Il était installé en dehors de la bordure forestière avoisinant le fleuve, au milieu d'une brousse claire déjà peuplée d'une partie des essences du Soudan (*Caillea dicrostachys*, *Bauhinia reticulata*, *Gardenia Thunbergia*). Les habitants étaient des Ndrés (ou Ndris), ce sont des Bandas. De toutes les peuplades de cette grande famille c'est celle qui s'avance le plus vers la forêt. Au dire du P. Beauchêne, la véritable appellation de cette tribu serait Nguélé. Les Nguélés habitaient autrefois loin du fleuve et vivaient surtout de la culture du manioc, des patates et des *Coleus* à tubercules. Ils sont venus se fixer à proximité du poste de Bangui pour se soustraire aux incursions de leurs voisins.

Une partie des renseignements relatés ci-dessus me furent donnés à la mission de Saint-Paul des Rapides, fondée un peu en amont de Bangui, par Monseigneur Augouard il y a une dizaine d'années. Je



L'ancien poste, au milieu des années 1900, était devenu "le vieux Bangui". La case d'Henri Bobichon avait perdu sa toiture en paille pour être couverte en tôles. Tout en haut, à gauche, on voit les premières installations militaires du colonel Gouraud.



Palais du Gouverneur, actuellement incorporé dans le Palais Présidentiel.

recueillis là beaucoup de renseignements utiles sur la flore du pays. J'appris à connaître les deux espèces de caféier qui vivent incontestablement à l'état sauvage le long de l'Oubangui. Les indigènes n'en tirent aucun parti, n'ont pas même de nom indigène pour désigner cet arbuste. Quelquefois nous avons vu des enfants cueillir les petites baies rouges bien mûres des caféiers, en sucer la pulpe sucrée et rejeter ensuite les graines c'est-à-dire la seule partie que nous utilisons pour faire le café. Quelques botanistes ont émis l'hypothèse que les caféiers du Congo et de l'Afrique centrale pouvaient bien être simplement naturalisés et non spontanés. Que n'ont-ils vu comment vivent ces arbustes dans l'Oubangui et constaté l'indifférence des indigènes à leur égard ! Il n'y a pas plus de 6 ans que la mission a commencé à planter des caféiers pour sa consommation. Elle a donné la préférence à une variété qui a de grandes feuilles et s'élève jusqu'à 5 et 6 mètres comme le caféier de Liberia, mais donne un grain beaucoup plus petit. C'est une espèce que nous croyons nouvelle et que nous avons nommée *Coffea silvatica* (A. Chev.). Elle semble toutefois bien voisine du *Coffea Standtii* (K. Schum.) du Cameroun et du *Coffea Dewevrei* (de Wild) du Congo belge et peut-être faudra-t-il identifier plus tard ces trois espèces décrites avant d'être suffisamment connues. Il existe une belle plantation de ce caféier dans l'enceinte de la mission : des arbustes âgés seulement de 5 ans étaient déjà chargés de baies et nous avons compté jusqu'à 30 grains par verticille. Une deuxième espèce, plus petite, ressemble beaucoup au caféier d'Arabie, c'est le *Coffea congensis* qui vit exclusivement sur les berges inondées des fleuves à la saison des pluies.

Une partie des arbres de la bande forestière avaient leur tronc enlacé par un poivrier sauvage. Les rameaux parvenus sur les branches retombaient en longues guirlandes au feuillage d'un vert sombre sur lequel tranchaient les grappes formées de petites baies d'un rouge cerise. Les grains sont peu aromatiques et ne sauraient entrer dans la consommation européenne, bien qu'on en ait fait parfois usage en Afrique (...)

Un naturaliste pourrait s'occuper à Bangui pendant plusieurs mois : la flore et la faune sont extrêmement riches, car aux types de la forêt qui subsistent encore, sont venus s'ajouter les types de la zone guinéenne. C'est une région mixte qui tient à la fois de la forêt et de la grande brousse" (...)

• Un autre membre de cette mission, le docteur Decorse a laissé un intéressant compte-rendu : "Du Congo au lac Tchad. La brousse comme elle est. Les Gens tels qu'ils sont. Mission Chari-lac Tchad (1902-1904)". (1906) :



Cette case, initialement bâtie pour la N.T.C.O., Société de Transports Fluviaux, a ensuite hébergé les bureaux de la S.T.O.C., Société de Transports Oubangui-Cameroun et existe encore a proximité du fleuve. Elle est occupée par la gendarmerie (prévôté).



Ancien palais de justice actuellement inclus dans les bureaux de la Présidence.



L'ancienne poste.

“Voici Bangui. Tout le monde débarque ! Le *Dolisie* n'ira pas plus loin. On peut le deviner sans peine : une barrière de roches coupe le fleuve en deux.

Sur la rive française se dresse une colline escarpée, toute cachée par la forêt verte. A mi-flanc du coteau se cramponnent les quelques constructions du poste, en équilibre sur les éboulis d'un éperon rocheux.

D'un côté le “Trou du Peintre”, ainsi nommé parce qu'un artiste (cf. IV3. *Castellani*), qui vint jadis jusqu'ici, y fit une culbute nocturne dont subsiste encore le souvenir joyeux.

De l'autre côté, une falaise à pic, rongée en crique par le remous des eaux ; un sentier de chèvres la longe en corniche, avec des ressauts inquiétants.

L'éperon s'avance dans la rivière et s'y termine par une cascade de rochers aplatis. De là partent les rapides.

Qu'on se figure une série d'îlots rocailleux, déchiquetés en mille pièces, au milieu desquels le fleuve zigzague avec furie. La barrière s'étend obliquement jusqu'à la rive belge, où s'élève le poste de Zongo. C'est cette rive qu'on longe pour enfile la passe praticable.

Le coup d'œil est des plus pittoresques. La forêt, qu'on découvre partout, a l'air moins sombre et moins effrayante. Elle gagne en charme ce qu'elle perd en majesté. La vue du cimetière qu'on trouve en débarquant et celle des gourbis qu'on nous destine nous donnent une impression plutôt fraîche. Mais nous n'en sommes pas moins soulagés d'avoir quitté la canonnière, où nous avons tourné en rond douze jours durant.

On entend une cloche. C'est celle de la Mission, en amont des rapides (...)

A cette heure matinale, la forêt répandrait un charme pénétrant, si la rosée qui dégoutte des branches ne refroidissait l'enthousiasme. Dans ces fouillis inextricables de plantes rampantes, de hautes herbes et de lianes, chaque faux pas met tout en branle et provoque une douche immédiate qui s'effondre des cimes et ruisselle sur la peau. On glisse, on patauge, on est trempé” (...)

Le futur général GOURAUD en 1904

Dans “Zinder-Tchad”, 1904-1905, le général Gouraud évoque son passage à Bangui comme jeune officier en 1905 :

“Le soleil levant nous a donné un panorama magnifique. Les immenses forêts qui enserrant le Congo et l'Oubangui sont un sombre écrin pour les deux grands fleuves brillant au soleil ; au confluent



Rue du Docteur Cureau vers 1907.



Voici une photographie moderne de cette même rue Cureau devenue avenue du Président Léopold Sedar Senghor — La municipalité de Bangui a su en conserver le cachet.

même une grande pirogue file, enlevée par ses quarante pagayeurs, faisant jaillir l'écume. Je ne me lasse pas de contempler le spectacle ; Bangui est un rocher qui s'allonge dans le fleuve et impose même aux plus hautes eaux le terminus de la navigation à vapeur. L'Oubangui arrive du nord-est, en décrivant entre les collines couvertes de forêts une immense courbe à court rayon ; il passe devant la mission de Saint-Paul des Rapides, dont la chapelle se reflète dans l'eau au milieu de la forêt. Il vient se briser et mugir sur les roches à mes pieds, puis s'enfuit dans la grande forêt. Cette case, où se sont installés à force de travail et d'industrie les officiers comptables du bataillon, est juchée dans la forêt sur un petit plateau à cinquante mètres de hauteur. On domine le fleuve, les rapides, les cases de Bangui, accrochées au rocher. C'est un site qui serait réputé en Europe, même en Suisse, mais il faudrait y installer un petit restaurant.

Les comptables ont vraiment bien travaillé. Tout en assurant leur lourd service, ils ont débroussaillé, aplani le sommet du mamelon et construit plusieurs pavillons" (...)

Description officielle de Bangui en 1906

L'année de la fondation du Bangui Rock Club (arrêté du 5 janvier 1906), Gabriel Dujour dans son "Annuaire officiel illustré de la colonie du Congo" (1906) (repris par Fernand Rouget dans "L'expansion coloniale au Congo Français", 1906) décrit ainsi le poste de Bangui :

"Le poste de Bangui, situé sur un rocher, est dominé lui-même par les hautes falaises boisées des monts Otro. Chassées par les inondations des berges de l'Oubangui et bas-fonds marécageux, les constructions se sont accrochées sur les granulites (*sic !*), dès que l'installation d'un port commercial est devenue nécessaire pour le haut pays. Les marchandises doivent toutes en effet transiter en ce point, où elles sont arrêtées au rapide de Zongo, en saison des pluies, plus en aval au rapide de Zinga en saison sèche.

Au pied du roc, presque sur le barrage, s'entassent les magasins et bureaux des services administratifs et de là, les habitations s'étagent les unes sur les autres, jusqu'au sommet grossièrement nivelé pour servir d'assise aux locaux des services militaires.

Quelques maisons de commerce, la mission de Saint-Paul des Rapides en amont complètent cette jeune capitale dont le séjour est peu enchanteur, malgré le beau spectacle des deux rives montagneuses étrangeant dans ses roches le fleuve bouillonnant. Le manque de vivres et l'absence des indigènes, la difficulté de circuler sans escalader péniblement les rochers ou les pentes forestières de l'Otro, ont fait une réputation mauvaise au chef-lieu de l'Oubangui-Chari



Le premier Bangui - Rock-Club.



D'une façon générale, la municipalité s'est toujours attachée à la sauvegarde des témoins du passé. Voici encore une photographie récente d'un vieux bâtiment de Bangui.

La mise à découvert en 1905-1906 d'un vaste plateau situé en aval et à proximité de Bangui permet à la station de s'étendre ; déjà des villages indigènes s'y sont installés et fournissent les vivres qui faisaient défaut. Les Sociétés concessionnaires ont élevé des factoreries et des magasins.

Dans quelques années Bangui sera un des postes les plus importants du Haut-Congo" (...)

Premiers travaux d'agrandissement selon BRUEL - 1907

C'est Lucien Fourneau qui déclenche les premiers grands travaux de Bangui comme le relate dans son courrier l'administrateur Georges Bruel :

Lettre à sa sœur. Bangui, le 8 mai 1907.

"Fourneau qui cumule de multiples fonctions, Directeur des travaux, Commandant de territoire, Directeur de cabinet du Gouverneur (à titre provisoire) est heureusement d'une activité débordante et il a vivement poussé les travaux. Il n'y avait rien lors de leur arrivée à Noël et maintenant il y a :

I grande case démontable en bois à 4 pièces habitées

I grande case démontable id. dont la carcasse est en place

I case en pierre et brique, à deux pièces avec vaste véranda complètement terminée et habitée par les Fourneau depuis 1 mois.

On m'a logé dans une semblable qui venait d'être terminée, mais qui n'était pas encore très sèche.

Une troisième est sortie de terre de 1m, 20.

Enfin 3 vastes dépendances, cuisines, magasins de vivres, etc, sont terminées ou sur le point de l'être.

Ce qui a compliqué le tout c'est qu'il a fallu s'attaquer à la besogne au milieu d'une vaste forêt qu'on a dû abattre. Bref, il y a un travail gigantesque de fait et on ne reconnaît plus Bangui" (...)

Lettre à sa mère. Bangui, le 9 mai 1907.

"Bangui est tout transformé et méconnaissable. Fourneau vient d'y déployer une activité débordante, pendant que les commerçants font eux aussi des cases en briques. On a défriché de la forêt sur une vaste étendue et petit à petit les bâtiments divers sortent de terre.

Bref, dans quelque temps, Bangui sera, sinon un poste ou mieux une ville splendide, au moins un lieu très habitable" (...)

Capitaine CORNET en 1904-1907

Le Capitaine Cornet a relaté sa campagne tchadienne sous le titre : "Au Tchad trois ans chez les Senoussistes, les Ouaddaïens et les Kirdis" (1910). Tout comme Georges Toqué, sa première impression en arrivant à Bangui (novembre 1904) est triste :

"Bangui, construite sur un mamelon hérissé de rochers amoncelés, domine la vallée du fleuve et les rapides. Elle est insalubre : la chaleur y est insupportable, même la nuit. Point de vivres frais, de viande encore moins ; impossible de se procurer un poisson, un poulet ou même quelques morceaux de chèvre ou d'antilope. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir reprendre notre route après trois jours d'attente dans cette triste cité" (...)

Par contre, au retour, en août 1907, il souligne les transformations du poste :

"Il est près de midi lorsque, de la mission catholique, je distingue sur le rocher noir les constructions blanches de Bangui.

Elles s'étagent du sommet de la colline à la rive du fleuve barrée d'un rapide tumultueux. Les paillotes jaunes d'un petit village et celles de même nuance du camp de la milice apparaissent dans un coude du fleuve dominé par une paroi à pic, rouge, couronnée de forêt.

Tandis que la pirogue franchit avec une rapidité vertigineuse le rapide, nous suivons à pied l'étroit sentier qui court en corniche parmi les blocs et les cailloux à vingt mètres au-dessus du fleuve et, moins d'une demi-heure après, nous entrons dans la capitale de l'Oubangui-Chari-Tchad...

Un véritable faubourg, "Fourneauville", construit en briques et tôles ondulées, a été créé depuis 1904 ; mais à côté des habitations sérieuses, maçonnées et durables, se dressent toujours de provisoires maisons démontables, de croulantes cases de pisé à toit de chaume".

Capitaine DESCHAMPS en 1904 et 1907

Traversant Bangui à la même période le Capitaine Deschamps est plus prolix ("De Bordeaux au Tchad par Brazzaville", 1911) :

"4 Août 1907. A une heure de l'après-midi, nous apercevons au loin, à un coude de la rivière, taches claires au milieu du feuillage, les premières maisons de Bangui, et une demi-heure plus tard, le "Commandant-Lamy" vient s'accoter doucement au quai naturel que lui fait une jolie grève de sable fin bordée d'une allée de bambous. Il y a

aujourd'hui quarante jours que nous avons quitté Bordeaux et quinze que nous nous sommes embarqués à Brazzaville.

Sur la grève, quoiqu'il soit l'heure sacrée de la sieste, est accourue la majorité de l'élément européen. L'élément féminin est au complet, deux dames, les premières femmes européennes qu'ait vues Bangui et il faut s'incliner bien bas devant le courage qui leur fait braver depuis un an ce coin qui sent la fièvre pour être près de leurs maris. Tout ce monde s'agite, pousse des cris de joie. On se reconnaît du bord à terre et des bonjours se croisent, exubérance bien compréhensible, certes, chez ces blancs, isolés en pays noir, vers le 4° degré de latitude, à un millier de kilomètres de la côte, et qui voient arriver des compatriotes directement de la mère patrie. Leur plaisir est d'autant plus grand que la famille Guynet est connue de beaucoup et de réputation sympathique à tous les autres : en outre, depuis six à sept mois les bateaux à vapeur ne montaient plus jusqu'à Bangui et devaient s'arrêter à cinquante kilomètres de là, au seuil rocheux de Zinga, où nous avons trouvé cette fois juste assez d'eau pour passer : autre attraction, le "Commandant-Lamy", tout flambant neuf, est le premier bateau fluvial grand et confortable qui paraisse dans l'Oubangui battant pavillon français.

Donc notre arrivée est un peu sensationnelle et à peine la longue planche d'abordage a-t-elle été lancée à terre du pont inférieur, que sur ce plancher étroit et branlant courent à la file indienne, fonctionnaires de l'Administration et agents des factoreries. Après la visite du bateau et le tribut d'éloges qui lui est justement accordé, M. Guynet a fait apporter du champagne (le thermomètre du bord marque 35°) et on porte toast sur toast à la France.

Pour ma part, je suis avide de terre ferme après ces quarante jours passés à peu près exclusivement sur l'eau salée ou l'eau douce, et je me hâte de sauter sur le sable de la grève dans lequel, à cette heure, on pourrait probablement faire cuire des œufs à la coque.

C'est avec un vrai plaisir que je revois Bangui, combien peu semblable au Bangui que je connus à mon premier débarquement à cette même place, il y a trois ans. Il comptait, en tout et pour tout, à cette époque, trois cases : l'une habitée par l'administrateur de la région ; la seconde, misérable construction en pisé et paille, abritait un adjoint des affaires indigènes ; la troisième, de même genre mais divisée par des clayonnages en trois ou quatre cellules, constituait le logement des passagers. On choisissait, pour le repos de quarante-huit heures réglementaire, la cellule dans laquelle les interstices du toit laissaient le moins passer les rayons du soleil et on abandonnait les autres aux boys pour la cuisine et le placement des bagages. Je me rappelle que nous étions cinq ainsi campés ensemble, évoquant philosophiquement le

dicton africain : "Le plus mauvais gourbi (abri en feuillage) vaut mieux que la meilleure tente". Faute de notre précaire abri, nous aurions été, en effet, obligés de dresser nos tentes, et jamais dicton ne fut plus vrai que celui que je viens de citer ; si cet abri de toile peut être considéré comme protecteur sérieux la nuit, dans un climat humide, sous toutes les latitudes d'Afrique, il est, de jour, une affreuse et inabordable étuve.

Devenue capitale de l'Oubangui-Chari, Bangui compte une trentaine de cases étagées à flanc de coteau entre la rivière et une ligne de collines rocheuses très rapprochées formant un cirque à pentes abruptes : les collines se terminent vers le nord par une falaise à pic sur laquelle s'élève une autre mission catholique dépendant de Brazzaville.

Les principales maisons de commerce ont édifié de belles constructions en briques, très surélevées, avec de larges vérandas. Dans le vaste espace qui entoure la maison principale d'habitation, sont les cuisines, les magasins, les habitations des contremaîtres, des boys, des travailleurs indigènes, puis des jardins fruitiers pleins de promesses.

Ici comme à Brazzaville on a la sensation agréable que ce n'est plus du provisoire, qu'il y a une assiette sérieuse. De plus les commandants de poste de Bangui ont eu le souci des alignements, ce qui ne nuit point, et toutes les maisons bordent de larges avenues bien droites et plantées de manguiers, papayers, citronniers qui poussent avec une rapidité si merveilleuse sous ces climats humides autant que chauds. Pas de villages indigènes : à plusieurs kilomètres autour de Bangui, c'est le désert complet..

Sur l'autre rive, en face et à dix-huit cents mètres environ, est le poste belge de Zongo, au pied de coteaux escarpés. Une ligne de rochers barre, un peu plus en amont, la rivière dans toute sa largeur, imposant une limite à la navigation des steamboats ; les eaux limoneuses grondent en venant s'écraser sur cette barrière formée d'une suite de masses rocheuses surmontées d'éperons qui crèvent la nappe blanche d'écume ; une seule brèche praticable aux petites embarcations se trouve du côté de Zongo (...)

A cinq heures, la chaleur étant un peu tombée, nous avons accompagné ces dames à la mission de Saint-Paul des Rapides, à un kilomètre de Bangui. C'est la plus jolie promenade que l'on puisse faire et la plus ombragée, dans un sentier de chèvres qui serpente tout le long de la falaise parmi les troncs d'arbres magnifiques, au milieu desquels se distinguent ces gigantesques fromagers remarquables par les dimensions de leurs troncs autant que par la beauté de leurs fleurs et cette écorce grisâtre semblable à celle de nos hêtres ; puis des baobabs courtauds, aussi laids qu'ils sont gros, ce qui n'est pas peu dire, puis-

qu'il en est dont la circonférence dépasse vingt mètres et qui, avec leurs troncs informes et leur branchage dégingandé, ressemblent tout à fait à de grosses betteraves plantées les racines en l'air.

La mission se compose d'une église et de trois grandes maisons d'habitation avec de nombreuses dépendances, le tout fort bien construit, en briques cuites, et recouvert de toitures en tôle ondulée ; tout autour, une vingtaine d'hectares sont en culture ; il y a de grosses plantations de bananiers, de manioc, de maïs, de millet, de patates douces, quantité d'arbres fruitiers ; des caféiers plantés il y a une huitaine d'années sont en plein rapport ; ils sont d'une des deux espèces qui vivent à l'état sauvage sur les rives de l'Oubangui ; les indigènes n'en tirent aucun parti et n'ont même pas de nom pour les désigner. Le potager européen est vaste et contient des légumes prospères ; il y a pas mal de ressources aussi dans le poulailler et le parc aux chèvres (...)

Le soleil est déjà haut quand nous en avons fini avec nos achats, et nous nous dirigeons vers le "Commandant-Lamy" pour demander au capitaine Swensen de faire décharger nos bagages, quand nous rencontrons M. Fourneau, qui aimablement nous invite à déjeuner avec les Guynet en ajoutant : "Réjouissez-vous, vous êtes assurés de manger de la viande fraîche, deux poulets que, par bonheur, un chef indigène m'a apportés ce matin !".

Bangui n'a pas changé sous ce rapport ! On y a vécu, on y vit et on y vivra, longtemps encore uniquement de conserves, et les maisons Potin, Rodet, Moser et autres ont beau s'être surpassées depuis quelques années dans l'art de mettre en boîtes viandes et légumes, la moindre bribe de viande fraîche ferait évidemment mieux l'affaire d'estomacs européens que les rancunes de leur appareil digestif vouent fatalement à la dyspepsie et à beaucoup d'autres maux par contre-coup. On n'a même pas ici, comme à Brazzaville, de temps en temps tout au moins et lorsque les envois de bœufs de la Guinée n'arrivent pas à bon port, l'aubaine d'un hippopotame dont la chair est certainement supérieure à celle des vaches maigres que nous mangeons souvent en France avec l'appellation de boeuf au menu : ces animaux ne viennent guère dans l'Oubangui, trop étroit et trop fréquenté pour qu'ils puissent, en tranquillité, y prendre leurs ébats ; quelquefois, mais si rarement ! un chasseur indigène, avec un fusil, à lui confié par le poste, arrive à tuer un buffle ; c'est alors jour de bombance dans ce pauvre Bangui. Il y existe une quarantaine d'européens : la consommation journalière de chacun d'eux est, pour le moins, de cinq boîtes de conserves, ce qui en fait deux cent absorbées dans un jour, soit six mille par mois et soixante-douze mille par an. Mettons-en trois à quatre mille de plus au compte de l'élément noir des factoreries qui ne dédaigne pas de varier quelquefois son régime de manioc et de poisson sec, et autant pour les européens qui y passent sans cesse, c'est

donc quatre-vingt mille boîtes qui au courant d'une année, jonchent le sol de Bangui. Et comme la consommation en est obligatoire de Brazzaville à Fort-Archambault, dans quelques siècles, les gens qui s'occuperont d'antiquité au Congo, pourront mesurer l'intensité de notre civilisation aux divers points, à la grosseur des filons de boîtes de conserves qu'ils y trouveront !" (...)

Le futur général MANGIN en 1908

Dans ses "Souvenirs d'Afrique" (1936) le général Mangin relate une tournée d'inspection au Congo :

"Le 30. Au matin, Zinga (puis) Bimbo, encore un poste militaire à peu près abandonné, des écopés, des libérables qui réclament. Enfin Bangui à 4 heures du soir. (30 août 1908)

Nous passons la ligne, et nous entrons dans un pays où l'hivernage vient de commencer. Deux petites tornades. Chaleur, que le vent de la vitesse rend très supportable. A Bangui, nous sommes en plein hivernage, qui descend en ce moment même sous la ligne. Je resterai donc en saison des pluies jusqu'à mon retour (...)

Bangui, le 1^{er} septembre (1908)

Je trouve ici, comme lieutenant-gouverneur, M. Fourneau, administrateur de première classe, ancien capitaine d'artillerie coloniale, homme actif et vigoureux, qui fait ses préparatifs de départ. Vingt-deux mois de Bangui, avec M^{me} Fourneau qui a bien supporté cette épreuve, laquelle épreuve a commencé par un séjour de deux mois dans une case en paillotte, a continué dans un logement de deux pièces et s'est terminée par un voyage de deux mois à cheval avec son mari (...)

2 Septembre

Hier soir, réunion au Bangui Roc Club de tous les Européens présents à Bangui pour offrir à M. et M^{me} Fourneau un "champagne d'honneur" et d'adieu.

L'excellent M. Fourneau, qui me rappelle un peu Germain, verse un pleur, et le président du cercle aussi. Il veut revenir. Mais sa femme me paraît décidée à ne plus faire ici qu'une apparition de temps en temps. Ils ont un fils de 12 ans qui connaît à peine son père" (...)

Baron E. de VILLELUNE en 1908

Dans "Au cœur de l'Afrique" le baron E. de Villelune évoque sommairement la navigation sur le fleuve et l'arrivée à Bangui :

"Bangui occupe une des extrémités de la voie fluviale navigable, Congo-Oubangui, dont l'autre est marquée par le Stanley-Pool. La région des rapides commence au banc de Zingua, formé dans la rivière par un de ces affleurements que les Anglais appellent des reefs. Celui-ci, ne s'élevant pas au-dessus des eaux moyennes, peut être franchi à la saison des pluies par des bateaux à quille. A l'époque de la sécheresse, il ressemble à ces barrages de nos rivières du plateau central dont les inondations ont ébréché la crête. Le site est sauvage : quelques îles boisées, aux feuillages sombres, mettent des points noirs dans l'écume blanche des chutes. Lorsqu'on les franchit en baleinière ou en pirogue, il faut deux jours pour atteindre Bangui (...)

Voici Bangui sur un coteau aride qui domine les blocs énormes entre lesquels le fleuve coule en torrent. Les différents quartiers : commerce, administration, armée, qui s'étagent dans cet ordre, regardent la vallée et sont érigés à mi-côte en une distribution pittoresque. Bangui, avec ses grandes allées bordées de touffes de bambous, ses constructions à la mode d'Europe, son port où sans cesse fume quelque steamer, semble faire bon accueil au voyageur qui arrive. Ses habitants confirment cette première impression. Sur la rive opposée, dans l'Etat indépendant, on voit le petit poste de Zongo. En amont est installée une mission catholique, à Saint-Paul-des-Rapides.

Bangui est le chef-lieu de la colonie de l'Oubangui-Chari-Tchad, à la base de laquelle les rapides ont obligé le gouvernement à placer sa capitale"(...)

Révérénd Père COTEL en 1909

Le Révérend Père Cotel (1912) devenu Préfet apostolique de l'Oubangui-Chari relatant un voyage effectué en 1909 jusqu'à Rafai, évoque ainsi Bangui :

"Jusqu'en 1898, il n'y avait à Bangui, dans quelques cases en torchis, d'aspect plutôt misérable, qu'un administrateur, un médecin, un chef de poste et un magasinier. A deux kilomètres du poste en amont, le personnel de la mission Saint-Paul, trois hommes. C'était l'ancien Bangui sévère, mystérieux, sauvage, avec ses rapides grondants, ses noirs rochers, ses arbres géants et ses méchants Bondjos.

Les rapides existent toujours, et toujours ils font entendre leur voix menaçante, comme la voix d'une mer déchaînée. Les rochers sont là aussi, avec les arbres majestueux dominant le fleuve de leur taille gigantesque. Seuls, les vieux Bondjos incendiaires ont disparu ou à peu près. De l'ancien poste, rien ou presque plus rien ne subsiste.

Une maison en briques, à étage, construite sur le modèle de celle de la mission de la Sainte-Famille, sert de palais au gouverneur. Elle n'est, certes, pas luxueuse ; elle remplace avantageusement, néanmoins, laasure en torchis que les Bondjos incendièrent, il y a une douzaine d'années. D'autres constructions en briques, nombreuses, confortables, occupées par des fonctionnaires et des commerçants, s'étagent depuis le fleuve jusqu'à la montagne. Des rues spacieuses, inondées aux très hautes eaux, des boulevards et des avenues, traversent en tous sens la nouvelle ville, vivante, remuante et où grouillent des Noirs de tout âge, de tout sexe, de toute langue et de toute condition. Mais, malgré le cadre merveilleux de la jeune capitale de l'Oubangui-Chari, dont les deux rives montagneuses semblent étrangler dans leurs rochers le fleuve bouillonnant, le séjour en est peu enchanteur, la vie y est chère, et les vivres frais n'y abondent pas" (...)

Bangui en 1910

Dans un article de "La Dépêche Coloniale" (1910) traitant du Gouvernement Général de l'Afrique Equatoriale, Bangui est ainsi présenté :

"Le vieux Bangui, composé surtout de cases en pisé couvertes de paille, est perché sur un rocher de quartz blanc qui s'avance parmi les rapides que battent avec une violence inouïe les tornades de la saison des pluies. Là, s'élève la Résidence, seul pavillon en briques à étage ; de la véranda, vue magnifique sur les rapides, rochers et collines (...)

Quelques maisons de commerce se sont établies sur la rive à partir de 1900.

En 1906, à la suite de la création du gouvernement de l'Oubangui-Chari-Tchad, percée d'un nouveau quartier. Travaux importants exécutés par l'administrateur L. Fourneau ancien officier d'artillerie coloniale : large avenue perpendiculaire à l'Oubangui, conduisant à un vaste rond-point central ; maisons en pierre et briques pour les services de l'Administration ; en même temps, organisation d'une imprimerie du gouvernement, ouverture d'un cours d'enseignement du soir, tenant lieu d'école primaire, assidûment suivi ; création d'un hôpital indigène, d'un service de vaccination.



Le pont de la Kouanga restait encore très rustique.

Vers 1906 - 1907



Panorama de la ville.



Les campements de pêcheurs avaient toujours la même architecture sommaire, mais ils étaient transposés des bancs de sable à la terre ferme.

D'autre part, développement des établissements commerciaux, ouverture de nouvelles factoreries dans le quartier neuf et d'un hôtel-restaurant !

Population.

Une quarantaine d'Européens et un millier de noirs : miliciens, artisans des travaux, manœuvres des maisons de commerce, boys, etc., etc (...)

Si l'aspect de Bangui est des plus pittoresques, les conditions d'existence laissent fort à désirer.

Les alentours, dépeuplés par la maladie du sommeil que propage la mouche tsé-tsé qui empêche d'autre part l'élève du bétail, ne fournissent qu'en quantité tout à fait insuffisante des vivres frais : cabris, volailles, œufs, maïs, manioc, patates, etc.

On s'arrache ces vivres dès qu'ils apparaissent, d'où renchérissement excessif des prix. Exemples :

- Cabris, 20 francs ;
- Canards, 15 francs ;
- Poules étiques, 2 à 3 francs ;
- Œufs, 0 fr. 50 pièce ;
- Maïs, 10 épis pour 1 franc ;

Il est à remarquer que cet état de choses n'a fait que s'aggraver à la suite des efforts accomplis dans ces dernières années en vue de la diffusion du numéraire. Quand il n'acceptait encore que des marchandises de troc, barrettes de cuivre ou d'étain, verroteries, tissus, sel en barres ou en poudre, l'indigène cédait ses produits à bon compte et s'estimait fort heureux de l'échange conclu. Depuis qu'il commence à connaître l'argent, il est devenu d'une exigence qui s'explique par le taux excessif auquel les marchandises d'importation lui sont maintenant vendues, contre espèces, dans les comptoirs de commerce. Envisageant combien peu de chose il lui est possible de se procurer à la factorerie avec un pata (pièce de 5 fr.), l'indigène n'hésite pas à réclamer 3 patas pour un canard, qu'autrefois il cédait contre une poignée de perles (...)

Quant aux produits d'Europe, ils atteignent également des prix très élevés :

- Vin d'office, 3 francs la bouteille ;
- Farine, 2 fr. 50 le kilo ;
- Conserves alimentaires, de 3 à 4 francs la boîte ;
- Sucre, 5 francs le kilo ;
- Huile ordinaire, 6 francs la bouteille ;
- Saïndoux, 5 francs le kilo ;
- Bougies, 1 franc pièce ;
- Beurre de cuisine en boîte, 10 fr. le kilo ;

Jambon, 7 francs le kilo ;

Sardines à l'huile, 2 francs la petite boîte. etc., etc.

L'alimentation défectueuse réagissant sur le physique et le physique sur le moral, tendance au spleen chez les Européens résidant à Bangui. Pour s'en défendre et se distraire en commun, ils ont créé, en 1905, un cercle, le "Bangui-Rock-Club" assidûment fréquenté par la colonie européenne.

Environs de Bangui.

Egalement très pittoresques ; terrain montagneux et boisé où abondent les panthères qui, de temps à autre poussent leurs incursions nocturnes jusqu'au centre du poste, enlevant parfois des indigènes imprudemment couchés à la belle étoile.

Un sentier en corniche serpentant le long des rochers qui dominent l'Oubangui conduit à la mission catholique de Saint-Paul des Rapides, bel établissement où de jeunes indigènes reçoivent l'enseignement des Pères du Saint-Esprit ; pépinières d'arbres fruitiers et jardin potager dont les produits viennent fort à propos améliorer l'ordinaire des Européens malades.

Plus à l'intérieur, cascadelles de Bassam-Bangui, but préféré des parties de campagne" (...)

Une mission officielle allemande à Bangui en 1910

Les Francophones connaissent généralement mal les sources étrangères de l'histoire centrafricaine. Pourtant les premiers Européens qui pénétrèrent sur l'actuel territoire centrafricain, à partir du bassin du Nil furent des germanophones (F. Bohndorff en 1876-77 et 1881-84, W. Junker en 1880-83) ou des anglophones (F. Lupton Bey en 1881-83). A Bangui même il faut rappeler le passage en 1910 de la mission dirigée par le duc Adolph Friedrich von Mecklenburg (1912). Officiellement mission scientifique, elle venait faire du renseignement sur l'Afrique Centrale. Le passage suivant a été aimablement traduit par Madame Ducasse et Monsieur L.M. Demangho :

"S'élevant d'une manière pittoresque sur le versant d'une colline, Bangui, siège du Gouvernement du territoire français de "l'Ubangi-Schari-Tschad", apparaissait devant nous, le soir du 14 septembre (1910). Grâce à l'énergie du gouverneur Fourneau qui était à ce moment en congé dans son pays, cette localité a connu un développement rapide. En moins de cinq ans, le nombre des Européens est passé de 10 à 70 et il s'accroît constamment. Les quelques maisons misérables qui ont vu la fondation de Bangui ont depuis longtemps fait

place à des belles constructions en briques avec des toitures en tôles ondulées, certaines dans des formes très agréables. Un grand nombre de magasins, propriétés de Portugais modestes ou de Grecs trafiquants donnent aux Nègres l'occasion souhaitée de dépenser en peu de temps leur salaire quotidien ou hebdomadaire jusqu'au dernier sou. Les grandes firmes comme la "Maison hollandaise" avec leurs succursales françaises, la "Compagnie Brazzaville" et la "Compagnie de l'Ouhamé et de la Nana" (*sic*) ainsi que la Société "Transports Généraux du Haut Oubangui" assurent le commerce et le transport des marchandises vers le Lac Tchad et sur l'Oubangui.

Tous les matins les produits de première nécessité pour Européens et Noirs sont mis en vente pendant les heures de la matinée dans un grand marché couvert. Souvent on y voit même des commerçants en provenance du Bornou qui trouvent preneur pour la viande bon marché de leur bétail, amené du lac Tchad ; le prix d'un boeuf est de 30 francs dans la région du lac Tchad et s'élève jusqu'à 100 francs à Bangui. De même le prix d'un poulet passe de 20 centimes à 2 francs.

Au-dessus de Bangui, dans la forêt, on pouvait apercevoir les nouvelles installations d'un camp militaire. Dans des vastes huttes en torchis avec un toit en paille sont logés soit un soldat et sa famille, soit quatre célibataires, des gens généralement intelligents et de belle stature, venus du Sénégal. Une vue magnifique sur l'énorme étendue de l'Oubangui et sur ses rapides qui en face de la ville occupent l'ensemble du lit du fleuve, ravit celui qui a le sens des beautés de la nature.

Un petite maison terminée depuis quelques jours seulement fut aimablement mise à notre disposition ; sise sur un rocher qui s'avance dans les rapides de l'Ubangi, elle alliait l'agrément d'une situation exceptionnelle et du souffle constant d'une brise fraîche.

Bref, Bangui est un endroit où il fait bon vivre, et le Français après une dure journée sait s'y rendre la vie aussi agréable que possible. Chaque soir, les membres de la colonie européenne se réunissent au club où on trouve des boissons fraîches de toutes sortes et où on passe le temps jusqu'au dîner en discussions animées.

Le trafic sur le fleuve est très actif. Trois grands bateaux à vapeur pour passagers dont deux sont même équipés de lumière électrique et d'une machine à glaçons, ainsi qu'un certain nombre de petits bateaux à vapeur, amènent des fonctionnaires, des officiers et même déjà quelques voyageurs qui, pour le plaisir, ne reculent pas devant le voyage monotone sur l'Oubangui. Ainsi, le Duc rencontra-t-il, quatre semaines plus tard, une dame, Madame Roudissain (*cf. Rondet-Saint*) qui, dans l'intérêt de la promotion du tourisme, était venue ici avec son mari en tant que "membre du Touring-Club de France". C'était encore la saison des pluies mais bien atténuée. Contrairement au bas-

sin du Chari où la saison sèche a déjà commencé, la saison des pluies se prolonge ici jusqu'en décembre.

Le fleuve avait atteint son niveau le plus élevé, sept mètres au-dessus de son niveau normal. Il déverse peu à peu vers le sud ses énormes masses d'eaux qui atteignent 60 mètres de profondeur dans la baie de Bangui (*entre les deux lignes des rapides*). Ce n'est que lorsque le niveau habituel de la saison sèche est à nouveau presque atteint en amont que la crue offre le plus de désagréments à l'embouchure. Le trafic des bateaux à vapeur commence alors à être interrompu ici, étant donné que le passage entre Bangui et les postes de Mongoumba et de Libengé sur la rive belge, est impraticable même pour les bateaux à vapeur à fond plat. Des barges en acier prennent alors le relais, leur charge utile est d'environ 2 tonnes.

Le développement de Bangui est le résultat d'une politique bien déterminée, la même que celle qui a ouvert aux Français l'accès au Wadaï malgré toutes les difficultés et tous les dangers.

Le Gouverneur-adjoint Adam et ses agents, spécialement le capitaine Huet, détaché auprès du Duc pour la durée de l'expédition en territoire français, nous ont assuré l'assistance la plus aimable pour la poursuite de l'expédition" (...)

L'approvisionnement de Bangui vers 1913

Il est curieux de constater que pour informer les coloniaux en instance d'affectation en Afrique Centrale, la "Revue des Troupes Coloniales" (novembre 1913) doit s'inspirer d'une étrangère : sous le titre "Les vivres à Bangui" on lit :

"Le Mouvement Géographique (revue belge) donne dans son numéro du 5 octobre, les renseignements suivants, relatifs aux ressources alimentaires de Bangui.

A Bangui, il est souvent assez difficile de se procurer de la viande fraîche et les européens doivent fréquemment avoir recours aux conserves importées d'Europe.

Cependant on peut facilement trouver, en toute saison, du poisson frais. Pendant la saison sèche, le marché est assez régulièrement approvisionné de viande de bœuf, qui se vend deux francs le kilogramme. De septembre à décembre, il devient plus difficile de se ravitailler, la descente du bétail de la région du Tchad étant longue et périlleuse, souvent même impossible, par suite de la crue des eaux.

En toute saison, on peut se procurer, au chef-lieu, des poulets au prix moyen de 2 fr, 50 et des cabris valant en général 15 à 20 francs. Les œufs sont très rares et se paient 25 centimes la pièce.

Il faut ajouter à ces denrées les différents gibiers qui existent aux environs de Bangui et qui permettent, de temps à autre, de varier les menus : antilopes, cochons sauvages, bœufs sauvages, pintades, pigeons, perdrix, etc.

Une fabrique de glace a été installée par un commerçant, M. Goor, et fonctionne régulièrement.

En dehors de Bangui, la vie est beaucoup plus facile et surtout meilleur marché.

La région du Tchad, où les bœufs se trouvent en abondance, ravitaille facilement en viande fraîche toute la contrée avoisinant la ligne d'étapes jusqu'à Fort-Sibut" (...)



Bureaux de la douane.

Dans les
années 1920.



Ce qui a du être le premier hôtel de Bangui.



Vers 1923, on reconstruit le vieux pont de la Kouanga.

Chapitre VI

Bangui entre 1914 et 1930

L'Administrateur antillais René MARAN

L'administrateur René Maran décrit ainsi son activité à Bangui dans une lettre de septembre 1910 :

“Je suis toujours à droite ou à gauche, suant, riant, soufflant, pesant, criant et bougonnant... les escaliers j'en monte deux à deux les marches pour les redescendre ensuite 4 à 4... j'entre en trombe dans les sentiers ou je m'engouffre dans les allées tortes des jardins dont j'ai la charge... je m'élançai vers la poudrière dont je suis le gérant... puis à nouveau sur mon cheval d'ébène — ce sont mes deux jambes, s'il vous plaît — je cours surveiller le marché, les différents travaux de voirie...”

En 1921 il sera prix Goncourt pour “Batouala, un roman sur des nègres, vu du dedans, écrit par un nègre”, citons également de lui “Djouma chien de brousse” (1927), “Le livre de la brousse” (1934), “M'Bala, l'Eléphant” (1942), “Bêtes de la brousse” (1942) “Bacouya le Cynocéphale”(1953).

L'histoire du “Livre de la brousse” se passe dans la région de Kré-bédjé (Sibut). Avant de mourir happé par Moumeu (le caïman), le héros Kossi arrive en vue du site de Bangui-Zongo :

“Une haute montagne dominait ce village, Kossi avait bien vu des Kagas dans sa vie mais jamais de pareil. Celui-ci abrupt et noir se perdait dans le ciel. Un prodigieux fouillis s'accrochait, s'agrippait aux éclats de rocs, aux affleurements de latérite. De la brousse environnante montaient des gargouillis. Il contemple derechef les arbres qui s'étagaient de la montagne au Nioubangui” (Oubangui...).

“L'Odyssée de Mongou” par P. SAMMY

Dans l'Odyssée de Mongou, l'écrivain et homme politique centrafricain P. Sammy (1978) raconte comment son frère Mongou qui n'était jamais sorti du pays Bandia autour de Rafai va découvrir le monde en étant mobilisé pour participer à la Guerre en Europe. Avant de s'embarquer, il découvre le pays de l'Oubangui avec ses camarades tirailleurs :

“Ils arrivèrent de nuit à Krébédjé où ils bivouaquèrent. Ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de route de la fameuse ville où résidait le Gouverneur des colonies. La perspective d'arriver bientôt à destination mit les tirailleurs dans un état d'excitation extrême. Ils ne dormirent pour ainsi dire pas, attendant impatiemment le lever du jour. L'adjudant Grosjean trouva tout le monde debout quand il vint annoncer le départ. Il fut accueilli par des cris de joie et un empressement peu habituel chez ses zouaves. On mit les moteurs en marche pendant que les hommes couraient à la Tomi procéder à de sommaires ablutions. Ils partirent immédiatement après, car les convoyeurs eux aussi avaient hâte de retrouver leur base au terme de ce voyage harassant. Le dernier trajet se fit d'un trait sans arrêt à Danou Mara.

Aussitôt arrivés les tirailleurs furent immédiatement conduits dans les camps où devait se poursuivre leur instruction. Les Bandias de Limangiagna gagnèrent le Camp N° 1 situé en retrait de la ville, dans le creux d'une chaîne de collines. Leurs camarades de Kouangbali allèrent au Camp N° 2, accroché au flanc de Bazoubangui, surplombant la ville. Celle-ci s'étalait en croissant dans une immense plaine marécageuse où serpentait d'ouest en est un cours d'eau paresseux aux milles détours. De part et d'autre de ce marigot s'étiraient à perte de vue de gros villages entrecoupés de broussailles. Au premier plan, le quartier Marzouk faisait tampon, entre le grouillant et tumultueux quartier Malimaka, et celui de Moustapha qui tous deux faisaient face à l'hôpital indigène. Au fond de la cuvette marécageuse s'étalait le quartier Lakouanga qui tirait son nom du cours d'eau qui l'arrosait.

Plus à l'ouest, Paris-Congo, Broussère, Langbassi et Pétévo constituaient un tentacule qui présomait l'extension future de la ville. Niché

sur le flanc nord de la colline, le petit village Ndri allait donner naissance au quartier peuplé de Boy-Rabé, où commençaient à immigrer des populations venues de Bouca, de Gbassango et des environs de Danoumara.

Sous la conduite d'un vieux tirailleur du camp Kassai, Mongou se lança à la découverte systématique de toutes ces agglomérations. Il commença par les quartiers proches de sa base. Ce fut d'abord la station de Buanas, situé sur un promontoire en amont des rapides Gbaza, et où résidait le plus grand de tous les Buanas du pays. Plus loin, épousant la courbe du fleuve, le village des pêcheurs Banziris s'étirait le long de la berge. Aux dires du compagnon de Mongou, ce village aurait été créé par un couple Yakoma venu de Ouango et qui l'aurait baptisé du nom de son village d'origine.

A cette époque-là Bangui n'était pas encore une ville à proprement parler. C'était un ensemble de bourgades disséminées dans les broussailles, reliées entre elles par des pistes à peine carrossables. Les quelques rares maisons de commerce et les pittoresques bâtiments administratifs aux toits de tuiles formaient un flot insolite au milieu des groupements indigènes. C'était le cœur de la ville. Tous les matins, les habitants des quartiers périphériques convergeaient vers ce centre où se trouvaient réunis tous les emplois nouveaux. Les gens se rendaient à leur travail à pied, car il n'y avait pas encore de réseau de transport en commun. Sous ses apparences sordides, Mongou sentait la naissance d'une ville en pleine effervescence. Le grouillement des chantiers, le tintamarre des ateliers étaient autant de bruits caractéristiques d'une ville en construction.

Mongou remarqua bien vite que de nombreux dialectes se parlaient à Bangui où se brassait une multitude de tribus. Cette constatation l'incita à mener une petite enquête afin d'identifier les différents groupes ethniques qui se trouvaient dans la ville. Il fut aidé dans sa difficile entreprise par son ami, le vieux tirailleur Samba-Koumba. Aussi au bout d'une semaine d'investigations, sut-il que le quartier Malimaka renfermait des Bandas, des Lindas et des Dakpas, tandis que les Gbaya-Gbassango se trouvaient à Boy-Rabé autour du chef Gbafio. Ils se mêlaient aux Mandjas, nombreux vers Ngou-Bagara. Les Gbanous et leurs cousins Allis peuplaient le quartier Kina. Les Gbakas quant à eux se répartissaient en deux agglomérations : le quartier Lakouanga avec le chef Nzongo et le quartier Nzangogna caché sous la voûte des palmiers.

Broussère, Paris-Congo et Ngaragba se partageaient le reste de la population formée des Yakomas, des Bouracas et des Sangos, les pêcheurs de naissance.



Toujours
dans les
années vingt.

*Le camp des
miliciens, sur
l'emplace-
ment actuel
de la gendar-
merie, n'était
pas encore
très moderne.*

*Le camp
militaire qui,
après la
guerre de
1914/18
avait succédé
aux paillotes
vues par le
colonel
Gouraud.*



Boulevard du fleuve — Les manguiers sont encore tout petits.

Mongou découvrit également qu'une langue autre que le français, mais qui semblait n'appartenir à aucune tribu en particulier, était parlée par tous les habitants de Bangui. Cela l'intrigua fort au début. Il s'en ouvrit à Samba-Koumba qui lui dit que c'était du Sango-Tourougou, c'est-à-dire un Sango adultéré, simplifié à l'extrême, élagué de toutes ses formes savantes. A force de l'entendre dans tous les milieux, dans la rue, au camp, au marché, partout, Mongou et ses Bandias s'y mirent volontiers ; ils commencèrent par dire quelques mots d'usage courant puis peu à peu, s'expliquèrent avec aisance et spontanéité. Dérivant du Ngbandi, commun aux populations riveraines de Ouellé et du fleuve des Mballas, le Sango-Tourougou puisait aussi bien dans le Yakoma que dans le vrai Sango. Son contenu et sa syntaxe variaient selon l'origine ethnique du locuteur. Il devient rapidement un élément catalyseur de la fusion des différents tribus.

Mongou ne put poursuivre plus longtemps ses investigations ethnographiques, car au bout d'un mois l'ordre du départ au front fut annoncé. La nouvelle fut accueillie avec transport par tous les tirailleurs qui commençaient à languir dans leur camp. Mongou ne regretta pas de partir car il gardait conscience de l'ultime devoir qui l'avait fait quitter Limanguigna. "La route du destin n'est jamais droite" disait un proverbe. Aussi fallait-il partir, s'arracher aux attraits de Bangui" (...)

Premiers missionnaires protestants à Bangui en 1921

Il ne faudrait pas oublier les missionnaires protestants venus, entre les deux guerres mondiales, pour faire partager leur Foi aux Centrafricains. En dehors des Suédois au Sud-Ouest, ce furent essentiellement des Pasteurs américains : Inland Mission dans l'Est, Baptistes de la Mid Mission dans le Centre et Mission Évangélique des Frères dans l'Ouest. Leur revue missionnaire, "The Mid-Mission Bulletin" qui sera suivi de "The Harvest", comporte ainsi des Témoignages du terrain, "Letters from the Field", qui permettent de connaître l'état d'esprit, les premières impressions et le dépaysement de ces familles de pasteurs anglo-saxons qui au départ ne parlaient ni français, ni sango.

Ainsi une lettre, datée de Fort-Crampel le 14 avril 1921, et signée de la famille Young (en fait Madame Young) relate leur arrivée en Oubangui-Chari. L'auteur évoque d'abord l'inconfort et la promiscuité sur le vapeur "Largeau" qui les amène de Brazzaville. Les conditions de voyage lui rappellent celles si bien décrites par E.J. Glave, le voyageur anglais :

“De gros papillons de nuit voletaient bruyamment autour de notre lampe ou essayaient de se suicider dans notre soupe, laissant le duvet de leurs ailes flotter à la surface.

La chique élit domicile dans votre chair et commence à élever une famille dans un petit sac blanc sous votre peau. La grande fourmi brune se déplace en bataillons de millions d'individus, avec des fourmis géantes pour chefs et officiers, dévorant tout ce qu'elles rencontrent depuis une sauterelle jusqu'à une chèvre. Elles entreront dans vos maisons ; peu importe à quel point était plein votre garde-manger avant leur visite ; il ne contiendra que des os après leur passage.

Les termites détruisent vos biens les plus précieux, vos meilleures malles, vos chaussures favorites. En une nuit, elles attaqueront une boîte en bois de sorte que, lorsque vous la soulèverez le matin, le fond s'écroulera ; et quand les termites sont dans le secteur, les poteaux de votre maison en peu de mois tomberont en poussière. Beaucoup d'insectes d'un plus petit calibre s'installent sur votre cou et quand vous essayerez de vous brosser pour les chasser, ils se glisseront furtivement dans votre dos”.

Les missionnaires habituellement s'amuse de ces détails comme de désagréments mineurs.
L'une des plus grandes difficultés est la solitude :

“La vie de missionnaire est un exil (...)

Le voyage sur le fleuve était beau, beaucoup d'îles couvertes d'arbres de chaque côté, et on pouvait voir beaucoup d'endroits qui semblaient engageants mais si l'on s'y aventurait, on pouvait y perdre la vie à cause des crocodiles et autres animaux.

La monotonie du voyage était rompue par de fréquents arrêts pour le bois que l'on se procurait dans les petits villages le long du fleuve. Parfois nous descendions à terre et trouvions la population très amicale. Ici nous avons vu les femmes avec leurs jupes de feuilles longues peut-être de deux pieds. C'était un spectacle nouveau pour nous. Monsieur Young dit que Paris puise son style en Afrique ! Ici nous avons vu aussi le lobe des oreilles étiré pour insérer des disques de bois d'un pouce ou un pouce et demi de diamètre (...)

Un jour, nous avons vu l'autre bateau approcher, nous avons dîné à son bord mais avons dormi sur le “Largeau”. Nous pensions être transférés le matin mais à 2 heures et demie environ le sifflet a retenti et nous avons jailli du lit pour gagner l'autre bateau aussi vite que possible. J'aimerais vous décrire la scène : nous étions assis là avec nos bagages autour de nous dans une obscurité presque totale (...)

Nous avons dormi avec les officiers français d'un côté et un garçon de couleur de l'autre (...)

L'après-midi, nous avons atteint Bangui et avons trouvé une maison plutôt délabrée construite en terre. Nous y avons séjourné presque un mois. Ces maisons n'ont pas du tout mauvais air quand elles sont neuves et, quand elles sont blanchies, on peut presque les prendre pour des constructions en ciment. Celle que nous avions était vraiment grande, avec 5 chambres, une véranda fermée et une autre largement ouverte. Bangui est un grand et beau village sur les rives du fleuve Oubangui. Du reste, j'ai oublié de mentionner que la première partie de notre voyage s'est effectuée sur le grand fleuve Congo.

Nous sommes restés ici un mois. Nous y avons passé un peu de temps à étudier et à traiter avec le gouvernement, à attendre également que Monsieur et Madame Rosenau se joignent à nous.

De nouveau, nous avons repris notre voyage mais cette fois nous devons "tomboula" : marcher. Ils ont fabriqué une table de peut-être quatre pieds sur cinq ; celle-ci fut retournée et une armature fixée à chaque extrémité ; sur celle-ci était tendue une bâche sous laquelle se sont assis les enfants. Dans cet engin, les enfants et moi avons parcouru peut-être 250 milles. Le voyage entier s'est fait sur une belle piste carrossable mais nous avons préféré ce moyen (le tipoye) plutôt que l'automobile car l'automobile coûte très cher.

Nous avons projeté de partir à l'aube tous les matins et un jour, je crois, il était 4h30. Nous avons parcouru un jour 19 milles, d'autres jours moins. Quand nous arrivions dans une bonne case de passage, nous nous arrêtons, installions nos lits, préparions notre nourriture et restions jusqu'au jour suivant. Les cases de passage sont construites par le gouvernement pour les voyageurs car de nombreux commerçants voyagent de la même façon que nous. Nous avons des porteurs pour porter une partie de nos bagages mais les pièces lourdes sont envoyées par auto. Ces porteurs sont engagés par le gouvernement et sont payés une certaine somme par jour. Ils doivent porter un certain nombre de kilos par jour et parcourir une certaine distance. Nous avions quatre équipes de porteurs pour le voyage" (vers Fort-Sibut...)

Conseils aux arrivants et ressources locales en 1922

En 1922, les ressources locales ont peu changé par rapport à celles de 1912. Quant aux conseils pratiques d'hygiène, ils peuvent prêter à sourire (cf. "le casque rivé sur la tête"). Voici des extraits de "Renseignements sur les colonies de l'A.E.F.", donné à l'intention des militaires en instance d'affectation par la "Revue des troupes coloniales" (1922). Après un aperçu sur l'hydrographie, l'orographie, on lit :

“Ressources locales

Factoreries.

On trouve à Bangui des conserves de tout genre (viande, poisson, légumes), pâtes alimentaires, beurre, dont le prix n'est pas beaucoup plus élevé que celui de France. Le matériel dont les militaires peuvent avoir besoin se trouve parfois dans les factoreries ; mais on n'y peut guère compter. De plus, il est vendu très cher.

Ressources locales du pays.

Dans tous les postes, les marchés sont suffisamment approvisionnés et les jardins potagers donnent des légumes en assez grande quantité.

Viande de boucherie : bœuf, chèvre, porc.

Volaille : poulet, canard, pigeon, œuf.

Poissons : espèces très variées et en grande quantité dans toutes les rivières.

Viande de chasse : bœuf, antilope, phacochère.

Légumes : avec de la patience, tous les légumes d'Europe peuvent être cultivés. Ne pas oublier d'emporter un assortiment de graines potagères et de fleurs.

Produits particuliers à la colonie.

Huile d'arachide ou de sésame de bonne qualité :

Savon ; Miel ; Patates, igname, bananes, mangues, papayes, avocats, ananas, manioc, riz à Bambari, haricots.

Genre de vie

Les militaires ont généralement assez à faire de s'occuper de leur métier et des fonctions administratives qui peuvent leur être dévolues. Généralement, ils vivent en popotes organisées par grades. A Bangui, il existe un cercle fréquenté par la population européenne.

Une société hippique a installé un champ de courses à 5 kilomètres de Bangui. Cinq à six fois l'an elle donne des réunions auxquelles participent les jockeys européens et indigènes et pendant lesquelles fonctionne même le pari mutuel. Dans les postes, aucune autre distraction n'existe que celles que savent se créer les occupants : la chasse est certainement parmi les meilleures.

Conseils pratiques d'hygiène ; possibilité pour les militaires d'amener leur famille en Oubangui-Chari

Avoir le casque rivé sur la tête du lever au coucher du soleil ; porter des lunettes à verres fumés ; prendre, autant que possible, la quinine préventive ; éviter l'abus de l'alcool ; craindre la syphilis qui fait, en Oubangui-Chari, presque autant de victimes que la maladie du sommeil.

Habitations : les Européens sont généralement bien logés. De tous les postes de la colonie, seul Bangui est pratiquement accessible aux familles des militaires européens. Il y existe des logements pour officiers mariés (un chef de bataillon, un capitaine-major, deux lieutenants comptables, un médecin, un capitaine et un lieutenant de compagnie) et des logements pour sous-officiers mariés (sergent-major premier secrétaire du trésorier et un sous-officier du service de l'Intendance).

Nature et emplacements des formations sanitaires

Bangui : un hôpital pouvant recevoir une dizaine d'Européens ; une infirmerie de garnison.

Sibut : une ambulance avec médecin ; un médecin de secteur de prophylaxie de la maladie de sommeil.

Mobaye : une ambulance avec médecin.

Rafaï : un médecin de secteur de prophylaxie

Zémio : un médecin de secteur de prophylaxie (...)"

Bangui vu par un Instituteur. Paul FABRE en 1922

Paul Fabre, instituteur à Abécher en 1922-23 décrit ainsi le passage à Bangui des héros de "La randonnée" (1930) :

"Ils débarquèrent à Bangui au clair matin. L'accueil des verdure drapées de soleil réjouit tout de suite l'âme inquiète des arrivants. L'air était doux comme la lumière ; la chaleur n'avait pas eu le temps de croître, ni les brises de s'alanguir.

Eparse dans les feuillages, sur une pente sans raideur et jusqu'à des collines lumineusement vertes qui fermaient l'horizon au nord, la calme petite cité laissait entrevoir çà et là, quelques-unes de ses toitures basses, d'un rouge d'argile ou d'un blanc de métal (...)

Sur la berge de l'Oubanghi, près des eaux larges qui semblaient emporter depuis toujours de grandes places d'azur et des blancheurs

inépuisables et rayonnantes, s'étendait une allée ombragée, sans ornière ni poussière, parsemée de taches d'or. Jean Nandré et Békamba y cheminèrent un moment. Là venaient aboutir plusieurs voies droites, à peine descendantes, bordées de beaux arbres, elles aussi. Laissant le fleuve derrière eux, ils s'engagèrent sur l'une de ces voies et, de loin en loin, passèrent devant les vérandas silencieuses de maisons dont on voyait les meubles de claire vannerie.

L'air était doux comme la lumière... Novembre s'achevait dans l'ardente magie des renouveaux sans fin. Peu de gens, mais des fleurs autour des demeures, des clartés sous les riches ombrages, des murmures dans les feuilles, et, de toutes parts, avec des frissons d'ailes, une grande allégresse d'oiseaux inconnus (...)

Les maisons du vieux Bangui sont au flanc d'une pente abrupte qui dévale sur le fleuve. En bas se trouve le premier rapide où, brusquement, d'une berge à l'autre, le large flot se précipite, écume et gronde à travers des alignements sombres de rocs épars. A de certains moments, dans cette lutte sans fin de l'eau vivante et de la pierre brute, les rocs immobiles dans l'embrun semblent s'animer et se mettre en marche vers l'amont.

En aval du rapide, tout de suite après ce barrage de rages inouïes, l'Oubanghi se retrouve majestueusement calme et brille à nouveau comme un divin miroir, devant les arbres du vallon où la ville puînée rêve, disséminée.

Divin miroir des sons comme de la lumière ! ... Des arbres un peu disciplinés de Bangui aux forêts de la rive belge, l'Oubanghi peut avoir cinq cents mètres de largeur. Dans cette eau, entre deux bordures sombres d'ombrages reflétés, coule éternellement le ciel. De rares pirogues vont et viennent, fines, longues, aériennes ; et le clair miroir double les coques et les noirs payeurs. D'autres pirogues descendent ou montent sans s'éloigner du bord, apparaissent, disparaissent, tantôt voguent sous les feuilles, tantôt se font longuement voir. Debout à l'avant de certaines d'entre elles, un homme inlassable — artiste aux bras de forgeron — martèle et fait chanter étrangement quelque tam-tam sonore, dont les notes sourdes s'espacent et se bousculent tour à tour. Et tout le jour, à partir des brumes bleues de certaines aubes, à travers les midis si lourds, jusqu'aux crépuscules chauds, graves et prompts, la voix confuse des tam-tam du fleuve tombe sur le miroir de l'eau et rebondit au loin.

Par ses végétations magnifiques et par son fleuve au charme perpétuel, Bangui, aux maisons pourtant neuves, aux chemins pourtant droits, a pu du premier coup s'approprier une sorte de beauté harmonieuse, sans attendre, comme l'ont toutes fait nos chères vieilles villes, la patine et l'ombre conteuse d'un passé" (...)



*Le 11
novembre
1923.*



En promenade au village.



*Un jeu de 14
juillet 1924.*

Bangui vu par la Croisière Noire Citroën en 1925

En 1925, Bangui vit passer deux missions d'un type bien différent. En janvier, "La croisière Noire — Expédition Citroën Centre-Afrique" de Georges Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil (1927).

Cette mission impériale apparaît comme un hymne à la colonisation. Il s'agit aussi, ne l'oublions pas d'un remarquable exploit technique qui permit de relier Paris à Madagascar, soit 28 000 km via le Sahara et l'Afrique Centrale entre octobre 1924 et juin 1925. Une ère nouvelle est annoncée : "le vieux monde étouffe : pour conquérir l'espace, il supprime la distance... et le charme de l'inconnu".

Il faut souligner que cette mission parvient à Bangui non plus par le sud et le fleuve mais par le nord et la route. Après tant de mauvais passages, les auteurs célèbrent l'œuvre du Gouverneur Lamblin : "le merveilleux réseau routier de l'Oubanghi pour nous rayonnement symbolique... autour du centre d'énergie française vers lequel nous nous hâtons : Bangui".

"Fort-Crampel... Fort-Sibut... Les routes se perfectionnent de plus en plus. Voici des poteaux indicateurs, des bornes kilométriques : Kilomètre 50... 30...

Les arbres montent haut dans le ciel ; il en est qui atteignent soixante mètres, ce sont les fromagers. La nature leur a donné des contreforts de dix mètres de haut et de cinq mètres de large, sans lesquels ils seraient déracinés au moindre vent.

Nous franchissons maintenant les marigots sur des ponts en fer. Kilomètre 27... La route semble une allée de forêt dans quelque domaine de rêve. Kilomètre 26... nous sommes aux portes de Bangui, sur les bords de la Yangana ; l'endroit est si hospitalier que nous nous arrêtons pour un dernier camping.

Comme nous quittons la route pour nous enfoncer sous bois, nous entendons des lamentations et des clameurs partant d'un village aperçu bientôt à travers les arbres. Une grande foule est réunie sur la place autour d'un piquet auquel est attaché un homme assis sur un tabouret...

— Ce sont des funérailles de chef...

Ouayendé, le fils de la panthère, est mort. Quelqu'un lui a jeté le mauvais sort, car la mort n'est jamais naturelle. Le sorcier éclaircira la question et saura discerner si le coupable est un vivant dont il faut se venger, ou bien un mauvais esprit qu'il faut craindre. Pour le moment, tout le monde est à la douleur.

On a fait au mort sa toilette la plus "pindéré", c'est-à-dire qu'on l'a peint en rouge et orné de tous ses bracelets de poils d'éléphant, colliers de coquillages, coiffure en plumes de perroquet.

A l'aide d'un piquet il a été fixé sur un tabouret curule ; dans sa main est assujéti un couteau de jet aux lames multiples et bizarres, arme terrible dont il se servait si bien pour défendre et au besoin pour attaquer ; car Ouayendé était un sage : il craignait d'être tué et non de tuer. Il était bon pour ses femmes : ses enfants sont bien constitués... Ouayendé était un juste. C'est cela — ou à peu près — que crient en cadence les pleureuses au visage bouleversé et couvert de larmes véritables, en frappant sur une sorte de triangle métallique.

Après ce cérémonial de douleur, le corps sera porté en terre à l'entrée du village, puisque les blancs interdisent de l'enfouir dans le sol de sa propre case, ainsi que l'ont toujours fait les ancêtres.

Pour lui éviter la visite des hyènes, on mettra sur lui un gros morceau de bois ou une pierre, et pour le protéger contre la pluie, on lui fera un petit toit de chaume, une case en miniature. A côté de lui, seront fichées en terre des baguettes à l'extrémité fendue, épanouie en une petite corbeille dans laquelle ses fils viendront lui faire offrande de ses aliments préférés : un œuf bien pourri, du manioc aigre, de la viande d'éléphant boucanée : il faut apaiser les morts. Un mort est toujours méchant, même — et surtout — s'il a été bon de son vivant, car il cherche à se venger du mauvais tour que son mystérieux ennemi lui a joué en l'obligeant à quitter la vie.

Quand nous revenons des bords de la rivière et repassons près du village, les femmes qui, tout à l'heure pleuraient en cadence, sont maintenant alignées et exécutent un shimmy dorsal et sub-dorsal, agitant frénétiquement une queue de cheval artificielle fixée à la base de leurs reins. Tobo qui connaît la coutume nous explique :

— Chagrin fini, femmes y a contentes, remuent la queue comme petit chien (...)

Ce village s'appelle Vogpo. C'est notre dernière vision de vie primitive avant Bangui où nous retrouvons, une heure plus tard, le reflet de la vie européenne.

Bangui (11 Janvier 1925)

Lorsqu'on songe que la forêt aux arbres gigantesques descendait il y a quinze ans à peine, jusqu'aux bords du fleuve Oubanghi, encerclant Bangui, petit village de pêcheurs misérables, on ne peut s'empêcher d'admirer sans réserve l'oeuvre des hommes énergiques qui nous attendaient devant la résidence de cette ville aux jardins fleuris, aux maisons pittoresques, aux allées régulières de manguiers et d'arbres à pain, capitale de la colonie française de l'Oubanghi-Chari.

La forêt a été vaincue par l'homme. Il faut avoir vu la chute symbolique d'un arbre géant pour apprécier la grandeur de l'effort.

Douze hommes peuvent, sans se gêner, attaquer ensemble à la hache le pied du colosse ; les bras se lèvent et s'abaissent sans répit, les torsos noirs et musclés sont luisants de sueur, les coups répétés par l'écho étonnent les singes et leur font pressentir un danger. Le travail dure tout un jour et il faut attendre le lendemain matin pour voir la fin du drame ; c'est bien un drame, en effet, que la lutte des noirs contre ce géant dont la tête se dresse au-dessus des autres arbres vers le ciel qui semble son domaine. Immobile, il déploie la musculature de sa force orgueilleuse quand, soudain, un frémissement le parcourt ; ses feuilles tremblent et cependant il n'y a pas le moindre souffle dans l'air lourd. A grands coups, la vie s'écoule par l'entraille béante. Il oscille, et tandis qu'à son pied les hommes s'écartent en courant, un craquement retentit. Dans un grand fracas l'arbre s'abat d'un coup, au milieu d'une poussière de feuilles, entraînant avec lui des branches grosses comme des chênes, arrachées, par sa chute, aux arbres voisins.

Les bûcherons, appuyés sur leurs cognées à long manche, regardent avec un sourire victorieux.

Le géant abattu, barre tout un vallon, et lorsque nous passons, un peu plus tard, des singes courent sur les branches brisées qui furent leurs demeures, inquiets de sentir l'arrivée des hommes et l'approche des temps nouveaux.

Qu'y a-t-il de nouveau en vérité ? La forêt n'est-elle pas toujours la même, et les indigènes qui l'abattent ne sont-ils pas ceux qui tremblaient jadis devant elle ? Mais s'ils ne sont pas plus forts qu'hier, aujourd'hui ils frappent ensemble. Voilà ce que les Blancs leur ont appris et il n'en faut pas davantage pour transformer un pays.

Organiser les éléments indigènes, tel est le travail de la colonisation française, continuatrice en cela de la civilisation latine, car nous répétons ici l'œuvre accomplie par la civilisation consulaire sur les bords de la Loire ou de la Seine. L'époque actuelle sur les rives de l'Oubanghi comme du Niger ou du Tchad est comparable à l'époque gallo-romaine.

Prenez garde, nous ont dit certains admirateurs des méthodes de colonisation anglo-saxonnes, vous êtes en train d'élever les barbares ; rappelez-vous que les barbares ont détruit Rome. Erreur, ils ont détruit l'empire romain, mais Rome a survécu dans les barbares mêmes, dans leurs langues, leurs arts, leurs lois.

On peut être fier de notre oeuvre coloniale quand, après dix mille kilomètres à travers l'Algérie, le Soudan, les colonies du Tchad, du Niger, l'Oubanghi-Chari, et arrivant directement de la métropole sans avoir jamais cessé de voir les Français au travail, on atteint à Bangui la frontière de nos territoires.

"Le Français n'est pas colonisateur...". Dangereux bavardage quand ce lieu commun est dans la bouche de Français, calomnie quand il est prononcé par des lèvres étrangères.

Le parcours que nous venons d'accomplir nous a fait feuilleter la table des matières de l'effort de notre race. Elle est éloquente, et ceux qui cherchent à faire douter d'eux-mêmes les Français en les traitant de rêveurs, devraient méditer la parole d'un grand Américain, Emerson : "Il faut atteler sa charrue à une étoile".

Lorsqu'on visite l'admirable mission des Pères du Saint Esprit, venus en précurseurs... il y a quarante ans, lorsqu'on écoute la parole de celui qui la dirige, il faut s'incliner devant la force de l'idéal.

L'évêque de Bangui habite une petite maison silencieuse, véritable ermitage au fond d'un jardin monastique, tout près de l'église. Treize années de séjour dans les régions équatoriales ont flétri son visage, le visage au front bombé d'un saint Paul, mais n'ont pu ternir la flamme claire de ses yeux, reflet vivant d'intelligence et de bonté.

Ce vicaire apostolique de l'Afrique Equatoriale appartient à la lignée des Lavigerie, des Augouard. Riche de souvenirs, sa conversation a un charme incomparable.

Quant il arriva à Bangui, en 1906, la mission était protégée nuit et jour par un poste de miliciens ; elle fut attaquée plusieurs fois par les Mandjia, alors hostiles à l'expansion européenne ; attaques mystérieuses à coups de flèche, à coup de sagaie et dont les auteurs demeuraient insaisissables, car ils disparaissaient dans la forêt.

Il y avait aussi les fauves. En 1907, une panthère enleva successivement six sentinelles dans la cour de la mission. Monseigneur fut témoin de sa capture.

Un matin avant l'aurore, allant dire sa messe, il fut frôlé par un corps souple qui bondit sur l'appât d'un piège installé devant l'église ; il entendit la trappe se refermer, la bête était prisonnière ; elle se mit alors à pousser des rugissements terribles. Les Pères réveillés, accoururent pour mieux voir. L'un d'eux, muni d'un photophore, colla imprudemment son visage contre les barreaux du piège ; il faillit avoir le crâne broyé par un formidable coup de griffe et sa peur fut si grande qu'il tomba à la renverse en brisant sa lanterne. Au petit jour, le fauve fut abattu à coup de fusil.

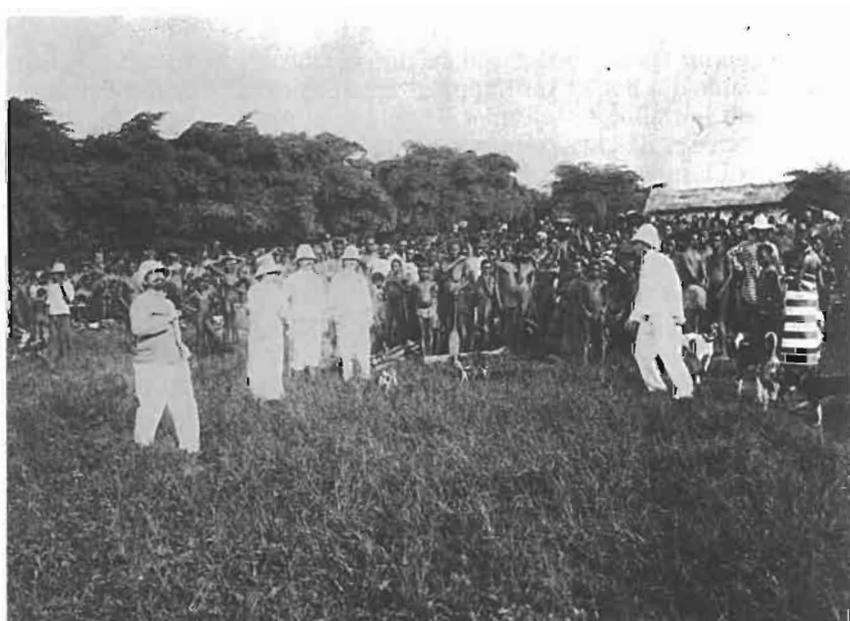
— Simple incident de la vie courante, termine en souriant le courageux missionnaire et, s'ils étaient là, les hommes qui bâtirent en 1892 le premier poste de Bangui... pourraient vous en conter tout autant.

Quel encouragement, enfin, devant le pays que les Français ont créé, d'entendre M. Lamblin, l'homme remarquable et modeste qui gouverne, parler avec raison et clarté de l'avenir que l'on sent tout proche.

Amélioration des communications fluviales, création du chemin de fer de Brazzaville, de la route de Douala devant relier directement Bangui à la côte par le Cameroun, captation des forces hydrauliques,



Une fête.



En 1920, on attend l'arrivée du bateau avec la même impatience qu'en 1891.

notamment des chutes considérables de la M'Bali, autant de projets dont certains sont dès maintenant réalisés. Déjà la route par laquelle nous sommes arrivés draine vers Bangui le caoutchouc, le manioc, le sésame. La ville est en pleine croissance. Les indigènes forment une agglomération de 20 000 individus.

De l'autre côté du fleuve commence le Congo avec lequel nous venons, aujourd'hui 12 Janvier, d'établir la première liaison automobile.

Une pirogue de trente mètres, creusée dans un arbre et manœuvrée par cinquante pagayeurs, nous conduit vers l'autre rive où une cordiale réception de l'administrateur de Zongo consacre officiellement la jonction.

Le soir, illumination à Bangui où, décidément, rien ne manque, pas même le feu d'artifice. Mais voici que Zongo s'embrase à son tour, et bientôt les eaux de l'Oubanghi reflètent le rougeoiement d'un formidable incendie. Voyant la fête de Bangui, les indigènes de la côte belge n'ont pas voulu rester en arrière pour célébrer ce grand jour : ils ont mis le feu à l'herbe sèche et c'est tout une colline qui brûle.

— Je suis obligé de reconnaître que mon illumination fut de beaucoup supérieure à la vôtre, conclut le lendemain avec bonhomie l'administrateur de Zongo.

Vers le royaume des bêtes

Ayant atteint Bangui le point extrême de notre itinéraire en terre française et réalisé la première jonction automobile avec le Congo belge, il nous était dès lors possible de séjourner quelque temps en Oubangui-Chari, comme nous l'avons fait sur le Tchad. Cette fois le séjour allait durer plusieurs semaines, car son but principal était, outre une reconnaissance minière, l'organisation de quelques chasses pour augmenter les collections.

Afin de rencontrer une plus grande variété d'espèces, nous résolûmes de remonter sept cents kilomètres au nord dans la région de Ouanda-Djalé et Birao, limitrophe du Soudan anglo-égyptien.

Le trajet était relativement considérable, mais cette zone nous était signalée comme un véritable "royaume des bêtes". Les indigènes Sara et Ban'da qui l'habitaient se sont enfuis devant les incursions des Senoussistes et autres traitants d'esclaves. Senoussi n'ayant été vaincu qu'en 1911, le pays est encore très peu peuplé, et les animaux y vivent en paix.

D'autre part, nous serons là-bas sur de vastes plateaux argileux où, en saison sèche, l'eau se concentre dans des mares sans écoulement autour desquelles les animaux les plus variés sont obligés de se tenir pour trouver à boire.

Une route bien entretenue nous permettra de gagner rapidement Yalinga où nous serons déjà presque à pied d'œuvre.

Nous quittons Bangui le 19 Janvier, retournant sur nos pas jusqu'à Fort-Sibut.

C'est jour de marché à Bangui et les indigènes s'y rendent en théorie, portant sur la tête le produit de leur culture. La route est large et partout tous ces noirs y circulent à la file indienne sur un seul sentier capricieusement dessiné par la foulée de leurs pas. Il nous paraît curieux que ce cheminement, très naturel lorsqu'il faut se frayer un passage dans la forêt, soit encore employé alors que trente hommes pourraient marcher de front ; c'est sans doute la force de l'habitude qui le veut ; mais Tobo résout le problème avec un rire de bon nègre :

— La terre y a doux pour le pied quand y en a beaucoup marché même place.

Tobo a raison, mais on ne pense pas à cela quand on n'a pas l'habitude de marcher pieds nus" (...)

Bangui 1925 vu par André GIDE et Marc ALLEGRET

André Gide

Le célèbre écrivain André Gide a relaté dans "Voyage au Congo — Carnet de route d'André Gide" (1927), le voyage d'enquête qu'il effectua entre juillet 1925 et mai 1926, en grande partie dans l'actuel territoire centrafricain. Il vaut par ses descriptions, même si son impact, mettant en relief certains abus fut surtout politique.

Venant de Brazzaville par le vapeur, A. Gide parvint à Bangui le 26 septembre 1925 :

"Nous approchons de Bangui. Joie de revoir un pays dégagé des eaux. Les villages, ce matin, se succèdent le long de la rive, d'aspect moins triste, moins délabrés. Les arbres, dont plus aucun taillis ne cache la base, paraissent plus hauts. Bangui, qu'on aperçoit depuis une heure, s'étage jusqu'à mi-flanc de la très haute colline qui se dresse devant le fleuve et incline son cours vers l'est. Maisons riantes, à demi cachées par la verdure. Mais il pleut, une pluie qui va bientôt devenir diluvienne. Les paquets sont faits, les cantines sont refermées. Dans un quart d'heure nous aurons quitté le *Largeau*(...)

Je regarde longuement la préparation de l'huile de palme, cette première huile qu'on extrait de la pulpe ligneuse. Une autre huile sera plus tard extraite de l'amande, après écrasement du noyau. Mais

d'abord il s'agit de séparer celui-ci de la pulpe qui l'enveloppe. Pour cela l'on fait bouillir la graine, puis on la pile dans un mortier, avec le manche du pilon qui offre si peu de surface que la coque dure fuit de côté tandis que son enveloppe froissée se détache. Elle forme bientôt une étoupe couleur safran qui, pressée entre les doigts, laisse échapper son huile. Les femmes qui se livrent à ce travail se récompensent en chiquant le tourteau. Tout cela n'est pas bien intéressant à dire (encore que fort intéressant à observer) ; j'abandonne le reste aux manuels.

Partis en auto ce matin à 9 heures pour les chutes de la M'Bali. Une camionnette nous accompagne, avec notre attirail de couchage, car nous ne devons rentrer que le lendemain. M^{me} de Trévisé, que sa mission appelait à Bambari, a obtenu, pour nous accompagner, que son départ soit remis de deux jours. Route admirable ; ce mot revient souvent sous ma plume, surtout après une nuit de bon sommeil. Je me sens le cœur et l'esprit légers, point trop bête, et tout ce que je vois me ravit. La route s'enfoncé bientôt sous une futaie très haute, spacieuse. Le tronc des arbres, que n'engonce plus le taillis, apparaît dans toute sa noblesse. Ils sont extraordinairement plus grands que nos arbres d'Europe. Nombre d'entre eux portent, au point d'épanouissement de leur ramure — car le fût s'élançe sans branche aucune et d'un seul jet jusqu'au couronnement de verdure — d'énormes fougères épiphytes vert pâle, semblables à des oreilles d'éléphant. Tout le long de la route, des groupes d'indigènes, hommes et femmes, s'empressent vers la ville, portant sur la tête les produits de leur lointain village : manioc, farine de mil, on ne sait, dans de grands paniers recouverts de feuilles. Tous ces gens, à notre passage, se mettent au port d'arme et font le salut militaire, puis, pour peu qu'on leur réponde, poussent des grands cris et des éclats de rire. Si j'agite ma main vers des enfants, en traversant un des nombreux villages, c'est un délire, des trépignements frénétiques, une sorte d'enthousiasme joyeux. Car la route, au sortir de la forêt, s'engage dans un région très cultivée, où tout semble prospère, où le peuple paraît heureux (...)

Les chutes de la M'Bali, si l'on était en Suisse, d'énormes hôtels se seraient élevés tout autour. Ici, la solitude ; une hutte, deux huttes au toit de paille, où nous allons coucher, ne déparent pas la sauvage majesté du pays. A cinquante mètres de la table où j'écris, la cascade, grand rideau vaporeux qu'argente la clarté de la lune entre les branches des grands arbres.

Bouali, 29 septembre

Première nuit dans le lit de camp, où l'on dort mieux que dans aucun autre. Au lever du soleil, la chute d'eau, que dore le rayon oblique, est de la plus grande beauté. Un vaste îlot de verdure divise le courant et l'eau forme vraiment deux cascades, disposées de telle sorte

qu'on ne les puisse contempler à la fois. Et l'on reste surpris lorsqu'on comprend que celle que l'on admire ne doit sa majesté, son ampleur, qu'à la moitié des eaux du fleuve. Celle que l'on découvre en s'approchant du bord, et que cachait un repli des roches, reste dans l'ombre et comme enfouie à demi sous l'abondance de la végétation. Arbustes et plantes d'aspect, à vrai dire, fort peu exotiques et sans un étrange flot de pandanus aux racines aériennes, un peu en amont de la chute, rien ne rappellerait ici qu'on est presque au cœur de l'Afrique

Soir du même jour. Bangui, 29 septembre 1925

Retour sans autre épisode qu'une tornade, qui nous surprend heureusement tandis que nous achevions de déjeuner au même poste et aussi agréablement que la veille. Le vent subit abat un petit arbre près de nous. Pluie diluvienne pendant près d'une heure, que nous occupons à organiser des jeux avec le peuple d'enfants qui nous entoure. Exercices de gymnastique, chants et danses. Tout se termine par un grand monôme. J'oubliais de dire que d'abord il y avait eu des baignades sous la pluie qui ruisselait du toit, de sorte que les premiers exercices avaient pour but de réchauffer les enfants un peu transis au sortir de la douche (...)

18 octobre

Ma représentation imaginaire de ce pays était si vive (je veux dire que je me l'imaginai si fortement) que je doute si, plus tard, cette fausse image ne luttera pas contre le souvenir et si je reverrai Bangui, par exemple, comme il est vraiment, ou comme je me figurais d'abord qu'il était.

Tout l'effort de l'esprit ne parvient pas à recréer cette émotion de la surprise qui ajoute au charme de l'objet une étrangeté ravissante. La beauté du monde extérieur reste la même, mais la virginité du regard s'est perdue (...)

20 octobre

A la tombée du jour, j'ai repris, seul, hier, cette route qui, sitôt au sortir de Bangui, gagne le haut de la colline en s'enfonçant dans la forêt. Je ne me lasse pas d'admirer l'essor vertigineux de ces fûts énormes et leur brusque épanouissement. Les derniers rayons éclairaient encore leurs cimes. Un grand silence d'abord ; puis, tandis que l'ombre augmentait, la forêt s'est emplie de bruits étranges, inquiétants, cris et chants d'oiseaux, appels d'animaux inconnus, froissements de feuillage. Sans doute une troupe de singes agitait ainsi les ramures non loin de moi, mais je ne parvenais pas à les voir. J'avais atteint le haut de la colline. L'air était tiède ; je ruisselais.

Aujourd'hui je suis retourné aux mêmes lieux, une heure plus tôt. J'ai pu m'approcher d'une troupe de singes et contempler longtemps leurs bonds prodigieux. Capturé quelques papillons admirables" (...)

Marc ALLEGRET

Le film tiré de ce voyage au Congo par son assistant - compagnon de route Marc Allégret eut du succès. Peu de gens savaient que ce cinéaste avait rédigé ses notes de route qui viennent seulement d'être publiées : "Carnets du Congo. Voyage avec Gide". (1987)

Il ne s'agit pas là d'une œuvre littéraire ; son intérêt provient d'un regard différent sur les êtres et les choses :

26 Septembre 1925

Dès 8 h 30, nous apercevons Bangui au loin. Mais le *Largeau* est obligé de faire des détours et n'arrive "à quai" qu'à 10 h par une pluie torrentielle. Reçus par M. Bouvet (chef de cabinet) et M. Michaud (directeur des affaires politiques) et le docteur Bossert. Ils nous conduisent à nos cases. Puis je redescends chercher les bagages qui sont transportés par les prisonniers.

Déjeuner chez M. Lamblin. Sieste. A 3 h la voiture nous prend pour nous mener à la Kouenga (village baka), puis aux villages haoussa et bornouan sur la route de Batangafo (...)

19 Octobre 1925

Nous n'avons toujours pas de montre, et ce matin de nouveau nous nous sommes levés 2 heures trop tôt. Zézé a eu le temps de faire cuire le pain, et moi de faire de l'ordre partout. Le jour n'était pas encore levé. Nous nous sommes installés autour d'un photophore et avons écrit. C'était très préparation d'examen (...)

La route de Mbaïki prend à gauche de la grande route de Batangafo, après les villages bornou. Il avait plu toute la nuit — jusqu'à cinq heures — mais les routes étaient déjà bien séchées et nous ne dérapions pas. Il y a environ 12 km de Bangui à la Mpoko, qu'il faut passer en bac. Le jour était gris ; des nuages s'étaient laissés glisser entre les grands fromagers de la forêt qui est à l'horizon, et cachaient le faite des arbres.

Nous arrivons à la Mpoko après avoir traversé deux ou trois petits espaces de forêt, séparés par des espaces de savane. Le bac est amarré à la rive ; les passeurs viennent de leurs cases et la manœuvre se fait rapidement.

La rive droite de la Mpoko où nous descendons (difficilement car les eaux sont hautes et la Ford est obligée de rouler dans l'eau jusqu'au marchepied à sa descente du bac) est très boisée. Nous nous engageons dans une grande forêt, inextricable à cause des lianes, mais très dense. Composée surtout de fromagers immenses et de quelques autres essences très élevées. Les grands arbres sont cousus à la futaie par les lianes.

A 20 minutes du bac, sur la gauche, une petite allée aboutit à un grand village (disposé en rue) que nous ne faisons qu'entrevoir. Peu après nous traversons un long village, dans une immense clairière bordée d'arbres très élevés. Les cases rectangulaires sont petites et assez basses, disposées en rues. Les indigènes sortent des cases et poussent de grands cris : "Moundele eke !" (Voilà le blanc !) la bouche grande ouverte ; ils ont un type un peu différent de celui des indigènes que nous avons vus du côté de Sibut. Les hommes ont un morceau d'étoffe passé entre les jambes et qui se fixe devant et derrière à une ceinture de cuir. Ils ont des bracelets de cuivre jaune et d'ivoire et des boucles d'oreilles. Les femmes ont les petites franges tressées devant et derrière et une grande quantité de colliers perlés autour des reins surtout et en bandoulière croisés sur la poitrine, un peu à la manière des Banjiri ; perles bleues et blanches presque uniquement. De hauts bracelets de cuir aux bras qui vont en colimaçon du poignet aux coudes, faisant de grandes manchettes. La même chose aux jambes, en cuivre jaune ; quelquefois ils sont en fer. C'est d'"un effet merveilleux" lorsqu'elles prennent des attitudes de salut et d'appel pour saluer la voiture.

Les enfants ont presque tous un petit cache-sexe, sauf les tout jeunes enfants. Les petites filles ont très souvent des colliers de dent de camassiers. Ces rapides traversées de villages sont affolantes. Je n'ai pas assez d'yeux pour regarder à droite et à gauche : les gens sortent de leurs cases, accourent au bord de la route en agitant la main et en criant de toutes leurs forces des salutations, ou simplement : "Moundele !"

Un peu après ce village la route est barrée par un gros fromager qu'on vient d'abattre. Tous les indigènes se précipitent pour faire un passage autour du pied de l'arbre, et en 10 minutes le trou est comblé, les arbustes abattus et la Ford, poussée par une vingtaine d'indigènes, passe sans s'enliser. Le tout accompagné de hurlements de joie et d'amusement qui, entendus de loin, pourraient être pris pour des cris de guerre. Cela me rappelle qu'un des premiers jours que nous étions à Bangui, j'entendais des rumeurs de chants scandés par des grands cris. Intrigué je demandais ce que c'était : "Ça c'est des types qui travaillent", m'a répondu le planton ; et c'était assez extraordinaire. Bref, nous passons. La route jusqu'à Mbaiki traverse une magnifique forêt,

sillonée de marigots que l'on passe sur des ponts de troncs d'arbres équarris sur leur surface et attachés par des lianes. D'autres fois des digues de latérite bordées de citronnelle ont été élevées et traversent des parties de forêt inondée. Puis la route se relève, rouge bordée de citronnelle verte, au milieu des fûts argentés des fromagers. C'est d'une grande beauté" (...)

Bangui revu en 1928 après un quart de siècle par le lieutenant-colonel de BURTHE D'ANNELET

Entre 1928 et 1931 le lieutenant-colonel de Burthe d'Annelet effectua un grand circuit impérial "A travers l'Afrique Française". Ses carnets de route luxueusement édités nous permettent de confronter deux visions de Bangui à un quart de siècle d'intervalle : 1904 et 1928. Il écrit :

"J'habite une maison agréable entourée d'un grand jardin où les arbres, très denses, forment des voûtes d'ombre sur les allées. De là, quand le vent porte, j'entends le bruit des rapides bondissant entre les rives accidentées du fleuve.

Avec ses avenues larges et droites, plantées d'arbres touffus avec sa Résidence aux murs nets et blancs, avec ses villas, ses bungalows noyés dans la verdure et ses bâtiments à un étage, hôpital, dispensaire, etc. Bangui fait l'effet d'une coquette cité coloniale.

Tout y est vaste et aéré; un souci réel d'urbanisme a présidé aux constructions qui s'étalent en amphithéâtre sur la colline au milieu d'un petit cirque de rochers abrupts.

Un boulevard promenade de belles dimensions suit le bord de l'Oubangui et permet de contempler l'admirable spectacle des rapides écumants entre les masses de rochers qui barrent presque complètement le fleuve.

Accoudé au parapet, je ne puis m'empêcher de faire un parallèle entre Bangui de 1928 que j'ai sous les yeux et celui de 1904, et je relis ce que j'avais alors noté sur mon carnet de route :

"Bangui, poste sinistre construit sur les rochers dominant les rapides. Séjour pénible. La résidence de l'administrateur est une maison en briques à étage, bâtie par l'administrateur Bobichon. Les autres maisons, en pisé, sont habitées par l'agent de l'Intendance coloniale, un douanier qui est en même temps postier, et deux factoriens. La maison des passagers qui vont au Tchad est une case rectangulaire en terre craquelée, sans portes ni fenêtres, mais propre : on a du moins un abri.

Par le moindre médicament au poste et une centaine de miliciens pour une circonscription de 400 kilomètres en tous sens : ils n'ont pas été payés depuis huit mois, aussi se payent-ils eux-mêmes par des pillages, des exactions. Les transports ne s'effectuent pas. Cent caisses de harnachements pour les spahis du Tchad attendent ici depuis un an ; cinq mille charges pour le Tchad sont depuis de longs mois en souffrance à la Kémo.

Le village, très petit, est installé sur le rocher au point où l'Oubangui est étranglé, barré d'îlots qui forment les rapides. Pas d'organisation, désarroi, rien n'est prévu : tout marche au petit bonheur. Impôt : 35 000 francs, sera porté progressivement à 150 000 francs.

Déplorable affaire des artilleurs qui montent au Tchad. Sur douze, trois sont morts en route. Pas de toile sur le pont du bateau fluvial, pas de lits, pas de médicaments. Ont commis des imprudences en route ; ont pris des bains aux heures chaudes de la journée. Ils ont vendu une bonne partie de leurs vivres militaires aussitôt touchés à Brazzaville. Pour subsister, il ne leur restait plus que quelques boîtes de conserves. Une boîte de sardines devait durer quatre jours, une boîte de boeuf trois jours. L'Intendance coloniale a de ces ironies ! Elle leur a refusé du thé, car il n'est donné que gratuitement à titre médical, tout comme le lait, l'eau de Vichy et le champagne. Cinq de ces artilleurs vont être rapatriés, quatre vont être dirigés sur le Tchad : le budget de l'État a les reins solides" (...)

... Doux pays !

Qu'il y a loin de ce tableau peu enchanteur d'alors à celui qui est devant moi, d'une ville moderne de près de deux cents Européens et de dix mille indigènes, construite dans un périmètre de 5 kilomètres !

Le Bangui de 1904, je ne le reconnais plus, et il me faut presque consulter mon carnet pour être certain de mes souvenirs.

Je les livre à ceux qui se s'arrêtent qu'aux petites et ne voient pas la grandeur d'un changement aussi total, d'un progrès aussi extraordinaire. Un marché se tient journellement sur la place centrale de Bangui où une fontaine de fabrication européenne distribue de l'eau à volonté.

La plus grande partie des denrées qu'on trouve à ce marché vient de l'intérieur par la voie belge. La viande y est rare et chère (un essai d'envoi de bœufs du Tchad, mal préparé, mal organisé, n'a pas réussi). Les boys-cuisiniers viennent chaque jour acheter là des légumes, du poisson, des poulets et des œufs. Les pommes de terre, envoyées de la région d'Ippy, restent pour le compte et pourrissent.

Naturellement, les prix, par rapport à ceux de 1904, ont augmenté dans une proportion fabuleuse, et mon carnet de route me renseigne à cet égard éloquentement. Je puis y lire :

“Sur l’Oubangui, c’est la mitako (barre de laiton longue de 25 cm, d’un diamètre de 4 mm) qui sert de monnaie et cela presque jusqu’à Bangui. La monnaie divisionnaire est également acceptée en certains endroits.

Prix divers : 1 cabri, de 15 à 18 cuillerées de perles baiacas (*avant la vulgarisation de la monnaie métallique on utilisait pour les échanges des perles de verroterie dont les couleurs étaient diversement appréciées selon les ethnies ; leur usage est encore attesté en 1913*) rouges, blanches et bapterosés mélangées. 1 poulet, de 2 à 3 cuillerées. Farine, légumes, fruits, patates, haricots, courges, tomates, œufs, miel, farine de manioc, de maïs : 1 cuillerée de perles la calebasse. 1 kilo d’oignons indigènes : 1 franc. Sel (très apprécié) : 1 mitako la cuillerée.

— Prix de quelques denrées européennes :

20 paquets de cigarettes Bastos et 10 boîtes d’allumettes : 12 francs 50. 1 bouteille de Pernod : 10 à 12 francs. 1 couverture : 6 francs. 1 pièce d’étoffe bleue (longueur 7m, 20, largeur 0,85) soit une veste et deux pantalons : 7 francs. Riz, le kilo : 1 fr, 50.

— Ration d’un boy.

Par jour 2 boules de manioc à 0f,05 la boule ou par semaine, 40 mitakos (2 frs) ou 2 brasses d’étoffe mesurées les bras étendus, ou une épaule de buffle fumée (10fr).

— Paye d’un boy :

5 francs par mois (prix minimum fixé par l’Administration)”.

Tous ces prix que j’ai alors notés doivent être aujourd’hui multipliés par six, quand ce n’est pas par dix.

Quant aux boys, il faut compter de 60 à 80 francs par mois en station, et de 80 à 100 francs en voyage !

Comme on le voit, l’heureux temps du mitako, des perles, des miroirs, du sel, des brasses d’étoffe est bien fini. Les noirs sont devenus pratiques : ils connaissent la valeur de l’argent et des choses, et ils ont appris à se faire payer (...)

A Bangui même, on rencontre en ville ou sur le marché de nombreux noirs arborant l’habit européen, agrémenté de souliers jaunes en box-calf et de rutilantes chaînes de montre, et des nègresses qui portent des robes criardes, des chapeaux à fleurs, des ombrelles, etc,etc. Ce qui semble les ravir, ce sont leurs “verniss” dans lesquels elles ne paraissent cependant pas très à l’aise. Elles sont grotesques, mais comme elles ne s’en doutent pas, leur joie naïve reste sans ombre.

Bangui, en raison du nombre d’européens, forme une paroisse dont le curé est l’excellent P. Gérard de la Congrégation du Saint-Esprit. Les passions de nos sous-préfectures ne semblent pas trop agiter la population Européenne malgré l’ardeur du soleil des Tropiques qui

surchauffe les cervelles. Quelques questions de préséance se posent bien de temps à autre ; des rivalités, des antipathies, inévitables dans les centres coloniaux lointains où l'on est les uns sur les autres, se manifestent bien parfois ; mais la bonne humeur et l'entente sont les règles ordinaires.

L'élément français, exception faite des fonctionnaires et des militaires est assez peu nombreux et on ne peut que le regretter.

Les étrangers, la plupart commerçants, sont des Belges, des Hollandais et principalement des Grecs et des Portugais qui ont su s'attirer la clientèle, parce que mieux achalandés et surtout plus complaisants que leurs concurrents.

La vie à Bangui est assez monotone, quoiqu'il y ait de belles excursions à faire aux environs à la chute de N'Guito qui a 240 mètres de hauteur (*sic !*) et est située près de la ville, à celle de la M'Bali (à 80 km de Bangui), qui en a 110, et enfin à celle de la M'Bi qui est plus lointaine.

Grâce à l'acclimatement de quelques chevaux achetés au Tchad, il y a aussi des courses à Bangui. Distraction rare, mais combien attendue ! Elles ont lieu une fois par mois, à 4 kilomètres à l'ouest de la ville, et comportent des courses plates où montent des jockeys noirs, et des courses réservées aux gentlemen-riders européens.

C'est, chaque mois, pendant la saison favorable l'"event" de Bangui, et on remarque ceux qui n'y assistent pas" (...)

Chapitre VII

Bangui entre 1930 et 1932

Transformations de la ville en 1932 selon A. VEISTROFFER et H. BOBICHON

A l'occasion de cinquantième de l'AEF, Albert Veistroffer un des cent premiers européens du Congo, fit paraître une brochure sur "Les origines de Pointe Noire, Brazzaville et Bangui". Il y cite une conférence faite en décembre 1929 par le gouverneur honoraire Henri Bobichon :

"C'est un poste que j'avais en partie construit en 1893 (...) L'ancienne résidence existe toujours sur le rocher, à cheval sur les rapides ; elle est occupée par une compagnie de tirailleurs sénégalais et ses cadres européens mais une jolie petite ville fort pittoresque, habitée par environ 250 européens, 50 européennes et 5 000 à 6 000 noirs, a été édifiée, en moins de quatorze ans, sur un immense plateau duquel il a fallu déraciner la forêt, afin de construire de superbes villas, l'hôtel du Gouverneur, la résidence du Gouverneur général en inspection, des maisons de commerce, des vastes magasins, un hôtel, une église, des écoles, des ateliers, des garages, des banques, des bureaux administratifs, la mairie, le tribunal, des marchés, etc. etc. et aménager de profondes et larges avenues bordées de manguiers, d'orangers ou de bambous.

Aux alentours, se trouvent le champ d'aviation, les courts de tennis, le champ de courses ; au-delà des cataractes, la Mission des Pères de Saint Paul des rapides, qui forme un ensemble des plus séduisants, et celle des sœurs du Saint-Esprit qui, à elles quatre, y compris la supérieure comptent à peine seize lustres" (...)

Cyclone en 1931, Trombe en 1932.

L'ouvrage déjà cité sur la vie du Père Goblet (1932) relate l'appel suivant :

"Le 16 novembre 1931, un cyclone épouvantable, tel qu'il s'en produit fréquemment en Afrique, a passé sur Bangui-ville. Voici la note brève mais éloquente dans sa détresse, que nous adressait Mgr Grandin, comme un cri d'alarme : La Mission de Bangui dévastée.

Une simple carte par avion pour vous annoncer une triste nouvelle : La Mission de Bangui-ville est presque anéantie ! Église et écoles sont à terre. Un orage violent venant de l'est et un autre de l'ouest se sont rencontrés sur Bangui. Un tourbillon partant de Saint-Paul des Rapides a enlevé le toit de notre maison d'habitation, renversé trois hangars à briques, démoli le four ; puis longeant les collines, a passé sur la Mission Notre-Dame, renversant écoles et église... C'est lamentable ! Nos 300 enfants sont sans abri et nos 3 000 chrétiens sans église... Aidez-nous à trouver des secours pour cette mission, où votre frère mourut sur la brèche" (...)

Signé : Marcel Grandin
Préfet apostolique de l'Oubangui-Chari

Curieusement l'année suivante, les "Annales de Physique du Globe de la France d'outre-mer" (1934) mentionnent :

"La Trombe et le grain orageux du 27 mai 1932 à Bangui (A.E.F.)"

Selon René Richard (1934) ingénieur météorologiste, le 27 mai 1932, à 11 h 25 T.M.G., une trombe s'est abattue sur la localité de Bangui, y causant de nombreux et importants dégâts (...)

"En quelques secondes, sur une bande d'une largeur d'environ 250 m. et profonde d'environ 2 km 500 les dégâts causés par la violence du vent s'accroissent, considérables, dans le quartier commerçant.



— BANGUI NOTRE-DAME — L'Eglise Notre-Dame après le cyclone du 16 Novembre 1931

Un effet du cyclone.



MISSION DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT
(Oubangui-Chari)

*Une conséquence
du cyclone. La
messe en
plein air.*



*On termine la
reconstruction en 1937.*

Dans de nombreuses habitations, les tôles ondulées sont arrachées, parfois même pliées en hélice, ou emportées à une certaine distance ; une véranda est projetée en l'air, des piliers de maçonnerie sont abattus, etc. Dans une propriété, des troncs de bananiers sont tous inclinés d'environ 40° vers le N.W. Au camp de police, la chute d'un gros arbre provoque l'écrasement de deux cases indigènes. La destruction s'est produite en quelques secondes (...)

Ce qui frappe dans l'étude de ce phénomène c'est le mouvement ascendant des courants. Partout et par tous les sinistrés, il a été dit que les tôles, ou tuiles, étaient arrachées et soulevées, puis projetées en tourbillonnant(...)

Ce qui a été entendu d'une façon incontestable, c'est le bruit très net perçu avant l'arrivée de cette perturbation. On s'imaginait un galop de chevaux traînant de vieilles voitures dont les ferrures disloquées ferraillaient étrangement sur une route défoncée" (...)

Bangui en 1932 vu par M. RONDET-SAINT

Vingt deux ans après son premier passage M. Rondet-Saint (1933 "Sur les routes du Cameroun et de l'AEF"), revient à Bangui. Il en admire toujours le site, apprécie les transformations et goûte le charme de la vie coloniale :

"A un détour de la route, un camp et un champ d'aviation militaire, un haut mât de T.S.F., des avenues, des constructions. A mi-côte la résidence du Gouverneur de l'Oubangui-Chari, dominée par celle réservée au Gouverneur Général, lorsqu'il vient en visite ici. Une ville : Bangui.

Quand nous vîmes ici, voici vingt deux ans maintenant, en compagnie du vaillant animateur de l'A.E.F., que fut Fondère, tragiquement disparu récemment, en Ethiopie, Bangui était une bien mince agglomération. Un lieu de réunion, pompeusement baptisé "Cercle" et la modeste demeure du Gouverneur, alors M. Estèbe, constituaient avec la Mission, toujours existante, et un bout d'allée aménagée le long de l'Oubangui, l'agglomération naissante, flanquée d'un village indigène (...)

La cité naquit, en un lieu dont l'importance résidait dans le fait qu'il commande les rapides séparant l'Oubangui inférieur, de l'Oubangui supérieur et du bief de Mobaye. La forêt encerclait Bangui dont on ne pouvait guère sortir sans s'exposer à la zagaie de quelque guerrier Noir (...)

L'accueil charmant que nous font le Gouverneur et M^{me} Deytte (*lire Deytte*) soulignent encore davantage à nos yeux le chemin par-

couru depuis vingt ans par notre action civilisatrice en ce pays. Le site de Bangui est majestueusement beau. Il est entouré de hauteurs enserrant le seuil rocheux qui barre en cet endroit le fleuve. On a tracé autour du cône qui le surplombe en cet endroit une route circulaire d'où l'on domine l'ensemble du panorama, et permet, point non négligeable en ces climats équatoriaux, d'aller vers la fin de l'après-midi goûter quelque fraîcheur.

De là, le point de vue est, vraiment, une des belles choses que l'on puisse voir en cette partie de l'Afrique Equatoriale. Vers l'aval, l'œil embrasse à perte de vue l'Oubangui, fleuve immense en d'autres pays, ici simple affluent du Congo, qui en compte d'innombrables autres. Vers l'amont, l'Oubangui s'enfonce vers l'intérieur en méandres qu'enserrent les hauteurs ; sur l'autre rive, c'est le Congo Belge dont l'Oubangui, puis le Congo, forment frontière jusqu'à Brazzaville, à notre possession. A nos pieds se déroule la ville naissante, où le camp d'aviation, la cité indigène, bien ordonnancée, le quartier européen, largement tracé, et qui s'allonge le long du fleuve, couvrent déjà une vaste étendue. Plus loin le haut mât de la T.S.F. incarne la suppression des distances, cette plus impressionnante conquête moderne. Et la majestueuse forêt fait cadre à une si impressionnante vision, compensation, entre tant d'autres, à l'effort qu'exigent les grandes randonnées.

Avec cette bonne grâce que les coloniaux apportent à accueillir le visiteur, d'autant plus méritante qu'ils n'en sont toujours pas récompensés, comme le regrettable cas s'est parfois produit avec quelque retentissement, le Gouverneur et M^{me} Deytte ont tenu à ce que leur table soit nôtre. Rien n'est attirant comme ce milieu de la société coloniale. On retrouve là des figures rencontrées à quelque autre bout de la planète. On parle de l'Indochine, de Madagascar ou de l'Afrique aussi naturellement que les snobs métropolitains s'entretiennent des courses, du théâtre ou du dernier ragot. On cite des traits dont ils affecteraient de ne pas croire un mot, convaincus qu'on leur décoche une galéjade pour les épater, et qui sont cependant d'exactes vérités, connues de tous ici.

Tel soir, après que la sans-fil nous a apporté les échos du monde, et le dîner terminé, sur la terrasse du Palais, sous la lumière de l'électricité, de jeunes fonctionnaires, des officiers font danser au son du phonographe, au rythme des dernières créations, d'élégantes jeunes femmes" (...)

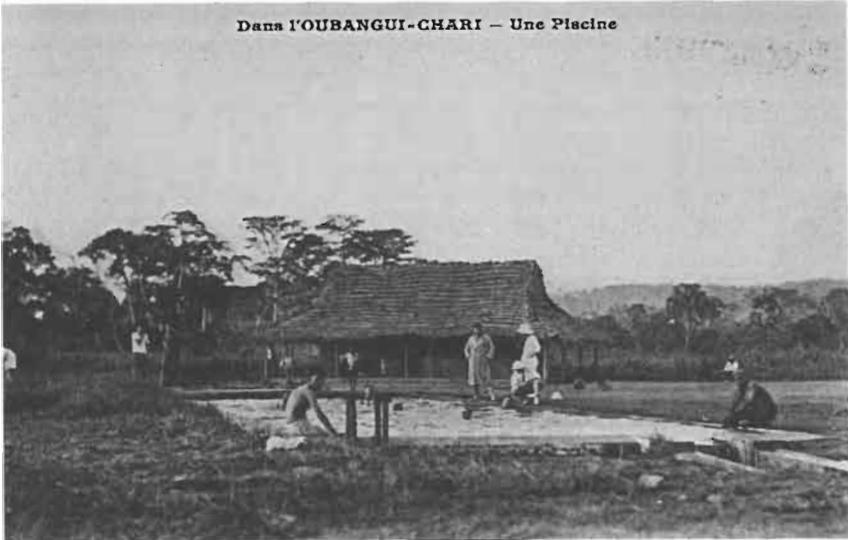
J.M. PICHAT à Bangui 1932

En 1932, des fonctionnaires coloniaux décidèrent de rentrer de Brazzaville vers la Métropole en camion, via Bangui et le Caire. A notre connaissance, cette expédition demeure la seule liaison directe de Brazzaville à Bangui par la route : entre Ouesso et Salo, le camion fut hissé sur une barge pour remonter la Sangha, cf. J.M. Pichat : "Brazzaville — Paris", (1933). L'auteur y expose la "Crise" (celle de 1929), aussi les espoirs légitimes permis par l'installation d'une base aérienne à Bangui :

"11 mars (1932). — Carnot, Boda, 234 kilomètres sans histoire dans notre journée.

12 mars. — Ciel bleu de victoire à six heures : 193 kilomètres seulement nous séparent de Bangui. Tout me semble gai et joyeux. Les nombreux villages qui s'échelonnent au long de la route ont un air de fête. Notre cuisinier, originaire de ces régions, renoue quelques connaissances. Oualikété (*le camion*) carbure comme une Hispano. A 11 heures, nous sommes arrêtés à Baiki (*Mbaiki*), poste militaire, par le très aimable capitaine de Pesquidoux dont le nom est lié à celui de l'Armagnac et M^{me} de Pesquidoux, hospitalité exquise et simple que nous ne savons oublier. Ils nous passent la consigne : nos amis de l'aviation, les Lenz et les Michel, nous attendent à 17 heures, au passage du bac (sur la Mpoko), 9 kilomètres avant l'arrivée. Après le déjeuner, nous visitons trop vite le poste commencé par les Allemands, continué par nous. Il est net, bien ordonné : les rues et la place ont des noms comme dans une bourgade qui se respecte. En route pour la dernière étape. Notre camion bat tous les records, Barberot arrive avec peine à établir sa moyenne à 47 kil. 7 à l'heure, arrêts et ravitaillement compris... et Renard, qui a fait le taxi, regarde par réflexe si aucun coigne ne pointe à l'horizon pendant les traversées des agglomérations.

Nous sommes justes au rendez-vous. Les voilà, ces vieux camarades Lenz et Michel, de la première aviation de Dakar, qui viennent ici, le premier de fonder, le deuxième perfectionner le premier centre d'A.E.F. A côté d'eux, leurs compagnes toujours courageuses et gaies. Nous passons le bac et les appareils photos sont braqués sur nous. Débarquement, accolade... et soudain derrière nous, éclate une fanfare. Ils ont amené en auto la fanfare de la Mission pour saluer notre arrivée, et musique en tête, en cortège de voiture, nous faisons une entrée joyeuse et triomphale à Bangui-Aviation. Le soir, je vous laisse à penser quelle belle tablée nous faisons !



Une piscine vers 1923.



La piscine du Bangui en Rock-Club en 1989.

Bangui :

Un quai au bord de l'Oubangui accessible six mois par an aux bateaux venant du Congo, le reste du temps aux baleinières et grosses pirogues remorquées depuis le seuil de Zinga. Trois grandes routes en éventail, œuvre du gouverneur Lamblin, drainent de ces quais du ravitaillement et les passagers pour le Tchad et le Haut-Oubangui vers le Nord, le Nord-Ouest, le Nord-Est : Fort-Crampel, Fort-Archambault, Lamy, Abécher, Bangassou, Zémio. Vers ce quai, elles apportent coton, caoutchouc, ivoire, bestiaux et travailleurs pour Brazzaville et l'Océan.

Entre ce quai et ces routes se groupent, grim pant à l'assaut de la colline, magasins, factoreries, hôtels, bâtiments administratifs. En haut, près des nuages, le Gouvernement, l'Armée et la Mission : c'est presque l'Olympe. Plus haut encore, Lenz et ses vaillants planent splendides.

Un gros centre de transit et de passage entre le bassin du Congo, celui du Chari et du Logone, celui du Nil même, "une plaque tournante" comme l'a judicieusement baptisé M. le Gouverneur Général Antonetti, voilà Bangui.

"Une plaque tournante", c'est un bien joli mot, mais, comme disent les gars Normands, "pour dire qu'il y a quelque chose à faire tourner, ça c'est autre chose". Pour l'instant, en dehors du trafic nécessité par les troupes du Tchad et le ravitaillement du Congo-Océan, il n'y a pas grand mouvement. Crise sur le coton ! Crise sur le caoutchouc ! Maladie du sommeil ! Mauvaise navigabilité des rivières ! Causes multiples, complexes, mais dont le résultat est certain et décevant, malgré les efforts de tous.

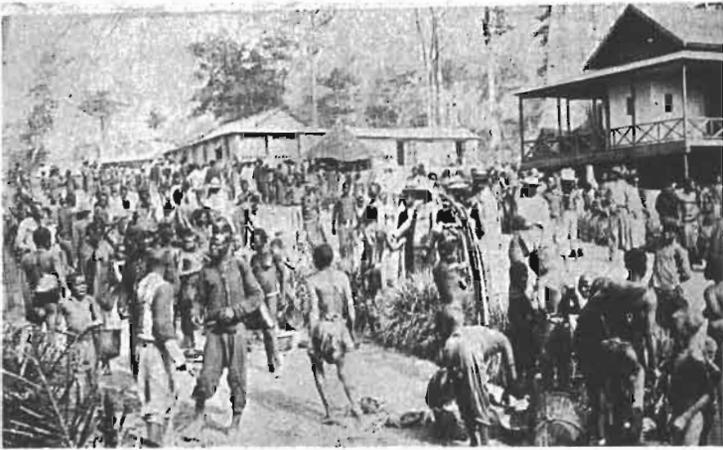
Pour nous consoler, visitons le bel ouvrage, fait par l'ami Lenz. En 1931, à son arrivée ici, nous avons voyagé ensemble sur "l'Asie" ; rien n'existait au point de vue aviation en A.E.F. Nos gouverneurs et nos généraux avaient compris l'impérieuse nécessité de ne pas se laisser dépasser par nos voisins dans ce domaine. Une phalange de héros... avaient montré le chemin. M. le Gouverneur Alfassa consacra bien des efforts à donner l'impulsion à ce mouvement. En véritable apôtre du Progrès, il fit dans les deux sens le trajet Brazza-Paris avec ce cher et regretté Goulette, pour donner l'exemple, mais c'est le capitaine Lenz qui, en butte à toutes les difficultés possibles, créa en dix mois le centre d'aviation de Bangui à la place du morceau de forêt mis à sa disposition. Et je vous ai décrit ce qu'est une forêt équatoriale !

Je renonce à décrire ce que sont les difficultés administratives de ces pays où chaque mandarin, de un ou quinze boutons, possède une parcelle d'autorité qu'il défend avec un acharnement maladif (forme administrative de la Congolite aiguë). Avec une énergie opiniâtre, Lenz vint à bout de la forêt et des mandarins. La forêt est tapie, sour-

Le marché,
cœur de la
ville.



En 1896.



*Vers
1907.*

*Vers
1922.*



noise et vaincue, loin de ces domaines. "Les autres", eux ne lui ont jamais pardonné son succès. Transposons un vieux proverbe arabe : "Les escargots bavent — l'aviateur plane". Ce qu'il a fait ! Une double rangée de beaux logements clairs, hygiéniques, spacieux, pour ses hommes, ses sous-officiers, ses officiers. Tout est pratique et élégant, lavabos, douches, salles de bain. Devant, de coquets jardins, des gazons verts, des fleurs. C'est de cette façon que par une dépense modique, on évite à l'Etat de nombreux rapatriements prématurés, de nombreuses journées d'hospitalisation, voire des décès ou épidémies ! C'est évidemment contraire au principe sacré qui veut que les bâtiments administratifs soient laids, tristes, sales, inconfortables et symétriques. Dans leur mess, les sous-officiers ont toutes les commodités, toutes les distractions possibles à bon compte. Séparés des logements par une murette ajourée et une route, à un angle du champ d'atterrissage, sont les hangars, les ateliers et les bureaux installés de la façon la plus moderne, outillés le mieux possible. On travaille activement à planter le terrain en "passe-palum" (*lire paspalum*), sorte d'herbe fine qui donne du tenant et de l'élasticité. A Fort-Archambault, Fort-Lamy, Brazzaville, de petits centres existent. Des terrains de secours sillonnent Lamy-Bangui. Il y en a à Abécher, à Bangassou, etc. Avant de rentrer en France prendre un repos mérité, Lenz va créer la base de Pointe-Noire. Il laisse Bangui à Michel qui perfectionnera l'ensemble. Faut-il ajouter que tous deux sont d'excellent camarades et que leurs épouses font partie de cette phalange de femmes coloniales d'élite qui comprennent que leur devoir est de partager la rude existence des leurs et d'apporter à la colonisation cet appoint inappréciable de finesse, de grâce, d'élégance et de bonté que la Française répand autour d'elle comme un parfum"(...)

Les abus de l'administration coloniale selon Marcel HOMET - en 1932

En 1934, un planteur de Lobaye, ruiné par la crise, décrit les difficultés de la vie et les abus de l'Administration coloniale dans "Congo — terre de souffrances" (1934). Il fut d'ailleurs condamné pour diffamation :

"Bangui... Capitale ! ...

Au sud de l'Oubangui-Chari se trouve Bangui, sa capitale, dont jadis une édilité intelligente sut prévoir l'avenir. Ses rues se coupent à angles droits. Bien alignés, manguiers et palmiers lui font de superbes avenues ombrées.

Toujours le
marché.



*En 1931 : il y avait
de bien jolies mar-
chandises.*



*Dans les
années
quarante.*

7 — BANGUI (A.E.F.) — Le Marché.



Le marché central d'aujourd'hui.

Jadis les administrateurs, des coloniaux qui voyaient clair, pouvaient travailler. Ceux d'aujourd'hui sont désormais submergés de paperasse. Les résultats mettent en évidence cette différence de méthodes.

Bangui est en effet, en même temps que la plus jolie ville de l'A.E.F., celle où la haute administration laisse actuellement le plus à désirer.

Ce n'est certes pas la faute des petits fonctionnaires qui gagnent peu et travaillent beaucoup. Mais il n'y a pas d'argent, leit-motiv qui revient chaque fois qu'un travail s'avère indispensable.

Les filtres municipaux, jamais nettoyés, jamais remplacés, sont à ce point encrassés qu'ils laissent passer toutes les impuretés, et que les Européens sont contraints de filtrer une seconde fois l'eau que la fontaine municipale distribue au centre de la ville.

L'hôpital européen est tellement bien aménagé, son personnel si bien fourni en infirmiers et moyens thérapeutiques, que dernièrement, deux femmes blanches étant venues à accoucher en même temps, l'une épouse d'un fonctionnaire, fut délivrée à l'hôpital par le médecin traitant, l'autre, simple compagne d'un commerçant, devant accoucher chez elle, avec l'aide de voisines.

— C'est comme à Libreville, me dit quelqu'un à qui je contais cet épisode, où le médecin est contraint de se rendre, la nuit, chez les habitants voisins de l'hôpital, pour emprunter leurs lampes à essence, l'électricité, dont l'hôtel du gouverneur est abondamment pourvu, n'étant pas mise à la disposition du service de santé.

Il faut également visiter, lorsqu'on est à Bangui, les abattoirs municipaux. C'est une infecte bâtisse, où la viande pourrie voisine avec la "barbaque" tuberculeuse.

Et il n'est point besoin d'aller à Chicago pour trouver des "bootleggers", Bangui se charge d'en procurer à qui que ce soit en A.E.F.

Depuis la crise, en effet, le chômage est terrible dans toutes les villes congolaises. Tant de Sociétés ont fait faillite, tant de colons ont été expulsés ou sont morts, que des milliers de travailleurs sont sur le pavé.

Désaxés, accoutumés à ce que notre civilisation a de plus nocif, ils ne veulent pas retourner dans leurs villages. Ils préfèrent rester dans le "no man's land" qui entoure les cités, où ils vivent des innombrables rapines qui désolent les Européens de la contrée.

Tristes résultats, hélas, de cinquante ans d'une "colonisation" que l'on vient de fêter pompeusement en Sorbonne !

Il y a là, autour de Bangui, quelque cinq ou six mille hommes sans travail qui ne gagnent pas un sou, et cependant vivent avec femmes et enfants. Sarahs, Sangos, Baghirmis, Haoussas, Bas-Congo, Loangos... Toutes les races et toutes les langues. Une Babel !

Sont-ils heureux ? Oui ! Ils ne travaillent pas. Leur seule occupation consiste à déguster "l'arrégui", cet alcool indigène dont on vend, à Bangui même, plusieurs tonnes par mois, bien que la fabrication en soit formellement interdite.

L'arrégui est un alcool de manioc. Je ne décrirai pas ici sa préparation qui est assez compliquée. On en trouve en tous cas chez tous les noirs de la région. Les principaux fabricants sont les femmes des tirailleurs et des miliciens, qui sont précisément chargés de dépister cette contrebande. On comprend aisément que jamais l'administration ne puisse mettre la main sur ces dignes industriels.

Et cependant ! Tout Européen habitué au pays peut à volonté, la nuit, dans toutes les paillotes entourant Bangui, voir ce poison couler à flots.

L'administration organise chaque semaine environ, des rafles qui restent toujours sans effet.

L'administrateur-maire fait prévenir par son clerc, noir, le commissaire, lequel avertit son sergent, noir.

Une heure après, dûment avertis, tous les contrebandiers et distillateurs clandestins s'empressent de porter leur stock dans les maisons des miliciens et des tirailleurs, qui participent à l'opération de police.

Naturellement on ne trouve rien. Mais comme il ne faut jamais revenir bredouille, on "emballe" tous les travailleurs des petits colons, des commerçants à leur compte. Ceux-ci ne peuvent que se plaindre. La vérification de l'identité des travailleurs suffit à expliquer ces arrestations.

Il n'y a pas d'argent. Les prestations en nature sont insuffisantes et cependant des travaux sont urgents. Aussi les indigènes arrêtés sont gardés pendant trois ou quatre jours durant lesquels on leur fait exécuter tous les travaux administratifs en cours.

Puis on reconnaît leur sincérité, et on les relâche. Ce qui est un moyen d'exécuter à peu de frais les travaux indispensables.

Pendant ce temps, les colons et commerçants arrêtent leur travail, faute d'ouvriers. A la fin du mois il y a des palabres, les indigènes ne voulant pas admettre qu'une injuste arrestation les prive de leur salaire, alors qu'ils ont travaillé pour l'administration. Par contre, les colons, qui ont perdu de l'argent, refusent énergiquement de régler les jours d'absences.

On va devant l'administrateur-maire, juge de simple police, seul compétent pour régler ce différend. Et les employeurs sont condamnés à payer : "Les ouvriers arrêtés ayant dû interrompre leur travail par un cas de force majeure".

*La direction
de la société
"La Mpoko"
à Bimbo, en
1906*



Le commerce.

Un magasin vers 1912.

*Une société
commerciale
vers 1920.*



Seulement les bons nègres se sont vite rendu compte de l'avantage qu'ils peuvent tirer de ces arrestations. Aussi celles-ci se multiplient-elles, du moins en théorie, car il est impossible aux commerçants de savoir si leurs ouvriers ont été ou non arrêtés, l'administration ne faisant jamais figurer au registre d'écrou de la prison les noms des prisonniers temporaires.

Aussi, lorsqu'un noir a envie de se reposer pendant quelques jours, il guette le moment d'une rafle, ne se rend pas au travail, y retourne quelques jours après.

— J'ai été arrêté.

Lassé, sachant qu'il sera condamné, l'Européen paie. Mais jamais les travailleurs de "grosses Sociétés" ne sont, eux, jetés en prison.

Il est des grâces d'État"(...)

Bangui vu par l'écrivain ethnologue Michel LEIRIS en 1932

De 1931 à 1933 Michel Leiris accompagna de Dakar à Djibouti en tant que "secrétaire-archiviste" et d'enquêteur-ethnographe une mission ethnographique et linguistique dirigée par Marcel Griaule. Sa traversée de l'Oubangui-Chari, de Gamboula à Bangassou, en mars 1932 n'est décrite qu'en quelques pages dans son ouvrage "l'Afrique fantôme". Bangui visiblement n'a pas inspiré cet auteur ; il n'en dit que quelques mots, s'attardant sur ses obsessions personnelles :

"9 mars.

Paysage vert anglais, extrêmement boisé (...)

Plus de fagots devant les portes, mais de grands tambours de bois en forme de vaches, très usés.

Les femmes et les enfants nous lancent toujours de beaux saluts militaires. Les femmes et les fillettes, presque toutes, portent leur charge à l'aide d'un bandeau qui leur passe sur le front. Lorsqu'elles se trouvent en sous-bois, à côté d'une grande termitière et dans la lumière verte, elles ont l'air de religieuses ou de fées.

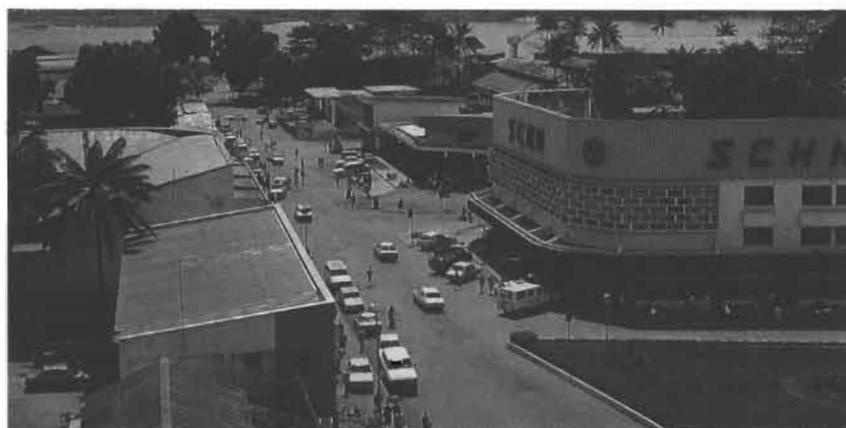
Bangui. Tous les empoisonnements de la civilisation. Une jolie maison est à notre disposition. Si propre et si jolie qu'immédiatement tout se complique et que ce n'est qu'après de longues tergiversations que je trouve un coin où je ne suis pas trop obsédé.



Un immeuble commercial moderne.



Un ensemble commercial moderne.



Le quartier commercial qui a pris la place de l'ancien Fourneauville.

10 mars.

Grosse tornade durant toute la fin de la nuit. Torrents d'eau, tournant ce matin au crachotis. Je m'accoutume à la villa, trouve même quelque agrément à disposer d'un placard, qui me permet de ne rien laisser traîner. J'ai toujours aimé l'ordre. C'est du reste une des raisons pourquoi me plaît ce qu'il est convenu d'appeler "sauvagerie". Je pense aux panoplies si correctes des Somba, aux beaux greniers compris dans une enceinte circulaire des Kirdi de Mora, aux cases si vernissées des Moundang. Admirable netteté des gens nus. Absolue correction de leur port, auprès duquel tout ce qui est habillé fait rapin ou voyou. Quelle affreuse pagaille que nos civilisations !

Visites habituelles au gouvernement ; nouvelles diverses telles que : scandale du service de la trypanosomiase, dont le directeur passe en conseil d'enquête pour répondre des nombreux cas de cécité provoqués par son traitement ; prochaine restitution de Fort-Archambault au Tchad (plus besoin de main-d'oeuvre, puisque le Brazzaville-Pointe Noire est terminé). Entre augures, on nous apprend qu'il est plus facile de faire des routes en A.E.F. qu'au Cameroun, car en A.E.F. il n'y a pas de S.D.N. (*Société des Nations*) et les quinze jours réglementaires de prestation peuvent être sans inconvénient outre-passés.

Un radio de près de deux pages annonce la mort de Briand, qualifié d'"apôtre de la paix".

Visite au beau-fils d'un homme que je connais (collectionneur russe ruiné par la révolution). Je lui ai fait remettre par Larget, lors de son passage à Bangui, une lettre que m'avait confiée sa mère. Type assez "tueur", mais sympathique, vivant isolé dans sa concession à plusieurs kilomètres du centre. Voilà cinq ans qu'il n'est pas revenu en Europe et il n'a guère envie d'y rentrer. "Si je rentrais, je serais un gueux ; ici, je suis un sultan", dit-il. C'est lui qui s'est chargé du transport de notre bateau. Larget devra attendre à Bangassou, car le bateau, paraît-il, n'a pas encore quitté Archambault.

11 mars.

Déjeuner au bord du fleuve, chez le beau-fils en question. Sur l'autre rive, le Congo belge et la forêt, très opaque. On plutôt non : en ce point précis, une île internationale ni française, ni belge, dans laquelle, il y a un ou deux ans, un Anglais poursuivi pour meurtre d'un Européen a pu tenir (en chassant et grâce à des ravitaillements nocturnes) toute une année avant d'être arrêté.

Le maître de maison possède une scierie, des chaloupes métalliques, toute une écurie de voitures et de camions. On boit sec sous sa

vérandah couverte de tôle. Sa femme, une Arabe du Tchad — jaune et fiévreuse — est très jolie. Enveloppée dans une pièce de velours noir de traite, elle a l'air d'être en robe du soir. Accroupie devant l'entrée d'une case, elle mange avec une autre femme. Pour dire bonjour, elle se lève et tend le poignet — non la main, souillée par la mangeaille. L'amphitryon viendra dîner chez nous demain.

12 mars.

Mal dormi, toujours sans pyjama. Climat quand même envahissant. Il doit être plus facile ici qu'ailleurs de tourner au colonial, ventru ou bien maigre et blafard, ainsi qu'on en rencontre dans les rues, allant à pied ou affalés dans des pousses.

Je viens à peine de m'habiller qu'arrive l'amphitryon d'hier. Il s'excuse, alléguant l'amnésie coloniale, cette amnésie que neuf mois de quinine nous permettent déjà d'expérimenter. Il ne peut venir ce soir, ayant déjà une invitation qu'il avait oubliée. Encore un accroc, d'autre part, pour notre bateau : la route est coupée entre Archambault et Bangui ; notre amphitryon vient d'en recevoir la nouvelle ; c'est un de ses camions qui a défoncé un pont. Nous sommes bloqués nous-mêmes, l'accident ayant eu lieu entre Bangui et Sibut, c'est-à-dire sur une portion de route que nous sommes obligés d'emprunter.

Déjeuner improvisé. Ancien chasseur professionnel, notre hôte connaît tous les "desperado" de la région. Histoires et noms défilent, où les gens qui vivent selon la norme n'ont pas toujours le plus beau rôle. Nos armes sont regardées avec intérêt, presque avec amour. Tout à l'heure, notre hôte de midi (que Lutten et moi sommes allés voir chez lui, pour lui annoncer notre départ de demain, brusquement décidé) a commenté de même un catalogue américain d'engins de pêche. A déjeuner, nous lui avons montré, en même temps que les armes, les plans de notre bateau. Chez lui, ce soir, sa femme arabe s'affairait à la recherche d'un veston, vêtue d'une combinaison blanche et le bas du corps serré dans son morceau de velours noir. Accusé du vol du veston, le boy tremblait devant les poings du maître...

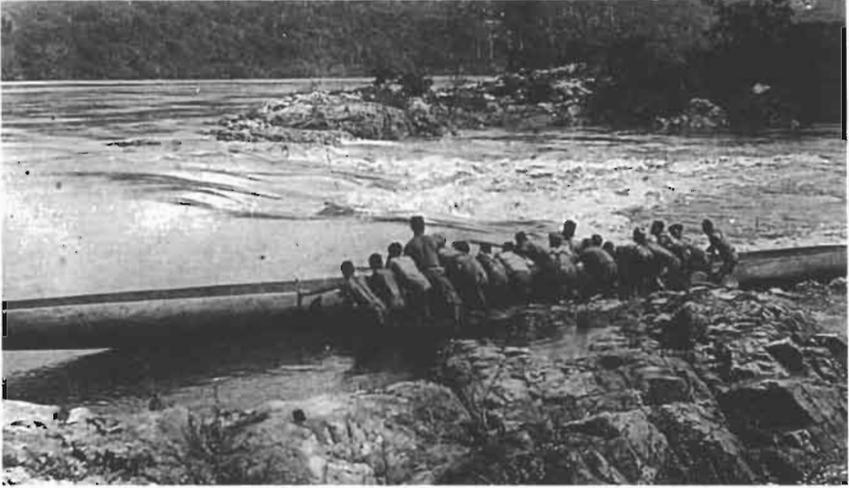
Je n'ai jamais senti aussi bien l'humanité profonde des livres de Conrad et surtout du "Cœur des ténèbres".

13 mars.

Ce matin, départ. D'un des orteils du pied droit, je m'extirpe une étrange purulence. Je ne m'aperçois qu'après qu'il s'agit simplement d'une chique. Aidé du marmiton, j'en extirpe une autre du même doigt.

Au revoir à notre ami chasseur, qui me remet une lettre pour sa mère. La missive n'arrivera que dans quelque dix mois. Mais ces commissions dont on se charge entre voyageurs, bien que plus longues que les courriers normaux, ont leur valeur. Une lettre est plus vivante quand on la donne à un messager. Elle n'est pas tuée par le timbre, les cachets de la poste. C'est comme si celui qui l'avait écrite la remettait au destinataire de la main à la main.

Nous roulons vers Fort-Sibut. Campagne maigre, villages rares, gens pauvres, l'air pas bien portants. Deux accrocs : un amortisseur cassé qui bloque tout à coup l'un des freins, puis le pneu avant droit éclaté. Cela du reste ne nous retarde guère et ne nous empêche pas d'atteindre Fort-Sibut" (...)



En pirogue, ce n'était pas toujours facile.



Pour arriver à Bangui.

Cependant, vers 1900, on pouvait disposer de pirogues confortables.



En baleinière, vers 1907, c'était encore mieux.

Chapitre VIII

Les débuts de l'aviation à Bangui 1929-1939

Premiers aviateurs à Bangui en 1925-26

Après enquête de J. Cantournet, il semble bien que le premier équipage qui se soit posé à Bangui en provenance d'Europe soit l'équipage belge composé d'Edouard Thieffry, Léopold Roger et Joseph de Bruycker. É. Thieffry, dans son ouvrage "En avion de Bruxelles au Congo Belge" (1926), décrit ainsi son escale à Bangui où il arrive le 14 mars 1925 :

"Je passe à Roger un billet lui indiquant que Banghi se trouve de l'autre côté de cette montagne.

En effet, comme nous en franchissons la crête, voilà qu'à nos yeux s'épanouit un vaste amphithéâtre dont la courbe argentée du fleuve marque le fond.

Dispersées en éventail à flanc de coteau, les jolies constructions de Banghi ponctuent en blanc et rouge le vert sombre de la végétation luxuriante qui maintenant envahit la montagne et la plaine sur les deux rives.

Les avenues, symétriquement tracées, qui divisent l'agglomération, tout comme les routes qui s'en échappent pour se faufiler sous le dôme de verdure, se dessinent en vermillon criard révélant, de plus en plus dense, le minerai de fer à fleur de sol.

Dans la partie concave de la boucle du fleuve, un énorme banc de sable s'allonge au pied d'un petit groupe de constructions européennes au milieu desquelles flotte un drapeau belge. C'est notre poste de Zongo.

De part et d'autre, plusieurs groupes de huttes indigènes semblent révéler que différentes peuplades ont érigé là des villages gravitant dans l'orbite de ce centre important.

L'aérodrome, marqué au centre d'un rond à la chaux, nous apparaît comme taillé à l'emporte-pièce dans la profonde forêt.

Dans un des coins du grand carré, le grouillement de points blancs et noirs nous indique que nous sommes attendus.

Roger a quelque peine à se poser sans accident en raison de la hauteur des arbres qui forment la lisière de la plaine. Les roues ne touchent le sol qu'après le rond et l'avion s'arrête à quelques mètres seulement de la muraille arborescente qui forme l'autre côté du carré (...)

Bangui, d'ailleurs, nous offre toutes les ressources d'une petite ville (...)

Le jardin municipal nous fournira légumes et fruits, tandis que le marché indigène nous procurera d'excellents poissons pêchés dans le fleuve ou bien des chèvres, poules et canards, produits de l'élevage de la population qui habite les villages environnants.

De nombreux magasins, bien achalandés, nous offriront tout ce que nous pouvons désirer comme boissons, conserves et menus accessoires de la vie quotidienne.

Une banque m'avancera l'argent qui commence à me manquer.

Le Cercle possède une bibliothèque judicieusement tenue à jour.

La température me paraît beaucoup plus supportable que sur les bords du Chari.

Bref, tout concourt à transformer en agréable villégiature ce séjour imposé par les circonstances à nos impatiences (...)

Pendant notre séjour sept tornades éclatèrent avec une violence telle qu'à un moment donné, la queue de notre avion rompit ses amarres et se détériora légèrement en retombant brutalement sur le sol, après avoir été soulevée par une rafale.

Ces tornades sont vraiment impressionnantes. Ici elles viennent presque toujours du nord, descendant très exactement le cours du fleuve.

Le nuage bas, qui roule ses volutes noires entre les sommets des crêtes marquant la vallée, arrive, poussé par un vent violent et mugissant qui écrase l'ondulante chevelure de la forêt frémissante, lui arrachant feuilles et branches que la tourmente emporte en sarabandes effrénées.

Les éclairs illuminent le vaste ciel presque sans interruption et les coups de tonnerre plaquent le fracas de leurs accords au milieu de l'infamale musique dont l'atmosphère s'emplit.

Un déluge d'eau s'abat au passage de la nue, mais tout de suite le vent tombe, la cataracte se transforme progressivement en pluie normale, des éclaircies de bleu trouent le nuage qui, de noir, a passé au gris.

Encore quelques gouttes d'eau.

La tornade a passé (...)

Plus j'avance dans mon voyage, plus j'acquiesce la conviction qu'en Afrique, le développement intensif de la navigation aérienne est de nature à révolutionner l'aspect de la vie coloniale (...)

Jeudi 2 avril. Ce matin-là Banghi s'éveilla bien longtemps avant l'aube.

Il y a, en ce poste, cent cinquante Européens desservis par une dizaine d'automobiles qui commencèrent, dès 4 heures du matin, une navette ininterrompue entre la ville et l'aérodrome (...)

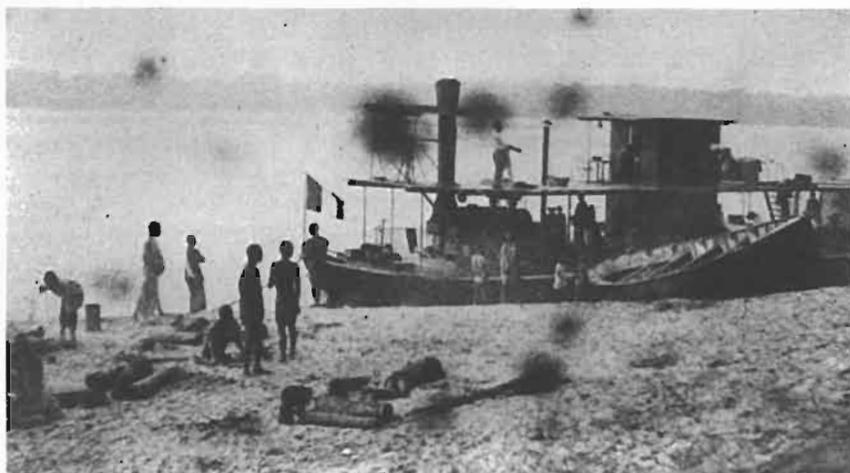
Enfin, la morsure de l'air sur nos ailes arrache nos roues à la glèbe, et nous passons de justesse au-dessus de la cime des arbres, malgré nos mille deux cents mètres d'élan" (...)

L'année suivante en novembre 1926, Bangui assista au premier "amerrissage" sur l'Oubangui de l'hydravion piloté par le lieutenant de vaisseau Bernard (1927) qui l'évoque ainsi dans "En hydravion au-dessus du Continent Noir" :

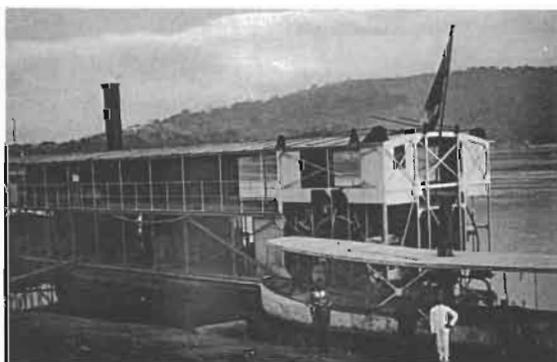
"Venant de Fort-Archambault et du Bahr-Sara, les accidents de terrain s'accusent, la pluie fait son apparition et en sortant d'un grain, vers midi, nous apercevons une ligne d'argent droit devant nous : l'Oubangui. L'Oubangui ! Nous sommes au cœur de l'Afrique.

On m'a fait une description terrible des rapides de Bangui. Mais je ne suis pas inquiet. S'ils sont aussi dangereux qu'on le dit, j'espère bien que nous les verrons d'en haut et que nous réussirons à nous poser en amont ou en aval. Les personnes qui n'ont jamais volé se figurent très souvent que l'aviateur est un aveugle qui ne peut arriver à distinguer ce qui se trouve au sol et pourtant quel plus beau poste d'observation que la coque d'un hydravion à quelques centaines de mètres d'altitude !

Nous survolons donc les fameux rapides, assez peu impressionnants et nous nous posons à quelques centaines de mètres en aval, sur un fleuve énorme, sale et à fort courant. L'appareil est amarré en face du cercle. Les arbres de ce pays commencent à devenir gigantesques. Nous approchons de la forêt équatoriale. Accueil chaleureux. Mais que de travail sur l'appareil !" (...)



Le vapeur Antoinette, de la N.A.H.V., la Hollandaise, connue en R.C.A. par sa filiale, l'Ouhamé-Nana. Ce vénérable bateau, photographié en 1892, représentait alors le comble du luxe en matière de transport fluvial.



En 1912, on trouvait beaucoup plus gros. Le steamer Bangui.



Les installations portuaires étaient encore rudimentaires en 1903.

Extraits de presse 1929-1935

Situé au cœur du continent africain, Bangui aurait pu jouer le rôle de plaque tournante des réseaux aériens. Ce rôle apparut entre les deux guerres mondiales, alors qu'on ne pouvait sauter aucune étape et que Bangui apparaissait comme une escale obligatoire aussi bien pour les liaisons entre Paris et Madagascar qu'entre la Belgique et le Congo Belge.

En dépouillant le "Bulletin du Comité de l'Afrique Française", on retrouve un écho de cette épopée qui vit, après combien de raids aventureux et de tentatives ratées, l'installation de lignes aériennes régulières :

— En 1929, dans le n° 3, "Les ailes africaines" annoncent l'échec de l'avion "Général Laperrine" parti de Paris en octobre 1928 sous la conduite du lieutenant Marie, arrivé le 1^{er} novembre à Bangui par le Sahara et le Tchad et qui s'est abattu au Congo belge.

Ce journal relate également le raid de 30 000 km d'une anglaise Lady Bailey à travers l'Afrique : Londres - Le Caire - Le Cap - avec deux étapes, Coquilhatville (devenu Mbandaka) - Bangui en 4 h 30 et Bangui - Fort-Archambault en 4 h 50 - Dakar - Casablanca - Londres au cours de l'année 1928.

— En 1931, n° 4 : Dans sa préface au livre du capitaine-aviateur Marie : "Le Congo à six jours de Paris" (1931), le Gouverneur Général Antonetti évoque les changements qu'apportera l'avion mettant l'Afrique en liaison étroite avec la Métropole : "la lettre ne cheminera plus, elle volera. Le blessé ne frôlera plus solitaire, la mort loin de tout secours : l'avion ira le déposer dans le lit blanc de l'hôpital... Ah ! Untel ! je dînais avec lui avant hier à Paris ! Les blancs de Bangui entendront un jour cette parole" (...)

Le capitaine Marie avait quitté Villacoublay le 15 octobre 1928 pour reconnaître la future ligne France-Madagascar. Sa mission interrompue par un accident irréparable à Luluabourg, il organise l'infrastructure du tronçon Paris-Nguigmi de la future ligne France-Congo ; 44 terrains furent ainsi choisis et délimités.

— En 1931, n° 5, évocation du Raid France-Congo-Madagascar transportant, début 1931, comme passager, M. Alfassa, Secrétaire Général du gouvernement général d'A.E.F. Brazzaville fut atteint en huit jours via Paris (14 mars) - Oran - Regan - Niamey - Fort-Archambault (2 jours de révision) - Bangui (21 mars) - Coquilhatville.

— En 1932, le n° 6 évoque le raid du capitaine Goulette : Paris - Le Cap en 4 jours via Niamey - Douala - Libreville - Pointe-Noire.

L'article souligne l'énorme avantage de la ligne côtière sur l'itinéraire Tchad-Bangui en raison de la population élevée et de l'activité économique croissante sur la côte. Le journaliste souligne : "Croit-on que la correspondance du fonctionnaire de Bangui, des militaires du Tchad que l'on ne négligera pas d'ailleurs, puisse alimenter un jour une exploitation aérienne régulière ? Pendant de longues années, les lignes aériennes ne paient pas leur frais, espère-t-on que la ligne France-Bangui fasse exception à la règle ? Le prix de l'essence dans les ports est actuellement de 2 F 50 contre 4 et 5 F à Bangui et Fort-Lamy" (...)

— Dans les "Renseignements coloniaux" n° 2 (1932), il est indiqué : "Depuis le 4 décembre 1931, l'AEF a pour la première fois vu voler ses propres appareils. L'escadrille militaire de Bangui, future grande gare aérienne de l'Afrique Centrale, a commencé ses vols, réalisant la première liaison militaire Bangui-Brazzaville. Le grand aéroport de Bangui est pour ainsi dire achevé. L'Oubangui-Chari possède 15 terrains d'atterrissage. Enfin pour donner à nos aviateurs les renseignements météorologiques nécessaires à leur sécurité, une première station dotée d'instruments modernes fonctionne à Bangui sous la direction d'un ingénieur météorologiste, chef de service pour toute l'AEF" (...)

— En 1932, n° 7. Relation du raid de l'équipage Costes - Schneider, parti de Marseille le 17 février - Le Caire - Khartoum - Fort-Archambault - Bangui (23 mars) - Nguigmi - Bilma - Tunis - Alger.

— En 1932, n° 11. "Bangui est la plaque tournante qui reçoit ou dirige le trafic aboutissant vers le Congo Belge, vers le Moyen-Congo et enfin vers Madagascar, aboutissement naturel de la ligne. Nos positions du Centre Africain sont le carrefour obligatoire de toutes les futures lignes commerciales transafricaines" (...)

— Le n° 11 de 1933 annonce et le n° 10 de 1934 relate la "Croisière Noire aérienne". Une escadre aérienne de 30 appareils (Potez de série) a parcouru "20 000 kilomètres sans cesser de survoler des régions placées sous l'égide de la France : Istres - Rabat - Adrar - Niamey - Fort-Archambault - Bangui et retour via Dakar - Tunis - Alger.

Le désert est bien dompté ; la voie aérienne des colonies françaises d'Afrique est définitivement ouverte : voilà quelle est la véritable signification de la croisière noire... C'est avec une stupéfaction profonde que les populations noires... ont vu planer dans le ciel les mystérieuses machines volantes des Blancs... Grâce à l'avion... les barrières seront abattues ; ce jour-là notre civilisation aura fait un grand progrès en s'insinuant partout... L'avion sera en Afrique l'instrument de paix par excellence et le symbole du rapprochement, de l'union entre les peuples" (...)

— En 1934, n° 10. “Le tronçon Alger - Congo a été confié en régie directe au commandant Dagnaux doté d'un trimoteur colonial Marcel Bloch (*le futur Marcel Dassault*). Le premier voyage fut accompli en juin” (...)

— En 1935, n° 2. “Le commandant Dagnaux poursuit une expérience en régie sur la ligne Alger - Brazzaville : 5 jours 1/2 pour aller d'Alger au Congo, 4 jours au retour” (...)

La même année, n° 7, “Pendant ce temps le commandant Dagnaux poursuit l'exploitation de sa Régie d'Air-Afrique. Avec le service tel qu'il fonctionne actuellement, le voyageur peut aller jusqu'à Brazzaville en partant de Paris le vendredi matin et être de retour 7 jours 1/2 après, soit le vendredi suivant pour dîner” (...)

Toujours en 1935, n° 10. la chronique de l'Air relate : “En liaison avec nous, les Belges ont organisé un service aérien qui relie en trois jours Bruxelles à Léopoldville et qui fonctionne tous les quinze jours en alternance avec la ligne d'Air-Afrique” (...)

En fait jusqu'à la seconde guerre mondiale, les voyages aériens devaient rester aussi coûteux qu'aléatoires sinon risqués. D'ailleurs, en mars 1935, le gouverneur général de l'AEF Edouard Renard et sa femme trouvent la mort dans un accident d'avion à Bolobo (Congo belge) en pleine forêt équatoriale alors qu'ils se rendaient de Brazzaville à Bangui.

Une base aérienne en Afrique Noire à Bangui

Un article récent de Madame Simone Pesquies-Courbier (1986), évoque l'histoire de la base aérienne de Bangui :

“L'édification et le développement de la base.

C'est le décret du 19 février 1929 qui décide la création de bases aériennes en Afrique Equatoriale Française. Bangui, capitale de l'Oubangui-Chari est choisie à cause de sa situation au cœur de l'AEF. Le parc n° 34 va être mis en place au cours de l'année 1930 à proximité du terrain d'aviation extrêmement précaire, utilisé dès 1926. En 1931, la première escadrille d'AEF (en fait une demi-escadrille), s'installe sur le terrain de Bangui. Dotée de Potez 25 à moteurs Lorraine de 450 CV, elle effectue ses premiers vols en octobre 1931.

Ses missions sont diverses : liaisons de commandement et de service au profit des divers postes d'AEF, relevés de photographies, reconnaissances de terrains jalonnant les grands axes de pénétration,



Les installations ne s'étaient guère améliorées en 1907.

Dans les années quarante, le port avait déjà des aménagements en dur pour recevoir le plus beau des vapeurs de l'époque, l'Alphonse Fondère.



Et maintenant, le port moderne.

surveillance du territoire et, à partir de 1934 où arrive un Potez sanitaire, évacuation des malades et blessés.

En 1935, existe à Bangui une escadrille à deux sections d'avions légers et une section d'avions lourds, comprenant : 9 Potez 25, 3 Potez 29 et 3 Bloch 120 tous étant des avions de transport.

Parallèlement, les installations techniques indispensables sont construites et s'étoffent au fur et à mesure que la base prend de l'importance. Il existe dès 1932 un hangar pour les avions, un magasin technique, une section photographique, un garage, un groupe électrogène, des bureaux. Plus tard, seront édifiés une infirmerie, deux mess, un atelier de mécanique permettant de réviser sur place les moteurs.

Avant la Seconde Guerre mondiale, le personnel européen est composé de cinq officiers, une cinquantaine de sous-officiers. 250 tirailleurs Saras (originaires du Tchad) assurent la défense de la base et l'entretien des installations, en particulier de la piste.

La vie quotidienne

Cette période n'est séparée de la nôtre que par moins de 60 années. Elle semble pourtant plonger ses racines dans un très lointain passé. Un ancien officier-mécanicien rapporte qu'en 1932, il a mis 50 jours pour rejoindre Bangui. Parti de Bordeaux, il arrive au port congolais de Matadi, rejoint Léopoldville par chemin de fer, traverse le Congo pour atteindre Brazzaville. Ensuite il parcourt sur une pinasse à fond plat, qui remonte péniblement les courants du Congo puis de l'Oubangui, les 1200 km qui le séparent de Bangui. Ce très long voyage donne une idée des difficultés de ravitaillement en matériel de toutes sortes pour l'équipement et le fonctionnement de la base aérienne.

Très peu de familles européennes vivent là. On n'en compte qu'une vingtaine en 1938. C'est qu'elles sont confrontées à de nombreux problèmes : ravitaillement, manque de confort, maladies, scolarité des enfants, isolement... Peu à peu cependant, une certaine organisation améliore leur sort. Des cases spacieuses sont construites. Après des essais infructueux, un jardin potager fournit des légumes frais. Une bananeraie et une orangerie sont plantées. Grand sujet de préoccupation : la centrale électrique, vieux moteur de camion entraînant une dynamo trop faible pour obtenir autre chose qu'une pâle lumière entre vingt et vingt deux heures.

Les réalisations de l'escadrille dite de Bangui

Pays de forêts au Sud et de savanes au Centre et au Nord, l'Oubangui-Chari, comme la plupart des pays Africains, n'est exploré que dans ses grands axes. De 1931 à 1935, l'escadrille reconnaît donc systématiquement le pays et fera de nombreux relevés photographiques. Il en sera de même pour le Tchad. A partir de 1933, est organisée

annuellement une mission de reconnaissance et de recherche de terrains d'aviation éventuels au Tibesti, dite "mission Tilho". Les préparatifs, l'exploitation des résultats en font un des voyages d'exploration, les plus importants de l'année. Celui de 1938 connaîtra bien des péripéties. Il doit passer par la face est et nord du Tibesti, itinéraire qui n'a jamais été emprunté. Il est prévu sur le terrain de Dirkou-Bilma un grand rassemblement d'avions venant, outre de Bangui, d'A.O.F et d'Algérie, ceci à la date du 1^{er} février 1939. Un détachement de trois Potez 25 quitte donc Bangui le 27 décembre 1938. Au cours du périple, l'un des appareils perd son hélice et réussit néanmoins à atterrir dans la vallée d'un oued à sec. Les deux autres appareils gagnent Bardaï, dans le Tibesti. On procède au sauvetage de l'équipage accidenté avec un convoi de chameaux. Les deux sous-officiers de l'avion restent sur place, démontent l'appareil et assurent la récupération de tout ce qui peut se transporter à dos de chameaux. La caravane mettra trois mois pour regagner Fort-Lamy ! Pendant ce temps les deux Potez poursuivent leur mission et sont exacts au rendez-vous du 1^{er} février 1939 à Dirkou-Bilma. Ils y seront seuls, le contre ordre annulant le rassemblement n'ayant pu leur parvenir à cause des liaisons radio défectueuses. Toutes les missions n'ont pas connu certes de péripéties semblables. Il n'en demeure pas moins qu'elles accomplissaient de véritables explorations, découvrant des itinéraires qui n'avaient jamais été relevés avec tous les dangers qu'implique une tâche semblable.

A partir de 1935, des reconnaissances sont méthodiquement accomplies sur les confins du Soudan et de la Libye. Lorsque les tensions précédant la Seconde Guerre mondiale s'accroîtront, cette surveillance sera permanente, en liaison avec les groupes nomades qui patrouillent le long des frontières.

En 1938, une liaison aérienne directe est établie entre l'Oubangui-Chari et le Cameroun (Bangui-Douala). Outre ces missions exceptionnelles, l'escadrille assure les liaisons entre les divers postes essaimés sur le territoire, postes pour lesquels ont été construits des terrains de fortune, ainsi que les évacuations sanitaires. Cette unité prend le nom d'escadrille mixte d'AEF en mars 1939. Dissoute à la mobilisation, il ne reste plus à Bangui que des éléments d'aviation sanitaire et de liaison, trois détachements ayant été respectivement affectés à Douala (Cameroun), Fort-Lamy (Tchad), Pointe-Noire (Congo).

C'est en août 1940 que la base aérienne de Bangui se rallie au général de Gaulle. Durant toute la guerre, elle assurera diverses missions, avec des moyens croissants en hommes et en matériel : révisions et réparations des moteurs au profit des détachements et stockage de matériel. Elle jouera en outre le rôle de base escale pour les liaisons avec la Syrie établies en 1942, Alger et Madagascar en 1944 et sera chargée de former le PN (Personnel Navigant) de l'aviation

F.A.F.L. (Forces Aériennes Françaises Libres) et de surveiller les lignes stratégiques aériennes : Fort-Lamy, Brazzaville et terrestres : Bangui-Douala.

Ainsi en moins de dix ans, la base de Bangui se développe jusqu'à devenir un des pivots de l'infrastructure aérienne française en Afrique Noire. Dans le cadre de la réorganisation générale de l'Armée de l'Air, elle deviendra en 1947, base escale n° 171 et poursuivra ses missions jusqu'en 1965".



"Le pied la route" vers 1900.

Pour sortir de Bangui.



On appelait cela un pont en 1906.



On avait, en 1900, des moyens de transport déjà sophistiqués.

Chapitre IX

Bangui entre 1933 et 1939

Une mission d'enquête parlementaire - R. SUSSET en 1933

Le député de Paris Raymond Susset intitule modestement son rapport d'enquête parlementaire : "La vérité sur le Cameroun et l'Afrique Equatoriale" (1934). Deux points retiennent son attention :

D'abord les installations et les liaisons aériennes :

"J'ai visité toutes ces installations. Elles sont convenables. Je dois une mention particulière au centre de Bangui qui a fort belle allure et que des crédits bien modestes suffiraient à rendre parfait. Je signale en passant que l'Administration civile ne s'est occupée en rien de ces constructions et de ces aménagements. Aussi, les bâtiments tranchent-ils très heureusement sur de nombreux bâtiments administratifs ou sociaux, c'est-à-dire qu'ils sont exactement construits et aménagés en vue de l'usage auquel ils sont destinés.

En ce qui concerne les terrains d'escale ou de secours, je dois dire qu'en général l'Administration s'applique à les entretenir avec beaucoup de soin, encore que les travailleurs indigènes ne comprennent pas très bien qu'aucun avion ne profite jamais de ces pelouses établies à grand'peine.

On peut s'étonner de cette obligation de construire des terrains de secours tous les 30 kilomètres. C'est une nécessité particulière à

l'Afrique et spécialement à l'A.E.F. où les tornades sont fréquentes, d'une extrême violence, et offrent parfois de véritables murs infranchissables qui s'étendent sur 40 et 50 kilomètres de largeur.

Il existe actuellement environ 70 terrains aménagés. C'est un effort, mais insuffisant. Il faut en effet être persuadé que tout travail aérien régulier ne peut s'effectuer dans des conditions de sécurité suffisantes (gage essentiel du succès et du bon rendement), que si l'organisation qui lui est nécessaire au sol a été, au préalable, sérieusement étudiée et soigneusement établie.

Et cette organisation au sol exige deux services qui sont inexistantes en A.E.F. :

- 1° — Le service météorologique,
 - 2° — Le service radiotélégraphique complètement indispensable du premier.
- Je ne m'étends pas sur ce sujet, mais là encore, et non seulement pour l'aviation, l'A.E.F. a besoin d'un sérieux équipement"(...)

Le député s'inquiète également des faibles moyens mis à la disposition de l'hôpital et déjà des problèmes d'eau et d'électricité :

"A Bangui, c'est à peu près semblable histoire. L'hôpital est conçu selon la formule "beaucoup de petits pavillons" — sans doute pour faire mieux sur les photographies — cela donne de petites pièces étriquées et mal protégées contre les ardeurs solaires.

En outre, on s'est aperçu après coup que pour aller de l'une à l'autre de ces tristes cellules, il fallait affronter les rigueurs de l'extérieur : soleil ou tornade. Alors, à grands frais (on m'a cité le chiffre de 70 000 francs), il a été construit une galerie constituée par une allée en ciment recouverte d'un petit toit en tôle ondulée soutenu par des poteaux de bois. Cette allée mesure 1m. 30 de large et les poteaux ont 3 mètres de hauteur. Ces dimensions vous indiquent que les trombes d'eau des tornades inondent régulièrement ceux qui passent sous ce parapluie trop haut perché. Et quant à la tôle ondulée pour protéger du soleil, vous imaginez ce que cela donne.

Consolons-nous : une tornade, un jour, emportera comme fétu de paille cette galerie ridicule et inutile ou bien les termites se chargeront, en peu d'années, de grignoter intérieurement le bois des poteaux qui laisseront alors choir cette indésirable ferblanterie..., et nous ferons les frais d'une nouvelle installation que l'on peut souhaiter moins saugrenue.

Pour comble d'ironie, la salle d'opérations isolée au milieu des pavillons, n'est reliée à aucun d'eux et les opérés ont ainsi la bonne fortune d'être ramenés à l'air libre dès leur opération terminée, à

charge pour eux de bénéficier, selon le jour, d'une insolation ou d'une fluxion de poitrine...

Puis, j'ai voulu voir le matériel chirurgical et j'ai constaté qu'il était à peu près inexistant et que, notamment, il n'y avait pas de trépan... Les fractures du crâne doivent être formellement interdites dans cette colonie.

Et l'éclairage ! L'électricité existe au Palais du Gouverneur et au camp d'aviation, mais pas à l'hôpital. Ce serait trop de luxe. En cas d'intervention urgente de nuit, on emploie des lampes à essence, comme aux premiers temps de l'occupation... c'est pittoresque et bien plus colonial...

Et l'eau... C'est une corvée de prisonniers qui l'apporte chaque matin. Elle fonctionne à peu près régulièrement, paraît-il et il ne faut pas s'en plaindre. Mais elle ne fournit que 800 litres d'eau véhiculés dans des vieilles tins à essence, alors qu'il faudrait, pour le nombre de lits, un minimum de 8 000 litres par jour, et propre, et distribuée par des robinets... Il paraît que l'on s'en occupe et que, dans un an ou deux, ce sera chose faite.

Souhaitons-le.

Mais, où sont passés les 75 millions d'emprunt spécial ?

On en a utilisé la plus grande partie à des installations dérisoires comme celles que je viens de décrire, à Archambault et à Bangui ou bien en constructions somptuaires et qui, dans le sens opposé, sont également inadaptées aux services à rendre.

Je veux parler spécialement des maternités de Bangui et de Brazzaville, maternités indigènes.

Celle de Bangui est — c'est une obsession — composée de nombreuses petites pièces qui ont cependant l'avantage de se trouver dans un seul bâtiment, mais on a cru devoir aménager des chambres particulières avec salle de bains et le matériel hydrothérapique le plus perfectionné, le tout fort luxueux, comme à Brazzaville où la construction toute entière est ainsi disposée" (...)

Conversation de bar - Marcel SAUVAGE en 1934

Trop souvent malheureusement, les journalistes de passage ne retiennent d'une ville que les conversations des bars d'hôtel. Cela semble le cas du journaliste Marcel Sauvage — décédé récemment — dans "Les secrets de l'Afrique Noire (sous le feu de l'équateur) Cameroun, Oubangui-Chari, Moyen-Congo" (1937). On y lit :

“2 avril(1934) — Quand je me regardai dans la glace, j'éclatai de rire, malgré ma fatigue, ou par sa faute. Mon équipement, aussitôt, émit un nuage de poudre ocre.

J'avais une magnifique paire de moustaches rouges et des paupières couleur de brique. J'avais, en outre, une barbe de cinq jours, également rouge, et des bras de boucher.

J'étais beau pour mon entrée à Bangui !...

J'en fus bientôt honteux quand je vis que la capitale de l'Oubangui-Chari est une petite ville singulièrement coquette, la plus séduisante peut-être de toute l'A.E.F.

On y circule dans une fraîcheur mi-obscur, comme sous des voûtes de cave, par de magnifiques avenues qu'ombragent des files rectilignes de palmiers et de manguiers... Une heure après m'être faulfilé à l'hôtel — dont les chambres n'avaient pas de porte — je fis mon apparition sur la terrasse à parasols balnéaires sous lesquels s'agglutinaient chaque soir le tout Bangui mondain en costumes de toile blanche.

C'était l'heure sacrée de l'apéritif : une heure qui dure parfois toute la nuit.

Au bout de dix minutes, j'avais autour de moi une douzaine d'amis en plus et quelques douzaines de verres à boire, en perspective.

Au cinquième, mon voisin me tape sur l'épaule :

— Regardez ça...

Il recula sa chaise et releva son pantalon sur sa jambe droite.

— Vous ne manquez pas de cheveux, lui dis-je.

Il avait la jambe velue au point d'en être noire et une grosse boule de muscles au mollet.

— Tâtez... ça ne mord pas... Eh bien ! mon vieux, là d'dans, y a quatre vingt mille francs, vous m'entendez, quatre vingt mille francs...

— C'est un ancien coureur cycliste...

— ... Un champion, compléta quelqu'un d'autre. Mais quand il vous dit qu'il a quatre vingt mille balles dans les quilles, il veut dire qu'il y avait... qu'il y a eu... parce que les gonzesses, hein !...

— Et maintenant, demandai-je à cette gloire du cycle, qu'est-ce que vous faites ?

Il interrogea du regard son verre de whisky où pétillait l'eau gazeuse. Puis il eut un petit rire fusant et me redonna une claque sur l'épaule.

— Je nage, mon vieux, je nage, comme les copains... Pour le moment, j'suis l'afné d'"La Belle Jardinière"...

L'ancien champion de la pédale se mit à l'aise. Il n'eut bientôt plus que son pantalon autour des reins.

— Vous croyez peut-être que les négresses, dit-il, sont des femmes à part, de pauvres femmes... Erreur, mon vieux, erreur... Comme les

autres, exactement comme les autres... Ca pratique le chiffon, la mode... Et pourquoi pas ? Evidemment... Tenez, vous n'avez qu'à leur demander... Elles connaissent toutes "Madame Louvre", "Madame Samaritaine", "Madame Bon Marché"... les grandes dames blanches à qui on envoie des sous et qui vous renvoient de la camelote... Les meilleures clientes des grands magasins de Paris... parfaitement... ce sont les négresses du fond de l'Afrique (...) Si le cœur vous en dit, fouillez donc quelques cases dans les parages... Vous verrez, "Madame Belle Jardinière" a ses petites entrées partout... J'en sais quelque chose, moi... j'vous l'ai dit... j' fais la place" (...)

Une aviatrice à Bangui : Magdeleine WAUTHIER en 1935

Les voyages aériens restaient aléatoires : Dans sa relation : "40 000 km dans le ciel d'Afrique" (1936), l'aviatrice Magdeleine Wauthier raconte qu'elle dut, à la suite d'un atterrissage forcé en brousse, rester plus d'un mois à la charge de l'Administrateur de Bakala. Lors de son passage à Bangui, elle s'interroge, voudrait comprendre les indigènes, le rôle éducateur des missions, mais le doute semble le plus fort :

"Notre séjour ici devait être relativement court, le temps de regarder, mais non d'étudier et moins encore d'assimiler cette vie noire, qui paraît si simple, et qui ne l'est pas.

Bangui, entièrement francisée, ne garde plus trace des cases dominant les rapides du fleuve que Marchand découvrit en 1898. Elles sont remplacées par des bungalows, de fraîches maisonnettes coloniales, beaucoup de jardins, le palais du gouverneur, une église, le couvent des sœurs du Saint-Esprit, un hôpital, des bâtiments militaires, un marché couvert, rien de rare en vérité ; beaucoup de villes coloniales m'en montreront autant, mais il y a dans tout cela une atmosphère aimable qui fait le charme de Banghi.

Parfois, captive de la chaleur, je souhaite demeurer à l'abri de la maison aux volets clos, aux murs lisses, aux chambres assombries et quasi fraîches, où il fit si bon nous réfugier loin de l'éclat vertical du soleil, quand nous atterrîmes ici à l'heure de midi.

Le terrain d'aviation est à proximité de la ville, sur le chemin qui conduit à la forêt, et les villages noirs sont vite atteints. Ils sont propres, et n'ont rien de misérable avec ces cases assez grandes, à plusieurs pièces souvent construites de façon à ménager une sorte de terrasse où la famille se repose, fait la sieste sur un lit en roseaux, joue et bavarde. Ils ne sont jamais en bordure de la route, ces villages, et la forêt a été abattue pour réserver en leur milieu un grand emplacement

poussiéreux et nu, autour duquel les cases s'égaillent assez loin l'une de l'autre. La sylve épaisse renaît derrière elles.

Autour de nous c'est un monde noir, fermé, comme impénétrable, et à vrai dire incompréhensible à notre mentalité blanche. Un monde qui se laisse voir, facilement approcher, qui peuple les villages d'alentour, qui grouille gaiement au marché, qui pile le manioc au coin des cases, qui se baigne dans les marigots en bordure des routes de latérite, un monde gai, rieur, aimable... et plein d'énigme (...)

On me les montre, ces sauvages, déguisés en petits marchands de primeurs, en cultivateurs de manioc, en "boy de maison", en vieux bonshommes fumant leur pipe en bois, à l'ombre de leur case. D'autres portent mon tipoy quand je sors. Je vois des filles laver des chiffons dans les mares ombreuses, j'entends les rires de celles qui se baignent sous les fougères et les lianes des marigots. Mais tout cela est-il aussi simple que cela en a l'air ?

Quelles sont leurs pensées, leur sensibilité, leur intelligence, à ces hommes, à ces femmes aux peaux couleur café trop fort, aux courts cheveux mats et crépus ? Quelle est leur capacité de souffrir ou d'être heureux ? Ont-ils des inquiétudes, des terreurs, des convictions, lesquelles ? Comment le savoir ?

Une cloison étanche me sépare d'eux, que toutes les lectures de "géographes humains" ne suffiront pas à combler.

J'aurai vu, je partirai, je n'aurai rien compris...

J'aimerais vivre dans une des cases de terre au toit de ruche, dans un de ces ronds villages nègres, sous les arbres géants, servie par cette fille rieuse dont les mamelles immenses sont dures et gonflées comme des gourdes, dont les fesses luisent au soleil sous leur petite tournure de feuilles fraîches (la voilà qui coupe du bois à grand coups de hache, et ses seins s'allongent tout droit, à toucher les souches, le petit paquet de feuilles sautillant en mesure).

Et vivre auprès de ce vieux nègre, tout ridé, tout couturé de belles cicatrices ornementales, qui fume, assis sur un gentil petit escabeau à trois pattes, au siège creusé à la forme de son contenu. A quoi peut-il penser, ce vieillard, sous ses rides et sous sa tignasse grise ? Ses yeux sont malicieux, et son expression est celle d'un philosophe, sage et sans ruse. De beaux garçons, armés de sagaies, d'arcs, de flèches, nous saluent gentiment, et dans un sourire éclatant nous montrent de belles dents pointues.

Tout ce monde est rieur, plein de douce dignité. Mais je voudrais en savoir davantage" (...)

Marcel HOMET de retour en avril 1938

Après son séjour de 1932-34 décrit dans "Congo, Terre de souffrances", Marcel Homet revint faire une enquête, "Afrique Noire : Terre inquiète. Garderons-nous nos colonies d'Afrique ? A.O.F - Cameroun - A.E.F" (1938).

Il y évoque ainsi Bangui :

"J'ai retrouvé Bangui telle que je l'avais quittée, peut-être un peu plus sale, sûrement plus délabrée. Une innovation cependant : le nouveau Gouverneur, M. Masson de Saint-Félix, a voulu faire profiter la population du peu d'électricité que lui laisse le faible moteur mis à la disposition de la Résidence.

Aussi les rues sont-elles éclairées, le soir, par une lampe tous les trois cents mètres, sauf les jours de tornade, environ deux cents par an, où les branches de manguiers tombant sur les minuscules fils conducteurs que les Travaux Publics ont posés au-dessus des rues, les arrachent à chaque fois.

Le marché central, lui, a gagné. Une partie a été couverte par un beau bâtiment tandis que l'eau courante a été établie pour toute la cité, tout cela sur l'initiative du Gouverneur, cependant obligé d'employer des tours de bateleurs pour se procurer de l'argent" (...)

Marcel Homet décrit également une tornade :

"Une fois de plus la tornade a éclaté dans le ciel africain. Cette fois-ci, c'est à Bangui. Les eaux de la rivière, violemment attaquées à contre courant, se hérissent et jettent dans l'air bouleversé des paquets d'écume blanchâtre. Les manguiers qui bordent les rues se tordent, tandis que les fruits mitraillent les toits de zinc qui crépitent et les passants qui jurent. Les grosses branches arrachées comme des fétus filent dans l'air, pendant que les pirogues qui, à la rive, s'entrechoquent, coulent lentement ou partent à la dérive, amarres brisées.

Des centaines de noirs courent les rues, se battant pour ramasser les mangues mûres qui ont chu par milliers. Certains ont apporté des paniers, d'autres rien, mais ceux-ci ayant posé à terre leur récolte, en mangent la plus grande partie sur place, ce qui leur permet de renouveler la provision à emporter, ingénieuse manière de ne rien perdre.

Sans transition, la pluie arrive, dont le flot serré tend un voile impénétrable et masque l'Oubangui pourtant distant d'à peine cinquante mètres de ma maison. Durant des heures, l'averse tombera, monotone, sous un ciel noir d'encre, pour brusquement s'arrêter et laisser la place à un magnifique soleil qui s'empresse à tout sécher. Alors les équipes de nettoyeurs arrivent et s'activent, dit-on ; les agents de la circulation qui s'étaient réfugiés dans une boutique, reprennent leur poste au coin des rues, où assis sur une caisse, ils



*Dans les
années vingt,
les vénérables
voitures Ford.*



*Le premier
d'une longue
série de bacs
quand on
allait vers
l'est.*



*Vers l'ouest,
sur la Mpoko,
un bac un peu
plus moderne
que ceux de
l'est.*

bavardent avec les négresses, faisant arrêter toutes les voitures avant de se précipiter au milieu de la rue pour regarder si la voie est libre" (...)

Le Géologue Louis BRUSTIER vers 1938

Louis Brustier, connu pour ses prospections minières en Afrique Centrale qu'il parcourut depuis 1911, revint à Bangui en 1938. Dans son ouvrage "Cendrillon africaine" (1962) il entremêle ce qu'il revoit et ses souvenirs des durs itinéraires d'autrefois.

Arrivant du Cameroun par Boda, il note :

"Nous voici aux approches de Bangui ! Les sous-bois défilent avec leur bonne fraîcheur malgré la dureté du soleil, Mbaiki, la Mpoko et puis c'est l'entrée en ville, car maintenant Bangui est presque une grande ville, point de ligne des services réguliers d'aviation et appelée à un grand avenir. 1911-1928-1938 : passé, vieux passé et réalité de ce jour. Je reconnais le marché et sur ses abords un grand et luxueux immeuble de la "Sedec". Sur la gauche, de beaux immeubles s'étagent aux flancs des collines cerclées de vertes forêts. La foule devient plus dense : Bandas, Mandjias, Banziris, dont la garde-robe vestimentaire va, depuis le simple cache-sexe jusqu'au vêtement complet des Européens. Les femmes sont vêtues en général de pagnes bariolés seyants et leur tête s'enturbanne de madras qui tombent sur leur nuque en cornes frangées. Des Bornouans passent, poussant du bétail et drapés de cotonnades à la mode arabe. Voici le marché de 1928, mais un grand marché aux nombreux petits tas de marchandises hétéroclites vers lesquels s'essaiment flâneurs et clients. L'auto nous amène enfin à l'hôtel, une terrasse au rez-de-chaussée permet de voir la coulée d'argent du fleuve Oubangui. De l'autre côté de la rive, c'est le Congo belge, vaste et belle colonie, mis en valeur avec une fébrile activité par une race qui a, avec l'amour du travail, le sens de l'ordre.

Et à la nuit, au sein de la vie d'Europe retrouvée, parmi les visages blancs qui dégustent des liquides glacés, je revois tout le passé. Le même murmure des eaux au passage des seuils rocheux en amont, les pirogues animées des mêmes chants Banziris et du ronronnement des pagayeurs et là, sur ce point de la rive, je débarquai à la lointaine époque de 1910 d'un vapeur moins confortable que le "Fondère" qui s'y trouve accoté. Ces arbres à pain, ces allées de manguiers, ces vieux immeubles n'ont guère changé (...)

Mes visites s'égrènent depuis l'église qui fait honneur aux missionnaires qui l'ont construite jusqu'aux dernières artères bordées d'immeubles que je ne connaissais pas. La nuit, veille de mon départ pour

Bambari, arrive et j'accepte une promenade en auto qui m'est proposée. L'air devient bon à respirer aux bords du vaste camp d'aviation et tandis qu'au ciel pendent la multitude des constellations diamantées, les lucioles tombent en pluie sur le pare-brise de l'auto et viennent incendier mes genoux. La saison sèche a vraiment commencé !

Cieux étoilés d'Afrique, comme vous êtes beaux et vivants " (...)

A son retour de Bambari par le fleuve, il retrouve Bangui et flâne un dimanche :

"Puis, sur les 8 heures du matin, percent dans le brouillard matinal les avancées de la ville. Des villages, de nombreux villages riverains et des palmiers en vraie forêt. C'est là que gît la Mission, l'ancienne Mission de Bangui, et c'est là que les vétérans, puits de souvenir, mourront, car c'est leur terre, leur pays qu'ils ont fécondés. Père Ayme (*Hemme*), Père Daigre ! Toute une vie de labeur prosélytique tenace.

Des maisons alvéolées se profilent à flanc de coteau. C'est Bangui, l'ancien, accolé au grand Bangui, nouveau. Dans une dernière envolée de rames rapides sont franchis les derniers seuils rocheux et doucement l'on vient se ranger à la rive (...)

Le dimanche est le jour du Seigneur et surtout celui du repos à travers toute la ronde planète et même à Bangui, grande ville équatoriale naissante du centre Afrique. Le soleil paraît voilé à sa naissance et un soupçon de lourdeur flotte dans l'air sans fraîcheur. Les rues, les quais du fleuve sont déserts et seul le ruban argenté des eaux continue à travers les flots rocheux son travail millénaire de fleuve, avec ses étapes quotidiennes, entre ses berges liserées de vert. Les Européens sont, je n'en doute pas, à goûter un repos mérité dans la fraîche obscurité de leurs demeures, mais que font les indigènes ? Seraient-ils aux offices religieux, comme mes boy et cuisinier ? Je remonte les rues, avec sur la figure des moiteurs annonciatrices d'orage et je longe les quais. Tout y est en sommeil : nature verte qu'aucun friselis n'agite, pas de chants de payeurs, quelques lézards bariolés qui hochent étrangement de la tête et de-ci, de-là des indigènes qui somnolent dans un coin, ventre au soleil. A l'Hôtel Pain, rien ne bouge, pas de clients et décidément la journée se présente comme devant être d'une longueur inusitée. Vers les 10 heures cependant l'arrivée d'un car tout pimpant rompt cette monotonie. Il vient d'Alger, après 21 jours d'étapes, et cela me rapproche en pensée de la Métropole. Sur sa robe bleue de ciel je lis : Alger, Gao, Zinder, Fort-Lamy, Bangui ! Le monde est devenu petit ! C'est un pullman Renault haut sur pattes, ce qui est très bien pour ces pays, et l'intérieur en est en tous points confortable avec ses douze sièges et dossiers moelleux qui invitent au sommeil. Je vois ces étapes, ces hôtels confortables, les sables blêmes, les oasis et les

touaregs avec leur litham. Le conducteur que j'interroge me dit qu'il préfère pour le travail la chaleur du Sahara à celle de Bangui. Et il s'éponge la figure ! Cependant qu'est une température de 30 à 40° au brasier que le sirocco du désert envoie ? Tension hygrométrique ici et sécheresse de l'air là-bas. Après le repas de midi, la sieste s'impose et l'on entend par moments le roulement d'artillerie du tonnerre. Des nuages noirs s'ammoncellent qui ne veulent pas crever et il continue de faire lourd, lourd ! Cherchons un peu de fraîcheur dans la douche bienfaisante et un "pouss" pour une visite au camp d'aviation. Les indigènes cependant entraînés halètent et leurs corps ruissellent. Les routes sont belles, bien ombragées et le cadre du paysage vraiment attrayant avec les collines boisées qui barrent l'horizon à droite, tandis que tout au bas l'Oubangui montre sa robe miroitante. Des bruits de tamtams me viennent aux oreilles. Je me demandais ce matin où étaient les indigènes le dimanche, mais j'en aperçois une notable quantité au tamtam qui doit être vraiment passionnant. La cathédrale est bien là par le travers du village indigène, mais ce n'est pas ce qui retient présentement leur vénération. Je continue ma route qui est enchantresse, avec les belles et coquettes bâtisses qui la bordent et les palmiers, manguiers qui décorent le paysage. Les hôpitaux, la milice et nous voici à l'aviation. L'enceinte de la ville de Bangui a été franchie. A une croisée de chemins, on voit des indications de distances à des villes situées aux quatre points cardinaux. Ces distances se chiffrent par des centaines de kilomètres, ce qui est peu pour ici.

L'aviation est un centre, presque une ville avec une cinquantaine de bâtisses coquettes au possible. On a bien fait les choses, avec sans doute beaucoup d'argent. Les belles clôtures maçonnées, bariolées de bleu qui longent la route sur des centaines et des centaines de mètres, ont dû coûter quelques sous. Elles emprisonnent des parterres de fleurs du plus bel effet, des flamboyants, ibiscus (*hibiscus*), cannas et toute une gamme savante de coloris variés. Il doit faire bon rêver dans ces oasis de beauté, quand on tombe des airs ! Des tirailleurs, de nombreux tirailleurs, en poste de garde un peu partout. Je retourne sur mes pas et le soleil décline à l'horizon. On le devine sous les nuages qui n'ont pas voulu crever. Je vais terminer ma soirée au cercle. Il est très bien ce cercle en bordure de l'Oubangui. Il a même son jet d'eau qu'un jeu de lumière électrique avive. C'est le phare vers lequel les batraciens audacieux se dirigent, en une marche sautillante et accélérée. Vont-ils composer un orchestre à leur tour, car de l'intérieur des flonflons de musique arrivent parmi lesquels je crois reconnaître la voix de Tino Rossi. Les Européens arrivent également et boivent avec onction des breuvages glacés. La journée du dimanche est terminée à Bangui et, comme partout ailleurs, c'était bien la journée du grand repos.

Bangui est une ville qui s'est considérablement étendue et développée. C'est vraiment un des plus grands ports aériens du Centre Afrique. Il suffit de visiter les marchés le matin pour se faire une idée de l'importance croissante des populations qui rallient ce point géographique, vrai centre de rayonnement des populations hétérogènes des quatre points cardinaux : Bandas, Haoussas, Saras, Yaoundé, c'est une vraie mosaïque de races qui ont communiqué pour se comprendre, dans la langue espéranto : le Sango. Il y a là certainement autour de la ville européenne, l'une des plus coquettes qui puisse se voir dans un cadre colonial, plus de trente mille indigènes menant leur vie intense dans leurs costumes propres et près d'une civilisation européenne très évoluée. De quoi vit cette masse ? Mystère, puisqu'il n'y a guère plus de quatre mille salariés au service de la colonie blanche ! L'attrait de la ville y est très certain, mais la vie y est assez coûteuse, même pour le noir qui se contente généralement de peu. Les marchés sont bien approvisionnés et c'est comme dans les autres villes du continent noir, le bricolage où se plaît le noir indolent, pour qui le temps n'a aucune valeur. Des paquets de bois, de manioc, d'oléagineux vendus en petits tas, cela occupe une cohue grouillante de vendeurs, mais laisse peu d'argent aux divers propriétaires. Cependant, les faces sont luisantes de santé. Quel peut-être le travail de cette armée de femme jeunes qui se ruent à l'assaut des denrées ? Bien vêtues, pouppines à souhait, ont-elles trouvé une source de revenus, un filon ?" (...)

Souvenirs de Marcel GOUSSET

Evoquant par une série d'anecdotes, ses souvenirs de tournée "En brousse", Marcel Gousset (1943) se remémore ainsi l'arrivée à Bangui en bateau et en train (mais oui, il est toujours conservé à Zinga) :

"Au poste douanier de Mongoumba, au confluent de la Lobaye, d'autres ennuis nous attendent. C'est qu'en effet à Zinga, en amont de Mongoumba, malgré des tonnes de roches sautées à la dynamite, l'Oubangui est difficilement franchissable à la période des basses eaux.

Nouvelles pérégrinations.

Cette fois nous allons voyager en chemin de fer.

Un tortillard à voie de 60 attend... sa locomotive crache de tous cotés une telle vapeur que je me demande ce qui peut bien rester pour ses pistons. Des banquettes de fortune ont été installées sur un wagon plate-forme... ce sera le pullman de luxe pour les Européens, gens évolués... Il reste deux autres petits wagons, un pour les indigènes, l'autre pour les bagages.

Coup de sifflet hargneux et strident.

— Teufeu... teufeu... teufeu...

Ca marche quand même ce joujou... un vrai petit train de fête foraine... il doit faire dix kilomètres à l'heure en palier. Je le recommande aux voyageurs qui aiment les émotions fortes ; s'ils ne peuvent se griser de vitesse ils ont en échange l'impression charmante de basculer sur le coté à chaque courbe de la voie.

La locomotive est tonitruante... les grands coups de gueule en imposeront donc toujours, même en brousse !

Une vraie pluie d'escarbilles brûlantes... il ne nous manquait plus que cela.

Enfin nous approchons du fleuve.

Le seuil de Zinga est franchi, il va falloir rembarquer.

Cette fois c'est le "Klobb" qui nous attend.

Si j'avais pris des jumelles pour mieux voir de loin, j'aurais certainement eu l'impression de regarder par le gros bout.

Comment allons-nous tenir là-dedans avec nos bagages, les indigènes, leurs poules et leurs cochons ?

Décidément, la compagnie de navigation fluviale de l'Afrique Equatoriale Française a voulu connaître la mesure de la compressibilité humaine.

Heureusement le capitaine du bord, et sa femme, gens fort aimables, nous annoncent que nous arriverons ce soir à Bangui... si tout va bien

Les valises et les cantines casées tant bien que mal deviennent des sièges.

— Pata pata... pata pata... pata pata...

Le bateau démarre lentement. Il semble tâtonner au milieu des passes étroites. Les bancs de sable sont tellement nombreux qu'ils ne laissent qu'un mince chenal. La coque racle le lit du fleuve.

Parqués sur le pont, nous subissons résignés les brûlures du soleil qui nous écorche les épaules, tandis que des bouffées de chaleur montent de la chaudière dont le gueulard rougeoit à chaque fois qu'elle enfourme du bois.

L'Oubangui fait de nombreux méandres ; de grands arbres bouchent l'horizon.

Au détour d'une large boucle, Bangui apparaît soudain.

Coup d'œil splendide.

Le long de la berge ombragée de superbes manguiers, des bâtiments commerciaux, des cases aux teintes vives attirent le regard. Au second plan, grimant la montagne dans un fouillis de verdure, des petits cubes tout blancs qui sont des maisons et là-bas, tout au sommet, le camp militaire.

Barré par des rapides, le fleuve paraît se terminer en cul de sac.

Au delà de Bangui la navigation n'est plus possible qu'aux pirogues.

L'accostage est laborieux.

Quel bonheur de sauter à terre et de revoir les amis qui vous attendent au débarcadère.

Je suis quand même un peu honteux de ma tenue souillée par les cendres et les flammèches du bateau, tachée par la graisse des machines.

Le voyage a duré dix-sept jours" (...)



Et maintenant, on prend l'avion.

Chapitre X

A Bangui pendant la guerre 1939-45

Le ralliement à la France Libre - Juillet 1940

Dans son histoire de la République Centrafricaine, Pierre Kalck (1974) a raconté comment se déroula le ralliement de l'Afrique Equatoriale et du Cameroun à la France Libre. Dans ce cadre d'anecdotes sur Bangui, nous retiendrons le témoignage de René Lemoine (médaille d'or au fleuret aux Jeux Olympiques de Los Angeles en 1932, croix de la Libération, président d'honneur du Bangui Rock Club) qui a raconté (1985) ses "Souvenirs d'un Gaulliste avant l'heure":

"De passage en Oubangui-Chari, j'y ai été mobilisé sur place, le 2 Septembre 1939, à la déclaration de guerre. Sergent-chef, je participais activement à l'instruction des tirailleurs.

Début juin 1940, les choses se gâtent en France. Serrés comme une mêlée de rugby autour d'un poste de TSF crachotant, tousotant les nouvelles de la guerre en métropole, la honte et l'inquiétude nous gagnaient et je réalisais que là-bas c'était joué.

Vieux sportif, on se bat jusqu'au bout, foncièrement anti-nazi, conscient et heureux d'être Français, je réagis sans plus réfléchir et je commençais à baratiner mes compatriotes : si cela s'écroule en France, il faut quand même continuer dans ce que l'on appelait alors l'Empire.

J'avais lu le bouquin de cet officier allemand qui, avec ses camarades et des tirailleurs, avait tenu pendant la grande guerre, jusqu'au 11 novembre 1918, sa colonie de l'Est-Africain contre des troupes anglo-indiennes aux effectifs considérables. Pourquoi ne pas en faire autant ? Echos très favorables chez les camarades d'Oubangui-Chari de l'époque, gars pleins d'allant et peu effrayés par l'aventure. Nous nous délections même des misères que nous allions infliger aux colonnes allemandes si elles parvenaient dans notre pays.

Notre détermination, nos projets étaient à objectif très local, mais l'appel du général De Gaulle du 18 juin retentit dans nos cœurs comme un coup de trompette : nous n'étions plus seuls mais gaullistes ! C'était parti !

Personne, maintenant ne peut imaginer l'atmosphère de cette époque. Pour des patriotes, où était le devoir ? Dans le désastre, serrer les rangs avec discipline autour du Maréchal que son passé garantissait ou foncer derrière un général, encore inconnu de nous, qui représentait, à défaut d'un espoir raisonnable, un acte de foi, peut-être simplement l'honneur !

Choix difficile pour beaucoup. Surtout pour les militaires nombreux dans le pays, dont une partie est sous leur autorité directe comme Bambari, Bouar, Berbérati. Choix bien difficile, les opinions les plus arrêtées se modifiaient. Gaullistes et Vichystes du jour ne l'étaient plus le lendemain. Quitte à le redevenir le surlendemain ! Et je n'en veux à aucun de nos compatriotes qui ont finalement opté pour Vichy. Les sentiments profonds, les raisonnements se valaient. Je les plains seulement d'avoir tiré la mauvaise carte et d'avoir manqué une extraordinaire aventure !

Que de péripéties locales à partir de cet imbroglio. Trop longues à détailler. En voici la conclusion :

Le gouverneur général de l'A.E.F., M. Boisson après nous avoir lanternés sur ses intentions réelles et nommé par Vichy gouverneur général de l'A.O.F. à Dakar, devait, pour rejoindre son nouveau poste, passer à Bangui. Pour les petits avions de l'époque, l'escale technique à Bangui était obligatoire. En même temps que bien d'autres, le bruit courait en ville que nous empêcherions l'avion de repartir. Le gouverneur général avait alors envoyé en éclaireur le commandant d'aviation Carretier de Brazzaville, chargé de nous persuader que l'acceptation par le gouverneur général n'était pas l'indication d'un choix.

J'expliquais clairement au commandant que si le gouverneur général voulait passer tranquillement, il fallait qu'il parle à la population de Bangui. Le commandant en prit l'engagement pour lui.

Le jour de son passage, accompagné du général Husson (commandant militaire de l'A.E.F. et successeur désigné du gouverneur Boisson), il se retrouve devant la population banguissoise dans un des han-

gars (il existe toujours) de l'aéroport. L'air classique du gouverneur général, émouvant bien sûr comme tous ceux de l'époque, mais, c'était peu après Mers-El-Kebir, violemment anti-anglais. De précisions sur son choix, aucune. Je manifeste alors en criant : vive l'Angleterre et notre volonté de nous rallier à De Gaulle. Cette intervention crée quelque brouhaha et M. de Saint-Mart, gouverneur de l'Oubangui, propose que ce soit le général Husson, nouveau gouverneur général de l'A.E.F., qui nous parle à son retour de Fort-Lamy où il se rend.

Le lendemain soir nous sommes rassemblés au Bangui-Rock-Club. Arrivent tous les dirigeants civils et militaires. Cela commence gentiment : l'air de notre gouverneur, qui ne s'engage pas. Puis je prends la parole et expose notre point de vue, sans éclat mais fermement. Ça chauffe un peu ! Le général veut parler à son tour. Quelques phrases maladroitement et le sergent-chef de réserve Kieffer, un "Gabonais", intervient avec véhémence, très soutenu par la foule. Le général, le gouverneur et leur suite, complètement débordés par le charivari sont obligés de se retirer pendant qu'on entonne une Marseillaise à faire trembler les murs du Bangui-Rock-Club, guère solides, il est vrai, à l'époque.

Nous voulions manifester haut et fort, c'était assez réussi ! Mais nous ne souhaitons pas encore de rupture avec nos autorités légales. Je demandais donc aux réservistes, parmi lesquels beaucoup de "Gabonais" montés à Bangui comme cadres des bataillons de marche en formation, de rentrer rapidement au Kassaï et de tenir le camp. Avec Pastor, un commerçant-transporteur important, je restais en ville pour assurer le contact avec les civils. Parmi ceux qui sont là, nous formons un petit comité d'une dizaine de notabilités. Il se réunit aussitôt.

Propagés par nos opposants — il y en avait — les bruits les plus fantaisistes couraient sur nos motivations secrètes et sur moi, nouvel arrivé dans le pays. D'autre part les événements risquaient de s'aggraver rapidement. Je tenais donc à exprimer dans un manifeste ce que nous voulions, bien simple d'ailleurs : continuer le combat ! Et cela seulement. Je le rédige, tout le monde le signe, il est confié à M. Dujardin, personnalité marquante de Bangui.

Cette nuit-là, peu de Banguissois ont dormi. Tous les militaires d'active, en alerte, sont sur le pied de guerre. Vers une heure du matin je téléphone au chef de cabinet du gouverneur : vu l'état d'exaspération de la population, il serait souhaitable que le général Husson ne reste pas à Bangui et qu'une réunion se tienne à l'aube entre le gouverneur de Saint-Mart, le commandant Cammas, commandant militaire de l'Oubangui-Chari et moi afin de prendre les dispositions pour éviter de commencer à se canarder bêtement au coin des rues. Il me demande une heure pour répondre. Quand je le rappelle, il me fait savoir que le général devant se trouver sans retard à Brazzaville a

décidé de décoller au petit jour. Pour la réunion "au sommet", d'accord à 6 heures dans le bureau du commandant Cammas, au camp du Tchad, actuellement de Roux.

L'affaire me paraissait bien partie. Malheureusement je n'avais pu assurer la liaison avec le camp du Kassaï. Le téléphone avait été coupé et toutes les routes y menant barrées par des troupes "loyalistes" qui m'avaient interdit le passage. J'ignorais donc encore ce qui s'était passé là-bas dans la nuit.

D'après ce qui m'a été raconté par la suite, un jeune sous-lieutenant d'active arriva au camp très crânement : tirez-vous sur votre lieutenant ? Les gars, manifestants mais pas rebelles, ne s'y étant pas décidés, il avait repris possession du Kassaï.

A six heures, avec Pastor, nous grimpons au camp du Tchad. Tous les militaires, en tenue de campagne, ne me semblent pas très souriants. Je les excuse puisqu'ils n'ont pas dormi ! Comme je ne vois pas sa voiture je demande : "Le gouverneur n'est pas encore arrivé ?" "Non, me répond l'un d'entre eux, mais le commandant vous attend dans son bureau". Nous entrons, Pastor et moi. Aussitôt un groupe de militaires nous entoure, tous revolver au poing.

Je commence à discuter, mais en comprends vite l'inutilité. La colère me gagne et je me défoule vis-à-vis du commandant Cammas et de ceux qui sont avec lui : l'ignominie de leur traquenard, mes doutes sur leur patriotisme, leur courage physique et même leur virilité. Ils sont tous blêmes. J'aime mieux ma place que la leur !

Et puis notre équipe de porte-revolvers nous emmène. Après être sortis, Pastor, avec son flegme de petit dur, me dit simplement : vous y avez été un peu fort ! On nous sépare, nous échangeons un petit sourire et en route vers notre taule individuelle !

Une vingtaine d'autres manifestants furent aussi incarcérés, puis libérés peu à peu, les uns après les autres. Quant à moi, je suis resté seul prisonnier des "légalistes", en instance du conseil de guerre de Brazzaville. Et cela, c'était le comble, alors que le territoire de l'Oubangui-Chari avait prononcé son ralliement ! Lorsqu'ils quittèrent le pays pour descendre à Brazzaville suivant accord intervenu en haut lieu, ils me laissèrent là, avec le matériel, toujours en taule.

Détails amusants : le jour de leur départ définitif, Dupin, sergent-chef d'active devenu gaulliste in extremis et, en conséquence, chargé du camp jusqu'à l'entrée des troupes gaullistes, vint me crier la bonne nouvelle à travers la porte.

- Ouvrez-moi vite, j'en ai assez d'être là-dedans.
- Non, je ne peux pas.
- Vous n'avez pas la clé ?
- Si, bien sûr, mais je vous ai en compte comme prisonnier.

— Ouvrez, bon sang de sort, ou je commence à défoncer la porte avec le banc !

— Je vous en prie, ne me compliquez pas les choses. Les Gaulistes arrivent dans dix minutes.

Après tout, je n'étais pas à dix minutes près. Tout cela n'était pas cher payer ce ralliement que je souhaitais.

Dupin ce bon camarade mort à Bir Hacheim, illustre bien la solidité de l'Infanterie Coloniale de l'époque qui ne rigolait pas avec la discipline et le règlement : on lui avait remis un prisonnier, il fallait qu'il rende un prisonnier !

Finalement on me déverrouille. Le commandant me demande à son bureau. Me voici, pour la première fois devant le commandant de Roux. Il me dit : "Lemoine, tout ça c'est fini. Je vous rends vos galons (j'ignorais avoir été dégradé) et vous accorde huit jours de permission. A votre retour, vous prendrez le commandement de la section de mitrailleuses du BM 2". Puis il reste silencieux. Je comprends que l'entretien est terminé. Au fond, à quoi bon les longues phrases. Claquant les talons, je salue, dis "Bien, mon commandant" et je sors.

Permission bénéfique! Pendant ce temps tous les camarades souscrivent l'engagement dans les F.F.L. Je fus oublié et par la suite ne l'ai jamais signé. Une chance : cela me procura quelques petits avantages et me sentir libre parmi les Français libres m'a toujours été un motif de jubilation".

Départ du Bataillon de Marche de l'Oubangui en 1941 selon R. Soriano

Une des premières Forces Françaises Libres fut constituée à Bangui avec des fonctionnaires, des colons et des tirailleurs oubanguiens : ce fut le célèbre BM2 qui se couvrit de gloire à Bir-Hacheim et devint Compagnon de la Libération. Parmi ses nombreuses pertes rappelons le souvenir de son chef le lieutenant-colonel de Roux et celui du lieutenant Koudoukou, premier officier oubanguien. Dans une plaquette historique, R. Soriano (1942) décrit ainsi la formation du BM2 et son départ de Bangui :

"C'est le 1^{er} novembre 1940 à Bangui, que commence officiellement à vivre le Bataillon de Marche de l'Oubangui-Chari, que l'on appellera plus simplement BM2 : des mains de sa Marraine, Madame Morand, il va recevoir son Fanion, et tout aussitôt se met au travail. Il faut en effet fondre ensemble les éléments divers qui le composent, donner une vie propre aux trois compagnies de voltigeurs : capitaine

Amiel, lieutenants Hautfeuille et Féraud, et à la compagnie lourde, capitaine de Bricourt, qui le constituent. On travaille dur, avec une ardeur qu'entretient l'espoir, quelque temps déçu, d'un départ immédiat ; enfin les ordres arrivent, les quelques éléments restés jusque-là à leur poste hors de Bangui rejoignent d'urgence, et c'est à l'aube du 4 janvier 1941, le grand départ.

Des écharpes de brume traînent encore sur l'Oubangui, mais le temps est magnifique ; sur le boulevard du Fleuve c'est la foule des grands jours ; les deux rafiots poussifs qui vont nous emporter vibrent, comme — je le suppose — au jour de leur lancement ; fracas des cuivres de la Nouba, sifflement de la vapeur qui fuse, floraison de mouchoirs et d'écharpes et nous voilà partis, presque tous, Blancs et Noirs, nous laissons ici famille ou intérêts, cependant, comme va le dire la chanson que René Naud prépare déjà :

“Mais d'y penser aucun n'ose
“On en a pris notre parti” (...)

Souvenirs de Romain Gary à Bangui en 1941

Dans un récit intitulé “La Promesse de l'aube” l'écrivain Romain Gary (1966) évoque dans des pages hantées par le souvenir d'une mère possessive, ses années de jeunesse mais aussi de guerre. Officier de l'armée de l'Air dans les Forces Françaises Libres, R. Gary vécut quelques mois à Bangui en 1941. Il évoque ce séjour forcé dans deux anecdotes l'une à propos d'une soirée théâtrale mémorable devant le général De Gaulle, l'autre à propos d'un amour malheureux :

“Je ne remontai sur les planches que seize ans plus tard, devant un public bien différent et dont le général De Gaulle fut le plus intéressant élément. Cela advint au cœur de l'Afrique équatoriale, à Bangui, dans l'Oubangui-Chari, en 1941. Je m'y trouvais depuis quelque temps avec deux autres équipages de mon escadrille, lorsque nous fut annoncée la visite du général De Gaulle, en tournée d'inspection.

Nous décidâmes d'honorer le chef de la France Libre par un spectacle de théâtre et nous mimes aussitôt à l'ouvrage. Une revue extrêmement spirituelle, de l'avis de ses auteurs, destinée à dérider notre illustre visiteur, fut composée sur-le-champ. Le texte était très gai et léger, pétillant d'esprit et de bonne humeur, car nous étions à l'époque des grands désastres militaires de 1941 et nous étions fermement résolus à témoigner, devant notre chef, d'un moral à toute épreuve et d'un entrain endiablé.

Nous donnâmes notre première représentation avant l'arrivée du Général, pour mettre le spectacle bien au point, et nous eûmes un suc-

cès très encourageant. Le public applaudissait à tout casser et bien qu'une mangue se détachât parfois d'un arbre et tombât sur la tête d'un spectateur, tout se passa vraiment très bien.

Le Général arriva le lendemain matin et, le soir, assista à la représentation en compagnie des chefs militaires et hautes personnalités politiques de son entourage.

Ce fut un désastre complet — j'ai juré, depuis de ne plus jamais jouer la comédie, ni chanter la chansonnette devant le général De Gaulle quelles que soient les circonstances dramatiques que mon pays traverserait. La France peut me demander tout, mais pas ça.

Je reconnais que l'idée de jouer de petits sketches fripons devant celui qui se tenait tout seul dans la tempête et dont la volonté et le courage devaient soutenir tant de cœurs défaillants, n'était pas ce que notre jeunesse avait trouvé de plus heureux.

Mais je n'aurais jamais cru qu'un seul spectateur, dans la salle, parfaitement correct et silencieux, put réduire les acteurs et le public entier à un tel état de gravité.

Le général De Gaulle, dans sa tenue blanche, se tint très droit au premier rang des spectateurs, le képi sur les genoux, les bras croisés.

Il n'a pas bougé, tressailli, ou marqué une réaction quelconque pendant toute la durée de la représentation.

Je crois simplement me rappeler qu'à un moment, alors que, levant très haut la jambe, j'esquissais un pas de french-cancan, cependant qu'un autre acteur s'exclamait : "je suis cocu ! je suis cocu !", comme son rôle l'exigeait, je crus percevoir, en louchant, un léger frémissement de la moustache sur le visage du chef de la France Libre. Mais peut-être me suis-je trompé. Il se tenait là, très droit, les bras croisés, et il nous fixait avec une sorte d'implacable attention.

L'œil était dans la salle et regardait Caïn.

Mais le phénomène le plus étonnant fut l'attitude des deux cents spectateurs. Alors que la veille, la salle entière riait, éclatait en applaudissements et s'amusait follement, cette fois pas un rire ne monta vers nous du public.

Pourtant, le Général était assis au premier rang et les spectateurs ne pouvaient guère lire l'expression de son visage. A ceux qui affirment que le général De Gaulle ne sait pas établir un contact avec les foules et communiquer ses sentiments, je donne cet exemple à méditer.

Quelque temps après la guerre, Louis Jovet montait Don Juan. J'assistais aux répétitions. Dans la scène où la statue du Commandeur, fidèle au rendez-vous, vient entraîner le libertin aux enfers, j'eus soudain une sensation étonnante de déjà-vu, d'une expérience déjà vécue par moi et je me rappelai Bangui, 1941, et le général De Gaulle me fixant de son regard droit.

J'espère qu'il m'a pardonné (...)

A Bangui, j'habitais un petit bungalow perdu parmi les bananiers, au pied d'une colline où la lune venait chaque nuit se percher comme un hibou lumineux. Tous les soirs, j'allais m'asseoir à la terrasse du cercle au bord du fleuve, face au Congo (belge), qui commençait sur l'autre rive, et j'écoutais le seul disque qu'ils avaient là : "Remember our forgotten men".

Je l'ai vue un jour marcher sur la route, les seins nus, portant sur la tête une corbeille de fruits.

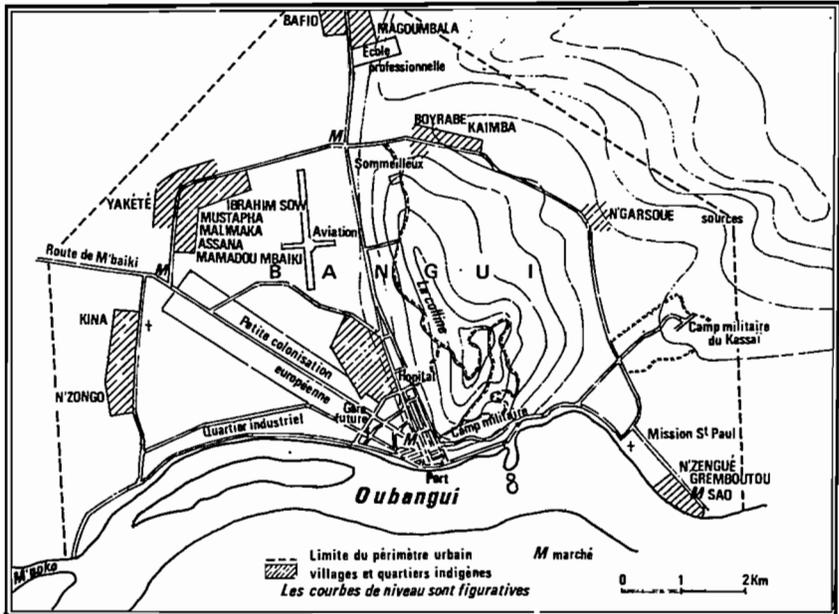
Toute la splendeur du corps féminin dans sa tendre adolescence, toute la beauté de la vie, de l'espoir, du sourire, et une démarche comme si rien ne pouvait vous arriver. Louison avait seize ans et lorsque sa poitrine me donnait deux cœurs, j'avais parfois le sentiment d'avoir tout tenu et tout accompli. J'allai trouver ses parents et nous célébrâmes notre union à la mode de sa tribu ; le prince autrichien Stahremberg, dont les vicissitudes d'une vie mouvementée avaient fait un lieutenant pilote dans mon escadrille, fut mon témoin. Louison vint habiter avec moi. Je n'ai jamais éprouvé dans ma vie une plus grande joie à regarder et à écouter. Elle ne parlait pas un mot de français et je ne comprenais rien de ce qu'elle me disait, si ce n'est que la vie était belle, heureuse, immaculée. C'était une voix qui vous rendait à tout jamais indifférent à toute autre musique. Je ne la quittais pas des yeux. La finesse des traits et la fragilité inouïe des attaches, la gaieté des yeux, la douceur de la chevelure — mais que puis-je dire ici qui ne trahirait mon souvenir et cette perfection que j'ai connue ? Et puis, je m'aperçus qu'elle toussait un peu et, très inquiet, croyant déjà à la tuberculose dans ce corps trop beau pour être à l'abri, je l'envoyai chez le médecin-commandant Vignes pour un examen. La toux n'était rien, mais Louison avait une tache curieuse au bras, qui frappa le médecin. Il vint me trouver le soir même au bungalow. Il paraissait embêté. On savait que j'étais heureux. Cela crevait les yeux. Il me dit que la petite avait la lèpre et que je devais m'en séparer. Il le dit sans conviction. Je niai pendant longtemps, je niai purement et simplement. Je ne pouvais croire à un tel crime. Je passai avec Louison une nuit terrible, la regardant dormir dans mes bras, avec ce visage, que jusque dans le sommeil, la gaieté éclairait. Je ne sais même pas encore aujourd'hui si je l'aimais ou si je ne pouvais simplement pas la quitter des yeux. J'ai gardé Louison dans mes bras aussi longtemps que je l'ai pu. Vignes ne me dit rien, ne me reprocha rien. Il haussait simplement les épaules lorsque je jurais, blasphémiais, menaçais, Louison commença un traitement, mais tous les soirs elle revenait dormir auprès de moi. Je n'ai jamais rien serré contre moi avec plus de tendresse et de douleur. Je n'ai accepté la séparation que lorsqu'il me fut expliqué, avec article de journal à l'appui — je me méfiais — qu'un nouveau remède venait d'être expérimenté à Léopoldville contre le bacille d'Hansen, et que l'on y avait obtenu des résultats certains dans la sta-

bilisation et peut-être la guérison du mal. J'embarquai Louison à bord de la fameuse "aile volante" que l'adjudant Soubabère pilotait alors entre Brazzaville et Bangui. Elle me quitta et je demeurai sur le terrain, démuné, les poings serrés, avec l'impression que non seulement la France, mais la terre entière avait été occupée par l'ennemi.

Tous les quinze jours, un Blenheim piloté par Hirlemann effectuait une liaison militaire avec Brazza et il fut entendu que j'allais être du prochain voyage. Tout mon corps me paraissait creux : je sentais l'absence de Louison dans chaque grain de ma peau. Mes bras me paraissaient des choses inutiles.

L'avion d'Hirlemann, que j'attendais à Bangui, perdit une hélice au-dessus du Congo et vint s'écraser dans la forêt inondée. Hirlemann, Béquart, Crouzet furent tués sur le coup. Le mécanicien, Courtiaud, eut une jambe fracassée ; seul le radio, Grasset, s'en tira indemne. Pour signaler sa présence, il eut l'idée de tirer à la mitrailleuse toutes les demi-heures. Chaque fois, les villageois d'une tribu voisine, qui avaient vu l'avion tomber et qui venaient à leur secours, fuyaient épouvantés. Ils durent rester là trois jours et Courtiaud, immobilisé par sa blessure, faillit devenir fou en luttant jour et nuit contre les fourmis rouges qui essayaient de venir sur sa plaie. J'avais fait souvent équipage avec Hirlemann et Béquart ; fort heureusement, une crise de paludisme providentielle me permit de tout oublier pendant une semaine.

Mon voyage à Brazzaville dut donc être remis au mois suivant, en attendant le retour de Soubabère. Mais Soubabère disparut également dans la forêt du Congo avec l'étrange "aile volante" qu'avec l'Américain Jim Mollison il avait été le seul à savoir piloter. Je reçus l'ordre de rejoindre mon escadrille sur le front d'Abyssinie. J'ignorais alors que les combats avec les Italiens étaient pour ainsi dire terminés et que je ne servais à rien. J'obéis. Je ne revis jamais Louison. J'eus de ses nouvelles par des camarades, deux ou trois fois. On la soignait bien. On avait de l'espoir. Elle demandait quand je reviendrais. Elle était gaie. Et puis ce fut le rideau. J'écrivis des lettres, des demandes par voie hiérarchique, j'envoyai quelques télégrammes fort cavaliers. Rien. Les autorités militaires observaient un silence glacé. Je tempêtais, protestais : la plus gentille voix du monde m'appelait de quelque lazaret triste d'Afrique. Je fus expédié en Libye. Je fus aussi invité à passer un examen pour voir si je n'avais pas la lèpre. Je ne l'avais pas. Mais ça n'allait pas. Je n'ai jamais imaginé qu'on put être à ce point hanté par une voix, par un cou, par des épaules, par des mains. Ce que je veux dire, c'est qu'elle avait des yeux où il faisait si bon vivre que je n'ai jamais su où aller depuis" (...)



ORSTOM - BANGUI (1988)

Plan de 1946 — La gare y est prévue...

Chapitre XI

Bangui entre 1945 et 1955

Bangui vu par un géographe le Professeur Jean DRESCH en 1946

Juste après la guerre 1939-45, le professeur Jean Dresch fit un grand circuit en Afrique Noire dont il tira diverses publications. Citons : "Villes Congolaises - Etude de géographie urbaine et sociale" (1948). Contrairement à l'Afrique occidentale où "de gros centres sont antérieurs à la colonisation, la ville est une création du blanc". Il distingue "la ville blanche" de la "ville noire" :

"Bangui, ville qui se cherche.

Plus importantes que ces deux villes côtières, Pointe-Noire et Libreville, si violemment contrastées, Bangui et Brazzaville sont les vraies villes congolaises, villes de fleuve. Le site de Bangui est magnifique : l'Oubangui s'échappe du pays des collines et va, en s'infléchissant vers le Sud pénétrer à la fois dans la grande plaine et dans la grande forêt. Sur la rive droite une haute croupe allongée Nord-Sud s'avance jusque dans le fleuve où ses roches provoquent des rapides. Elle est couverte d'une forêt dense. La plaine l'entoure de tous les cotés, immense et marécageuse à l'Ouest, limitée par une ligne de collines vers l'amont. Les limites administratives de la ville englobent collines et plaines, une surface immense où Bangui se cherche curieusement.

Bangui est une ville assez extraordinaire qui répond mal aux définitions traditionnelles. Les urbanistes prévoient qu'elle occupera la colline. L'on devine en effet le parti qu'ils en pourraient tirer pour l'aménagement des quartiers résidentiels. Mais elle n'est encore occupée que par des singes et par des panthères qui parfois se hasardent dans les rues de la ville. La ville blanche de Bangui vit dans l'avenir qui, du reste, paraît assuré.

Les seize "villages" indigènes de Bangui.

La répartition des indigènes n'est pas moins curieuse et incertaine. La population de noirs est déjà imposante, puisqu'on en dénombrait plus de 25 000 à la fin de 1945. Mais Bangui ne compte pas de gros villages groupés. Seize agglomérations, souvent désignées par le nom du chef de canton ou de quartier, se dispersent dans le périmètre urbain. Certaines ne sont souvent que de vrais villages de ruraux intégrés dans la ville. Aucune n'est complètement coupée de la vie rurale. Les femmes au moins ont des plantations un peu partout dans la plaine et sur les flancs des collines. Les noirs peuvent donc se procurer, à l'intérieur même de la ville, une partie du manioc, du maïs, des arachides nécessaires à leurs besoins. Ce qui n'empêche que, là comme ailleurs, le ravitaillement est difficile à assurer.

Ainsi la ville blanche s'entoure, à distance respectueuse, d'une série de villages. Il y en avait un autre tout près, sur l'emplacement de la future gare ; on l'a fait déménager, bien que certains de ses habitants aient construit en dur. Mais un village d'"évolués" et d'ouvriers est en cours de construction, au Sud du terrain d'aviation. Les cases sont en dur et soignées.

Curieuse ville, en somme, semi-rurale encore, puisqu'elle contient non seulement des planteurs blancs, mais aussi et surtout des agriculteurs noirs qui ne sont pas "détribalisés". Réserve de main-d'œuvre pour la ville future.

Attirés à la fois par le fleuve et par la colline, les blancs se sont établis d'abord sur la berge, ombragée par de vénérables manguiers, le long de ce qu'on appelle le port, digne de ce nom seulement depuis qu'un quai, pendant la guerre, a été aménagé. Au-dessus, des rues en damiers grimpent, toujours bordées de manguiers, sur les pentes inférieures de la colline : factoreries et cases administratives sont du vieux type colonial. Mais à partir de la place du marché, la ville s'est étendue dans trois directions : le long du fleuve vers l'aval, vers les marais où conflue la M'Poko, où s'esquisse un quartier portuaire et industriel, aux abords de la future gare du Bangui-Tchad, le long de la route de M'Baiki où se sont établis quelques petits planteurs blancs, enfin au contact de la colline et de la plaine où se succèdent missions, hôpital,

logements, locaux administratifs, cité de l'aviation, tous bâtiments qui n'ont plus rien de colonial.

Quant à la population indigène, elle se répartit dans seize agglomérations qui se dispersent dans le périmètre urbain. En contournant la colline, on rencontre d'abord, en amont de la mission Saint-Paul, un groupe de villages nouvellement installés et occupés par des pêcheurs et cultivateurs appartenant aux races avoisinantes, Sangho à N'Zengué, Yakoma à Gremboutou, Banziri à Sao, auxquels se mêlent des employés. Vers le Nord, après de petits "quartiers" où résident des boys, ou des prostituées attirées par le camp militaire, le village de N'Garsoué est un village de paysans N'Drè englobé dans la ville. Kaimba et Boy-Rabé sont deux agglomérations jointives, peuplées d'anciens tirailleurs et de Baka-Mandjia. A la pointe du périmètre urbain, Bafio et Magoambala sont peuplés de Baya et de Mandjia, tous plus ou moins agriculteurs. Les villages situés au delà du terrain d'aviation sont, au contraire, surtout des villages de commerçants et artisans, étrangers au pays et musulmans, villages jointifs installés là sur plan en damiers, tandis que les autres s'aménagent au gré des occupants : Sénégalais à Ibrahim Sow, Bomouan à Mustapha, Haoussa à Mamadou-M'Baiki, concessions bien closes qui rappellent le Soudan et l'Islam contrastent avec les cases de leurs voisins, Banda de Malimaka, Sara d'Assana, anciens gardes de Yakété. A Kina enfin et à N'Zongo on retrouve des agriculteurs de races locales, Ali et M'Baka".

Escalé boueuse en 1947 - Jean BUHLER

Après la guerre de nombreux voyageurs passeront par Bangui, laissant témoignage de leur visite éclair. En 1947, un voyageur Jean Buhler évoque ainsi son escalé dans "Sur les routes d'Afrique — de la Méditerranée au Congo" (1948). Il en garde un mauvais souvenir, pluie et boue :

"Par chance, nous nous poserons à Fort Archambault avant la tornade, mais pendant quatre heures, nous devons attendre la permission de reprendre le voyage en direction de Bangui. Les tornades équatoriales sont un fléau pour l'aviation. Elles se forment par échauffement de l'air humide ; quand un courant d'air froid, venant des couches supérieures de l'atmosphère, s'abat sur la masse humide et chaude de l'air qui pèse sur les marécages, les rives des grands fleuves et les bassins lacustres, il se produit de forts remous qui prennent un mouvement circulaire. A cause de la condensation de l'air humide, dans la zone froide, le tourbillon est même visible. On pourrait le comparer,

en le multipliant par cent, à ces remous qui entraînent les feuilles mortes sur nos places, avant les gros orages d'automne...

Volant dans les nuages, nous arrivons en fin de journée à l'aérodrome de Bangui ; l'appareil se glisse au ras des collines et réussit à se poser correctement sur la piste détrempée. Tout est poisseux et couvert de boue rouge : l'auto qui nous emmène, les souliers des Blancs, les vêtements des Noirs, jusqu'à un fox-terrier que l'averse a aspergé de terre rouge. On nous loge au dispensaire qui abrita jadis les malades de la fièvre jaune. L'eau a ruisselé à travers les toits ; on patauge dans les couloirs cimentés, on patauge en mangeant, on patauge en dormant sous la moustiquaire, dans des draps humides.

Triste salut de l'Afrique équatoriale ! Les arbres dégouttent d'humidité et les autos qui filent le long des routes rouges, entre les herbes hautes, aspergent les femmes en pagnes à fleurs et les hommes aux longs pieds nus. Dans la ville, les gens semblent tristes, confinés chez eux par la crainte des prochains orages. Des marchandises achèvent de pourrir sur les quais de l'Oubangui. On mange dans un humide restaurant, des choses humides, irrité par les vêtements saturés d'eau, par les moustiques, par l'averse qui tombe de nouveau, comme mille marteaux sur l'enclume de la nuit.

L'étape du lendemain sera plus heureuse. D'un saut, l'appareil s'arrache à la boue de Bangui et s'installe au-dessus des forêts touffues, impénétrables, qui garnissent une bonne part du bassin du Congo".

Bangui vu par le cinéaste conférencier Albert MAHUIER en 1947.

Encore émerveillé par les "Grandes chasses en Afrique Centrale" qu'il vient de filmer depuis Fort Archambault, le cinéaste Albert Mahuzier parvient à Bangui en 1947 :

"Bangui étage sur la rive droite de l'Oubangui ses maisonnettes et sa verdure. Comme presque toutes les villes d'Afrique centrale, le manguier remplace, et combien avantageusement, le platane ou le marronnier d'Inde de nos pays. Pensez à la richesse publique d'une ville comme Paris si tous les arbres de la capitale portaient des fruits ! Quelles orgies feraient les enfants de chez nous, en pommes, poires, cerises...

Avec ses 1 200 Européens, Bangui, capitale de l'Oubangui fait figure de très grande ville pour moi, qui n'ai vu depuis deux mois que Fort-Archambault et ses trois cents Blancs !

Et cette ville en étages, alignant au bord d'un fleuve large comme cinq fois la Seine de belles allées ombragées, me semble un Paradis terrestre à côté des villes du Nord, plates, absolument plates et rectilignes.

La plus belle vue de Bangui, il ne faut pas la chercher dans Bangui même, il faut traverser le fleuve et aller faire une petite expédition sur la rive gauche, à Zongo, minuscule poste du Congo Belge. Je frète donc avec des camarades de Bangui une pirogue. En un petit quart-d'heure de navigation, nous arrivons sur l'autre bord, après avoir longé d'énormes roches rouges qui barrent presque totalement le lit de l'Oubangui.

A mon grand étonnement, le fleuve n'a presque pas de profondeur et les perches maniées par nos piroguiers n'ont aucun mal à crocher le fond. Mes camarades me montrent alors le niveau des crues et j'imagine facilement le volume formidable que doit charrier l'Oubangui dans ses hautes eaux. D'ailleurs en ce moment il n'est pas navigable pour les vapeurs à aube qui relie Brazzaville à Bangui, et ce grave problème paralysera encore longtemps la vie économique : quand le Congo et l'Oubangui sont en crue, et par conséquent navigables, les routes sont alors bloquées par les eaux. Quand les routes sont dégagées, les fleuves cessent d'être navigables.

Pendant que nous buvons un verre à la factorerie de Zongo, le soleil se couche sur Bangui. C'est un coup d'œil magnifique qu'offre cette énorme masse d'eau reflétant un soleil flamboyant, tandis que d'énormes fromagers, de gracieux palmiers rôniers forment un premier plan très exotique.

Bangui, qui jouit de l'électricité, luxe dont ne s'enorgueillissent que cinq villes dans toute l'A.E.F., s'illumine peu à peu et nous rentrons par une température délicieuse sur notre terrain national. (...)

Je rentre chez l'ami qui m'héberge, puisque dans une ville comme Bangui, il est fort difficile de planter sa moustiquaire sur une place publique, et encore plus difficile de trouver une chambre d'hôtel". (...)

Fièvre jaune et panthères en 1949 - Joé CEUVORST

Un Belge Joé Ceuvorst relate son périple africain dans "L'Afrique en jeep : Sahara - Niger - Congo - Nil, 35 000 km" (1952). Ayant réalisé pendant l'été 1949, la liaison A.O.F. - Congo Belge en saison des pluies, il évoque à propos de Bangui, deux problèmes : fièvre jaune et panthères :

"Grande animation à Bangui où l'on ne parle que de la fièvre jaune. Des ambulances vont et viennent, le fanion à croix rouge cla-

quant au vent. Des chenillettes militaires passent, bruyantes, dans le lugubre hululement des sirènes. Les hôtels refusent du monde. L'épidémie a bloqué dans la ville quantité de broussards, leur famille, leurs serviteurs noirs. Cela a créé une véritable crise de logement.

Un transporteur portugais rencontré sur la piste, et qui, lui aussi, vient d'arriver, nous suggère de retourner en arrière. Un peu à l'écart de la route, à dix kilomètres, nous trouverons une auberge et un atelier de réparation, tenus par des compatriotes. Excellent conseil ! L'auberge "Sans Soucis" est située au pied des collines, dans un cadre reposant à souhait.

(Cette concession fut achetée peu après par l'ORSTOM pour étendre son Centre de Recherches).

L'endroit possède aussi sa panthère. Quelques jours avant notre arrivée, elle s'est régalée d'un porc qui, à l'instar de la chèvre de Monsieur Seguin, s'était imprudemment échappé de l'enclos.

Décidément, ces histoires de fauves donnent à réfléchir. Mes derniers doutes quant à leur férocité à l'égard de l'homme se sont envolés depuis qu'un broussard chevronné nous a conté la véridique histoire de Paulette.

Paulette est une gentille petite métisse de sept ans que la propriétaire de l'auberge a recueillie, Paulette n'a plus de maman. Une panthère l'a rendue orpheline. Elle-même a échappé par miracle aux griffes du fauve. Cela s'est passé une nuit, en pleine ville de Bangui. Ce soir là, le Receveur de l'Enregistrement, D..., avait laissé ouverte la porte de sa chambre à coucher. Sa chienne venait de mettre bas. Il désirait qu'elle puisse aller et venir librement et n'avait pas songé que les chiots pourraient attirer un fauve en quête de pareille aubaine. C'est pourtant ce qui arriva. Et voici comment.

La mère de Paulette reposait près de l'entrée. Elle se réveille soudain, alertée par un bruit suspect. Instinctivement, elle saisit son enfant et se jette vers la porte. La panthère bondit, lui lacère profondément le crâne et les épaules. S'étant servie d'elle comme d'un tremplin, elle s'est élancée dans la chambre. La petite, pressée sur la poitrine maternelle, a miraculeusement échappé à l'affreuse mutilation, mais la femme, affolée, ne songeant qu'à sauver son enfant, s'est enfuie en repoussant la porte derrière elle.

M. D... se trouve enfermé avec la bête en furie ! Invalide de la guerre 14-18 où il a perdu un membre, il s'était, comme chaque nuit, débarrassé de sa jambe artificielle. Faisant preuve d'une rare présence d'esprit, le fonctionnaire se glisse entre le sommier et le matelas, tandis que la panthère s'efforce rageusement de l'atteindre.

Tout cela a fait pas mal de bruit. Un des boys, alerté par le remue-ménage inusité, se porte au secours de son maître. En apercevant le

fauve, pris de panique, il laisse choir sa lampe et s'enfuit. Le pétrole, se répand sur le sol et s'enflamme.

M. D... se trouve pris entre deux dangers également redoutables : le fauve déchaîné et l'incendie imminent...

Cependant, des secours s'organisent. La panthère est finalement abattue de l'extérieur, à travers la fenêtre. Il faudra plusieurs balles pour en venir à bout. Les murs sont éclaboussés de sang. Quant au feu, on parvient à le maîtriser.

Hélas, la maman de Paulette est déjà au-delà de tout secours humain. Transportée à l'hôpital, elle mourra le lendemain matin.

Peut-on imaginer histoire plus poignante ? (...)

Urbanisme en Afrique Centrale 1949-50

En 1950, l'Encyclopédie coloniale et maritime faisait paraître sous la direction d'Eugène Guernier le volume "Afrique Equatoriale Française" :

Le géographe Jean Dresch ne présente que sommairement le site de Bangui :

"Bangui est donc bien le terminus utile de la navigation lourde, au point où le fleuve termine sa courbe vers le Sud pour entrer dans la cuvette et la forêt congolaises, et où la distance est plus courte, le trajet le plus facile vers les têtes du Chari. Au pied de sa colline couronnée par un dernier lambeau de forêt dense, au bord d'une large plaine ouverte vers le Nord, Bangui était destiné au rôle de capitale" (...)

Par contre dans un chapitre traitant de l'urbanisme en Afrique Centrale, voici ce que Ch. J. Barbarin architecte, écrivait sur Bangui :

"Les mobiles qui donnèrent naissance aux cités étaient de natures diverses. Tantôt, c'était la valeur défensive, et le sommet d'un rocher ou la boucle d'un fleuve voyait naître une bourgade fortifiée... Si c'était une ville de colonisation, on l'organisait comme un camp, sur des axes à l'angle droit..

Ces lignes de la Charte d'Athènes semblent avoir été écrites pour Bangui.

Lorsque ce poste fut créé, "l'urbaniste" était, en réalité, un géomètre, probablement un officier du Génie, traçant des rues à l'équerre, sans se soucier de la configuration du terrain, créant des voies se raccordant avec des rampes qui ne prévoyaient pas la circulation automobile intense de nos jours.

Depuis, la ville ayant connu un essor rapide dans les deux dernières décades, de nouveaux quartiers ont du être envisagés, mais sans, pour cela, faire appel à la science nouvelle de l'urbanisme.

L'administrateur des colonies avait simplement remplacé l'officier du Génie du début.

On en fut donc réduit, les besoins de circulation et d'habitation augmentant chaque jour, à envisager des solutions de fortune, et proposer des élargissements des voies, souvent incompatibles tant avec les droits des riverains, qu'avec les possibilités de raccordement.

De tout cela, ressort la difficulté initiale d'appliquer la Charte d'Athènes, même dans la plus petite mesure, à des villes nouvelles — nouvelles de cinquante ans, et quelquefois moins — où la pire anarchie a présidé à leur naissance.

En ce qui concerne Bangui rien ne laissait prévoir une industrialisation évoluant des régions de l'Oubangui, et lorsque celle-ci se créait en 1895, embryon de camp militaire et naissance d'une mission, sur les bords du fleuve, il ne s'agissait que d'un simple poste de transit.

Bangui, établie à proximité d'un seuil rocheux — appelé aujourd'hui "Rocher de l'Artillerie" — n'était que le point de liaison entre le bief aval et le bief amont, Fort-de-Possel étant, à l'époque, la "capitale" de l'Oubangui-Chari-Tchad.

Lorsque la culture du coton fut organisée en Oubangui, on ne soupçonnait pas le développement et l'extension qu'elle devait prendre dans l'avenir, et il était prématuré de croire à la possibilité de créations d'industries qui, à ce jour, ne sont encore qu'en puissance. Cependant, là, s'est manifestée l'anticipation des populations autochtones qui, se basant sur les premiers résultats de la culture du coton, le transport, le stockage, ont été attirées par la grande ville que devenait Bangui.

On n'a pas toujours su prévoir ce développement rapide et prendre les dispositions utiles pour préparer les voies à la ville de demain.

Il est inutile de critiquer les solutions prises pour les besoins les plus urgents. Les quartiers ont été installés hâtivement : quartier commercial, quartier industriel... Mais aucune prévision de quartier résidentiel, et au fur et à mesure des besoins croissants de la population européenne, la ville faisait tache d'huile, et depuis plus de cinq ans vouait à la nomadisation les quartiers autochtones.

En fait, une solution de principe était adoptée, essayant de mettre en ordre le chaos primitif, mais rencontrant les pires difficultés d'application.

Dans l'ordre de création des zones, Bangui a vu s'installer successivement :

- Un quartier administratif, premier en date, absorbant les meilleurs terrains, à flanc de coteau et disposant de concessions individuelles importantes.
- Un centre commercial, établi à l'Ouest de l'ancienne ville administrative ; ce quartier, actuellement resserré sur une superficie d'environ cent hectares, subissant la sujétion des concessions individuelles — dont on ne peut, toutefois, nier certains avantages — ne permet plus le développement d'un ensemble essentiellement commercial, répondant aux besoins croissants d'une population sans cesse en augmentation.
- Un quartier industriel, Kolongo, pris de justesse sur les terrains disponibles du bord du fleuve, en aval de la ville commerciale. Ce quartier présente, en outre, l'inconvénient des zones marécageuses de la lèvre riveraine. D'où assainissement indispensable, mais ralenti du fait que le matériel nécessaire manque totalement à Bangui.
- Sur la zone périphérique de ces trois quartiers, une région en partie insalubre, affectée aux quartiers africains, et s'étendant sur un arc de cercle de plus de six kilomètres de rayon, au Nord-Ouest de Bangui.
- Une zone située à l'Est de Bangui, N'Garaba, au delà des collines, comportant également des quartiers africains, plus salubres que ceux du Nord-Ouest.
- A proximité de cette zone, également séparé de Bangui par la chaîne de collines, le quartier militaire dit "Camp du Kassai", créé sensiblement à la même époque que le quartier dit "commercial". Entre ces deux dernières zones, il est prévu au plan d'urbanisme, un "quartier résidentiel".

Il n'est pas douteux qu'un ensemble harmonieux pourrait être constitué sur tout le territoire dépendant de la ville de Bangui ; mais, si l'on pense que du quartier industriel de Kolongo au futur quartier résidentiel de N'Garaba, il y a douze kilomètres (distance du Pont de Neuilly à Charenton...) pour une population, en 1949, de plus de deux mille Européens et environ quarante mille indigènes, sans moyens de transport en commun, sans facilités, on peut se demander quelle solution "l'urbaniste" proposera...

La Charte d'Athènes envisage que les surfaces libres soient d'une étendue suffisante et convenablement réparties.

Cette condition est le plus souvent remplie dans les territoires d'Outre-Mer, où, pour des raisons d'indépendance, les habitations étaient établies à des distances peut-être parfois excessives, mais permettant, toutefois, de réserver l'avenir. Il ne pourrait donc être retenu, de la Charte d'Athènes — et pour Bangui en particulier — que la nécessité de construire en hauteur, pour conserver le maximum de surfaces vertes.

Jusqu'à nos jours, les habitations coloniales adoptaient le principe de la construction en rez-de-chaussée, quelquefois surélevé, rarement en premier étage, et encore plus rarement au delà.

Il serait logique d'adopter, ici également, et en raison même du développement de la population européenne dans les principaux centres, les principes de la construction en hauteur.

Il ne pourrait en résulter que des avantages certains dans le regroupement des activités commerciales, et, dans certains secteurs déterminés, le regroupement de la vie collective, tout en conservant l'indépendance de chacun.

Si le problème de l'habitat européen dans les agglomérations d'Outre-Mer se pose — pour certaines — avec une acuité grandissante, celui de l'habitat autochtone n'est que plus important.

Le premier problème était toujours — ou presque — résolu au détriment du second, le nomadisme des populations autochtones ayant été organisé dans le périmètre urbain de Bangui, d'une façon parfois excessive.

Depuis plus de cinq ans, certains villages ont été déplacés deux, trois et même quatre fois, sans qu'aucune certitude de stabilité définitive leur soit donnée. Il y a là une erreur et les Africains ne comprendraient pas que l'on continuât à les déplacer indéfiniment, au bénéfice d'une extension de la ville commerciale et administrative.

Conclusion

Il ne peut être donné de conclusions définitives à une étude aussi rapide de l'application aux territoires d'Outre-Mer d'une science aussi jeune que l'Urbanisme, d'autant que les plans dressés pour chaque centre n'ont pas encore reçu d'approbation définitive.

Il n'en reste pas moins que les travaux de première urgence à exécuter avant toute mise en place d'un plan d'urbanisme à Bangui seraient l'assainissement des terrains marécageux, tant par remblaiement que par plantations d'arbres appropriés (eucalyptus) et une étude démographique particulièrement poussée pour déterminer, sans fausses manœuvres, la répartition, par races, des terrains affectés aux populations autochtones.

Ce dernier travail sera rendu particulièrement indispensable du fait d'une récente décision du Grand Conseil de l'A.E.F. tendant à permettre aux Africains d'accéder à la pleine propriété des terrains qui, jusqu'à ce jour, leur étaient attribués sans titre définitif.

D'où nécessité de créer des quartiers africains au même titre que les européens, ce qui donnera, en fait, le départ à la notion réelle d'"urbanisme".

En outre, il y aurait lieu de déterminer d'urgence le programme d'amélioration de l'électrification générale, de l'adduction d'eau et de l'installation des câbles téléphoniques souterrains.

Il est à souhaiter qu'une entente se fasse sur toutes ces grandes lignes et que la collaboration sincère des particuliers et de l'Administration parvienne à faire des jeunes villes d'A.E.F. de véritables centres modernes, répondant à tous les besoins des habitants africains et européens".

Bangui vu par l'écrivain-philosophe Jean GUEHENNO

En 1950, Jean Guehenno qui était alors inspecteur de l'enseignement en tournée africaine porte un jugement sévère sur les coloniaux en évoquant :

"L'itinéraire que suivit Gide il y a vingt cinq ans... Mais sept semaines nous suffiront pour parcourir tout le chemin qu'il parcourut en une année. C'est une bonne mesure du travail qui en dépit de tout s'est fait ici (...)

18 janvier (1951). — Nous voici à Bangui. A peine nous sommes-nous arrêtés à Fort-Archambault. Un avion, en deux heures, nous a amenés ici.

Nous sommes à la case de passage, au sommet d'une colline d'où la vue sur l'Oubangui est très belle. Dans la chambre fraîche, 32°, je suis à écrire des lettres quand soudain le vent s'est levé. C'est "la pluie des mangues", m'a dit le boy: On l'attendait depuis quelques jours. Les feuilles mortes, les filaments secs des roseaux volent. Du côté du fleuve, toute la ville est devenue invisible, cachée dans les nuages rouges de la poussière qui tourbillonne. Il est six heures ; le soleil tombe. Vers le Sud-Ouest, sur l'autre rive, au Congo belge, il pleut déjà. Tout le ciel se couvre. Il tonne. C'est tout de suite la nuit...

En fin de compte, il n'a pas plu. Les dieux continuent seulement dans le ciel leur tam-tam. Mais la tornade est allée ailleurs. Les mangues attendront. Mais il fait plus frais et l'on respire.

19 janvier. — Quand nous sommes rentrés hier soir, une civette était devant la porte dans la lumière, sous la véranda. Elle s'est enfuie et a glissé dans la forêt, à notre approche. On a ici, à chaque instant, l'impression d'être environné de toutes les bêtes de la création. La nuit splendide et sonore est plus vivante que le jour. Les lucioles, ici et là dans le noir, volent et allument des étincelles. Les criquets broient le silence. C'est une sorte de grésillement rapide par-delà lequel on dis-

tingue, comme une basse, le souffle des crapauds. Parfois s'élève, mais seulement pour quelques mesures, le chant d'un oiseau inconnu. J'ai peine à m'arracher à ce bruit d'un autre monde. Mais la peur sotté des moustiques, des scorpions, des serpents, m'oblige à rentrer.

On distingue rapidement deux espèces parmi les fonctionnaires qui travaillent dans ce pays. Il y a ceux qui n'y croient pas, pervertis par l'esprit colonial, infatués de leur blancheur, pleins de mépris pour le monde noir où ils doivent vivre et qui pensent naturellement avoir droit à toutes les compensations d'un exil qu'ils disent s'être infligé pour la grandeur de la France, mais qu'explique leur avidité : ils gagnent de l'argent, beaucoup d'argent ; c'est leur unique soin ; ils s'appliquent à faire suer la République, et c'est écœurant. Mais il y a ceux qui y croient, et ceux-là sont admirables. Ils gagnent de l'argent aussi, mais on n'y pense pas en les regardant, parce qu'eux-mêmes n'y pensent pas ou guère. Vrais découvreurs, vrais pionniers, hommes exemplaires et rayonnants qui étendent autour d'eux l'ordre, le travail et la paix. Tout irait mieux si ces derniers représentaient seuls ici l'homme blanc.

Innombrables les blancs, dans ce pays, qui ne connaîtront jamais le nom d'un homme noir. Ils donnent des noms à leurs chiens, à leurs chats, à leurs singes. Mais le noir, pour ces gens qui en Europe feraient souvent eux-mêmes leur cuisine, laveraient leur linge, conduiraient leur voiture, n'a ni nom, ni prénom. Il s'appelle toujours "cook", ou "boy", ou "chauffeur", ou "motor-boy".

Il fait terriblement chaud, dans les 35°. Je coule comme un citron pressé. Le ciel n'est ni bleu, ni blanc, sans soleil. Mais il y a cette extraordinaire odeur de l'Afrique, une odeur fauve et poivrée de terre brûlée, d'épices volatilisées. C'est indéfinissable. Les Européens d'ici en ont pris l'habitude et me disent que je rêve. Mais non ! Je voudrais bien ne pas m'habituer. L'Afrique, j'en suis sûr, est dans ce parfum, et qui saurait l'analyser connaîtrait tous ses mystères.

20 janvier. — Image de l'absurde : dans une classe de sixième, une quinzaine de petits noirs et quatre blancs ou blanches ; tout ce petit monde décline *rosa*, la rose ou *dominus* le seigneur. Je dois à la vérité de dire que les noirs s'en tiraient mieux que les blancs, mais l'absurdité n'en est que plus évidente. Qu'un petit bourgeois de la métropole, par la volonté de ses parents, étudie ou fasse semblant d'étudier le latin, c'est un fait trop connu. C'est ainsi qu'on devient un vrai, un grand bourgeois ! *Ad angusta per angusta*. Des barbarismes font les meilleurs mots de passe. Mais que le même préjugé joue ici, voilà qui confond. Puisque le petit blanc étudie le latin, il faut bien que le petit noir l'étudie aussi. Il veut tout, ce petit noir, et *rosa*, la rose davantage encore que les mathématiques. Lui refuserait-on le latin, il crierait,

qu'on veut le laisser démuni, désarmé, devant le blanc qui passe pour le savoir. Si le latin allait être le secret du blanc !" (...)

L'Avenir de l'A.E.F. est dans les airs

L'après guerre vit des progrès rapides dans le transport aérien, capital pour l'Afrique Equatoriale, comme l'écrit la revue économique "Marchés Tropicaux" le 13 Janvier 1951, après avoir donné les caractéristiques de l'aéroport de Bangui :

"A 4 heures 50 de Brazzaville par DC-3, l'aérodrome de Bangui est accessible toute l'année aux avions de 25 tonnes. Situé à 4 km de la ville, il possède une piste en argile latéritique stabilisée dont la longueur a été portée à 1.600 mètres à la fin de 1948.

L'aérodrome est, en outre, doté d'un pavillon d'escale relativement confortable. Ajoutons que l'aérodrome de classe B qui doit être construit à Bangui le sera sur un nouvel emplacement.

Le développement des lignes aériennes transafricaines souligne encore l'effort entrepris depuis la guerre par les dirigeants de la Fédération dans le domaine de l'aviation.

Voici encore un peu plus de dix-huit mois, deux lignes hebdomadaires seulement assuraient la liaison Paris-Brazzaville, l'une par Alger et Kano, l'autre Alger, Kano et Douala. Aujourd'hui quatre sont en service.

Quatre fois par semaine (lundi après-midi, mardi matin, jeudi après-midi et vendredi matin), un DC-4 part d'Orly ou du Bourget en direction de Brazzaville où il arrive environ 24 heures plus tard. Deux d'entre eux font escale à Libreville.

L'A.E.F. devient donc de plus en plus un centre aérien de premier ordre : en dehors des lignes que nous venons de citer, il en existe, en effet, d'autres :

Paris-Fort-Archambault (par Tunis et Fort-Lamy).

Dakar-Brazzaville (par Bamako, Gao, Kano, Zinder, Fort-Lamy et Bangui).

Dakar-Brazzaville encore (par la côte cette fois, c'est-à-dire par Conakry, Abidjan, Lomé, Douala, Libreville et Pointe-Noire).

Toutes ces lignes sont exploitées par Air-France directement ou en pool avec l'Union Aéromaritime de Transports.

Ajoutons que d'autres liaisons régulières entre la France et l'A.E.F. sont assurées par les avions-cargos, appartenant à Air-France ou des compagnies privées, qui assurent plusieurs fois par mois les transports de fret entre Paris, Fort-Lamy, Fort-Archambault, Bangui et Brazzaville.

Le trafic à l'intérieur de la Fédération est aussi en augmentation constante. Chaque semaine plusieurs DC-3 chargés de viande partent du Tchad ou de l'Oubangui pour gagner Brazzaville et Pointe-Noire. Le Moyen-Congo manque de bétail : les troupeaux ne résistaient pas à la mouche tsé-tsé qui pullule au bord des cours d'eau, dans les sous-bois. Depuis un an ou deux, les colons ont fait venir des vaches de Guinée, qui sont immunisées contre la maladie du sommeil. Mais elles ne sont pas encore en assez grand nombre pour suffire à l'alimentation du pays. La viande que l'on consomme dans le sud de la Fédération vient du Tchad, 2 000 km plus au nord. Les troupeaux gagnent généralement Bangui par la route. Là on abat les bêtes et la viande est emmenée par voie des airs dans les régions pauvres en bétail" (...)

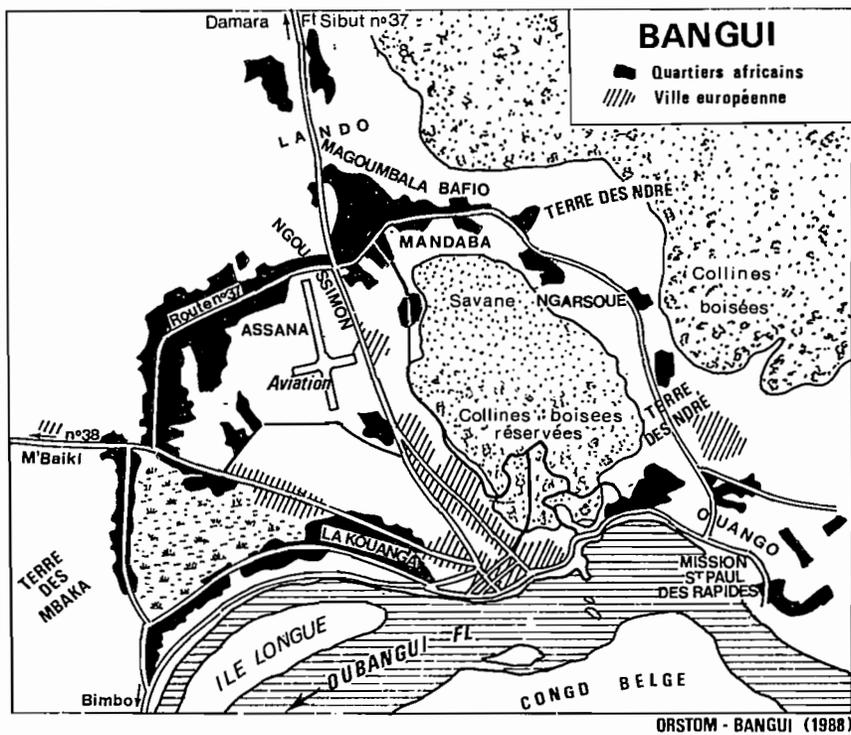
Bangui vu par un sociologue Jean-Paul LEBEUF en 1951

Un compte-rendu de la "Nouvelle Revue Française d'Outre-Mer" (1951) présente sous le titre "Villes Inconnues d'Afrique" une étude du sociologue Jean-Paul Lebeuf — plus connu par ses travaux au Tchad — concernant l'état en 1951 de l'évolution des populations africaines de Fort-Lamy et de Bangui :

"Bangui dont la fondation remonte à Juin 1889, s'élève sur la rive droite de l'Oubangui. A l'exception de quelques pêcheurs Mbaka le long du fleuve, et, dans les collines de l'Est, de petits groupes Ndré et Ali, les premiers habitants sont des soldats, des travailleurs manuels et quelques artisans.

Dans l'évolution du peuplement, on observe un rythme comparable à celui qui est notable à Fort-Lamy ; une arrivée progressive avec une cadence s'accélégrant jusqu'à ces dernières années au point que l'on estime que Bangui compte actuellement entre 55 000 et 60 000 habitants. Cette population comprend des représentants de la plupart des groupes ethniques du territoire de l'Oubangui-Chari, de certains éléments des Territoires du Tchad, du Moyen-Congo, du Cameroun, du Togo, ainsi que du Nigéria, du Congo belge et d'A.O.F. Du point de vue religieux, cette population se répartit en une majorité de fétichistes, de chrétiens, et environ 5 000 mahométans.

Ces chiffres qui résultent de recoupements nombreux, paraissent plus près de la réalité que les chiffres officiels qui sont de 20 000 habitants pour Fort-Lamy et de 39 000 pour Bangui. En effet, la consultation des registres de l'état-civil montre le peu d'intérêt que les Africains prennent à ce genre de questions, l'inscription des naissances et des décès émanant, en général, des médecins lorsque les naissances ont lieu à l'hôpital ou quand les malades y sont morts, des assistantes sociales, des tirailleurs, et des fonctionnaires, exclusivement.



Ville de Bangui selon J.P. Lebeuf (1951).

Fort-Lamy compte 16 quartiers, Bangui 110. Les 110 quartiers de Bangui sont divisés en 17 groupes correspondant, en principe, à autant de populations différentes. La situation est autre à Fort-Lamy où, malgré le déplacement récent de l'agglomération africaine, les représentants des diverses populations continuent à être mêlés, à deux exceptions près : d'une part les Kotoko, et d'autre part les Boa, Niellim et Gouri.

La différenciation ethnique s'opère plus souvent au niveau de la maison, mais l'afflux incessant de la brousse vers la ville tend de plus en plus à créer des mélanges entre les fidèles de deux religions opposées. Pourtant, et bien que vivant côte à côte, chaque groupe ethnique conserve ses particularités de pensée et d'existence. Même lorsque dans une seule maison musulmans et fétichistes cohabitent, chaque pièce n'abrite que les fidèles d'une seule de ces religions, alors que fétichistes et christianisés vivent volontiers ensemble.

Faits d'évolution

Dans une ville comme dans l'autre, l'influence des chefs de groupe se marque tout particulièrement lors de l'arrivée des Africains. Partout où l'organisation sociale est demeurée solide chaque nouvel arrivant se rend auprès de son "supérieur" qui lui indique un lieu de résidence. En attendant de trouver un terrain libre ou une maison, le nouvel arrivant est hébergé, sans qu'il ait à déboursier quoi que ce soit. Et M.J.-P. Lebeuf souligne qu'il s'agit là d'une manifestation remarquable — et bien connue — de la solidarité africaine.

Quant aux raisons de l'installation en ville, elles tiennent dans ces quelques mots : gagner de l'argent. Le bouleversement apporté par l'introduction de la monnaie dans une organisation économique qui, de familiale et basée sur les échanges, est devenue une économie à numéraire, oblige les gens à modifier leur genre de vie.

A ce besoin de gagner de l'argent, il faut ajouter l'attrait de la ville, en raison de la liberté dont on y jouit et des distractions que l'on espère y trouver. D'une façon générale, on note une opposition certaine de la part des gens d'âge à la venue des jeunes hommes à la ville dont ils craignent à juste titre, l'influence inévitable de désintégration de la cellule sociale traditionnelle.

Que deviennent les nouveaux arrivants ?

La plupart demeurent sans travailler pendant quelque temps, mais les conditions matérielles d'existence sont devenues trop difficiles pour qu'ils persistent à ne rien faire. On peut dire, observe M. J.-P. Lebeuf que le nombre des oisifs diminue à mesure que monte le coût de la vie.

Certains Africains viennent avec un métier. A Fort-Lamy les bouchers, les teinturiers et les tanneurs sont organisés en corporation ayant leur chef, leurs compagnons et leurs apprentis qui vivent chez le maître.

A l'exception des métiers amenés du village, il n'existe aucune spécialisation technique. Le problème de l'apprentissage de nos techniques reste entier (si l'on excepte les efforts du service de formation professionnelle accélérée, qui fonctionne depuis peu à Bangui). Problème complexe quand on sait que la majorité des Africains n'ont aucune préférence ou attirance pour un métier européen plutôt que pour un autre, le choix d'un métier dépendant de l'activité qu'exercent les membres de l'entourage ou de l'occasion qui se présente.

Les métiers féminins les plus répandus concernent l'alimentation, confection et vente de beignets et de farine, d'huile, d'arachides décortiquées et grillées, etc. L'argent rapporté par ce petit négoce sert à l'acquisition de bijoux ou vient compléter les gains assurés par la prostitution qui est très répandue.

M. J.-P Lebeuf aborde ensuite la question de l'enseignement...

A Bangui, où les élèves des écoles officielles ne sont guère plus nombreux qu'à Fort-Lamy (en 1950, 782 élèves pour 60 000 habitants), le français est parlé par l'immense majorité des citoyens. C'est le résultat de l'action menée tant par l'enseignement laïc que par les religieux français ; il faut y voir aussi le fait que le français n'a pas à lutter contre une langue aussi répandue, et aussi facile que l'arabe au Tchad.

M. J.-P Lebeuf en arrive à la notion de nationalité française, qui, à son avis, demeure étrangère à la très grande majorité des citoyens, exception faite des fonctionnaires. Par contre, davantage de citoyens savent ce que représente l'A.E.F. Faut-il en déduire l'existence d'un "nationalisme aéfien" ? M. J.-P Lebeuf ne le pense pas. Toutefois, la notion des liens avec la France apparaît lentement, mais sûrement...

A Bangui comme à Fort-Lamy, les fétichistes demeurent fidèles à leurs croyances ancestrales. A cet égard, il est symptomatique d'observer que les bosquets et les plantations qui s'étendent à l'intérieur de Bangui recèlent bien des autels où des sacrifices sont accomplis régulièrement.

Le Christianisme (catholicisme et protestantisme) qui revêt un aspect plus complexe, doit être considéré lui aussi comme une religion superficielle, plus encore que ne l'est l'Islam dans les groupes les plus récemment convertis.

Les populations musulmanes ne comptent aucun chrétien. Chez les fétichistes, on peut estimer qu'à Fort-Lamy les christianisés sont au plus un millier. A Bangui leur nombre est infiniment plus considérable, avec cette particularité qu'un certain nombre de fidèles des Mis-

sions méritent véritablement le nom de Chrétiens par la vie qu'ils mènent.

Dans sa conclusion, M. J.-P. Lebeuf a fait ressortir les caractéristiques communes des deux villes : vastes groupements humains, marchés importants, centre d'attraction, refuges, nœuds de communications. D'une façon générale, il est manifeste que les musulmans forment un bloc solide qui leur a permis de résister relativement aux apports de la civilisation occidentale, tandis que les fétichistes sont sérieusement battus en brèche par des courants divers, et notamment depuis peu par le syndicalisme et les idéologies politiques.

Cependant, si, à Fort-Lamy, les musulmans représentent l'élément solide, les fétichistes, eux, constituent l'élément agissant, avec un prolétariat ayant d'indéniables aspirations.

Tout ce qu'importe l'Europe, matériellement et spirituellement, attire les Africains. A cette réceptivité, s'ajoute une grande curiosité conduisant à une non moins grande faculté d'imitation. D'autre part, la masse africaine demeure fidèle à ce qui fut son originalité et il faut voir dans les innombrables allées et venues quotidiennes des employés entre le lieu de leur travail et le village (c'est ainsi qu'est désignée l'agglomération africaine), le besoin autant physique que moral de se retremper dans une atmosphère purement africaine, besoin qui se manifeste par le refus de ces employés de vivre dans le voisinage immédiat des Européens, en dépit des avantages offerts.

Enfin, et c'est là un des actes essentiels du drame provoqué par le contact brutal de deux civilisations aussi différentes, il est évident que les Africains des villes, à de rares exceptions près, sont loin d'être adaptés. Cette sorte de fièvre des fétichistes à pénétrer et à connaître nos usages, à les imiter, voire les dépasser, se traduit par le déséquilibre, l'égarement même de certains individus. Aussi est-il encore trop tôt pour dire ce que feront les Lamifortains et les Banguiens de demain. On veut espérer que le premier engouement passé pour les nouveautés, Christianisme, "Laïcisme", Islam même, machinisme, syndicalisme, un choix se fera qui assurera l'équilibre nécessaire.

Mais il importe que les Européens œuvrent dans ce but. L'étude de la culture de ces populations, l'organisation d'un enseignement de base, l'extension de l'instruction à un niveau supérieur, la création d'écoles techniques, la multiplication des contacts directs, sur le plan humain, entre Européens et Africains, doivent permettre à cette société qui se cherche de prendre conscience d'elle-même" (...)

En janvier 1953 J.P. Lebeuf reviendra sur la ville africaine de Bangui dans l'Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer sous le titre :

Ville Africaine de Bangui

Chef-lieu du Territoire de l'Oubangui-Chari, Bangui s'élève sur la rive droite de l'Oubangui. Elle doit son nom à la partie du fleuve devant laquelle elle est construite, zone qui s'étend depuis les rapides jusqu'à l'île Longue. Elle s'est étendue sur un territoire gagné à la forêt au fur et à mesure des besoins en espaces libres des constructeurs.

L'agglomération africaine est loin d'avoir l'aspect d'une ville au sens où nous l'entendons. Elle est en réalité une succession de villages qui, entourant la cité européenne, s'étirent le long des routes de grande communication et s'étendent largement dans les intervalles où demeurent encore de vastes zones inhabitées. Les constructions, isolées les unes des autres, et les plantations, nombreuses dans certains quartiers, contribuent à donner à l'ensemble une allure de grand village.

Les maisons, rectangulaires et comportant, pour la plupart, une véranda, sont isolées les unes des autres. Faites de torchis ou de tiges de bambou entrecroisées dont les interstices sont bouchés avec de la terre, elles sont couvertes de "tuiles" en feuilles de palmier pliées ou, plus rarement, de chaume. Dans certains quartiers, les maisons sont entourées d'une palissade de bambou qui limite la cour (Lambassi), tandis que dans d'autres (Ali), des plantations séparent les habitations. A l'exception des résidences de certains commerçants et chef de groupe, on n'observe encore que de rares constructions "en dur".

La ville est divisée en 110 quartiers, dont les noms sont d'origine diverse : lieux-dits (Ngaraba, Sangba), particularités géographiques (Mbangouma, Kotombo), particularités du lieu (Ngoussimon), région ou localité d'origine des habitants (Moyen-Congo, Issongo), emprunts européens (France-ville, Bruxelles), populations (Yakoma), hommes (Yakoli), plantes (Dédenngué), divers (Frères). Ils sont parfois déformés, tel Bord d'eau qui est devenu Bordeaux.

En 1889, date de fondation de la ville, le site et ses environs immédiats étaient occupés par de petits groupes de Mbaka, Ndré, Ali et Banziri. Les premiers habitants sont des manœuvres et des tirailleurs d'origine diverse recrutés par l'Administration, puis des Yakoma, des commerçants Kanouri et Haoussa, des Baya, Banda, Mandjia, Camerounais divers, venus jusqu'à la première guerre mondiale, par petits groupes. L'immigration augmenta progressivement pour prendre des proportions considérables à partir de 1940.

Cette population comprend actuellement, tant en sédentaires qu'en "saisonniers", des représentants d'une grande partie des groupes ethniques du Territoire de l'Oubangui-Chari, de plusieurs populations du Tchad, du Moyen-Congo et du Cameroun, d'Afrique Occidentale Française, du Congo Belge, de Nigéria et de Gold Coast. Ce sont :

A.E.F., Territoire de l'Oubangui-Chari : Ali, Banziri, Banda et apparentés, Baya, Mandjia, Mbaka, "Mbaka-Mandjia", Mbimou, Ndré, Sango, Souma, Yakoma, Zakara ;

A.E.F., Territoire du Tchad : Arabes, Baguirmiens, rares Boulala, Kotoko et Ouaddaïens, Sara :

A.E.F., Territoire du Moyen-Congo : Bacongo, Balali, Batéké, Loango, Mboti.

Territoire du Cameroun : Arabes, Bafia, Bakoko, Bamiléké (ou Grassfields), rares Bamoun, Bané, Bassa, Baya, Boulou, Douala, Ewondo (dits Yaoundé), Kaka, rares Kotoko, Makay, Mandara, Mbimou, Mvélé, Ngoumba, Peuls, Yabassi, Yazoum.

Afrique Occidentale Française : Bambara, Khassonké, Ouolof, Sarakolé, "Soudanais" et "Togolais" divers, Toucouleurs, appelés tous "Sénégalais" par les Banguiens.

Congo Belge : Bacongo, Banda, Banziri, Gabou, Griman, Mandjia Oto, Mangala (ou Bangala), Mbaka, Sango, Yakoma, Zakara.

Nigéria et Gold Coast : Haoussa, Kanouri (ou Bomouans), rares Yorouba et "Accra".

L'immense majorité des habitants sont des fétichistes. Seuls, les arabes, Baguirmiens, Boulala, Haoussa, Kanouri, Kotoko, Mandara, Ouaddaïens, Peuls, la plupart des ressortissants d'A.O.F., sont exclusivement mahométans. On compte également un noyau de chrétiens et des christianisés.

Les Banda, "Mbaka-Mandjia", Mbaka et Mandjia constituent les groupes les plus importants numériquement.

Comme à Fort-Lamy, une partie importante de la population est flottante et l'on assiste à des "gonflements et des dégonflements saisonniers" qu'il est impossible de chiffrer actuellement. Quoi qu'il en soit, les estimations généralement admises apparaissent comme inférieures à la réalité et l'on peut avancer que la population de Bangui est d'environ 60 000 habitants.

Si les raisons principales qui attirent à Bangui les gens de brousse sont les besoins de gagner de l'argent, le désir d'échapper à l'emprise de groupe (obligations religieuses, prestations, etc.) et aussi l'espoir de trouver des distractions, il apparaît très nettement désormais que de nombreux fonctionnaires travaillent dans le but de se créer une situation, de mettre leurs enfants à l'école et de prendre une part active à la vie nouvelle que nous avons introduite en Afrique.

La plupart des mariages se font entre gens d'origine différente, à l'exception cependant des Boulou et des Yakoma qui se marient dans leur milieu traditionnel. La majorité des mahométans se marient entre eux. Les unions, qui sont décidées par les intéressés, ont lieu en général, entre 18 et 20 ans pour les hommes, 15 et 18 ans pour les femmes. L'importance de la dot, variable suivant les groupes, oscille entre

1 500 francs, taux officiel rarement respecté, et 20 000 francs CFA sans compter les nombreux "cadeaux" obligatoires faits à la fiancée et à sa famille. Les divorces sont très fréquents. La majorité des Banguiens sont monogames pour des raisons matérielles et, parfois religieuses. Les conditions d'existence dans les villes où tout s'acquiert avec de l'argent, difficile à gagner, où l'exiguïté des terrains disponibles ne permet pas d'entreprendre les cultures vivrières nécessaires à l'alimentation d'une famille nombreuse, constituent l'obstacle principal à la polygamie, la religion chrétienne n'intervenant ici encore que secondairement.

Chaque groupe ethnique est placé sous l'autorité d'un responsable dont dépendent les chefs de quartier correspondants. Elus par la population, leur nomination est, en général, entérinée par l'Administration.

Les Banguiens conservent pour la plupart, des liens avec leur village d'origine. Ils s'y rendent fréquemment, quand le prix du voyage n'est pas trop élevé, pour des raisons religieuses ou d'intérêt ; ils reçoivent de nombreuses visites de leurs parents qui demeurent chez eux parfois pendant de longs mois.

Les nouveaux arrivants, dont l'afflux est particulièrement grand pendant la saison sèche, viennent généralement sans avoir encore de métier précis et il s'inscrivent dans la masse des manœuvres sans spécialité (15 000 individus environ suivant une estimation admise en 1950). Indépendamment de ces derniers, la population urbaine compte un grand nombre de gens n'exerçant pas de métier déterminé. Mais, comme à Fort-Lamy, il est difficile de parler d'une majorité d'"oisifs totaux". La plupart d'entre eux, en effet, s'occupent à des petites besognes, fabrication de briques sèches, aide aux maçons et aux charpentiers, etc. ; pendant la saison des pluies ils travaillent dans les champs familiaux voisins de la ville ou situés à l'intérieur de l'agglomération elle-même.

Les hommes mûrs et les femmes travaillent dans ces plantations, alors que les jeunes hommes cherchent à s'engager chez les Européens, ce qui est absolument général pour les fils des fonctionnaires et d'employés.

De nombreux jeunes gens viennent avec l'intention bien arrêtée de s'initier à un métier. L'apprentissage s'effectue dans les écoles administratives, missionnaires ou privées : depuis quelque temps, certains métiers, la comptabilité par exemple, sont appris par correspondance.

Des techniques traditionnelles comme la pêche (et la chasse), la vannerie et la fabrication des poteries — qui ne constituent pas à proprement parler des métiers dans l'ancienne organisation africaine — continuent à être exercées ; par exemple, les Yakoma, les Mbaka dits "Mbaka du fleuve" et les Banziri considèrent que leur droit de pêche est exclusif. Ces exceptions mises à part, il n'existe pas de spécialisation technique par ethnie.

Seuls de tous les citadins, les musulmans du Nord, Haoussa et Kanouri principalement, demeurent fidèles à leurs anciens métiers et ils ne participent qu'exceptionnellement aux activités techniques consécutives à la présence européenne. Ils jouent par ailleurs un rôle important par l'introduction et le maintien de techniques telles que le tannage, la maroquinerie, la cordonnerie et la boucherie, organisées en corporations.

Le commerce est principalement entre les mains des mêmes Haoussa et Kanouri et aussi de "Sénégalais" dont certains occupent de nombreux emplois et revendeurs.

La langue véhiculaire principale est le français, puis viennent le sango et, dans les quartiers des mahométans, l'arabe tchadien et le haoussa. Les deux seules langues qui soient enseignées sont le français (dans les écoles administratives et missionnaires) et l'arabe (dans 15 écoles coraniques).

Bangui compte de nombreux lieux publics, places de réunion en plein air, marchés, aires réservées au règlement des différends, cafés, restaurants.

Bangui est avant tout une ville fétichiste où le christianisme (catholicisme et protestantisme) et l'islamisme jouent des rôles distincts, le plus étendu étant celui du christianisme bien que les véritables chrétiens soient rares. Indépendamment des églises catholiques, des temples protestants et des quelques mosquées, il existe, dans la ville même, des lieux de réunion pour les cérémonies fétichistes (Génie de l'Eau, entre autres), chez les Banda, Ali et Mbaka, en particulier.

L'éloignement, dans lequel se trouve la majorité des citadins, de leur milieu traditionnel, diminue la force du fétichisme, sans cependant que le christianisme prenne réellement sa place. On observe depuis quelques années un recul de l'action missionnaire ; des usages qui avaient été abandonnés sous cette influence sont à nouveau observés dans des familles qui y avaient renoncé. La circoncision et l'excision sont accomplies en ville même, ou aux environs, à époque fixe dans de nombreux groupes (Yakoma, Ali, Banda, etc.)

En réalité, l'immense majorité des catéchumènes et des convertis composent de manière constante avec leur nouvelle foi officielle et les religions anciennes demeurent très vivaces bien que sous-jacentes.

Si, d'autre part, nous considérons la vie familiale des "chrétiens", nous devons constater qu'elle est, en réalité, dans la quasi-totalité des cas, conforme à ce qu'elle était avant l'arrivée des Européens, époque où la polygamie était de règle. A ce propos, il est certain que les interdits sexuels qui prohibent tout rapport entre les époux après la naissance d'un enfant, pendant une période qui peut durer plusieurs années, ont une influence sur la persistance de la polygamie. Et il est symptomatique d'observer que même chez des gens relativement

chrétiens, cette prohibition sexuelle est observée rigoureusement jusqu'à ce que le nouveau-né fasse ses premiers pas, tout au moins.

Les mahométans constituent une minorité cohérente où, malgré les différences ethniques, la religion constitue un ciment particulièrement solide. Alors que les allées et venues entre le christianisme et le fétichisme sont fréquentes et les retours à ce dernier également nombreux, depuis quelques années surtout, les abjurations de la religion musulmane sont pratiquement inexistantes. L'Islam continue à s'étendre dans les populations oubanguiennes, tant parmi les fétichistes que parmi les christianisés, sous l'action de marabouts itinérants.

Il est également constant que les nouveaux convertis à l'islamisme continuent à observer nombre d'usages de leur ancienne religion dans les circonstances graves, sécheresse persistante, maladies, etc. synchrétisme général en Afrique noire.

Les cas de "possession" sont fréquents, en particulier chez les Baya, les Lambassi et les Mbaka.

La vie urbaine a contribué largement à la désagrégation des anciennes sociétés africaines. Le christianisme, le syndicalisme et la politique apparaissent comme les principales causes de cet état de fait auxquelles il faut ajouter l'extrême liberté dont jouissent les citadins, le manque de moyens de coercition des gens d'âge à l'égard de la jeunesse (qui constitue une part importante de la population urbaine).

Mais ce phénomène est inhérent à un développement extrêmement rapide et nous pourrions être pessimistes si, dans ce bouleversement, nous n'observions pas des faits et ne sentions des courants favorables à la formation d'une société qui se cherche encore.

D'une façon générale, les notables, les fonctionnaires les employés et certains individus isolés ont conscience de la transformation qui s'opère. Ils comprennent parfaitement cette situation et leur bonne volonté est évidente. Il en résulte un très vif désir d'élévation sociale, particulièrement sensible à la deuxième génération, qui se manifeste par un ardent besoin de s'instruire et aussi par celui d'être dirigés.

Et, pour conclure, nous ne pouvons que reprendre ce que nous avons écrit à propos de Fort-Lamy : l'étude de la culture de ces populations auxquelles il convient de redonner la fierté de ce qui fait leur originalité, l'organisation d'un enseignement de base, le développement de l'instruction à un niveau supérieur et de l'enseignement technique, la multiplication des contacts directs, sur le plan humain, entre Européens et Africains doivent permettre à cette société qui se cherche de prendre conscience d'elle-même et de se réaliser".

Souvenirs sur le quartier de La Kouanga par Agnès MOABE et Augustin WAPIAMBODE

Dans "Nos Pères dans la Foi" (1988), le Père L. Godard et C. Zoubé ont recueilli le témoignage de vieux chrétiens de Bangui. Voici ce que leur ont dit A. Moabé et A. Wapiambodé sur le quartier de la Kouanga :

"Avant 1900 existait au bord du fleuve Oubangui un groupement de cases Mbakas. Le village s'appelait Bogbaya ; son chef était Mbongosua. Les gens des villages voisins voyant que ce dernier avait l'estime des Blancs se regroupèrent autour de lui.

En 1914 il fut décidé par le commandant Maran que ce village, situé alors au niveau des T.P. et de la douane actuelle, émigrerait à Gbotro. Gbotro signifiait "dans la boue". C'était un ensemble de marécages qu'il fallait assainir. Une petite rivière le traversait qui s'appelait La Kouanga. Les enfants de la Mission avaient coutume d'y venir le dimanche y pêcher des anguilles avec des bananes et des filets. Quand Makaya (?), un Blanc de Bimbo, eut réalisé avec des prisonniers un certain assainissement du quartier devenu La Kouanga, le commandant Maran y plaça le premier chef qui s'appelait Sambonga (le père d'Agnès Moabé à qui nous devons ces renseignements). Sambonga avait grandi avec Zoubé derrière Saint Paul. Son catéchiste Kpembidiki n'avait pas réussi à le faire baptiser parce que Sambonga devait contracter mariage le même jour et qu'une femme s'était opposée à ce mariage. Sambonga a tout de même confié tous ses enfants à la Mission.

En construisant les cases de La Kouanga, on avait eu soin de les entourer d'une clôture en joncs pour éviter que les enfants des voisins ne provoquent des palabres et, entre deux concessions, un petit sentier appelé mossongo permettait le passage. Vers 1951-52 Barthélémy Boganda obtint qu'on couche un énorme tapis de latérite sur toute la surface de La Kouanga. Les habitants, sous la direction de Barnabé Nzilavo déménagèrent et revinrent pour la plupart construire de petites maisons en semi-dur".

Bangui en 1953

En Août 1953, l'Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer, présenta un numéro spécial intitulé "AEF 53" à l'occasion de la Foire Exposition de Brazzaville. Les transformations étaient alors rapides et l'on était plein d'espoir, si l'on en juge par l'article consacré à Bangui :

“Le Gouverneur Général Reste, lors de son dernier passage à Bangui, exprimait son étonnement de retrouver une ville moderne là où il avait connu, immédiatement avant la dernière guerre, une modeste agglomération.

Le voyageur qui revient à Bangui après une absence de quelques années est en effet surpris, non seulement par le développement qu’a pris la ville, mais aussi par l’harmonie de celle-ci et par l’amélioration des conditions d’existence.

Située au croisement du grand axe Alger-Le Cap et des transversales reliant l’Afrique d’Est en Ouest, chef-lieu d’un territoire économiquement bien équilibré, Bangui était appelée, par sa position géographique, à prendre un essor qu’est venu encore accélérer le développement des liaisons aériennes mettant aujourd’hui cette ville à une vingtaine d’heures de vol de la Métropole.

Particulièrement rapide au cours des dernières années puisque la population, qui n’était que de 400 Européens et 22 000 Africains en 1939, est actuellement de 2 500 Européens et 100 000 Africains, cette évolution a posé des problèmes complexes dans tous les domaines : voirie, assainissement, distribution de l’eau et de l’électricité, construction d’immeubles à usage d’habitation et de bâtiments destinés à loger les services publics devenu plus importants

Si la densité accrue de la population et la nécessité de desservir les nouveaux quartiers exigeaient une solution immédiate, le problème capital à résoudre était celui de l’assainissement. Aussi, pendant qu’étaient améliorées et développées les voies urbaines, asphaltées désormais sur plus de la moitié de leurs cent kilomètres, des caniveaux, des fossés, un collecteur traversant la ville, étaient aménagés. Mais ces travaux, communs à toute ville en cours de modernisation, étaient insuffisants pour pallier les difficultés propres à Bangui, résultant de sa situation, de sa topographie et de son régime pluviométrique. Soumise à de fréquentes et violentes tornades, établie le long de l’Oubangui dont les hautes eaux affleurent presque les berges, arrêtée dans son extension vers l’Est par de verdoyantes collines, la ville a vu ses quartiers africains s’étaler vers l’Ouest et le Nord, dans des terrains bas et marécageux traversés par des marigots aux rives indécises.

L’aménagement du quartier la Kouanga constitue la première tranche du plan général d’assainissement. Pour qui n’a pas connu, il y a quelque temps encore, l’ancien aspect de ce quartier inondé six mois par an, dont les dix mille habitants de races différentes vivaient dans de très mauvaises conditions sanitaires, il est difficile d’imaginer le travail gigantesque qui a été entrepris. 150 000 mètres cubes de latérite ont été répartis pendant les quelques mois de saison sèche, au rythme de mille mètres cubes par jour transportés par camions, et compactés, pendant qu’étaient creusés les fossés de drainage et les exutoires des marigots. Le quartier de la Kouanga, entièrement suré-

levé, une fois qu'il aura été loti et correctement reconstruit, s'inscrira dans le cadre des grandes réalisations sociales et urbaines du Territoire.

En ce qui concerne la distribution de l'eau, la ville de Bangui est actuellement alimentée par la station de captage de la colline du Kassai et par une station de pompage ; avec le développement de la population urbaine, leur débit est devenu nettement insuffisant. Aussi la construction d'une nouvelle station de pompage dans l'Oubangui a-t-elle été décidée ; elle pourra fournir jusqu'à 3 500 mètres cubes par jour au lieu des 2 500 mètres cubes qui constituent actuellement un maximum. Une station d'épuration y sera annexée.

Le problème était le même pour la distribution de l'électricité. La puissance de l'usine actuelle ne permettait pas en effet de satisfaire toutes les demandes, d'autant plus que, là encore, se posait la question du transport de l'énergie à grande distance. Déjà deux réseaux souterrains, l'un à haute tension, l'autre à basse tension, sur une distance de plus de trente kilomètres, amènent le courant aux postes de distribution. Dans un avenir très prochain, la station hydroélectrique des chutes de Boali, située à une centaine de kilomètres de la ville, se substituera à l'actuelle centrale thermique.

Parmi les sujets d'étonnement, et non l'un des moindres lorsque l'on retrouve Bangui, c'est de voir de nombreux immeubles neufs, aux lignes modernes, mettant des taches claires dans la verdure sombre qui fait de Bangui un grand parc ombragé. L'administration a largement contribué à cette éclosion de bâtiments, qu'il s'agisse d'immeubles d'habitation ou d'édifices publics comme la Mairie, le Trésor, l'Hôtel des Postes, l'Hôtel de l'Assemblée Territoriale, l'Hôtel des Douanes, l'immeuble des bureaux du Gouvernement et bientôt le vaste Collège moderne (*cf. Collège Emile Gentil devenu le lycée Boganda*) qui ouvrira ses portes en octobre 1953 à quatre cents élèves, ainsi que la Maison des Anciens Combattants.

Afin de pallier la crise du logement que Bangui a connu comme la plupart des grandes villes, un programme de construction d'immeubles à usage d'habitation a été lancé. Le financement des travaux fut assuré par un emprunt de cent millions contracté par la Municipalité auprès de la Caisse Centrale.

Le secteur privé, de son côté, participait au développement et à l'embellissement de la ville. Il convient de citer en particulier les bâtiments de la Chambre de Commerce, de la Société Générale, de la Caisse Centrale de la F.O.M., ainsi qu'une cinquantaine d'immeubles à usage d'habitation dont onze à étages, comprenant au rez-de-chaussée des magasins parfaitement aménagés, dignes des grandes villes métropolitaines.

Dans le domaine de l'habitat on ne saurait passer sous silence une tentative très intéressante due à l'association d'un groupement autochtone jeune et dynamique (Cercle d'Etude et d'action sociale), d'un organisme privé réunissant toutes les bonnes volontés (Comité d'Action sociale africaine) et des Pouvoirs Publics. Animés par l'exemple des "Castors" métropolitains, un certain nombre d'Africains ont voulu construire eux-mêmes leur maison familiale. Sur un terrain mis à leur disposition par la ville, conseillés par des techniciens européens, soutenus par l'administration, les Castors auront édifié, à la fin de l'année, une vingtaine de cases, embryon d'un quartier neuf. C'est là plus qu'une expérience : un exemple. Le village "Castor", édifié par une main-d'oeuvre sans qualification, servira de "village-pilote" lorsqu'il aura été complété par un marché, une école, un dispensaire-maternité, une maison commune et un terrain de sport.

Il n'est pas de grande ville qui n'ait ses réalisations sociales. Bangui les a inscrites dans son programme. Des jardins d'enfants tenus par des assistantes sociales européennes et africaines accueillent de nombreux enfants africains. Chaque matin, des distributions de lait aux nourrissons autochtones dans des centres installés dans la zone périphérique. Un restaurant communautaire distribue aux ouvriers des ateliers et entreprises des repas copieux et sains pour un prix minime. Une école des métiers forme des ouvriers qualifiés destinés aux industries du bois et du fer, et des spécialistes de la mécanique automobile.

L'hôpital de Bangui, déjà ancien, sera remplacé dans un avenir très proche par une formation sanitaire équipée selon la technique la plus moderne.

Une grande ville ne peut exister que si elle a son activité propre. Bangui, point de jonction du très beau réseau routier qui sillonne le Territoire du Nord au Sud et d'Est en Ouest, assure, par son port sur l'Oubangui, la liaison avec Brazzaville et de là, par le Congo-Océan, avec la mer. Coton, bois, café, sisal, palmistes transitent à l'exportation, alors que les matériaux de construction et le matériel lourd y arrivent avant de partir vers l'intérieur du pays.

Pour le matériel ayant une valeur appréciable sous un poids et un volume réduits, le port cède la place à l'aérodrome dont le trafic, aussi bien fret que passagers, est l'un des plus importants d'Afrique équatoriale.

Des industries très variées se sont installées à Bangui. En dehors de nombreux garages, il faut signaler des ateliers mécaniques, une savonnerie, une brasserie en cours d'équipement qui pourra satisfaire à la consommation locale.

Toute activité commerciale et industrielle entraîne des opérations financières : six grandes banques sont représentées à Bangui et concourent à son développement.

Bangui est maintenant une ville importante où l'esprit d'entreprise s'est donné libre cours"

Bangui, deuxième cité de l'A.E.F. selon Ed. DUMONT en 1955

En 1955, la revue "France Outre-Mer" consacre un numéro spécial à L'A.E.F. de ville en ville. L'Administrateur-maire de Bangui Ed. Dumont y présente — à côté de deux articles sur "les richesses de l'Oubangui-Chari" et "l'aménagement hydro-électrique de Boali par P. Blet" — Bangui comme la deuxième cité de l'A.E.F. On y retrouve les problèmes de toujours : assainissement, eau, électricité :

"Si l'on se penche sur une carte de l'Afrique noire à la recherche de la ville de Bangui, chef-lieu du territoire de l'Oubangui-Chari, on trouve non sans peine un petit point accolé à un cours d'eau dont la large figuration indique l'importance, dans la partie sud-ouest du territoire, en plein centre de l'Afrique.

Et quand d'aventure on rejoint d'un coup d'aile, colon, touriste ou fonctionnaire, ce petit point situé à 4° nord de l'équateur, on passe la nuit à rêver, dans le confortable fauteuil du long-courrier qui vous emporte, aux sortilèges de ce Centre-Afrique encore peu connu. Les récits, les romans, les films parfois, ont familiarisé l'Européen avec la brousse africaine, avec ses habitants si divers, avec une flore exubérante et lourde de parfums, une faune étrange, mais rarement avec les villes ou les grands centres. N'est-ce pas là cependant que se trouvent les plus grandes concentrations humaines de ce continent monolithique, que s'est marqué le plus vite et le plus profondément l'effort de l'homme?

Bangui, pour le passager aérien qui arrive, apparaît comme niché dans un des larges méandres de l'Oubangui, aux pieds de collines boisées, ville de verdure et de larges voies, où le quartier des affaires et de l'administration est ceinturé de villages africains qui groupent près de 100 000 habitants.

Un plan d'urbanisme dû à Mlle Fanny Joly, architecte D.P.L.G., dessinait, dès 1950 le devenir de la cité. Il prévoyait l'aménagement du centre ville, traçait les voies principales, délimitait les quartiers où devaient s'édifier des villages africains assainis, dotés d'eau et d'électricité.

C'est alors que commença pour Bangui l'ère des grands travaux : bitumage de 50 kilomètres, développement du réseau d'éclairage public, remblaiement, assainissement et construction du quartier de la

Kouanga, percement de voies nouvelles, installation d'une usine des eaux, création de centres sociaux, construction d'un stade moderne, aménagement du port fluvial et du port pétrolier.

Parallèlement à cet effort d'équipement social s'édifiaient de nombreux immeubles administratifs et privés, qui firent perdre à Bangui son allure de gros village pour lui donner celle d'une ville coloniale. Toutes les voies de la vieille ville, plantées de manguiers d'un demi-siècle, furent certes élargies, éclairées, mais n'en conservèrent pas moins leur parure.

Un jardin public tracé par un ingénieur horticole de talent crée une zone de calme et de fraîcheur en plein centre ; d'autres doivent être prochainement aménagés.

Mais, dira-t-on, Bangui est une ville, une vraie ville, comme certains chefs-lieux de nos départements métropolitains ! Oui mais, mieux encore, c'est une ville de l'Union française où les différentes couches de la population ont leur place, où un même effort a été consenti pour le quartier des affaires, et pour les quartiers résidentiels de la population européenne et africaine.

L'aménagement du quartier de la Kouanga, qui constitue la première tranche d'un plan général d'assainissement, est un effort type en faveur de la population africaine. Ce vaste quadrilatère d'une superficie de 45 hectares, situé en pleine ville, était inondé six mois par an. Là vivaient dans des conditions d'hygiène déplorable près de 10 000 individus de races différentes. En quelques mois, par l'apport de 150 000 m³ de latérite, par le creusement de fossés de drainage et d'exutoire des marigots, ce quartier, à l'abri des inondations, assaini, a pu être loti. Depuis un an, grâce aux efforts conjugués de la Société de prévoyance de Bangui, de la Société immobilière de l'A.E.F. et des initiatives privées, des centaines d'habitations en dur ont été construites en faveur des anciens occupants, qui, par le système de la location-vente, deviennent en cinq ou dix ans propriétaires du terrain et de la maison qu'ils ont choisie. Déjà l'éclairage public jalonne les principales artères du lotissement et des bornes fontaines distribuent une eau qui depuis peu est parfaitement traitée.

Le problème de l'eau était en effet "crucial" à Bangui. C'est pourquoi fut décidée il y a un an la construction d'une usine des eaux moderne, qui est en service depuis les premiers jours de mai. Comprenant une station de pompage sur les berges de l'Oubangui et une station d'épuration 54 mètres plus haut, l'usine, dans son ensemble, pourra distribuer jusqu'à 4 500 mètres cubes d'eau épurée par 24 heures. En même temps un nouveau réseau de canalisations est mis en place pour améliorer les conditions de distribution et étendre celles-ci aux villages des lotissements africains. C'est ainsi que le lotissement de l'avenue de France sera pourvu de bornes fontaines en 1956. Il bénéficiera aussi de l'éclairage public et les propriétaires de lots pour-

ront également obtenir des branchements pour l'éclairage de leurs maisons.

Car le problème de la distribution de l'électricité est lui aussi résolu maintenant. Depuis le 15 avril l'Electricité d'A.E.F. dont la centrale hydraulique est en service donne à l'Unelco, société concessionnaire de la distribution du courant électrique à Bangui, des kilowatts en abondance, qui lui parviennent sous tension de 60 000 volts après un transport de 80 kilomètres. Rien ne s'oppose plus maintenant à l'extension de la distribution du courant dans tous les quartiers. C'est pourquoi d'ailleurs une extension importante est en cours le long de la route de Mamadou-Mbaiki ; elle s'étendra sur trois nouveaux kilomètres, jusqu'à un marché situé en plein quartier africain.

Parallèlement à cette extension des réseaux d'eau et d'électricité se poursuit le percement de voies de dégagement dans les quartiers africains de l'avenue Koudoukou. Cinq voies nouvelles ont été percées depuis le début de cette année.

Ce tour d'horizon des réalisations de la ville de Bangui ne serait pas complet si l'on ne parlait du port fluvial, dont l'équipement s'améliore d'année en année et qui rend plus aisée la manutention de 80 000 tonnes de fret les huit mois de l'année où il n'y a pas de rupture de charge. Un port pétrolier moderne est mis en service, avec un parc de stockage en vrac et en fûts permettant de constituer des réserves de 13 900 mètres cubes de carburants divers.

L'aéroport actuel dont l'infrastructure s'est améliorée sensiblement depuis un an, devrait voir ses jours comptés.

Il supporte un trafic mensuel de 100 avions transportant 1 450 passagers et 480 tonnes de fret. Il est cependant insuffisant et, si l'aide de la métropole ne fait pas défaut, dans quelques années Bangui sera doté d'un port aérien digne de l'importance économique du territoire, à 8 kilomètres du centre ville et qui aura les caractéristiques d'un aéroport international.

Le Service social du territoire a créé à Bangui trois centres, qui comprennent chacun une consultation de nourrissons, un jardin d'enfants, dirigé par une jardinière européenne assistée d'une monitrice africaine, qui groupe des enfants de trois à six ans, et un cours d'éducation ménagère, fréquenté par les mères des enfants inscrits au centre.

Près de 200 enfants se sont retrouvés chaque jour au jardin d'enfants de Bangui en 1954 et presque autant de femmes ont suivi les cours d'éducation ménagère, où elles ont appris la couture et le tricot et où elles reçoivent des conseils d'hygiène et de puériculture.

Deux assistantes sociales, sous la direction du chef du Service social, coordonnent les activités des différents centres, qui occupent

cinq auxiliaires européennes et sept monitrices africaines. Au début de cette année a été ouvert un cours de monitrices africaines, destiné à donner au territoire des auxiliaires réellement qualifiées.

Un comité d'action sociale, dans lequel le secteur privé est très largement représenté, a permis, grâce aux dons des maisons de commerce et des entreprises de la ville de Bangui, de mener à bien la construction d'un centre social moderne et du Cercle d'étude et d'action sociales, qui dès 1952 a organisé des journées d'étude au cours desquelles les principaux problèmes de la vie africaine ont été évoqués. Ce Cercle d'étude et d'action sociales se consacre aussi depuis quelque temps à la réalisation d'un village modèle suivant la formule des castors. Ce village des castors groupe une quarantaine de maisons.

Un important effort a été consenti en faveur de l'assistance médicale. Depuis deux ans, quatre dispensaires modernes et une polyclinique ont été édifiés dans les différents quartiers de la ville, et bientôt un hôpital dont l'importance sera proportionnée aux besoins du territoire, remplacera l'ancienne formation. Il bénéficiera des derniers progrès de la technique hospitalière et sera doté d'un équipement complet.

L'enseignement n'a pas été oublié non plus. Un collège ouvert en 1951 dispense l'enseignement secondaire jusqu'à la première incluse. Huit groupes scolaires d'enseignement primaire reçoivent 2 187 enfants. Ces établissements sont doublés par ceux de l'enseignement libre des Missions, qui comptent 2 500 élèves groupés dans dix écoles de cinq classes.

Bangui est aussi un centre important pour les Missions : les Missions catholiques y sont représentées par un évêque et des pères du Saint-Esprit, les Missions protestantes par la Mid Africa Mission et la Mission évangélique de l'Oubangui-Chari. Une cathédrale, quatre églises, un temple récent, s'élèvent dans les différents quartiers de la ville, où, comme dans n'importe quelle ville de France, le son des cloches rythme les différentes activités de la journée.

Tout cela serait bien fragile si une réalité économique vivante n'était pas le moteur de cette expansion, de ce progrès. De par sa situation Bangui draine toute l'activité économique du territoire. Son port sur l'Oubangui permet d'acheminer sur Brazzaville, Pointe-Noire et la mer les productions de son sol : coton, café, sisal... Son aéroport, le seul du territoire accessible aux gros porteurs, lui permet d'exporter les productions de valeur en même temps que par eau et par air arrivent pour tout le territoire les produits importés. Aussi une demi-douzaine de banques et la Caisse centrale de la F.O.M. ont-elles des succursales à Bangui.

D'importantes entreprises de travaux publics et de construction sont présentes avec un matériel permettant les plus grands travaux. De nombreuses maisons de commerce de gros, demi-gros et détail ont en

ville des magasins bien approvisionnés et alimentent en outre ceux de l'intérieur.

Cette activité économique a entraîné un développement considérable des voies de communication du territoire qui aboutissent à Bangui, où un réseau de 100 kilomètres de voies, dont la moitié est asphaltée, dessert toute la ville.

Les liaisons avec la métropole sont bonnes et rapides. Si l'on communique par radio avec tous les centres du territoire, on peut aussi de son bureau ou de chez soi correspondre avec n'importe quel abonné en France. Desservi par Air France et l'U.A.T., Bangui reçoit de France trois longs-courriers par semaine, trois autres en partent vers la France. Des liaisons intérieures rapides avec des prolongements vers Douala assurent des correspondances avec les paquebots.

Bangui, ville de l'Union française, croît, s'étoffe, se modernise ; un jour prochain ses destinées seront confiées à un maire et à des conseillers municipaux élus ; le cycle sera complet. A l'égal d'une grande ville métropolitaine, elle sera administrée par les représentants de sa population, qui, comme leurs collègues de France, se donneront avec foi et passion à leur tâche nouvelle et exaltante".

Bangui vu en 1955 par un urbaniste J.Y.NORMAND

En 1956 la revue "Réalités africaines" consacrait un numéro spécial à l'Afrique Equatoriale Française. On y trouve des développements sur le diamant en Oubangui-Chari, le port de Bangui, les nouvelles brasseries Mocaf, l'électricité à Bangui et le nouveau barrage de Boali, le traitement et l'adduction d'eau... Dans l'article "Villes et Urbanisme", J.Y. Normand présente ainsi Bangui :

"Aujourd'hui capitale administrative d'un territoire économiquement équilibré, Bangui était à l'origine un poste militaire. Sa fondation remonte aux alentours de 1895 et son premier "plan d'urbanisme" fut dessiné à l'équerre par un officier du Génie.

Depuis, grâce à une position géographique de choix, Bangui s'est étendue au gré des circonstances sans considération d'un ordre quelconque. La ville qui abrite plus de quatre vingt mille âmes en comptait, il y a vingt-cinq ans à peine six mille. Le désordre des circulations et des quartiers provoqué par cette prodigieuse croissance, conduisit en 1950 l'architecte chargé de l'aménagement de la cité, Mlle Fanny Joly, à remodeler la structure urbaine en ménageant judicieusement le tracé des grandes artères. Le vieux Bangui coincé par la forêt dispose de deux voies d'accès, l'une vers le nord en direction de Goré sur le Logone oriental, l'autre vers l'ouest, menant à Berbérati et au Came-

roun. L'éventail ainsi constitué est fermé à quelques kilomètres en dehors de la ville par une rocade le long de laquelle se sont agglomérées les populations africaines. Il s'en suit inévitablement une dispersion urbaine défavorable à une exécution efficace des travaux de voirie et d'adduction d'eau. Pour y remédier, des projets de lotissement ont été spécialement étudiés à proximité de la cité même, dans le "no man's land" existant actuellement.

Au nord-ouest, une reconcentration de cités africaines sera ainsi obtenue à la périphérie de Bangui.

Le centre de la ville groupe le quartier administratif, construit à flanc de coteau, flanqué à l'ouest d'une cité commerciale que prolonge en bordure de la rivière une zone industrielle. En amont de cette zone sont implantées les installations portuaires que nous examinons en détail dans le chapitre consacré à la voie fédérale. Rappelons seulement que Bangui est le point de départ des routes desservant l'Oubangui-Chari et le Tchad et qu'à ce titre l'importance du port de transit ne saurait être sous-estimée. Par ailleurs, un port pétrolier a récemment été construit à quatre kilomètres en aval de la ville, avec des installations de stockage en vrac des hydrocarbures dont l'acheminement vers les centres de consommation de l'intérieur s'effectue par camions-citernes.

Telle est la structure de cette ville qui apparaît au voyageur comme l'une des plus propres de la Fédération. Une cinquantaine de kilomètres de voies y est en effet bitumée et les travaux d'assainissement qui eurent lieu au cours de ces dernières années contribuent fortement à l'hygiène de la cité que parcourent régulièrement les équipes de désinsectisation.

La construction a suivi une progression semblable et de nombreux immeubles modernes confèrent à Bangui une allure de métropole. Citons au passage : l'hôtel des Postes, le Collège Emile-Gentil, la Société Générale, le Trésor, la S.C.K.N., le nouvel hôpital de 250 lits qui sera doté d'un équipement moderne et dont les travaux viennent de commencer, etc.

L'aérodrome actuel de Bangui est situé sur l'emplacement d'un ancien terrain d'aviation. Il possède un handicap sérieux : la proximité de la colline de Bangui, qui, à 1 km environ de la piste, le domine de 200 m., et rend l'approche par mauvaise visibilité assez dangereuse. De plus il se trouve encerclé par la cité africaine qui limite son extension.

C'est pourquoi, dès 1951, des études ont été entreprises pour son transfert ; un emplacement a été reconnu à 8 km environ à l'W-N-W du centre de la ville, qui permettra l'implantation de deux pistes paral-

lèles de 2 400 m., (ou plus) parfaitement dégagées ; toutefois la construction de ce nouvel aérodrome demande des crédits importants qui n'ont pu encore être réunis.

De ce fait l'aérodrome actuel a souffert d'une pénurie de crédits d'équipement car on a voulu limiter au maximum des investissements, qui, on le savait, concernaient des installations provisoires.

L'aménagement s'est cependant poursuivi au fur et à mesure des besoins, et la piste, qui ne mesurait que 1 200 m., en 1950, possède actuellement 2 000 m. x 45 m. de chaussée en latérite de 20 cm d'épaisseur environ et deux raquettes d'extrémité bitumées ; elle reçoit les avions les plus modernes, et en particulier les "Super-Constellation" d'Air France.

Les installations civiles se limitent à une bretelle et une aire de stationnement (récemment agrandie à 120m. x 200m.) en latérite, une petite aérogare, un bâtiment avec bureaux et garage pour les services de l'Aéronautique civile ; il n'existe pas de tour de contrôle ; la distribution de carburant se fait par camions-citernes à partir d'un parc de stockage ; bien qu'en principe interdite au trafic de nuit, la piste possède depuis peu un balisage provisoire".

Chapitre XII

Bangui de la loi cadre 1956 à l'Indépendance 1960

Le témoignage d'un gouverneur. Louis SANMARCO (1954-58)

Dix-sept ans après ses débuts comme jeune Administrateur à Bangui puis Boda en 1936-1938, Louis Sanmarco revint à Bangui, d'abord pour assurer l'intérim du Gouverneur Grimald puis en tant que titulaire comme il l'évoque dans ses "Souvenirs d'un Gouverneur de la France d'Outre-Mer : le Colonisateur Colonisé" (1983).

"C'était un poste difficile, "l'Oubangui, c'est un traquenard", mais le budget était en équilibre et s'exécutait sans à-coups, la caisse de réserve était positive, les administrateurs et techniciens étaient dans l'ensemble de bonne qualité, ardents (...) mais l'économie était médiocre, les palabres incessantes, le malaise général".

Certes le Gouverneur avait des problèmes, notamment avec le député Boganda, président du Mesan (Mouvement d'Evolution Sociale de l'Afrique Noire) mais il se sentait euphorique :

"L'Oubangui vécut alors une de ces périodes heureuses non pas parce que tout est parfait, loin de là, mais simplement parce que le drame n'est plus quotidien (...)

C'était la détente. Je menais une vie active, même à Bangui, culture physique, jardinage. Plus scandaleux aux yeux de tous que bien de mes discours, je bêchais moi-même mon jardin, ou bien je passais moi-même la tondeuse à moteur que j'avais achetée pour remplacer la

corvée de prisonniers, puis un tour de ville, le marché, les chantiers, la Kouanga où poussaient les cases neuves de la société immobilière, la piscine à midi où l'on déjeunait sous les arbres au bord du fleuve en maillot de bain, au milieu des autres baigneurs, le cinéma souvent le soir, et partout les gens nous abordaient librement, Blancs ou Noirs, et nous racontaient leurs histoires, sans intermédiaires, sans protocole, sans appareil. L'époque où je décidais tout à coup d'aller passer quelques jours en brousse sans prévenir personne et où l'on était bien reçu partout, poste, village ou plantation, et où l'on sentait vivre le pays... On parlait et on écoutait. Et pour tout dire, pour avouer que nous étions tombés dans le travers commun, nous avions l'impression qu'on nous aimait, que dis-je ! nous étions aimés et bougrement heureux de l'être.

Le Gouverneur général Chauvet me dit un jour (et, malgré toute son amitié et sa bienveillance à mon égard, ce n'était pas tout à fait un compliment).

“Vous, Sanmarco, vous êtes populaire. Comment faites-vous ?”

— Je vais au cinéma, lui répondis-je.

Dans ce Far West qu'était encore l'Oubangui, c'était la méthode de commandement la plus efficace” (...)

Bangui 1956 : Cinquantenaire du Bangui Rock Club

Au moment où se dessinait l'évolution inéluctable vers l'Indépendance avec le vote de la loi cadre en 1956, la vie coloniale paraissait à son apogée comme l'indique la plaquette éditée en 1956 à l'occasion du cinquantenaire du Bangui Rock Club, célébré sous le parrainage du gouverneur Sanmarco :

“AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

Territoire de l'Oubangui-Chari

Le Gouverneur

Bangui

3 Janvier 1956

Me demander de parler de l'Oubangui c'est m'inciter à radoter et je dois m'en défendre.

Car il y a vingt ans exactement que je débarquais, jeune élève Administrateur, du vieux “Guynet” sur les “quais” de Bangui.

Et cette rétrospective de la vie du Cercle est un peu celle de ma vie comme elle est celle de beaucoup d'entre nous.

Bangui a changé très vite depuis cinquante ans — ce que diront les images — rendant ainsi le plus bel hommage qui soit aux mérites et aux efforts des anciens.

Les hommes aussi ont changé, ce qui est plus difficile à exprimer.

Ce qui n'a pas changé, c'est son cadre unique au pied de sa colline, au tournant de son fleuve.

Ce qui n'a pas changé, c'est l'accueil de ses habitants, avec leurs qualités et leurs défauts, rudes et forts, francs et directs.

Bangui n'est ni le Far West, ni Saint-Germain-des-Prés.

C'est d'abord une des plus jolies villes de l'Afrique, c'est aussi le cœur d'un des Territoires les plus attachants de l'Union Française, où s'élabore, non sans heurts mais avec foi et passion, une cité franco-africaine d'hommes libres et égaux en droits, confiante dans son avenir et dans celui de la France.

Et c'est le Pays et la Ville que nous aimons parce qu'elle est le lieu de nos joies et de nos peines, de nos travaux et de nos espoirs.

Et c'est pourquoi il faut féliciter le Comité du Bangui-Rock-Club d'avoir su évoquer avec autant de goût l'histoire du CLUB et celle de la Ville".

Une fois rappelé par le contraste ce qu'était Bangui en 1906-1907, le développement de la ville est présenté dans ses aspects modernes : commerce, transport, industrie :

"Quelques mots d'histoire

Hier, 1906, simple camp de pionniers, une poignée de Blancs aventureux et isolés, se bâtissant des cases sommaires dans une brousse hâtivement éclaircie, reliés précairement à l'Europe civilisée par quelques vapeurs fluviaux, mais déjà, aimant à se retrouver ensemble, comme à un foyer familial, dans leur Bangui-Rock-Club.

Aujourd'hui, 1956, ville neuve de 3 500 Européens bien dessinée, bien entretenue, peuplée de cottages pourvus de tout confort, cité-jardin dotée de toutes les installations nécessaires à la vie la plus moderne, ruche bruissante d'activités commerciales et industrielles de toutes sortes, mais cité toujours fidèle à son cher vieux Bangui-Rock-Club, compagnon de sa jeunesse. Lui aussi a grandi, s'est modernisé et offre maintenant à ses membres, dans un site de beauté, des loisirs et des jeux dont la seule énumération eut fait rêver ses fondateurs.

Mieux qu'aucun discours, les documents photographiques recueillis au présent album, disent le courage de ses fondateurs, et justifient leur foi dans l'avenir, cet avenir qui est notre présent.

Présent où s'épanouit un essor économique et social que ne laissaient guère prévoir, ni les débuts lents et difficiles de Bangui, ni sa situation géographique au centre même du continent africain.

Maints observateurs ont été frappés de cette efflorescence, d'une cité moderne là où, naguère, s'élevaient péniblement quelques baraques et, récemment, une importante revue technique consacrant une monographie à l'Oubangui, concluait "Bangui est une ville qui monte, et qui entraîne tout le pays".

Accoutumés au confort et à l'agrément du Bangui moderne, qui leur semblent tout naturels, bien des jeunes et des nouveaux venus découvriront, en feuilletant cet album, que notre belle Cité et son Cercle sont les fruits récents d'innombrables efforts, la plupart du temps inconnus, mais sans lesquels Bangui serait resté le vague poste des origines (...)

L'essor commercial de Bangui

Les premiers commerçants que connut Bangui, avant la conquête, ressemblaient fort peu à ceux d'aujourd'hui : c'étaient des marchands de "bois d'ébène"...

A la fondation du Poste, on vit pendant quelque temps, un marché commercial inverse : les Missionnaires de Saint-Paul-des-Rapides rachetaient des esclaves, et les libéraient.

Vers la même époque, une maison de commerce hollandaise, déjà installée au Congo non encore belge, ouvrait plusieurs comptoirs dans le Haut-Oubangui et sur le Chari, puis à Bangui même : amorces de ce qui allait devenir la grande Compagnie de l'Ouham-Nana.

A partir de 1899, le Gouvernement octroya de vastes concessions territoriales à quelques Sociétés disposant de puissants moyens financiers (la Cie du Kouango, la Kotto, la Cie des Sultanats, la Forestière, etc.). Celles-ci, en échange du monopole du commerce dans la région — en fait, le commerce du caoutchouc — devaient créer des écoles, des routes, des plantations, de l'élevage, etc.

Mais la plupart de ces Cies ne purent accomplir ces obligations et périclitèrent.

Enfin, vers 1906, vinrent les commerçants libres, qui s'installèrent à leurs risques et périls.

Moins lourds de frais généraux que les compagnies concessionnaires, plus souples dans leurs méthodes, remplaçant le troc par la monnaie, ouvrant parfois de petites factoreries, ces commerçants aventureux, souvent d'origine portugaise, donnèrent une nouvelle impulsion à la vie économique de Bangui.

Délaissant le caoutchouc — grande aventure qui avait ruiné les Compagnies concessionnaires — les commerçants libres achetèrent indifféremment cire, palmistes, peaux, riz, etc., aérant ainsi l'activité des producteurs, les libérant du portage et de la contrainte qu'exi-

geaient les marchés du caoutchouc, multipliant les sources d'échanges.

Toutefois, les progrès furent lents, surtout parce que la population de Bangui, tant africaine qu'européenne était encore clairsemée, les transports incertains et interminables, la production locale encore embryonnaire.

La période de guerre 1914-1918 fut un temps de demi-sommeil économique. Il fallait d'abord libérer l'Oubangui de la portion du territoire imprudemment abandonnée à l'Allemagne en 1911 (région de Mongoumba). Des troubles éclatèrent qu'il fallut réprimer. Tout cela n'avancait pas le développement économique du pays.

Vers 1920, les colons démobilisés reviennent, l'activité commerciale reprend en tâtonnant. C'est de cette époque que datent les premiers essais de culture du café et du coton américain qui deviendront plus tard, avec les diamants, les principales richesses de l'Oubangui.

Des années 1920 date aussi l'installation des grandes firmes commerciales qui après l'Ouham-Nana, s'établissent à Bangui et lui donnent sa physionomie définitive : C.C.S.O., Dias, Moura, Santos, S.C.K.N., etc.

Ces colosses n'entravent d'ailleurs pas l'activité d'innombrables petites boutiques ou échoppes qui, au long des rues et des places, sollicitent la bourse du passant.

Et les marchés africains de Bangui — il y en a maintenant trois principaux — sont toujours pleins.

Les transports

En 1906 — et bien des années après — Bangui n'était relié au monde civilisé que par un service de petits vapeurs fluviaux, lents et irréguliers. Une lettre mettait normalement deux à trois mois pour parvenir à destination.

Aussi, quels battements de cœur lorsque des yeux perçants distinguaient au loin, sortant de la passe de l'île Longue, une petite tache blanche, surmontée d'un peu de fumée.

— Le voilà ! Il arrive !

Et tout Bangui se précipitait au débarcadère (situé alors au Bangui-Rock-Club, en face de la C.F.H.B.C. actuelle).

Quant aux transports routiers, ils n'existaient pas, pour la bonne raison, dirait M. de la Palisse, qu'il n'y avait pas de routes.

La première piste carrossable fut tracée et ouverte vers 1912, entre Crébédji (Fort-Sibut) et Bondo (Fort-Crampel). (*Lire Krébédji et Bandéro*).

Pendant longtemps on ne vit circuler à Bangui que deux camions, un Panhard et un De Dion. Puis quelques Ford hauts sur pattes, inusables.

Enfin, le Gouverneur Lamblin ouvrit les grands axes routiers qui, encore aujourd'hui, assurent la circulation automobile et font de Bangui le carrefour routier de l'Afrique Centrale.

En 1955, un nombre surprenant de véhicules utilitaires étaient immatriculés à Bangui. C'est grâce à cette puissante "cavalerie" que le coton, principale richesse de l'Oubangui peut être ramassé, acheminé aux usines d'égrenage et d'emballage, enfin évacué vers la Métropole. Sans camions, plus de coton ; sans coton, plus d'Oubangui.

Mais voici maintenant l'avion qui met Bangui à quelques heures de Paris, et qui nous apporte vivres frais, nouvelles fraîches...

— Ce n'est plus "la Colonie", soupirent les anciens qui, parfois, sans le dire, regrettent le temps où l'on mettait deux mois pleins d'aventures, pour aller de Bangui à Fort-Lamy.

Le temps de leur jeunesse...

Industries locales

Parler d'industrie locale eut fort amusé les anciens de Bangui : tout objet fabriqué venait, par hypothèse, d'Europe ou d'Amérique, quelquefois du Japon. L'Afrique Centrale n'était capable que de fournir des matières brutes à l'activité transformatrice du Monde civilisé.

C'est seulement depuis ces toutes dernières années que Bangui, et son Territoire, commencent à se libérer de cette sujétion. Certes, il ne saurait être question d'industries lourdes, ni de produits chimiques. Mais enfin, nous avons à nous et chez nous, depuis peu :

Une centrale électrique fournissant la lumière et la force dans tout le périmètre urbain.

L'énergie, d'abord produite à partir de moteurs thermiques, provient maintenant pour une grande part de la force captée aux chutes de Boali, force qu'une ligne à haute tension amène à Bangui. Tous les Banguissois connaissent ce cortège de hauts pylônes blancs, dont les silhouettes légères et élancées, loin d'écorcher le paysage, lui confèrent un sens qui l'ennoblit.

Une Imprimerie en mesure non seulement de tirer des imprimés de bureau, des affiches, de brocher des fascicules, etc., mais de publier des revues et journaux (La Presse), d'exécuter tous travaux d'éditions (le présent Album est son oeuvre).

La main-d'oeuvre, entièrement africaine, a été formée sur place par l'Imprimerie Centrale d'Afrique.

Bangui possède également des Savonneries, Boulangeries, Menuiseries, Briqueteries, etc...

Une Brasserie, qui fabrique de l'excellente bière, appréciée des Africains comme des Européens, de l'eau gazeuse digne des meilleures, des limonades, sirops, sodas, de première qualité.

Notre cité possède également de nombreuses entreprises de construction (VERET, COGETRAVOC, SAFCO, SCCI, SATOC, SETUBA, etc.) grâce auxquelles Bangui s'est revêtu de la blanche parure que lui font ses édifices modernes, publics et privés que l'on peut admirer en ces pages. Parmi les plus réussis citons au hasard le cinéma le Club, la Sté Générale, la Caisse centrale, la Case B.N.C.I, Moura Gouveia, etc., etc.

L'industrie Automobile n'est pas, — pas encore ! — au stade de la fabrication. Mais d'importants ateliers de réparation automobile se sont montés à Bangui, et les grandes marques sensibles à l'importance routière de Bangui y ont établi des Agences de vente et de révision.

Certaines de ces Agences sont munies d'un équipement technique qui permet toutes réparations et la remise à neuf des organes automobiles.

Récente aussi, la confection locale des tissus pour tous usages a pris une grande extension, consécutive au développement urbain de Bangui, et à l'afflux d'une masse de travailleurs, qui arrivés à peu près nus de leur brousse natale, acquérèrent rapidement le goût et les moyens de se vêtir.

Maintenant, le moindre ménage est équipé en costumes de travail, en habits de fête et de cérémonies, en literie, linge de table et de toilette, rideaux etc.

Tout cela, importé jadis, et donc fort cher, est maintenant fourni sur place, à des prix abordables pour toutes les bourses.

Le port pétrolier

Naguère encore, les produits pétroliers arrivaient — ou n'arrivaient pas — à Bangui, selon les demandes d'importateurs divers, les possibilités de la navigation, etc. Ils étaient entreposés dans des parcs de fortune, d'accès et de surveillance difficiles.

Nombre d'aléas s'ensuivaient, fuites, pertes, incendies et, surtout, insuffisance chronique et irrégularité des approvisionnements.

Les anciens se souviennent encore de ces temps héroïques où des transports de première nécessité se trouvaient stoppés faute de carbu-

rant. On se volait les fûts d'essence, ou , pour ne pas être volé, on les enterrait...

De nos jours — jours d'ailleurs tout récents — on ne connaît plus ces angoisses. Un vaste Port Pétrolier, fondé sous l'égide de la Chambre de Commerce, est établi au bord du fleuve, en aval, et à bonne distance de l'agglomération urbaine.

Les produits qu'amènent les barges CGTA de 300 tonnes sont sans retard réceptionnés et, en même temps sélectionnés suivant leurs catégories, répartis suivant leurs destinations, dans de vastes parcs d'accès et de contrôle faciles.

Enfin, de grands réservoirs maintiennent en stockage permanent d'importantes quantités de produit. Bangui est désormais assuré, en tous temps, d'une réserve d'un an, tant pour l'essence que pour le mazout, les lubrifiants et le pétrole.

Les abattoirs de Bangui

Les abattoirs de Bangui consistaient jadis en un simple hangar, suffisant parce que les bêtes à abattre étaient très peu nombreuses.

C'est aujourd'hui un ensemble d'édifices, conçus pour leur usage, bien aérés, dotés des installations requises pour un abattage correct, les lavages à grand jet, le contrôle sanitaire des viandes, leur mise en glacière, leur enlèvement, etc.

Le résultat est que l'on mange beaucoup plus de viande que jadis, de bien meilleure qualité et que le risque, jadis fréquent d'héberger des parasites intestinaux, est devenu pratiquement nul. (...)

Réalisations Sociales

Aspect du quartier de La Kouanga avant 1954 : cabanes en torchis ou en vieilles caisses et morceaux de tôles.

En somme, un "bidonville" sans lumière, ni eau courante, mais submergé à chaque saison des pluies par le débordement de la rivière Kouanga.

Placé aux entrées de Bangui, ce quartier de misère, refuge d'éléments douteux, et foyer latent d'épidémies, produisait une triste impression sur les voyageurs. Un peu comme l'ancienne banlieue des fortifs à Paris.

Pour résorber cette gangrène, tous s'y mirent. Les habitants d'abord, qui acceptèrent de quitter les lieux — dur sacrifice pour la plupart — et d'aller camper ailleurs. La Municipalité ensuite, qui procéda au nettoyage et, au moyen d'un outillage puissant de bulldozers, rasa littéralement le terrain, le nivela, le suréleva, creusa des drains, de

vastes canaux. Ensuite tracé d'avenues, mise en place d'un plan de lotissements (remis gratuitement aux anciens occupants), et organisation d'un système d'habitations à bon marché.

De leur côté, nombre d'Entreprises européennes — parfois aidées par le Crédit de l'A.E.F. — avancèrent des fonds aux Africains désireux de s'installer dans la nouvelle Kouanga. Certaines Sociétés construisirent ainsi, à leurs risques et périls, de nombreux pavillons pour leur personnel.

Et voici la Kouanga nouvelle manière (non entièrement achevée d'ailleurs).

Rien d'un alignement de casemates, mais riant semis de cottages ou chalets, de lignes variées, orientés diversement, mais toujours propres et confortables.

Sur chaque lot est réservé l'emplacement d'un jardinet.

Le loyer mensuel moyen d'un de ces pavillons varie de 2 000 à 5 000 francs. Ils comportent généralement la clause de location-vente, le locataire acquérant la propriété après paiement complet des annuités (2 à 3 ans).

Si l'assainissement du quartier de la Kouanga et sa reconstruction rationnelle offrent quelque chose de spectaculaire, est-il nécessaire d'ajouter que ce n'est là qu'une des réussites sociales de Bangui, entre bien d'autres.

Citons notamment :

La Maternité de Bangui qui, sous la direction de la célèbre Mère Firmin, assure les naissances dans des conditions d'hygiène jadis inconnues, et sauve d'innombrables enfants que des coutumes défectueuses ou barbares vouaient jusqu'ici à une mort précoce ou à des malformations définitives.

Les dispensaires récents dotés d'un équipement moderne, nombreux (un par quartier), très appréciés de la population (il suffit de voir l'affluence qui les assiège chaque matin). En cela aussi, par ces mille soins et conseils quotidiens, on est en droit de dire que le Service de Santé de Bangui prévient les fléaux endémiques, et sauve l'avenir du pays.

Après l'enfance protégée, la santé publique assurée, reste à former la jeunesse, à lui mettre en mains un métier. C'est à cette oeuvre que pourvoit le Centre de Formation Rapide, admirable Institution qui par la méthode directe, initie de jeunes africains aux diverses techniques, et fera d'eux, demain, des Charpentiers, Maçons, Mécaniciens, Électriciens, etc.

Cette énumération professionnelle est loin d'être limitative. Notons encore sans pouvoir nous y étendre :

La fondation du quartier des Evolués (1947/1948), groupe de cottages coquets, qui servit de modèle aux nouveaux quartiers neufs de l'agglomération urbaine :

Les Centres d'Assistance Sociale (Garderies d'enfants, secours aux nécessiteux, aide au chômage, conseils divers) :

Les écoles ménagères, pour la formation de la jeunesse féminine :

De toutes ces réalisations sociales — et d'autres sont en cours — un fait se dégage, éclatant : c'est que la progression de Bangui n'est pas seulement rapide, elle est de bon aloi.

Car cette progression ne porte pas seulement sur l'accroissement des activités, l'accélération des transports, le mouvement des affaires ou l'enrichissement de quelques-uns.

Tout en travaillant, tout en grandissant, Bangui n'a jamais omis de penser au mieux-être de ses habitants, même les plus humbles. Voyez sur ces photos la mine des petits enfants ; elle crie : "A Bangui, il fait bon vivre" (...)

Bangui commune de plein exercice en 1956. Appel de Barthélémy BOGANDA

Cet ouvrage n'a pas pour but de décrire l'histoire politique, administrative et économique de la ville ; il se veut seulement un recueil de points de vue, de témoignages et d'anecdotes. Il est pourtant intéressant de noter qu'un centrafricain et, qui plus est, le Président-fondateur de la République Centrafricaine, a reconnu l'œuvre accomplie à Bangui en complémentarité par les Français et les Oubangiens dans un appel électoral à l'union.

Bangui, devenu en 1911 commune mixte, était encore gérée par un "administrateur-maire". En vue des élections municipales au collège unique du 18 novembre 1956, le député Barthélémy Boganda s'allia avec quelques personnalités européennes pour fonder l'Inter groupe Libéral Oubanguien (I.L.O.).

Selon les témoignages recueillis par Max Wallot, dans un meeting où on lui reprochait de s'allier aux "Blancs", il répliqua à la foule :

"Vous savez que je vous ai toujours défendus ! Je suis né, comme vous, sur les rives de l'Oubangui. Mon père était l'ami de vos pères ! Mais qu'ont-ils fait, tous ensemble, nos pères, avant l'arrivée des Blancs ? Rien ! Qui a bâti la ville de Bangui ? Les Français ! Ils ont apporté leur technique et leur argent. Nous avons donné notre travail. Bangui et l'Oubangui sont une création franco-africaine. Français noirs et Français blancs doivent œuvrer cote à cote pour une prospérité commune (...)



*Rencontre Boganda — De Gaulle
vue par le peintre centrafricain Jérôme Ramedane.*

De même dans un appel électoral, il écrit :

“Le MESAN et son président-fondateur ont toujours combattu l'injustice partout où elle se manifestait, d'où qu'elle venait et quelle qu'en fut la victime.

Le MESAN et son président-fondateur ont assez réclamé la justice pour eux-mêmes pour ne pas reconnaître le même droit aux autres quelle que soit leur origine et la couleur de leur peau (...)

Le MESAN et son président-fondateur estiment qu'il y aurait injustice à ce que la mémoire des Français missionnaires, administrateurs, entrepreneurs, industriels tombés sous le soleil équatorial pour faire de notre ville de Bangui ce qu'elle est aujourd'hui ne soit pas représentée au sein du Conseil municipal.

Le MESAN et son président-fondateur estiment qu'il y aurait injustice à ce que la culture française, sa technique et ses capitaux qui ont fait de notre pays ce qu'il est ne soient pas représentés dans nos assemblées.

Le MESAN et son président-fondateur estiment qu'il y aurait injustice et ingratitude de notre part à ce que nos concitoyens européens ne soient pas représentés dans nos assemblées.

Le MESAN et son président-fondateur estiment qu'il serait imprudent de la part des Oubangiens de vouloir faire l'Oubangui-Chari sans les concours extérieurs avec leurs seules expériences et leurs seules forces” (...)

Bangui à l'heure H. François d'HARCOURT en 1959

Au moment de l'Indépendance, le journaliste François d'Harcourt relate sous le titre “L'Afrique à l'heure H” (1960) le périple de 35 000 kilomètres de l'expédition Tourafrique 1959-60. A Bangui, ce jour de 1959, les conversations de bar tourment sur le gibier décimé et l'Indépendance en cours de réalisation :

“Bangui, devenue avec ses soixante mille habitants la capitale de la jeune République Centre-Afrique — anciennement Oubangui-Chari — est nichée au bord même du fleuve dont les eaux grisâtres roulent, à peine troublées, entre le mont du Tchad d'un coté et la montagne du Zongo de l'autre.

Le docteur, le photographe et moi, nous installons dans un petit hôtel qui domine le Chari (*sic*). Après les nuits à la belle étoile, nous retrouvons avec délices le confort de notre civilisation. A “Bangui-la-Verte”, comme on l'appelle quelquefois, on sent déjà la proximité de l'équateur : les avenues sont bordées de palmiers, de manguiers et d'arbres à pain. Des bungalows blancs aux toits de tuile rouge dispa-

raissent sous les fleurs et les plantes grimpantes. Dans les rues, Européens en short, femmes noires à demi-nues, autos, bicyclettes et pousse-pousse circulent en tous sens.

Après une visite de courtoisie à notre Haut-Commissaire, je retrouve mes amis le soir au bar de l'hôtel. C'est l'heure d'affluence : fonctionnaires, colons, hommes d'affaires de passage, guides de chasse bavardent en sirotant des whiskies. Nous nous mêlons à eux.

Les organisateurs de safari sont désespérés : le Gouvernement africain a distribué des fusils et autorisé les Noirs à chasser partout et à n'importe quelle période de l'année.

— Ils déciment le gibier, qui recule de plus en plus pour se réfugier dans des endroits inaccessibles, nous dit l'un d'eux.

C'est ainsi qu'il faut parcourir quatre ou cinq cents kilomètres pour espérer voir un lion ou un éléphant. Les Africains revendent la viande et nourrissent leurs familles.

— La chasse est devenue un commerce, dit tristement un vieux guide.

Le Gouvernement s'efforce, de cette façon, de résoudre le problème de l'alimentation, mais en même temps il hypothèque l'avenir : plus de safaris, plus de devises.

Un peu plus loin, un autre groupe parle de Boganda, le premier chef du gouvernement, après l'instauration de la Communauté. Leader, depuis 1948, du mouvement pour l'émancipation et l'indépendance du territoire de l'Oubangui-Chari, il traîna les Français dans la boue. Puis, il changea de politique, lorsqu'il fut convoqué à Brazzaville en 1959, par le général de Gaulle. Et après avoir fait campagne pour le "non" au référendum, il demanda à ses électeurs de voter "oui". Tué depuis dans un accident d'avion, il est resté cependant l'idole des Africains. Il était l'Homme-Dieu, celui que trois mille personnes attendaient le long du Chari (*sic !*), car ce jour-là, il devait se rendre au Congo belge en "marchant sur le fleuve". Le retour devait se faire à bicyclette, toujours sur le fleuve.

Un ingénieur installé en Afrique depuis vingt-cinq ans et farouche partisan de l'indépendance pour les Noirs, m'explique :

— Les Africains trouveront un jour leur voie." (...)

Bangui vu par un romancier vers 1959. Guy des CARS dans "L'invité"

Transposant largement la réalité, le romancier à succès Guy des Cars (1963) imagine un jeune intellectuel centrafricain, formé à Paris où il s'est marié, revenant à Bangui où il va entamer une carrière politique qui le conduira à la Présidence.

Voici comment l'évêque fait découvrir Bangui à la jeune Européenne débarquant de l'avion vers 1959 :

“Cette façade à colonnade, c'est “notre” Palais de justice... Mais oui, nous en avons un, nous aussi ! Voici l'hôtel du Gouvernement. Cette grande caserne blanche, c'est une école technique... Ces petits bâtiments disséminés dans la verdure, ce sont les différents pavillons de l'hôpital... Voici “notre” cathédrale où je bénirai votre union.

La jeep roulait maintenant sur une large avenue bordant le fleuve. La face lisse des eaux réfléchissait le profil renversé des arbres de cette rive française, répété, en face, par les images inversées des frondaisons de la rive belge... Végétation où alternaient palmiers, arbres à pain, manguiers, badamiers aux feuillages très denses et d'un vert soutenu. La voiture tourna sur la droite pour suivre une rue, tachetée d'ombres remuantes et de soleil filtré, dont chaque coté était bordé de bungalows blancs à toit de tuiles rouges ou même — ce qui était moins réussi — à couverture de tôle... Dans chaque rue, comme à Fort-Lamy, on cotoyait le grouillement bariolé d'indigènes, de femmes demi-nues, de marmaille complètement nue... Seuls les Haoussa se drapaient dans des boubous multicolores.

Tous les genres de véhicules étaient représentés : autos n'ayant plus d'âge, innombrables bicyclettes, pousse-pousse, mono-roues, charrettes attelées... L'agitation frénétique était cependant tempérée par une nonchalance généralisée, due à la chaleur. Tout n'était que contrastes et oppositions.

Telle apparut à Yolande cette capitale, nichée au rebord d'un grand fleuve qui avait vu passer, à des âges héroïques encore très proches, les conquérants et tous ceux qui avaient découvert le Centre-Afrique, de Brazza à Marchand” (...)

Connaissez-vous cette ville décrite à la même période ?

En 1964, Georges Conchon obtint le prix Goncourt pour un roman supposé se passer à “Fort-Jacul”. Cette ville imaginaire décrite par petites tranches, traitant curieusement du même problème du couple mixte africain-européen engagé dans la politique, en rappelle une autre. Ainsi :

- le club : les flocs du fleuve contre le ciment de la terrasse.
- le fleuve : alors à son plus beau (huit cents mètres d'une rive à l'autre), gros d'une interminable saison des pluies.
- forçats : dans leurs maillots rayés, machettes en main.
- le manioc n'arrondit jamais qu'un quart de l'homme : l'abdomen.
- N'zapa le nom de Dieu par ici.

- logement au Rock le meilleur des hôtels.
- les pagnes portant l'effigie tantôt de Beudoin de Belgique et tantôt de De Gaulle de France. D'où grand succès de l'un et de l'autre coté du fleuve : l'ex-belge, l'ex-français.
- Que d'arbres dans Fort-Jacul, que d'ombrages.
- C'est une ville qui décourage la flâne à cause de son trop gros soleil. Il est bien vrai que Fort-Jacul ressemble à une banlieue, même la banlieue d'une ville qui n'existerait pas..., des pavillons que le jargon local continue de nommer "cases", des pavillons, chacun dans son parc, avec un gazon puis çà et là, en quelques terrains vagues, une exquise abondance d'herbes indigènes.
- Il descend la rue des Bretons. A pied c'est folie. Dans les cases les boys (...) s'arrêtent (...) d'accommoder le capitaine (un poisson) au pili-pili (petit piment rouge succulent).
- A croupeton sur le trottoir, quatre nègres vendent des citrons, des papayes, de beaux ananas.
- Mon boulot, la chasse aux papillons... très beaux. Superbes, ici ! De très rares même... Je suis chef de chantier à la SORADOC, exportation de bois exotiques.
- Le charme d'ici, c'est les animaux. Tenez, un de ces soirs, à la nuit, trouvez une auto et allez faire le tour de la colline, c'est bien rare que vous ne verrez pas une panthère traverser la piste.
- Un homme est un homme.
- La belle façade du Rock (façade piquetée et jointoyée dans le style fruste de l'architecture suédoise...) à quatre degrés de l'équateur.
- Le prochain avion ? Dans quel sens ? Paris ? Brazzaville ?
- Il regardait le fleuve à travers les persiennes ... jusqu'à la base de la verte colline qui formait la rive opposée.
- Land Rover : quiconque entendait faire figure à Fort-Jacul en possédait une.
- Les couleurs chantaient : vert des arbres, rouge vif des bougainvillées, rouge sang de la terre.
- La tornade attendait Avit au sortir du couvert, une de ces tornades d'arrière-saison des pluies capable de tourner une demi-journée au-dessus de vous, mais qui n'éclatent que bien plus grandiosement, avec des quatre et cinq tonnerres à la fois, sans nul avertissement, sans roulement préalable, tout de suite au paroxysme, des éclairs en tous sens, de toutes formes, d'immenses qui barrent le ciel d'un horizon à l'autre, puis des chapelets de tout petits, très brefs, et enfin, auprès quelques secondes, quelques secondes pendant lesquelles la chaleur a encore trouvé à empirer, la pluie, une seule masse d'eau, comme un fleuve pompé et reversé. Où que l'on aille, où que l'on coure, le sentiment d'être au centre du cataclysme. Ailleurs, ailleurs !... mais ailleurs, c'est pire, car il y a malgré tout, comme un progrès dans cette bacchanale. Un paroxysme chasse

l'autre. Déjà c'est bien plus que l'œil, l'oreille n'en peuvent supporter, mais ils en supportent davantage de moment en moment. Les premiers signes de ce déchaînement avaient rejeté Avit sous les arbres. La peur de la foudre, toujours très vive dans un enfant de la campagne, l'en débusqua. Pas plus tôt à découvert, la pluie lui tomba.

- Odeur très rare de la fleur de café : odeur fraîche et lourde.
- Devant le Monoprix, sur les marches de la poste, des haillons posés en tas mendiaient.
- La voiture démarra fort vite, une pluie de gravillons s'abattit sur les marches.
- La Présidence du Gouvernement, grand bâtiment blanc, dans le style colonial américain au fond d'un parc qui avait du être l'orgueil de toutes les femmes des gouverneurs bretons et auvergnats.
- En sangho, langue locale... les Ouali kengés, gentilles petites putains... à leur poste de retape sur les boulevards périphériques.
- Club : on y trouvait restaurant, piscine, tennis, le tout en bordure du fleuve... il fallait être admis, il fallait des parrains.
- Les boys raides comme juges dans les smokings blancs dont c'était la mode de les affubler.
- Les hautes herbes, si hautes qu'elles (...) fouettaient les pare-brise.
- Bon de caisse : on va le toucher à l'immeuble du Trésor ou plutôt essayer de le toucher, mais il faut tomber un bon jour quand il reste un peu d'argent.
- La cathédrale : la chaleur sous la tôle ondulée de cette grange érigée en basilique, était encore dix fois plus suffocante que dehors.
- Il regardait voler, se poser, se renvoyer d'immenses oiseaux charogniers (*sic !*)
- Sur la route toute droite, toute nue jusqu'à l'aéroport.
- Quand l'avion amorça son grand virage au-dessus du fleuve".

Chapitre XIII

Bangui capitale de la République Centrafricaine, depuis l'Indépendance.

Bangui au moment de l'Indépendance selon le guide Bleu

Le guide bleu "Afrique Centrale — Les Républiques d'expression française". (1962) fut établi par Gilbert Houlet après un "voyage qui n'a pas duré moins de deux ans". La description de Bangui dans cet ouvrage correspond donc à son état au moment de l'Indépendance. Il n'y a pas que les noms des rues qui ont changé :

"Bangui

Bangui (Les Rapides en langue bobangui), capitale de la République Centrafricaine (ancien territoire de l'Oubangui-Chari), est une ville de 75 000 habitants dont 3 000 Européens. Située entre le fleuve Oubangui et une ligne de collines boisées, c'est une localité agréable avec des avenues ombragées et un centre commercial assez groupé. A certaines époques de l'année, de nombreux arbres en fleurs lui donnent un charme tout particulier : les cacias (*cf. Cassia*) avec leurs grappes jaunes ou roses, les flamboyants couleur vermillon, les frangipaniens, les auberginiers, les ylang-ylangs, etc.

Cette agglomération est actuellement une charmante petite ville qui donne une impression de calme et de détente. Elle peut être appelée à un développement économique important si le projet de chemin de fer

Bangui-Tchad se réalise. Dès à présent, l'essentiel du trafic commercial entre Pointe-Noire, sur la côte Atlantique, et le Tchad passe par Bangui.

Bangui offre deux belles promenades, l'une au bord du fleuve longé par un beau boulevard, l'autre sur la colline qui domine la ville où une route de corniche permet d'avoir une vue panoramique. Le climat est de type tropical à deux saisons : la saison sèche de décembre à avril et la saison des pluies qui est à son maximum d'août à octobre. Au cours de la saison sèche, il n'est pas rare qu'une pluie d'orage vienne rafraîchir la température. La meilleure saison pour visiter la région se situe entre janvier et mars". (...)

La ville ne compte alors que cinq hôtels : Rock*** (27 chambres avec air conditionné), Minerva** (20 chambres), Central*, Pindéré* et Banquise*.

Visite de la ville.

Bangui est une ville très étendue si l'on se réfère au périmètre urbain qui englobe les villages africains. Toutefois, le quartier européen est bien groupé autour de la place Edouard-Renard (*cf. place de la République*) d'où partent en étoile de belles avenues goudronnées, conduisant, au S., au bord de l'Oubangui.

Nous donnons, ci-dessous, comme premier itinéraire, la route dite "de la Grande Corniche" qui, tracée au flanc de collines bordant la ville au N.-E., permet d'avoir une vue d'ensemble sur la localité. C'est également la plus belle promenade que l'on puisse faire à Bangui.

- La Grande Corniche — La place Edouard Renard, tracée en demi-cercle et bordée d'immeubles modernes, est ombragée de bois de fer, de cacias et de manguiers. Une avenue la traverse, du N.-E. au S.-O., qui conduit, d'une part au palais du Gouvernement et d'autre part au fleuve. Sous les ombrages de la place sont souvent installés des marchands Haoussa qui vendent de menus objets d'artisanat provenant aussi bien de la République Centrafricaine que des États voisins (ivoires, ébènes, maroquinerie, peaux, etc.)

Une courte rue, au S.-E. de la place (à l'angle de la S.C.K.N.), conduit au marché (ouvert tous les matins), animé et coloré comme tous les marchés africains, mais qui a perdu en pittoresque ce qu'il a gagné en salubrité. Une halle, en brique et tôle ondulée, abrite un certain nombre de marchands, alors que les autres sont sagement alignés derrière leurs éventaires chargés de produits locaux, qui varient suivant les saisons.

On remonte le long du marché, la rue Alfred Fourneau ombragée de manguiers et bordée à gauche par le parc du palais du Gouvernement (construit en 1907), dont les pelouses, plantées d'arbres et d'arbustes ornementaux, descendent en pente douce vers la place Edouard Renard.

A droite de la rue Alfred Fourneau se trouve le centre artisanal qui comprend deux sections : 1° une école destinée à former des artisans dans les branches suivantes : maroquinerie, reliure, sculpture sur bois et sur ivoire, vannerie, dorure sur cuir ; 2° un stand de vente de produits d'artisanat des différentes régions de la République Centrafricaine.

La rue Alfred Fourneau aboutit à une place (*cf. place du Président Giscard d'Estaing*) où l'on remarque les bureaux de l'administration de la République Centrafricaine, le monument au lieutenant-colonel de Roux, premier commandant du B.M.2 et au fond d'une avenue, le tribunal, l'un des plus vieux bâtiments de Bangui (1906).

On emprunte à gauche, en regardant ce monument, la route de la Grande Corniche, qui s'élève au milieu des taillis ; on laisse successivement à gauche : le service des Mines, puis la route qui conduit au service des Chasses. Peu après cette bifurcation, dans un virage, vue d'ensemble sur le fleuve et la ville européenne. La route, tracée à flanc de la colline, traverse un massif forestier dense où les lianes s'accrochent aux arbres gigantesques. On contourne le massif puis on vient dominer un seuil rocheux que l'Oubangui, resserré entre deux collines, franchit par une double boucle. De cet endroit, on a une vue magnifique sur une large vallée où se trouvent les quartiers africains de Ngara, la prison et le camp militaire du Kassaï.

Le taillis qui borde ensuite la route empêche toute vue. Bifurcation où l'on oblique à droite. On débouche soudain devant le panorama des quartiers situés à l'Ouest du centre européen. On distingue la cathédrale, l'hôpital, le terrain d'aviation et, au fond, le quartier africain de Kouanga. Après ce point de vue, la route passe de nouveau sous une voûte de verdure qui offre parfois de belles échappées sur la vallée et descend insensiblement. Les arbres disparaissent bientôt ce qui permet de découvrir les quartiers périphériques de Bangui. C'est d'abord le camp de gardes dont les petites cases rondes sont alignées dans une concession soigneusement tenue, puis le terrain d'aviation. On parvient presque au niveau du fond de la vallée et on oblique à gauche par un brusque virage pour rejoindre la route de Damara ou route de l'Aviation qui, à gauche, ramène à la place Edouard Renard.

• L'Oubangui et les quartiers Ouest — De la place Edouard Renard, on suit l'avenue Conus (*cf. avenue Valéry Giscard d'Estaing*) qui commence à côté du restaurant Palace. On traverse les quartiers européens et on laisse à droite la brasserie Mocaf. On atteint bientôt

un débarcadère du port où se trouve l'importante firme de transport Uniroute. On oblique à droite pour suivre le fleuve par le boulevard De Gaulle. On assiste au spectacle pittoresque des pirogues naviguant sur l'Oubangui et, à la saison sèche, on peut voir les campements des petites cases rondes des pêcheurs installées sur la plage de sable qui termine l'île Longue que les Africains appellent l'île Zoua. L'avenue est bordée d'installations industrielles puis du quartier africain d'Otomandjia construit de paillotes rectangulaires en poto-poto recouvertes de paille. Au bord du fleuve, petit port de pirogues.

Quelques villas, entourées de jardins précèdent les installations de la société Cotonfranc (cf. *Socada*). Hangars, usines, habitations se succèdent. On passe devant l'abattoir municipal puis devant une importante scierie suivie d'un parc après lequel on tourne à droite par la route de la Sœur Joseph (cf. *avenue de l'Udeac*), dépourvue d'ombrages. On traverse le quartier de Toukamamoko. Après un carrefour, on continue tout droit. La brousse est encore hérissée de grands arbres isolés, généralement des fromagers, qui sont les seuls vestiges de la grande forêt et qui n'ont été épargnés que parce que leur bois ne pouvait servir à aucun usage.

On traverse plusieurs villages, puis la mission catholique N.-D. de Fatima avec un vaste terrain de sports. A l'extrémité, tourner à droite par la route Mamadou-Mbaïki, puis à gauche dans l'avenue du Lieutenant Koudoukou. A l'angle de ces deux routes, marché africain (du pk 5).

L'avenue du Lieutenant Koudoukou, artère commerçante de la cité africaine, est bordée des petites boutiques des marchands haoussa que l'on reconnaît à leurs gandouras ou à leurs boubous. La nuit, le spectacle est extrêmement pittoresque, chaque étal s'éclairant d'une lampe à huile ou d'une lampe à pétrole. On abandonne cette avenue, on tourne à droite dans l'avenue de France, bordée de quartiers résidentiels africains, puis on longe le terrain d'aviation à gauche. On traverse le quartier Sara et la cité des Evolués (cf. *cité Christophe*) construite de maisons en ciment et tôle ondulée alignées les unes à côté des autres. Après cette cité, on tourne à gauche pour croiser la route de l'Aviation (cf. *avenue de l'Indépendance*) et l'on continue tout droit. On passe entre le nouvel hôpital à gauche et la cathédrale à droite.

La cathédrale, vaste édifice en briques, de style néo-roman, a une façade flanquée de deux tours carrées. A l'intérieur, la nef est séparée des bas-côtés par deux rangées de lourds piliers cylindriques que de vastes arcades en plein cintre relient entre eux. Le chœur, semi-circulaire, est garni de vitraux alors que les fenêtres de la nef en sont dépourvues.

A l'extrémité de la rue d'Uzès, on contourne la mission catholique par la rue Lamothe (cf. *rue Gamal Abd el Nasser*), laissant à gauche la

mission des Sœurs, et l'on tourne dans la rue des Bretons (cf. *rue Martin Luther King*) (2^e rue à droite). Tout ce quartier est construit de villas entourées de beaux jardins. On trouve bientôt, à l'angle de la rue du Commandant Marchand (cf. *rue Joseph Degrain*), que l'on va suivre, le bâtiment moderne de l'Assemblée Législative de la République Centrafricaine, cube de ciment percé de claustrats sans aucun caractère architectural (cf. *Cour Suprême*).

Face au Palais de l'Assemblée, le long de la rue des Bretons, s'étendent les ombrages du jardin public, planté de beaux arbres d'essences rares et de fleurs du pays. Quelques bancs, judicieusement disposés, invitent au repos.

La rue du Commandant Marchand passe entre l'ancien cimetière à gauche (remplacé par la Beac) et le bâtiment des postes à droite, puis descend, face au palais du Gouvernement, dans l'avenue Conus, qui ramène à la place Edouard Renard.

• L'Oubangui et les quartiers Est — De la place Edouard Renard, suivre, à l'angle du bâtiment de la S.C.K.N. la rue Parant (cf. *avenue du Tchad*) qui longe le marché et conduit au port.

Le port qui doit assurer un trafic de plus en plus important depuis la guerre de 1939-1945, a été considérablement modernisé et un nouveau port commercial a été créé dans le but de faciliter au maximum les manutentions, le magasinage, l'entreposage, le gardiennage des marchandises et des produits.

Des appontements en béton armé, munis de grues électriques ont été construits. D'importants remblais, des bitumages de terre-pleins, de nouveaux magasins ont été aménagés avec l'aide de la Chambre de Commerce qui exploite un pont-bascule public, ainsi qu'un bac à moteur reliant Bangui à la rive gauche.

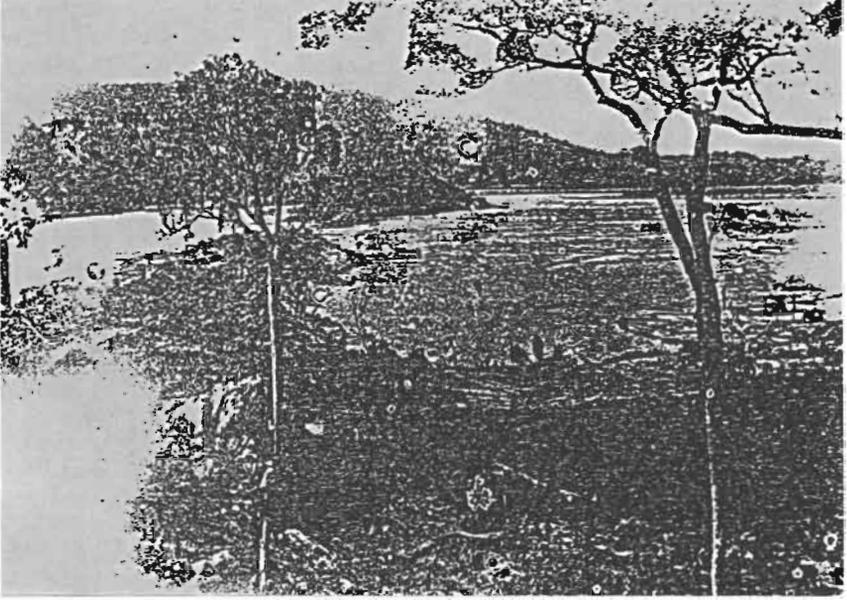
Enfin, la zone portuaire extérieure est désormais dotée d'un port pétrolier outillé pour la réception et la distribution des carburants en vrac. Les sept réservoirs installés, alimentés par de larges citernes, peuvent contenir plus de 20 500 000 litres d'essence, soit la presque totalité d'une année de consommation du territoire.

Dans tous les aménagements on a réservé un espace suffisamment important pour permettre la construction de la gare de départ du futur chemin de fer Bangui-Tchad, actuellement à l'étude et dont la réalisation donnerait au port de Bangui un essor exceptionnel.

En arrivant au port, on oblique à gauche pour longer l'Oubangui. La route est bordée par les entrepôts de grandes maisons de commerce qui reçoivent leurs marchandises de Pointe-Noire, avant de la redistribuer dans la République Centrafricaine et le Tchad.

On quitte le bord du fleuve, laissant à droite les installations du Bangui-Rock-Club, club privé avec restaurant, piscine, golf miniature,

Le rocher d'où est née la ville.



Tel qu'à l'origine. Panorama de Bangui — mai 1898.



En 1899.

terrasse dominant le fleuve, édifié en face d'un seuil rocheux que l'on nomme les rapides de Zinga (*sic ?*). A côté, s'élève le nouvel hôtel Rock, le plus moderne de la région, en avant duquel s'étend la plage de sable fin où sèchent les filets des pêcheurs.

La route décrit une brusque courbe ; on laisse à droite un éperon rocheux qui s'avance dans le fleuve et sur lequel a été construite la première case qui fut l'amorce de Bangui. Serrée entre la colline de l'Ottro et le fleuve, la route offre de belles vues sur la rive gauche. On débouche dans la vallée où s'étendent les quartiers de Ngaraba aux petites cases rectangulaires. A la première bifurcation, prendre la route à droite et continuer tout droit jusqu'à la mission Saint-Paul, dont la petite église en briques (achevée en 1912) domine le fleuve (...)

De la mission, il est préférable de revenir à son point de départ par le même chemin, toutefois, si l'on a le temps, on prendra, à l'angle de la prison, le chemin de Kassai à droite, puis à gauche, la route de Ndrès qui suit le fond de la vallée et contourne les collines dominant Bangui par l'Est et le Nord. On rejoint la route de l'Aviation à l'extrémité Nord du terrain et, en la prenant à gauche, on arrive à la place Edouard Renard".

Première vision de Bangui par un ambassadeur, Roger BARBEROT en 1960

L'ancien "baroudeur" Roger Barberot, compagnon de la Libération fut, juste après l'indépendance, nommé ambassadeur de France à Bangui par le général De Gaulle en remplacement de M. Bordier. Dans ses mémoires : "A Bras le cœur" (1972), il décrit ainsi son arrivée à Bangui dans un chapitre intitulé : "Avec l'Afrique, on laisse parler son cœur":

"Je regarde Bangui pendant que l'avion décrit un large cercle au-dessus de la ville avant de se poser sur le terrain.

Avec ses bâtiments et baraques qui s'agglutinent sans plan apparent et qui sont uniformément recouverts de tôle ondulée plus ou moins attaquée par la rouille, la première vision de Bangui est celle d'un bidonville.

Là où la terre a été mise à nu, la latérite apparaît, marquant en rouge les routes et les rues et les alentours des bâtiments. Les constructions se noient heureusement dans la verdure crue ou sombre qui domine, enserre et pénètre la ville.

Devant Bangui, le fleuve, qui s'étrangle en amont en franchissant des rapides, s'élargit brusquement et décrit une courbe majestueuse. Au-delà du fleuve, des collines vert cru brûlées en plaques par les incendies de forêts. C'est le Congo ex-belge.

La piste d'atterrissage, les abords peu entretenus, les petits bâtiments jaunes de la douane et de l'aérogare, les grands hangars de tôle ressemblent à un vieux décor abandonné.

L'ancienne administration coloniale n'a pas fait ici oeuvre de bâtisseur. Elle a construit au hasard des baraques de ciment recouvertes de tôle ondulée qui ignorent délibérément l'emploi des matériaux du pays : bois et pierre. C'est sur les bords du fleuve occupés par les premiers arrivants que les bâtiments sont les plus vieux et les plus misérables. La ville s'est ensuite développée en tournant le dos au fleuve.

L'administration a en revanche planté des arbres. De grands manguiers bordent le fleuve, la route qui va à l'aéroport et les rues principales. La masse compacte de leur feuillage vert foncé et lisse qui paraît insensible à la chaleur tropicale est un des charmes de cette petite ville provinciale avec les flamboyants, les acacias à fleurs jaunes et ceux à fleurs roses de Java, les jacarandas à fleurs bleues qui jaillissent des jardins". (...)

Impressions sur Bangui de Marie-Jeanne CARON en 1961

Marie-Jeanne Caron qui fut le premier proviseur du lycée (de filles à l'origine) auquel son nom fut donné, évoque dans un poème, daté du 25 mai 1961, ses "impressions sur Bangui" :

"Dans l'écrin des vertes collines
Tu te blottis comme un joyau
Tu t'étires le long de l'eau
Du fleuve couleur d'opaline.

Tu changes avec les saisons
Et tu prends de nouveaux visages
Que ta parure de feuillages
Verts ou roux, donne à tes maisons.

Tes jardins, tes places publiques
Remplies de verdure et de fleurs
Te donnent un air bucolique
Plein de charme et de douceur.

Coquette comme une courtisane,
Tu attires les visiteurs
Et tu leur promets le bonheur
Liant leur cœur avec tes lianes.

Quand le jet d'eau de tes fontaines
Monte dans l'air chaud de la nuit
Il chante tes joies et tes peines
Et murmure ton nom : BANGUI".

Bangui selon la revue "Perspectives d'Outre-Mer en 1961"

La revue mensuelle illustrée "Perspectives d'Outre Mer" consacre en novembre 1961 un numéro spécial (n° 42) aux "Réalités et grands projets en Afrique Equatoriale". A côté d'articles sur la commémoration de l'indépendance, les réalités de RCA, la vocation touristique du pays, ainsi que sur "le chemin de fer de Bangui à Fort-Lamy", un article est consacré à "l'Urbanisme à Bangui". Il est extrait du rapport de Jean-Marie Legrand, architecte-urbaniste :

"Le Cadre régional"

Bangui se trouve, sur la ligne de démarcation de la grande forêt équatoriale au Sud et de la savane qui s'étend au Nord jusqu'aux confins du Sahara.

Comme beaucoup de villes neuves d'Afrique, grandies artificiellement en moins de cent ans, Bangui souffre d'une manque de structures régionales solides. Il n'y a pas de transition entre la ville grouillante et la brousse vide.

Bangui a plus que quintuplé sa population en un quart de siècle, ce qui approche les records de rapidité qui ne sont pas toujours enviés dans la croissance d'une ville. C'est ainsi que Bangui a vu passer le nombre de ses habitants de 15 000 en 1932 à près de 90 000 en 1961.

Actuellement, une partie importante de la population de Bangui se trouve à cheval entre deux activités, l'une citadine qui s'exerce principalement dans un noyau urbain commerçant, industriel et administratif, bien délimité ; l'autre rurale, qui consiste en quelques cultures, principalement du manioc, chasse ou pêche, et qui sont d'un faible rapport.

En effet, les activités citadines sont loin de pouvoir fournir un travail suffisant à une telle population et les oisifs attirés quand même par l'agglomération, doivent essayer de se débrouiller pour gagner chichement leur vie.

Pour des raisons que nous analyserons plus loin, les principaux quartiers d'habitation de Bangui se trouvent éloignés du noyau urbain, centre des activités citadines, de 5 à 8 kilomètres, sans être pour cela à proximité des centres d'intérêt ruraux.

Par le gaspillage de temps et d'énergie qu'elle engendre, en trajets inutiles, cette situation aggrave sérieusement l'économie de la ville, économie pourtant déjà très déficiente.

Le plan d'urbanisme de Bangui a donc deux objectifs d'une égale importance :

- Regrouper le plus possible près du noyau urbain la population qui y travaille.
- Organiser, dans le cadre régional, l'habitat des populations à vocation rurale autour de leurs activités rénovées.

Il s'agit donc de promouvoir un véritable plan d'aménagement régional, en prospectant d'abord, et en les organisant ensuite, les activités pouvant faire vivre cette population à vocation agricole, mais qui désire habiter aux portes de la ville.

Ces activités peuvent être variées :

Marafchage et fruits semblent être les premières activités à se développer aux abords d'une grande ville qui, en dehors de sa consommation propre, est bien placée pour exporter dans les pays voisins (Tchad en particulier).

De nombreux légumes étaient cultivés autrefois dans le pays. Tous les récits des explorateurs pénétrant dans des régions alors inconnues sont unanimes à constater l'abondance et la variété des cultures qui entouraient alors chaque village.

La pisciculture peut être développée à proximité de l'agglomération de Bangui, en même temps que le marafchage et les arbres fruitiers. Le service forestier a déjà accompli, en République Centrafricaine, un effort considérable qui a permis de creuser 14 000 bassins familiaux produisant 420 tonnes de poisson par an. Des bassins expérimentaux des Eaux et Forêts existent à Bangui à l'Est de la ville. Il faut en vulgariser l'extension à l'Ouest ou au Nord-Ouest, en fonction des irrigations possibles, et créer un courant de production en gros, seule façon à courte échéance de combler la déficience en protéines de l'alimentation des Banguiens.

Quoique demandant des terrains plus vastes, et par conséquent plus éloignés de la ville, l'élevage de bovins et la grande culture devraient rentrer dans l'organisation de la région de Bangui.

L'élevage de bovins interdit jusqu'alors par la présence de la mouche tsé-tsé, devient possible grâce aux progrès considérables de la médecine vétérinaire dans le traitement de la trypanosomiase. La recherche de terrains favorables à l'élevage d'un cheptel de cette importance devrait être immédiatement entreprise aux environs de Bangui.

En conclusion, nous avons vu que le plan d'urbanisme de Bangui a deux objectifs principaux :

- Regrouper le plus possible, près du noyau urbain, la population qui y travaille.
- Organiser, dans le cadre régional, l'habitat des populations à vocation rurale, autour de leurs activités rénovées.

Le premier objectif semble être pris en considération par la Société Immobilière Centrafricaine, qui fait commencer les études de 150 hectares de lotissements urbains à proximité des centres d'activités, dont la réalisation doit se faire en trois ans et coûter de 4 à 500 millions CFA.

On ne peut que recommander vivement ici la prise en considération du deuxième objectif, à savoir l'étude préalable de toutes les possibilités agricoles ou d'élevage de la région de Bangui, et l'exécution rapide de centres autour des activités qui se révéleraient les plus intéressantes.

Le Site

Bangui, port fluvial de transit, est née de la présence de rapides qui interdisent, pendant plusieurs mois par an, la navigation en amont sur le haut fleuve.

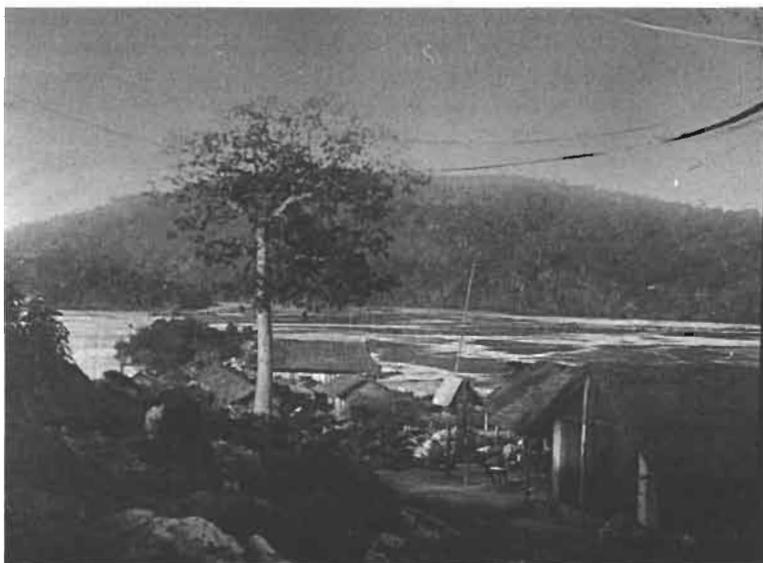
La topographie générale du lieu n'est pas particulièrement favorable au développement d'une ville, mais c'est le port avant tout qui a conditionné le choix de l'emplacement.

Les quartiers commerçants, administratifs et le port sont situés entre la base d'une colline abrupte, peu favorable à la construction, et une zone marécageuse au-delà de laquelle s'égayent la plupart des quartiers d'habitation au hasard de terrains hors d'eau.

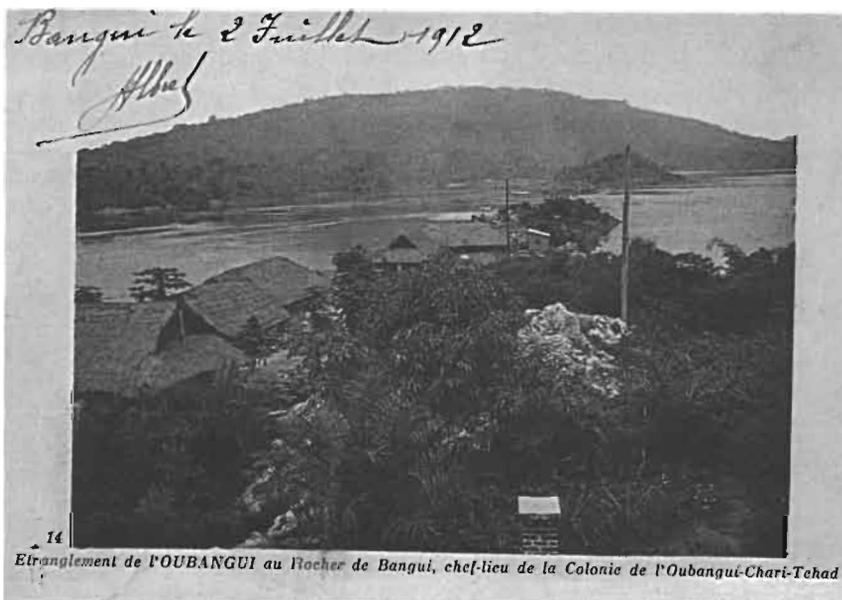
L'aérodrome vient aggraver cette situation en occupant les meilleurs terrains hors d'eau, entre la colline et les zones inondables.

Le Zoning

Un plan directeur (M^{re} Fany Jolly, architecte-urbaniste) établi en 1948 a été suivi jusqu'à ce jour dans la plupart de ses grandes lignes, mais l'évolution de la ville et les études techniques faites depuis (levés topographiques, plan d'assainissement, cadastre mis à jour, etc.) rendent nécessaire une nouvelle étude du problème. Un chemin de fer était prévu en 1948, venant de l'aval du fleuve, devant relier Zinga à Bangui. Le dérochement du seuil de Zinga, permettant aux transports



En 1904.



En 1911.

fluviaux de remonter jusqu'à Bangui en toutes saisons, a rendu caduc ce projet, mais actuellement un autre projet de chemin de fer est à l'étude, venant du Nord, et devant relier Bangui à Fort-Lamy.

Des études d'assainissement poussées et le souci de réaliser les lotissements très économiques ont fait abandonner le plan radio-concentrique de l'aménagement de l'avenue de France pour un plan orthogonal.

Si la zone forestière de la colline protégée par le plan de 1948 a heureusement été respectée, il n'en a pas toujours été de même dans le zoning de la ville où des installations industrielles ont mordu sur le quartier résidentiel, y apportant un désordre regrettable.

Le transfert de l'aérodrome était judicieusement prévu sur un terrain plus à l'Est. Si l'aérodrome est toujours à sa place, augmentant chaque année la gêne qu'il fait peser sur la ville, un projet complet a été dressé pour un nouvel aérodrome à l'Est, prouvant que les autorités considèrent ce transfert comme valable.

Un noyau urbain, très équipé au point de vue réseaux, se développe autour de l'ancienne ville et comprend : habitations, grand commerce, administration, port. Sa surface est de 60 hectares environ. Ce noyau urbain devra être remodelé et orienté vers une meilleure économie des voies et réseaux, en fonction d'une occupation du terrain plus rationnelle. Véritable Cité des Affaires de Bangui, ce noyau urbain devra tendre de plus en plus vers l'Administration, les bureaux, le grand commerce, les distractions.

Les quartiers résidentiels

L'habitation est extrêmement dispersée, construite au hasard des terrains hors d'eau, coupée pour la plus grande partie du noyau urbain par l'aérodrome et des terrains inondables. Elle doit faire l'objet d'une réorganisation complète par plans d'aménagements successifs, en fonction des terrains récupérables, le plus près possible du noyau urbain.

Une première opération dans ce sens — opération particulièrement méritoire en raison des difficultés qui s'y attachaient — a été réalisée en 1953-1954 : l'aménagement du quartier la Kouanga. En 1951, ce quartier, proche du noyau urbain, était installé sur des terrains bas et marécageux. Sa superficie était d'environ 40 hectares. Sa population déplacée, l'assainissement et le remblai des terrains furent menés à bonne fin permettant le relogement de 4 à 5 000 personnes dans de bonnes conditions de salubrité. Si le plan du lotissement laisse à désirer par sa monotonie et le dispersement de ses centres sociaux, il n'en est pas moins exemplaire par sa réussite sur le plan général de l'urbanisme de la ville.

Les quartiers commerciaux, administratifs et industriels

Nous avons vu que la plus grande partie du travail se trouve concentrée dans le noyau urbain (commerce, administration, gouvernement) ou à proximité (port, industries, entreprises). Le noyau urbain actuel devra devenir la Cité des Affaires de Bangui avec un zoning plus rigoureux, et mieux aménagé.

La zone industrielle amorcée le long du fleuve et en aval du noyau urbain, avec la création d'un nouveau port à l'arrivée du futur chemin de fer Bangui-Tchad, est judicieusement placée et doit être développée.

A proximité de l'arrivée du chemin de fer, entre la zone industrielle et les quartiers résidentiels, devra se situer une zone de commerce de gros (marché de première main) et d'artisanat, zone qui manque actuellement.

Les voies de communication

L'aérodrome de Bangui est mal situé, tant du point de vue de la navigation aérienne que du point de vue de l'économie de la ville qu'il coupe en deux, en rejetant loin du centre des activités les quartiers d'habitation les plus peuplés. De ce fait, beaucoup de travailleurs aux bas salaires sont contraints à des transports en commun coûteux, ou à de longues marches pour se rendre à leur travail.

Si le nouvel aérodrome prévu à l'Est de la ville se construisait, les 200 hectares occupés par l'aérodrome actuel procureraient d'excellents terrains résidentiels pour 25 à 30 000 habitants, résolvant du même coup un des graves problèmes d'urbanisme de Bangui.

Afin de ne pas compromettre le projet de transfert de l'aérodrome les travaux à entreprendre dorénavant devront avoir un caractère provisoire et les sommes investies seront de faibles importances.

Le port actuel, construit alors que Bangui était une simple bourgade, est maintenant entièrement enveloppé par la ville, et il n'est plus susceptible d'extension. Un nouveau port, récemment commencé plus à l'Ouest, permet toutes les extensions désirables, mais tant que l'ancien port subsistera, les installations portuaires seront coupées en deux, ce qui est difficilement admissible dans le cadre de la construction du chemin de fer qui permettra de tripler, dès le départ, le trafic actuel.

La route du Nord, qui est la route desservant presque tout l'arrière-pays, traverse le noyau urbain très encombré pour accéder au port et à la zone industrielle. Un évitement devra être trouvé à cette route.

Les routes venant de l'extérieur pénètrent largement dans la ville jusqu'au seuil du noyau urbain dans lequel elles s'étranglent. Le remodelage de ce noyau devra tenir compte de cette situation. Deux circulations périphériques, l'une entourant le noyau, l'autre plus éloignée, devront être élargies et former deux boulevards circulaires distribuant la circulation vers le centre.

Tous les éléments sont réunis à Bangui pour réaliser un magnifique "Boulevard du Fleuve", déjà planté de très beaux manguiers. Les réserves nécessaires devront être faites en vue de cet aménagement.

Enseignement et loisirs

L'enseignement général est en très nette progression. Si les écoles primaires sont assez judicieusement réparties dans les différents quartiers, le lycée de garçons (*cf. lycée Boganda*) et le collège de la mission (*cf. lycée des Rapides*) sont, l'un et l'autre, très excentriques. Ils devront, dans l'avenir, être plutôt consacrés aux internats et être doublés de cours complémentaires pour externes dans le centre de la ville regroupée.

Une école maternelle est très judicieusement placée dans le jardin public bordant la rue des Bretons ; Cet exemple devra être suivi dans de nouvelles réalisations.

Les sports sont très en faveur, surtout le football, dont on compte 1 200 licenciés à Bangui. S'il y a trois stades scolaires à Bangui, on ne compte que deux terrains municipaux ; celui du jardin public trop petit, et le stade de l'avenue de France — ce qui est nettement insuffisant.

La natation dans le fleuve ou en piscine est pratiquée par une grande partie de la population, et le ski nautique, né il y a seulement trois ans à Bangui, prend un essor considérable.

La végétation, favorisée par le climat, est particulièrement belle à Bangui (arbres exotiques, fleurs de toutes sortes).

Le noyau urbain et ses abords sont très bien plantés et ombragés. Le jardin public, ainsi qu'un grand nombre de jardins privés entretenus avec soin, font de cette partie de Bangui un berceau de verdure embaumée. Il n'en est malheureusement pas de même des quartiers périphériques peu plantés. Les plantations devront être un souci majeur des nouveaux aménagements de quartiers. Une pépinière des Eaux et Forêts et une pépinière municipale peuvent fournir tous les plants désirés.

La réserve forestière de la colline sera naturellement maintenue. Quelques layons pourraient y être tracés, partant de la route touristique pour en faciliter la visite.

Le promontoire rocheux "de l'artillerie", qui n'a plus aucune signification militaire, sera destiné à un hôtel touristique, un club et un cercle.

Le problème foncier

La politique foncière de la Municipalité de Bangui bénéficie d'une situation privilégiée grâce à la possession, par la collectivité, de grandes surfaces de terrain. Si une opération comme celle envisagée de l'aménagement de 150 hectares par la S.I.C.A., est possible, c'est parce que les terrains sont propriété de la collectivité.

Il ne faut pas gâcher une situation aussi favorable et conserver comme bien collectif tous les terrains encore libres, même après aménagement".

Bangui vu par Makombo BAMBOTE en 1964

Dans les "Nouvelles de Bangui", Makombo Bambote (1980) évoque le cadre de sa ville. Ainsi dans la nouvelle intitulée "Km5 ou Nicoscorbine forte" de mars 1964, Bangui, le héros, erre malade dans la capitale :

"Bangui marchait dans le rouge de la saison sèche. Toutes les maisons de commerce rougeoyaient. Sous la véranda de la "Santos" dormaient des gens, le chapeau sur la figure, et ils montraient les pieds. La place de la République était poussiéreuse, les caniveaux pleins de poussière rouge et de débris rouges. Cela sentait l'huile rancie à cause des magasins qui en vendaient pour les ménagères, à cause aussi du garage administratif tout proche. Cela sentait la graisse, mais également, les ruines rouges (...) C'était jeudi. Bangui tournait le dos au marché, il allait au Km5 (...)

Brusquement il entendit un klaxon et bondit dans le caniveau. L'arrière du camion le couvrit de poussière rouge. Presqu'aussitôt survint le car de X... qui préférait côtoyer le caniveau. Le "pont" en était rompu et les gens rouges qui le bondaient le faisaient pencher davantage. Bangui n'avait pas vingt francs. Il se serait bien accroché, comme les autres qui évitaient en criant, les coups du receveur à l'arrière du camion, et il aurait sauté au prochain arrêt — et ainsi de suite. Aujourd'hui, Bangui se sentait trop fatigué. Il venait de dépasser le camp des fonctionnaires avec ses petites maisons rouges. Les fonctionnaires, il le savait, faisaient leur sieste. Les odeurs des repas tournaient encore dans l'esprit de Bangui (...)

Bangui était à présent devant l'hôpital mais juste un peu plus loin. De grandes herbes rouges de poudre se tressaient. Des morceaux de pansements s'y accrochaient, rouges de mercurochrome. Bangui jeta un regard à la sauvette autour de lui — quartier européen — s'accroupit contre le tronc d'un arbre mort pour expulser...

Il entendit le ronronnement doux de la Ford du député Loumandé que son chauffeur conduisait à moitié endormi à sa maison du Km5, mais Bangui ne put se retenir. La dysenterie le secoua jusqu'au fond des poumons (...)

Un camion, qui arrivait de l'intérieur du pays de Berbérati ou de Bangassou, les couvrit de poussière rouge (...)

Les taxis bondés, avec des gens assis sur les genoux des autres, sans avertissement, stoppaient net près des clients qui accouraient, un baluchon au bras (...)

Bangui était devant le camp militaire avec ses petites maisons blanches pour les capitaines, et ses avions d'acier dont le moteur ne cessait de tourner (...)

Bangui et Be (...) se trouvaient sous les murs de pierre (de Ngara) — les seuls de pierres — de Bangui. Murs noirs, hauts comme des manguiers, couronnés de tessons de bouteilles. En ce moment, dans le silence, une fumée bleuâtre montait de la prison. Les prisonniers avaient mangé ou étaient en train de le faire, avalant du gros manioc gris avec des pointes de crottes de rats. Ils mangeaient.

Presque en face de la prison aux caves profondes, dont on disait que les marches s'enfonçaient pour atteindre l'humidité de l'Oubangui, cette prison dont on disait des choses terribles, on fabriquait de la glace pour les whiskies. Les moteurs électriques de la centrale tournaient silencieux grâce à l'énergie électrique venue de la chute de Boali (...)

Bangui revint au Km5. L'aéroport vomissait des diplomates rigolards en voitures qui filaient à l'hôtel Klémis (...).

Tous les samedis, Be, parfumé d'eau de Cologne, se retrouvait, vers dix heures, au Rex ou au Sisongo — et Bangui, elle, s'illumina davantage, eut bonne santé et belles maisons sans aucun doute au Km5."

Souvenirs personnels d'une mauvaise nuit : La Saint-Sylvestre 1965. Y. BOULVERT

Jeune chercheur célibataire, je faisais "popote" avec des collègues agronomes. Ce 31 décembre 1965, après avoir dîné, nous décidâmes pour finir la soirée d'aller au Rock-Hôtel.

J'avais alors une 2 CV Citroën et précédant mes amis, je sors vers 23 h 30 de la concession de l'Agriculture pour emprunter la rue Durand Ferté, me dirigeant vers la rue Lamothe (devenue rue Nasser). Nous avons entendu quelques éclatements mais nous n'y avons pas prêté attention : en cette nuit du Réveillon de la Saint Sylvestre, il devait s'agir de pétards !

Arrivant au carrefour de la rue de Brazza qui longe la Présidence, je vois soudain surgir dans les phares un soldat en armes qui me fait un signe impératif. Je stoppe ; le soldat s'approche de moi, le fusil menaçant et crie "Haut les mains". J'obtempère, surpris, me disant intérieurement : "Quel curieux contrôle routier !". Je m'inquiète soudain car ce soldat a le regard hébété d'un drogué et son armé tremble dans ses mains.

Il me crie alors "Descendez". Instinctivement, je baisse la main gauche pour saisir la poignée de la portière ; aussitôt le soldat, craignant peut-être un geste inconsidéré de ma part mais, certainement, perdant son sang-froid, tire sur ma voiture.

Dans un mouvement réflexe, j'embraye, fait demi-tour revenant précipitamment dans la concession. Il en fut de même pour mes amis qui sortaient avec une deuxième voiture au moment où ils entendirent le coup de feu.

Je constatai que la balle avait traversé la portière arrière gauche, ainsi que le plancher. Plus grave, le réservoir était perforé, l'essence coulant inexorablement. Nous nous réfugiâmes dans la case où notre inquiétude fit place à une certaine angoisse lorsque à travers les persiennes nous assistâmes bientôt au pillage des maisons voisines.

Que se passait-il ? A qui en voulait-on ? Aux Blancs ? Au Gouvernement ? Au Mesan, parti National ? Nous nous retrouvions à six : trois célibataires plus un jeune couple avec un bébé dont le couffin fut placé sous un lit tandis que les portes et fenêtres étaient barricadées. L'émotion passée, le calme revenu, nous ne dormîmes malgré tout que d'un œil.

Le lendemain matin tout était calme. Nous nous rendîmes chez le père Pain au Palace, place de la République, pour y apprendre qu'un coup d'état militaire venait de renverser le gouvernement du Président Dacko. De retour à la concession du pk 10, j'ai bien regretté de n'y être pas resté : chacun y avait dormi du sommeil du juste ! En fait, j'avais eu de la chance, car malheureusement cette nuit-là plusieurs personnes trouvèrent la mort, atteintes, comme on dit, par des "balles perdues" !

Les journaux parisiens annoncèrent le lendemain dans un entrefilet, le coup d'état qui s'était "déroulé dans le calme".

Présentation de Bangui en 1966 par Jeune Afrique

En 1966, la revue "Jeune Afrique" consacre un supplément spécial (n° 309) à la République Centrafricaine. Il débute ainsi :

"Bangui est aussi paradisiaque qu'à mon dernier voyage. Pourtant, dès mon arrivée, je sens que quelque chose a changé, imperceptiblement. Est ce le fracas des bulldozers près de l'aérodrome ? Je savais que M'Poko devait être prêt à recevoir les grands jets avant décembre. Sur la route rouge qui rejoint la ville, les passants sont les mêmes : garçons à bicyclette, pieds nus en biais sur les pédales, joyeux taxis surchargés, enfants piétinant la poussière de latérite. Plus de vélocitateurs qu'autrefois peut-être, mais le changement n'est pas là... La ville m'accueille de toute sa gentillesse. Il faut être Parisien pour comprendre Bangui : prenez le bois de Boulogne, multipliez-le par dix, remplacez les chênes et les hêtres par d'énormes arbres, vestiges de la forêt, faites courir sous eux des routes goudronnées, mettez tous les cent mètres une maison blanche avec sa véranda, couvrez-la de bougainvillées violettes et vous avez Bangui... Là-bas, le fleuve roule ses eaux grises et je devine le calme tumulte du marché où les femmes attendent l'acheteur, assises derrière leurs cuvettes de matière plastique où quelques fruits font éclater leurs couleurs. C'est bien la Bangui de l'an dernier et pourtant ce n'est plus la même. Qu'y a-t-il donc de changé ?

J'ai commencé à comprendre en retrouvant Yakoma. A mon précédent voyage en Centrafricaine, j'avais admiré les méthodes de travail de ce fonctionnaire des Ponts et Chaussées. Il occupait le modeste emploi de balayeur, mais l'exerçait à sa manière : il donnait six coups de balai, s'arrêtait, se retournait pour contempler l'œuvre accomplie, gagnait un arbre creux, en tirait une longue guitare et improvisait une petite chanson qu'il recommençait si elle lui avait plu. Or cette année, guitare restée au "village", Yakoma balaie sans interruption ! Le voilà, le changement. Et les rues m'ont paru différentes parce que, oisives autrefois, leurs maisons sont aujourd'hui entourées de gens qui en ravalent les façades, qui travaillent... L'insouciance, la somnolente Bangui s'est-elle mise au travail ? Je vais comprendre peu à peu le vrai sens des modifications intervenues depuis le fameux "coup d'Etat de la Saint-Sylvestre" (...)



Le rocher vers 1920.



Le rocher en 1989.

Grands travaux de Bangui en 1967

Un commentaire de M. Joseph OUATEBO

Joseph Ouatebo, journaliste de l'hebdomadaire "Terre Africaine" se fit connaître par ses éditoriaux lyriques et imagés. Il relate ainsi en avril 1967 l'inauguration du Safari Hôtel (devenu Sofitel) à l'emplacement du mât de pavillon de l'ancien poste de Bangui :

"Là-bas, sur le seuil rocheux qui semble un pont difforme mais naturel, jeté là sur l'Oubangui par un bras du ciel pour relier les deux rives soeurs du Congo et du Centrafrique, là à cet endroit même où, depuis l'arrivée des premiers explorateurs jusqu'en 1963, une case presque séculaire d'où est née l'actuelle ville de Bangui-la-Coquette, vit s'élever et s'accroître, étapes sur étapes, des civilisations évolutives de l'Oubangui-Chari et de la République Centrafricaine, abrita des bureaux de l'Artillerie et de l'Intendance militaire, fut, comme toutes les générations primitives traitées de taches noires et de barages à la civilisation montante impitoyablement et sans recours aux services rendus, mise à mort et son corps fut pulvérisé, anéanti afin de faire place à ce bloc arrogant et altier qui élève fièrement sa tête dans les nues pour la confier à la protection céleste.

Conçu le 12 août 1963 par la pose de la première pierre, voici 29 avril 1967, Safari-Hôtel, fierté du Centrafrique qui, modeste de nature, n'a rien à envier aux gratte-ciel d'ailleurs.

Juste au moment où le soleil, âme de la nature qui frappait la face du nouveau-baptisé et le saud'or (*cf. saluait*) avant de mourir derrière les collines, des grillons, je veux dire des sifflets, s'avertissaient d'appel en appel, dominé au loin par le grincement prolongé et strident de la voiture-sirène.

L'homme pour qui les réalisations nationales sont des remèdes vivifiants, le colonel Jean-Bédel Bokassa, suivi des membres de son Gouvernement, arrive, accueilli par les clairons qui, se substituant aux cloches religieuses, annoncent la solennité du baptême et de ses longues et interminables cérémonies : coupe des rubans, allocution, visite des salles de conférence, des locaux, etc., suivies du festin occasionnel qui terminera la soirée mémorable.

L'inexprimable satisfaction du responsable de la Nation, S.E. Monsieur le Président de la République fut inscrite dans les murs de la salle de conférence par l'exclamation suivante lorsque, debout sur l'estrade, entouré de ses Ministres, il s'écria : "Ici, départ de Paris" (...)

Bangui à l'heure des "Jets" selon Albert BAZOLY YABOUET

Le ton du reporter Albert Bazoly Yabouet est beaucoup plus sobre pour évoquer en juin 1967 l'inauguration de l'aéroport de Bangui-M'Poko qui, à la place des anciens avions à hélices, ouvre le Centrafrique à l'ère des avions à réaction mettant Bangui à quelques heures de l'Europe :

"Le 8 juin 1967, devant de nombreuses délégations étrangères, le sifflement aigu des réacteurs du premier DC 8 qui atterrira sur l'aéroport international de Bangui M'Poko, ouvrira l'ère des jets en République Centrafricaine. Désormais, chacun de nous aura le sentiment d'être plus rapproché des autres points du globe. Enfin, pour le Centrafricain, le monde sera petit, car il pourra en moins de sept heures de vol atteindre Paris ou d'autres grandes capitales occidentales. Il pourra également rejoindre New-York, Tel Aviv ou Rio de Janeiro sans toutefois transiter par Paris-Le Bourget.

... des marécages

Ces dernières années, l'aéroport existant ne répondait plus aux besoins d'un pays en pleine évolution comme le nôtre. Sa position géographique — enserré dans les quartiers — ne pouvait naturellement favoriser les travaux d'expansion de la piste qui, jusque-là, ne recevait que des avions classiques. C'est alors que le choix du nouvel aéroport fut porté sur le site de M'Poko qui offre un terrain marécageux mais plutôt vaste. Situé à une dizaine de kilomètres de Bangui, il représente le cadre idéal pour la construction d'un aéroport de classe internationale. Grâce à la volonté et au dynamisme d'une poignée de techniciens et d'ingénieurs français encadrant une main-d'œuvre locale très importante, les travaux de terrassement ont été effectués très rapidement. Ce qui a permis d'entamer aussitôt la construction du grand complexe qu'est le Bangui-M'Poko.

... à l'aéroport international

Oui Bangui-M'Poko représente un chef-d'œuvre. Aussi, le passager européen ou américain qui y débarquera ne regrettera pas beaucoup "Paris-Le Bourget" ou l'aéroport international "Kennedy" à New-York. Ici, tout a été prévu pour faire plaisir au touriste ou au voyageur qui vient découvrir notre pays. Les installations techniques et commerciales, implantées sur un front de 500 mètres, constituent un ensemble fonctionnel parfaitement adapté aux besoins d'un aérodrome moderne.

L'Aérogare.

L'aérogare aux lignes dynamiques s'élève face à une route d'accès de 2 300 mètres, faisant partie de l'opération. Le bâtiment occupe une surface au sol de 2 261 m² et compte deux niveaux. Au rez-de-chaussée se trouvent un vaste hall public avec banque, enregistrement de bagages, bureau de poste, comptoir de l'Office du Tourisme, salle de livraison des bagages et un hall de transit.

A l'étage sont aménagés deux bars-restaurants prolongés par de larges terrasses. L'un est destiné aux passagers en transit, l'autre est ouvert au public. L'utilisation des matériaux locaux, comme l'ivoire et l'ébène, ajoute, au modernisme existant, un peu de folklore. Un salon d'honneur réservé aux personnalités occupe l'aile droite du rez-de-chaussée. Il est décoré d'un vaste plan de Bangui avec une vue de l'imposant Safari-Hôtel, du Rock-Hôtel et des belles villas qui bordent l'Oubangui.

Les installations commerciales.

Pour permettre une manutention aisée du fret, un hangar d'une superficie de 1 100 m² a été construit. Grâce à un vaste terre-plein, des camions de tout tonnage pourront y accéder sans difficulté. L'avitaillement des avions sera assuré par bouche fixe disposée sur l'aire de stationnement à partir d'un parc à carburant d'une capacité totale de 200 m³.

La météo.

Par son équipement météorologique et de navigation aérienne, l'aéroport de Bangui-M'Poko est l'un des plus modernes d'Afrique. Les émissions météo et navigation sont reçues par un champ d'antennes. Notons que sur la colline "Base-Oubangui" est installé un centre émetteur relié au bloc technique par câble hertzien. Une ligne d'approche lumineuse est installée sur la piste pour les atterrissages de nuit.

L'ensemble de cette réalisation a été étudié et contrôlé par l'ASECNA. Le coût des travaux s'élève à un milliard six cents millions de francs CFA. Voici ce que dit le ministre d'Etat chargé des Finances et de l'Economie nationale de ce grand complexe :

"Les derniers perfectionnements techniques dont bénéficient ces installations, la qualité des moyens d'accueil, l'adaptation du site font de l'aéroport de Bangui-M'Poko une réalisation de classe internationale. Cela justifie notre fierté mais aussi sollicite notre gratitude à l'égard du maître d'oeuvre, l'Agence pour la Sécurité de la Navigation Aérienne, de tous ceux qui ont participé à cette création et, d'une façon plus générale, vers l'aide française. Nous y saluons une fois encore la coopération et la générosité de la France qui, par ses concours financiers et techniques, nous a permis de résoudre assez tôt, en matière aérienne, le problème de l'amélioration de nos communications extérieures".

Les chiffres parlent.

Caractéristiques techniques :

Le terrain comporte :

- Une piste de 2 600 m x 45 m, orientée sensiblement Nord-Sud. Suffisante pour les étapes maximales prévues au départ de Bangui.
- Une aire de 350 m x 90 m, permettant le stationnement simultané de cinq appareils.
- Une bretelle d'accès à la piste de 320 m x 22,50 m.

Ce qu'ils ont fait :

- 150 hectares de terrain ont été déforestés et assainis.
- Le volume des terrassements atteint 1 080 000 m³.
- Il a été mis en œuvre 30 000 m³ de sable, 160 000 tonnes de concassés et 21 000 tonnes de béton bitumineux.
- Le réseau de drainage a une longueur de 20 kilomètres.
- La surface des voies intérieures et des parkings automobiles est de 37 000 m², soit l'équivalent de 6 kilomètres d'une route de largeur normale.

Tous les matériaux pierreux ont été extraits d'une carrière située à 6 kilomètres du terrain”.

Nuit de Bangui. Rumba par A. MARQUES-1967

Depuis l'indépendance Bangui a été fréquemment évoqué par les chanteurs centrafricains, en sango le plus souvent. Voici d'A. Marquès (1967) une rumba intitulée, “Nuit de Bangui” :

“La nuit sur toi a jeté son manteau
 Bangui, au grand fleuve argenté
 Aux arbres si beaux
 Bangui aux collines enchantées.
 Bangui à l'heure où s'allument tes feux
 Tes fleurs exhalent dans le vent
 Exquisement leurs parfums troublants.
 Dans les jardins silencieux
 De la pittoresque cité, renaît,
 Le souvenir des serments qu'on fait
 Grisés lorsqu'on a vingt ans
 Et qu'on vit déjà le rêve
 D'un éternel bonheur à deux.

Au fil de l'heure fugitive
 Et comme un doux chuchotement
 La brise module sa cantilène.
 Bangui, commencent tes chants, tes danses,
 S'oublient les journées torrides
 Voici que naissent tes sortilèges.
 Les étoiles du Tropic
 Et la lune dans ton ciel magique,
 Illuminent ta nuit sereine
 Palpitante, mystérieuse,
 Et les flots de l'Oubangui
 Au-delà de tes îles vertes
 Racontent inexprimablement
 Le charme ignoré de tes nuits languides.
 De Ouango à Boy-Rabé,
 Monte l'écho des mélopées.
 Elles chantent en chœur ta légende
 Bangui joyau d'Afrique Noire.
 L'aurore s'annonce discrète à l'horizon
 Panthères et fragiles papillons
 Les oiseaux de nuit
 Déjà ont gagné leurs abris.
 Bangui tes rêves, tes chants
 Bientôt s'éteindront.
 Mais qu'importe, puisqu'ils renaîtront
 Au coucher du jour".

Bangui vu par Michel DROIT vers 1970

Pour les chasseurs et leurs guides, comme le relate l'académicien Michel Droit dans "La rivière de la guerre", Bangui n'est qu'une escale hôtelière obligée avec ses petits côtés :

"Le matin, un villageois était venu apporter ce long et fort poisson qu'on nomme capitaine. Il venait de le pêcher dans la Voukouma, la rivière de Ouanda-Djallé. François, le cuisinier, l'avait préparé à la provençale, avec des tomates et des poivrons du potager.

— Vous aviez des capitaines en Haute-Volta ? demanda Querrien.

— Oui, mais pas terribles. En revanche, hier soir, j'en ai mangé au Rock Hôtel de Bangui. Bien grillé, bien garni d'aromates. Succulent.

Raymond venait de remplir les verres de nabao, ce vin rouge portugais d'une résistance absolument phénoménale aux transports, à la chaleur, et qui règne sur toute la brousse africaine de Fort-Archambault à Massougaleni, de Sette-Cama jusqu'à Tana River.

— Je suis presque toujours descendu au Rock, dit Querrien. Le Minerva est plus central. Mais le jardin du Rock, au bord du fleuve, pour y prendre un verre ou dîner, je ne connais pas mieux dans toute l'Afrique. A propos, les putes vous ont fichu la paix cette nuit ?

— Façon de parler. Il y en a une qui est venue tambouriner à ma porte vers trois heures du matin, en braillant : "Je suis la putain de l'hôtel, est-ce que t'as besoin de moi ?" Je lui ai crié d'aller se faire voir au bar, d'y prendre une bière à ma santé et de me laisser dormir. Ce qu'elle a fait. Mais ce matin, elle m'attendait avec une sacrée note, prétendant que je lui avais dit d'inviter ses copines.

Querrien sourit.

— Ça fait partie du folklore. L'hôtel des Chasses, à Fort-Archambault, est plus authentique, comme disent les Africains, mais moins pittoresque. Un jour, au Rock, j'ai bien fait marcher deux Italiens qui avaient été tirer l'éléphant de forêt chez un confrère. Comme, la veille au soir, je les avais vus embarquer deux petites négresses qui tapinaient gentiment dans le secteur, le lendemain matin, pendant que mes deux Ritals sirotaient un gin-tonic au bar, je me suis assis à côté d'eux. J'étais avec un chasseur que j'avais affranchi et, mine de rien, je me suis mis à lui faire un topo détaillé sur l'état de la vérole chez les putains de Bangui, affirmant que chaque fois qu'on touchait à l'une d'elles, on pouvait considérer le tréponème comme une prime de séjour absolument garantie. Je parlais à voix suffisamment haute afin que ces deux charmants garçons n'en perdent pas un mot et, toujours mine de rien, j'observais dans la glace du bar leurs visages qui se décomposaient à vue d'œil. Il faut dire qu'ils prenaient l'avion dans la soirée pour aller, à Milan, retrouver leurs chères petites épouses après trois semaines de privation" (...)

Bangui vu par le géographe Christian PRIOUL en 1970

Christian Prioul qui enseigne plusieurs années la géographie à Bangui, à l'approvisionnement de laquelle il consacra sa thèse de troisième cycle, présente ainsi la capitale centrafricaine dans un article inédit :

"Bangui doit son nom, son surnom de "Coquette" et sa fortune de capitale de la République Centrafricaine aux rapides qui, en barrant la progression des explorateurs français sur l'Oubangui lui ont donné naissance en 1889. Elle hésita quelque peu sur un site trop vaste pour un poste minuscule et mit plus de quinze ans à s'imposer comme capitale tant que les pirogues suffirent au transit des petites expéditions et que l'intérêt se porta sur l'extension des conquêtes vers le Nil ou vers le Tchad. Escale de transbordement fluvial, Bangui ne prit son essor

qu'après la Première Guerre Mondiale, lorsqu'elle devint point de rupture de charge entre les bateaux plus gros animant l'Oubangui et le réseau routier qui, à partir d'elle, se ramifiait sur tout l'Oubangui-Chari devenu producteur de coton.

En 1970 Bangui est une agglomération de plus de 200 000 habitants. Elle forme un triangle de 12 km dont la base s'appuie sur près de 20 km sur la belle courbe du fleuve aux eaux vaguement bleues. Cette extension considérable, où tout n'est pas négatif, s'explique à la fois par un processus très classique d'urbanisation de plain-pied et par les données du site. Les rapides naissent sur la ligne de contact de deux unités morphologiques : à l'Est se dresse un massif de collines franchement limité par des abrupts de failles Nord-Sud dominant à l'Ouest une vaste plaine au drainage bloqué par la berge de l'Oubangui.

Partant des rapides où le vieux poste a cédé la place à un heureux quartier de prestige et de loisirs, la ville s'est peu développée vers l'amont, d'accès difficile. Pourtant dès 1894, les Pères Spiritains avaient choisi, à plus de trois kilomètres, le beau site de la Mission Saint-Paul devenu le centre d'un vaste ensemble ecclésiastique. Entre ces deux pôles, le front de fleuve s'organise en corniche résidentielle de haut standing tandis qu'en arrière se dispersent des quartiers aux caractères ruraux accusés.

L'expansion principale s'est faite vers l'aval sur le bourrelet de berge. En arrière du port (300 m de quai, 21 000 m² d'entrepôts, 45 000 m³ de réservoirs pétroliers) s'organisent les quartiers correspondant aux divers types de commerce. Plus en aval s'allonge une zone industrielle rivulaire de plus en plus densément occupée. Le piémont qui relie la plaine marécageuse aux collines, rendu rigide par une cuirasse interne, porte le quartier-capitale : Palais, Ministères, Cathédrale, Hôpital Général, Etablissements scolaires, Casernes...

Les bonnes places étant prises par les constructions en dur, les quartiers africains ont dû s'exiler à plus de 5 km du centre, au-delà de la plaine marécageuse. Ils se sont développés en arc de cercle depuis la confluence de la M'Poko jusqu'à la terminaison Nord du quartier-capitale d'où à la faveur d'une trouée tectonique dans les collines, ils se raccordent aux villages de l'amont. L'agglomération présente ainsi un plan radio-concentrique à l'intérieur duquel manque un anneau de croissance, occupé par l'ancienne piste d'atterrissage. La tâche des urbanistes consiste aujourd'hui à combler cette lacune pour relier en un ensemble fonctionnel l'ancienne ville européenne et les quartiers africains du pourtour. Bangui a ainsi la double chance de pouvoir se structurer de l'intérieur et s'agrandir dans la plaine du Nord-Ouest où le nouvel aéroport international a été installé.

La ville accroit sa population à un rythme irrégulier mais rapide qui serait de l'ordre de 70 %*a*. Le recensement administratif de 1969 aboutit à un effectif de 232 000 personnes. L'équipement urbain s'efforce de suivre la cadence : les grands axes sont asphaltés, éclairés et parcourus par des bus mais la desserte des quartiers se fait par des pistes de latérite, l'assainissement est incomplet, l'usine de traitement des eaux suffit à peine aux besoins, la thermocentrale urbaine doit s'agrandir régulièrement pour faire face à une consommation accrue que l'hydrocentrale de Boali (80 km au Nord-Ouest) ne parvient plus à satisfaire. Partout se construisent des résidences de luxe, des cités de villas économiques, des stations-services, des bars-dancings... Les entreprises de construction et de travaux publics, dont l'activité est largement centrée sur Bangui, arrivent au deuxième rang du secteur secondaire pour le chiffre d'affaire et l'offre d'emploi. La masse des constructions continue cependant de reproduire le type de la case rurale à murs de briques d'argile et toit de chaume, mais dans ce domaine aussi des améliorations se font jour ; le commerce des matériaux et l'artisanat spécialisé, jusqu'alors presque inexistant, prennent de l'ampleur.

La fonction de capitale est primordiale. Elle fixe à Bangui les institutions politiques et administratives, une vingtaine d'ambassades et de consulats, les quatre cinquièmes de la population non africaine, donnant ainsi à la ville un pouvoir de consommation sans commune mesure avec les normes nationales. Les rôles militaire, ecclésiastique et sanitaire ne sont pas négligeables mais cèdent le pas à une fonction scolaire toujours plus dynamique. Bangui rassemble les trois quarts des effectifs de l'enseignement secondaire, la plupart des écoles professionnelles et, depuis 1970, l'Université. Si la presse écrite reste d'un tirage limité, les diverses associations culturelles et la radiodiffusion nationale contribuent beaucoup, avec les autres éléments de la fonction de capitale, à faire naître un univers mental très différent de celui des villages de brousse.

Bangui est la tête de pont d'où l'économie moderne pénètre en République Centrafricaine grâce à son port (230 000 t.), à son aéroport (28 800 passagers, 5 200 t de fret) et à son réseau routier en étoile (350 000 passagers, 271 000 t. de marchandises). La "place" de Bangui groupe 80 % des entreprises et des salariés, elle distribue 90 % des salaires et garde pour sa propre consommation la moitié des marchandises manipulées par le commerce national.

Tout en restant port de transit vers le Tchad, elle devient centre d'industries alimentaires et textiles.

Centre de décision, foyer culturel, pôle économique, Bangui, largement installé dans un site élégant est plus que la capitale centrafricaine : le véritable cœur battant de la jeune République dont elle rassemble 10 % de la population".

Comment en 1971 les écoliers banguissois voient leur ville

En février 1971, l'image de Bangui a été étudiée à travers des devoirs donnés à 484 écoliers, âgés de 12 à 14 ans du cours moyen 1ère ou 2ème année. Les résultats de cette enquête ont été publiés par Jacques Binet, Directeur de Recherches en Sciences Humaines à l'ORSTOM, sous le titre "Images de la ville" (janvier 1972 — Bulletin trimestriel 68 du Secrétariat des Missions d'urbanisme et d'habitat, Paris). Après dix-sept ans, il serait intéressant de reprendre ce travail pour voir dans quelle mesure l'image de la ville a évolué.

"Les villes se développent en Afrique comme en Europe. Elles deviennent de plus en plus peuplées, de plus en plus vastes, de plus en plus complexes. Leurs fonctions sont diverses et elles s'adaptent pour y répondre, dans leur organisation et dans leur architecture. Il est intéressant de savoir ce que l'homme de la rue pense de toute cette évolution, de chercher ce qui le frappe, ce qui lui paraît essentiel.

Dans ce but, une expérience a été tentée à Bangui. Les enfants des écoles ont été invités à rédiger un devoir sur deux sujets : "Décrivez votre quartier avec ses éléments les plus importants" — "Décrivez la ville de Bangui en énumérant ce qui vous paraît le plus important. Indiquez les quartiers que vous connaissez et dites ce qu'on trouve de particulier dans chacun d'eux". Avec l'accord du ministre et du directeur de l'Enseignement, les instituteurs de trois écoles ont posé ces questions à leurs classes. On avait choisi le cours moyen pour que les élèves ne puissent pas être gênés par le maniement de la langue française. Les écoles témoins étaient situées dans des zones opposées. Bangui est en effet une ville très étendue et on pouvait se demander si les enfants avaient de la ville une vue globale ou s'ils se limitaient à un quartier.

C'est dans ces conditions que 484 devoirs ont été recueillis dans huit classes. Ils ont été rédigés par des enfants de 11 à 16 ans ; le plus grand nombre en ayant 13 ou 14.

Les garçons sont de beaucoup les plus nombreux ; il n'y a que 26 filles, certaines écoles n'étant pas mixtes. Contrairement à ce que l'on pouvait penser, les enfants originaires de la ville sont nombreux : 58 % de ceux qui ont donné leurs lieux de naissance. Mais la répartition est différente entre Lakouanga où les originaires sont 63 sur 96, N'Dré où ils sont 61 sur 104 et Koudoukou où ils sont seulement 11 sur 30. Mais ces proportions ne concernent au total que 229 enfants sur les 484 interrogés et à Koudoukou en particulier 1/3 seulement a répondu.

Chaque quartier a évidemment sa configuration sociale originale et l'école en est le reflet. Il est probable en outre que les écoles impor-

tantes sont implantées dans des zones d'habitat ancien. Les quartiers neufs se voient dotés d'établissements moins importants et l'on trouverait peut-être parmi ces petites écoles une population différente constituée de citadins de fraîche date.

Il ne faut donc rechercher dans ces chiffres que des indications d'ensemble sur la population scolaire de Bangui. Mais ils semblent bien représentatifs de l'opinion des enfants sur "l'urbanisme". Certes, des biais sont toujours possibles et il se peut que des instituteurs trop zélés aient fait, avant de donner le devoir, une leçon sur la ville ou l'habitat. Cela peut se déduire d'une certaine uniformité des copies sur quelques sujets. Nous le signalerons plus bas à propos de deux thèmes (ethnies, danses).

Un autre biais plus grave s'est glissé dans les documents. Beaucoup d'enfants n'ont pas traité l'ensemble du sujet. Ils se sont limités au quartier. Si curieux que cela paraisse, cela ne semble pas bouleverser les données. Sur les feuilles de dépouillement on voit l'intérêt se concentrer sur les mêmes points que ce soit à propos du quartier ou de l'ensemble urbain. Certes les bâtiments exceptionnels qui se trouvent dans le centre sont rarement évoqués dans une description des quartiers périphériques. Mais on voit apparaître sous un autre aspect la fonction à laquelle ils sont destinés. D'autre part, la situation diverse des écoles étudiées permet de faire un inventaire complet de la ville.

Pour essayer de cerner l'image que les enfants se font de la ville, nous chercherons d'abord dans quelle mesure ils ont de celle-ci une connaissance d'ensemble. Puis en abordant successivement le centre-ville et les quartiers, nous constaterons que les images présentées montrent la diversité des fonctions attribuées à chaque communauté.

Connaissance de l'ensemble

La ville de Bangui est extrêmement vaste. Dans le sens N.-S. elle s'étend sur 12 km. Vers l'Ouest, le quartier "Km 5" est comme on peut s'en douter à 5 km du centre. La ville englobe un ancien terrain d'aviation dans sa partie ouest et une colline couverte d'une splendide forêt vers l'est. On peut donc se demander si les habitants et particulièrement les enfants, peuvent avoir une vue d'ensemble d'une aussi vaste agglomération.

Certes les devoirs ayant été demandés à des écoles diversement situées, on peut s'attendre à trouver des notations relatives à toutes ces parties de la ville. Mais on constate une véritable connaissance d'ensemble. La plupart des enfants connaissent à la fois le centre et les divers quartiers : ils sont capables de les énumérer assez largement.

Il est bien évident qu'ils n'ont pas acquis cette connaissance en contemplant des plans ou des cartes, chers et fort peu répandus. Il ne

l'ont pas acquise non plus en contemplant le paysage. Le site de Bangui pourrait le permettre, puisque la ville est dominée par une chaîne de collines. Mais le nombre des enfants faisant allusion au paysage, aux vues lointaines... est extrêmement faible (6). Aucun d'entre eux n'évoque le paysage urbain. En réalité la connaissance de la ville naît des promenades et l'image se forme autour d'un petit nombre d'axes routiers : avenue Boganda, boulevard De Gaulle. Les axes médians sont cités alors que les boulevards périphériques ne le sont à peu près jamais : ce qui montre l'importance du centre. La vision des enfants est purement citadine. Le rôle des éléments naturels dans la structure de l'image est faible. Les collines sont citées assez rarement et le fleuve apparaît comme un accessoire de la ville à qui il assure des communications, plutôt que comme un axe de référence. Dans ce détail même des perceptions, c'est autour des rues que s'organise la vision des enfants : la description apparaît souvent comme une nomenclature de ce que l'on rencontre au long d'un itinéraire et le réseau des voies ou des sentiers est l'élément le plus fréquemment cité.

Si elle s'organisait autour d'un point quelconque, la connaissance de la ville aurait tendance à se faire de proche en proche, englobant concentriquement zones après zones. Elle pourrait se limiter à un quartier ou à un groupe de quartiers. Orientée comme elle paraît être chez nos écoliers autour de grands axes, elle ne connaît pas une telle limitation. On comprendrait que les enfants ne dépassent guère leur quartier. Il est à peu près certain que la mobilité résidentielle est faible : beaucoup de Banguissois semblent construire eux-mêmes leurs habitations ; ils sont stabilisés de ce fait même. D'autre part, comme dans toute l'Afrique, les familles s'efforcent de se grouper dans un même quartier, si bien que les visites familiales ne peuvent servir de prétexte à l'exploration des différents quartiers. Cependant, même si des quartiers, ou des sous-quartiers, sont l'habitat privilégié de certaines ethnies, il ne semble pas y avoir d'exclusive. Aucun ghetto ne cantonne la population dans un secteur ou dans un autre. Les différences raciales ou ethniques semblent peu importantes. Quarante-huit enfants seulement en font mention (dont une vingtaine dans une même classe). Encore faut-il préciser que beaucoup de ces mentions pourraient passer inaperçues, puisqu'elles font allusion à des faits sans autre commentaire (boutique arabe, massa ou européenne). D'autres viennent à propos de comparaisons techniques ("il y a des étages comme en Europe"). D'autres enfin manifestent une sentimentalité touchante ("Bangui deviendra une ville-vedette comme la France"). Les notations ethniques, on le voit, ont été largement comptées. Une seule pourtant laisse percer un jugement sévère : "les femmes (de telle ethnie) sont sales ; elles jettent des riz cuits à côté des maisons".

Aucun climat de "racisme" ne vient donc limiter la connaissance de la ville. Les enfants ne se sentent pas moins chez eux dans un quartier que dans un autre.

Le Centre Ville

Le centre ville est connu de tous : l'énumération des monuments le montre bien. Mais il ne paraît pas parfaitement individualisé par rapport aux quartiers. Aucun mot ne permet de le désigner clairement. "Centre" est très rarement employé. On rencontre à plusieurs reprises une expression intéressante : des enfants parlent de "quartier général" pour désigner ce qui entoure la Présidence. Il font probablement par là une confusion involontaire entre quartier général et quartier du Général.

La liste des équipements décrits est révélatrice. Les enfants connaissent et énumèrent les principales boutiques : Monoprix, librairie, magasins de vêtements sont cités par tous ceux qui abordent le sujet (200). Ils ont tous admiré les étalages "des magasins modernes ornés de vitres qu'on peut rester dehors et voir toutes les marchandises qui sont dedans". Lieu de commerce, le "marché Bokassa" est probablement plus célèbre par son originalité architecturale — c'est un marché à étages — que par sa fonction économique. Diverses usines ou industries apparaissent à travers les devoirs. Mais on ne peut guère savoir si c'est en fonction de leur prestige, de leur rôle économique, de leur rôle de donneurs d'emplois. Les administrations sont également citées. Certains commentaires montrent que les enfants savent en quelle occasion ils ont recours aux services administratifs de la mairie (acte d'état-civil), des Allocations familiales ou du Trésor. Mais le plus souvent services ou ministères sont simplement énumérés et, ce qui attire l'attention, c'est le volume d'un bâtiment plutôt que l'importance des services qu'il abrite dans le fonctionnement de l'État.

A travers les devoirs et la description analytique qu'ils donnent du Centre, on voit se dessiner une conception des fonctions urbaines. La fonction économique n'est pas oubliée : des élèves citent des magasins de gros et de demi-gros, diverses industries, le port. Mais cela bien entendu, vient loin derrière les boutiques de détail où chacun peut avoir affaire. La fonction politique est évoquée. Le centre de la capitale est bien le centre nerveux d'où partent toutes les décisions : on parle du président Bokassa, du Palais présidentiel, des ministères... La cathédrale ne joue à peu près aucun rôle dans cette fonction d'autorité. Elle n'est citée qu'une fois.

Le rôle du Centre comme foyer de distractions est rarement souligné. Il offre aux personnes jouissant de revenus élevés et en particulier aux Européens, des cafés, des restaurants, des cinémas. Mais il est for-

tement concurrencé dans cette fonction par le quartier "kilomètre 5" où les bars-dancings sont nombreux et fort animés.

En étudiant les descriptions du Centre, on est frappé de l'importance des notations relatives à l'esthétique, à l'originalité et au prestige. Une douzaine d'enfants notent la présence le long du fleuve "des maisons à dormir des ambassades". L'hôtel "Safari" ou, à un moindre degré le "Rock-Hôtel" sont cités alors que, de toute évidence, la plupart des enfants n'y entreront jamais. Certes le "Safari" avec ses 13 étages marque le paysage. D'une façon générale toutes les constructions à étages sont fort remarquées comme cela est relevé expressément pour le marché Bokassa. Faut-il voir là le souci d'hospitalité classique en Afrique ? Plusieurs devoirs insistent de façon parfois amusante sur le rôle du "Safari", "gratte-ciel bâti pour endormir ceux qui viennent d'ailleurs". Le désir d'ouvrir vers le monde extérieur est remarquable. Aéroport, hôtels, visites officielles contribuent à satisfaire ce besoin. Tout cela peut paraître loin des besoins matériels d'un peuple sous-développé. Mais c'est un élément profondément ressenti de "confort intellectuel".

La ville, le peuple existent non pas par eux-mêmes mais parce que la présence de témoins étrangers leur donne existence. Aussi la population attribue-t-elle de l'importance à des équipements dont elle ne tirera aucun profit, même indirect, mais qui, permettant la liaison avec le monde extérieur, la rassureront en quelque sorte sur elle-même.

Certes, à toute cette métaphysique se mêlent des soucis de vanité nationale moins graves.

Il faut souligner l'importance des considérations purement esthétiques dans l'image de la ville. L'examen des chiffres est convaincant. Si l'on regroupe ensemble tous les thèmes animés essentiellement par une conception esthétique, on est obligé de convenir que la beauté est le souci principal des citadins à peu près à égalité avec le confort. Des discussions s'élèvent parfois dans les milieux européens au sujet du luxe de certains bâtiments officiels. Bon connaisseur de l'âme africaine, le président Houphouët a répondu jadis que les peuples avaient besoin de ce luxe. Privé de tout superflu dans sa vie individuelle, le citoyen a besoin de monuments publics, d'avenues et de places majestueuses. Le luxe des villes hellénistiques, la majesté des cathédrales coïncidaient probablement de façon semblable avec un niveau de vie médiocre de la masse des citadins.

Les éléments esthétiques retenus par les enfants peuvent sembler inattendus. Le jet d'eau de la place de la République est rarement cité, le monument à B. Boganda n'est mentionné que 16 fois, la couleur des édifices, la peinture sont rarement évoquées. Par contre, la propreté est un thème important. L'attention portée au revêtement des rues doit peut-être lui être rattachée, car il évite la poussière. Mais le goudron a

aussi une qualité propre : "il brille comme du fer". Les fleurs sont citées à de nombreuses reprises, ce qui ne manquera pas d'étonner qui connaît la mentalité africaine. Souvent, en effet, il semble qu'elles ne soient pas véritablement appréciées en Afrique. Manie des Blancs, aujourd'hui, le jardin floral n'était guère estimé des paysans européens d'il y a un siècle. Actuellement, en Afrique, beaucoup préfèrent une cour nue, soigneusement désherbée et balayée, à des massifs de fleurs ou à des pelouses. Du point de vue de l'hygiène ils ont probablement raison.

Les arbres sont souvent cités. Certes leur utilité n'est pas seulement esthétique. Beaucoup songent à leurs fruits. On le comprend aisément en ces régions où l'équilibre vitaminique est parfois difficile à assurer et où les premières mangues viennent à point pour combler une carence. On parle aussi, rarement il est vrai, de leur ombre. Ce qui est certain c'est qu'ils jalonnent les voies, qu'ils donnent une ordonnance au paysage urbain. Les Africains ne semblent pas généralement passionnés par les arbres. Il est étonnant de voir ceux-ci dénombrés régulièrement parmi les "éléments" de la ville, plus souvent que l'équipement sanitaire, plus souvent que l'eau ou que les bars.

Les allusions fréquentes à l'alignement confirment bien ce que l'on devine du rôle des arbres. Ils marquent un rythme, une volonté dans le tracé de la ville, de même que les poteaux "qui s'alignent comme des soldats en file indienne". Cette mention de la régularité ne peut manquer de surprendre tous ceux qui ont observé combien les schémas géométriques avec leur rigueur semblent aux Africains ennuyeux et desséchants. Peut-être est-ce cette rigueur même qui est appréciée ici. Elle témoigne en effet que l'on est dans un monde nouveau, qui n'est plus celui du sentiment et de l'intuition, mais celui de la raison et du modernisme.

C'est en effet le critère du modernisme que nous retrouvons lorsqu'il s'agit d'apprécier les formes architecturales. Bien sûr, on ne peut parler de traditions architecturales à propos de Bangui puisque la ville n'a guère plus de cinquante ans. Cependant les enfants sont très sensibles à ce qu'ils jugent nouveau. La construction en étage est encore pour eux un sujet d'admiration : 75 en citent des exemples et le marché Bokassa, cité 127 fois, en tire son prestige comme nous l'avons dit.

Il est inutile de dire l'importance de la lumière dans l'image que les enfants se font de la ville ... Nous y reviendrons car l'éclairage ne leur semble pas être une caractéristique du centre ville. C'est plutôt un élément de confort que l'on cite à propos des divers quartiers.

Les quartiers

Si les questions d'esthétique et de prestige semblent dominantes dans l'image du centre urbain, l'attachement sentimental et le confort dominant l'image des quartiers.

On peut penser que l'attachement au quartier est une clause de style engendrée par les manuels scolaires. L'amour du village natal fait partie de la morale propagée à l'école. Mais ce sentiment trouve en Afrique une résonance particulière. Il est si souvent évoqué au cours des enquêtes les plus diverses qu'il faut bien y voir autre chose qu'un lieu commun.

L'attachement au quartier, dans les devoirs des écoliers n'apparaît pas lié à la famille : celle-ci n'est guère citée expressément. Les enfants apprécient le calme de leurs voisins, leur "douceur", le fait qu'il n'y ait ni bagarres, ni querelles. Trois ou quatre pourtant disent qu'ils s'amusent fort des querelles d'ivrognes ou des disputes entre maris et femmes. Sont-ils plus "méchants" que les autres ou plus sincères ? Un enfant se dit "gêné" par la présence dans son voisinage d'une sorcière.

Il faut rattacher l'amour du quartier au désir de trouver un abri, une protection, plutôt qu'à un amour positif du calme, de la tranquillité et du silence. En effet, si 26 devoirs mentionnent le silence, 25 parlent d'animation... Le quartier est "doux" parce que les vols sont rares (21), parce que "les habitants obéissent bien au chef". Celui-ci est un personnage important. On aurait pu croire que l'organisation de mairies, de commissariats de police, de l'extension de pratiques démocratiques depuis 25 ans avaient fortement érodé le pouvoir et le prestige des chefs. Cela n'est pas certain puisqu'ils sont mentionnés par 80 enfants, bien plus souvent que tout autre personnage ou service lié à la mécanique administrative ou gouvernementale. Les enfants disent son rôle de conciliateur, d'intermédiaire entre l'Etat et les citoyens, son action de persuasion auprès de la population plutôt que de commandement autoritaire. Mais il n'est pas question de tirer de ces devoirs une philosophie de la chefferie.

Contrairement à ce que l'on aurait imaginé, la concentration humaine n'est évoquée, ni à propos de la ville, ni à propos des quartiers. Pourtant les services gouvernementaux, eux, sont pénétrés de l'importance de cette masse humaine qu'ils ont peut-être tendance à exagérer. Les enfants n'y font guère allusion : ils ne parlent guère de la foule, ni de la diversité des visages, des coutumes ou des vêtements, ni de l'anonymat qui peut naître dans cette situation. Ils semblent ne pas pouvoir ou ne pas vouloir prendre conscience de cet aspect de l'urbanisation. Dans le quartier, ils voient une communauté à l'échelle humaine.

Si l'attachement aux quartiers est proclamé, si cet attachement est lié à des valeurs quasi morales de calme et de tranquillité, pourtant les élèves refusent en général d'établir une hiérarchie entre eux. A travers les devoirs qui ont été rassemblés, il est impossible de se faire une idée des concurrences ou des rivalités qui peuvent exister d'un quartier à l'autre. D'une façon générale, l'émulation n'est pas valorisée en Afrique où l'on craint souvent de critiquer ses voisins. Quelques rares écoliers portent des jugements sévères sur des "quartiers où il y a beaucoup de voleurs et de chômeurs" — l'assimilation est révélatrice — sur des quartiers sales ou bruyants. Etant donné qu'ils sont les plus fréquemment et élogieusement cités, les quartiers de Lakouanga et de Kilomètre 5 sont vraisemblablement les plus populaires. Lakouanga est présenté comme un quartier de choix, bien bâti, bien entretenu, propre et calme. Les avis sont unanimes sur tous ces points. L'urbaniste européen pourrait avoir un jugement différent et penser que les parcelles y sont trop petites, que les constructions adventices ont détruit toute harmonie et amené une densification excessive. Les jeunes Africains, qu'ils y soient domiciliés ou qu'ils le considèrent en touristes ne sont pas du tout de cet avis et ne tarissent pas d'éloges. Le prestige de "Kilo 5" vient de son animation, de son activité commerciale, de "son ambiance super yé-yé" comme écrit un enfant.

A travers ce que citent les enfants, on voit se dessiner les fonctions qu'ils attribuent au quartier : fonction culturelle et religieuse, fonction d'habitat, fonction d'approvisionnement, fonction de distractions et fonction sanitaire. Certains rôles sont propres aux quartiers, d'autres sont remplis simultanément par le Centre et les quartiers.

L'habitat vient au premier plan, si l'on regroupe toutes les idées qui peuvent s'y rattacher. La maison est évidemment en bon rang : les enfants signalent les divers types de matériaux employés : briques crues ou parpaings, tôles, nattes ou chaume. Il est difficile de déceler ce qui se cache sous ce besoin d'habitat. Le prestige que confère la possession d'une belle maison n'est-il pas aussi important, ou plus, que la protection contre le froid ? Les clôtures (palissades, grillages), qui paraissent une originalité de Bangui, ramènent à une autre notion de protection. Dans d'autres villes, les cours mitoyennes ne sont séparées de la rue ou des venelles que par un caniveau. Ici, les limites des propriétés attirent l'œil, elles sont jalonnées de piquets, de fils de fer. Les Banguissois ont-ils un sens particulièrement aigu de la propriété privée ? Les lotissements sur lesquels ils s'établissent sont-ils tous bornés régulièrement et adjugés selon les procédures légales ? Dans certains pays, chez les musulmans en particulier, des nattes, des haies ou des murs protègent l'intimité de la vie familiale contre l'indiscrétion des regards extérieurs. Ici les clôtures ne font que gêner la circulation. Leur but essentiel, selon les habitants, est d'empêcher l'accès des voleurs, ou de retarder leur fuite. C'est donc à un besoin de sécurité

que se réfèrent ces clôtures dont parlent les enfants. Il est possible que les vols soient fréquents, mais il se peut aussi que le simple fait d'être perdu dans un milieu étranger suffise à donner aux habitants une impression d'insécurité.

L'élément de confort le plus fréquemment cité est l'éclairage, l'électricité. Il s'agit plus souvent d'éclairage urbain que d'éclairage domestique, car beaucoup de cases ne peuvent être équipées. Les enfants sont sensibles à la beauté des avenues illuminées, la commodité des déplacements dans une rue bien éclairée. Mais ils songent aussi à un confort bien modeste : faute d'être convenablement éclairés chez eux, ils viennent apprendre leurs leçons au pied des lampadaires.

L'eau est moins souvent évoquée — peut-être en serait-il autrement si l'on avait les témoignages de femmes ou de filles qui, plus souvent que les garçons font la corvée d'eau —. Adduction à domicile, fontaines publiques, puits, sources semblent donner également satisfaction. Les enfants ne semblent pas bien difficiles sur la qualité de l'eau. Bien rares sont ceux qui parlent de la propreté des abords des puits.

La fonction commerciale apparaît comme importante. Les marchés des quartiers sont cités plus souvent que le marché Bokassa et beaucoup d'enfants parlent des boutiques de quartier où l'on achète pétrole, savon et autres denrées d'usage quotidien.

Les distractions sont souvent mentionnées, jamais ou presque à propos du centre de la ville et presque toujours à propos des quartiers, en particulier de "Kilomètre 5". Les enfants énumèrent les bars (116 fois), le stade ou les petits terrains vagues où ils jouent au football (101), la danse (59), les cinémas (50). La danse traditionnelle est citée de façon massive par les élèves d'une classe. Leur instituteur leur a-t-il fait une leçon récente qui a influencé les résultats, ou bien ont-ils assisté dans leur quartier à une festivité particulière ? La danse moderne n'est pas une distraction de l'âge des élèves interrogés et l'on peut s'étonner de la voir souvent évoquée. Par contre, la faible place réservée au cinéma est inattendue. Bien que le quartier "Castor" soit assez éloigné des écoles étudiées, sa maison de jeunes est connue et citée.

Les préoccupations de santé apparaissent assez souvent : 137 enfants parlent de dispensaire ou d'hôpital. Le thème de la propreté a été regroupé avec celui de la santé, un peu arbitrairement. Il eût été aussi logique de le joindre à celui de la beauté. Les drainages, caniveaux et rivières reviennent assez souvent. Cela n'a rien d'étonnant. En effet, toute une partie de la ville est gênée par l'inondation au

moment des pluies. Baignades ou lavoirs jouent également un grand rôle dans la vie des familles.

Les thèmes culturels et religieux tiennent une grande place. Les établissements scolaires de toutes sortes (et en particulier l'Université) sont cités 216 fois. Les églises 78 fois. Les centres culturels français ou américains 8 fois. Le musée 6 fois. Ce prestige de la culture est peut-être dû en partie à cette morale des manuels scolaires qui veut que l'école soit le centre de la vie de l'écolier. Mais l'avidité d'instruction est un trait général de l'Afrique. L'accès à la vie moderne, et en particulier aux carrières administratives, est lié à l'enseignement et aux diplômes. Chacun le sait parfaitement. Aussi en faisant de l'équipement universitaire, au sens large, une caractéristique essentielle de la ville, les enfants ne font que traduire cette vérité.

La proximité de la nature est peut-être un élément important de l'image du quartier. Non pas dans une perspective romantique, mais dans un esprit paysan. En effet, les devoirs décrivent les champs ou les jardins plus ou moins proches des quartiers d'habitation, les animaux domestiques, volailles, cabris ou porcs, les arbres fruitiers. Il est intéressant de noter que le thème de la nourriture n'est pas très fréquent (46 mentions), ce qui laisse espérer que les enfants sont assez bien et assez régulièrement nourris pour n'être pas obnubilés par cette question. Le contact avec la nature aurait alors une autre signification : il serait une transition entre brousse et ville, entre tradition et vie moderne.

Le quartier est ainsi le médiateur entre deux genres de vie. Peut-être faut-il rapprocher cette opposition du rythme pendulaire que décrivent certains enfants. Le matin, les hommes et les enfants partent au travail. Après une période d'agitation, les rues redeviennent calmes, pour retrouver l'animation dans la soirée. Si cette complémentarité au fil des heures est bien perçue, celle qui joue dans l'espace entre quartiers d'affaires ou de distractions et quartiers de résidence n'est guère décrite. Comme si l'évocation simultanée de plusieurs espaces était difficile.

On doit peut-être à cette façon de penser la rareté des notions sur les transports. Certes les rues, avenues, etc., sont décrites comme un élément essentiel de la structure urbaine et de la représentation que l'on peut s'en faire. Mais les moyens de transport sont rarement cités, 62 élèves seulement parlent d'autos, 32 du port et des bateaux, 27 des autobus. Il est pourtant probable que les stations d'autobus, comme les stations-service (évoquées 12 fois), sont des lieux de regroupement et de rencontre pour une fraction de la population. Peut-être les écoliers, qui voyagent somme toute assez peu, y sont-ils moins sensibles que d'autres.

En conclusion, les enfants ont donc une bonne connaissance de la totalité de leur ville, ils y distinguent assez bien le centre, ou les centres, des quartiers d'habitation. Dans ceux-ci, l'habitat, le confort, la nature ont une plus grande importance. Dans ceux-là, le prestige ou l'esthétique dominant. Les fonctions commerciales ou industrielles sont partagées entre deux pôles. Animation, distractions, sont attribuées à un quartier périphérique. La profondeur de l'attachement sentimental joue probablement en faveur du quartier ; son chef est un personnage solide, concret, face à des entités respectées mais un peu lointaines comme l'Etat ou l'Administration. A travers les réponses on voit se dessiner une hiérarchie inattendue des fonctions urbaines et des monuments de la ville qui peuvent les symboliser. L'utilité des choses, mesurée selon nos critères séchement rationnels d'Occidentaux ne justifie pas les choix exprimés : des constructions prestigieuses, des équipements réservés à une rare élite prennent un relief insolite. Des "morceaux monumentaux" se trouveront ainsi justifiés.

L'opposition entre l'image de la ville et celle du quartier permet de relever le contraste entre deux atmosphères : intimité et repli sur soi pour le quartier, ouverture et parade pour le centre. Ces deux mouvements complémentaires doivent s'équilibrer pour permettre à l'homme de trouver une harmonie entre introversion et extraversion, entre la tradition et le modernisme.

Il serait intéressant de se livrer auprès des adultes à une enquête similaire pour rechercher si leurs besoins d'urbanisme coïncident avec ce que perçoivent les enfants. Cela permettrait d'orienter plus rationnellement un futur plan d'urbanisme".

Un routard à Bangui, Jean-François BERNIES en 1974

Après les raids sportifs et les touristes aisés, les années soixante dix virent le développement d'un tourisme particulier, celui des routards. L'un d'eux, Jean François Bernies, laisse le témoignage suivant sur Bangui en 1974 dans : "Pigeon volant — l'Afrique vue d'un vélo" (1977) :

"Deux jours plus tard, je tangué au milieu d'une haute savane, l'esprit ailleurs, pour oublier les infernales saccades de la piste.

Soudain des craquements dans la brousse éveillent mon attention. le bruit d'un feu de forêt. Je scrute les herbes à la recherche d'une fumée. Surprise vite suivie de peur. A moins de cent mètres, une énorme masse grise brasse l'air de ses oreilles. Signe de mécontentement, crois-je savoir, chez les éléphants. J'appuie sur les pédales, détournant la tête pour voir ce que fait l'éléphant. Il ne me suit pas et

repart d'un pas lourd, indifférent. Heureusement car je "crève" la seconde suivante.

Je couche le vélo sur le bord de la piste, sors la chambre à air à l'africaine, sans enlever la roue, en la faisant glisser sous les freins. Soupir écœuré, ma chambre arrière n'est qu'un chapelet de rustines, l'une d'elles vient de se détacher. Trop de chaleur et trop de poids, trop de cahots, trop de tout. J'en ai marre.

Tout infortuné que je sois, je ne suis qu'un enfant gâté à côté des Africains, un riche. Il faut voir sur quoi ils roulent : des chambres à air complètement déchirées, indéfiniment réparées, des cadres cassés et dix fois ressoudés, des roulements sans billes, des moignons de pédales. C'est d'eux que j'ai appris la patience et la pauvreté.

Une fois encore je découpe un morceau de caoutchouc dans une vieille chambre à air. J'en coince un bout entre mes dents et, tirant sur un autre bout, je commence à la râper avec mon couteau. Dans toute cette partie de l'Afrique on ne trouve pas de rustines : il faut les faire.

Cent kilomètres plus loin, à l'entrée de la grande forêt équatoriale, je vais faire une découverte utile. Assis sur le talus d'un village, je prépare une de mes rustines avec un soin extrême. Elle est prête, j'en suis à mettre la colle, quand un Africain me crie : "Attends un peu !" Et il disparaît dans la forêt. Il revient quelques minutes plus tard, portant avec délicatesse de la sève blanche dans le creux d'une feuille.

— C'est l'hévéa sauvage, m'explique-t-il en l'appliquant de son doigt sur ma chambre à air.

Enfin, mes rustines vont tenir aux chocs et à la chaleur.

Je descends vers Bangui, la capitale de la RCA. La route défile au milieu de la jungle. De loin en loin un village troue la forêt de ses champs sur brûlis.

Parfois je dois coucher dans la forêt : les villages sont trop espacés. Le pays a toujours été ravagé. Les épidémies, la mouche tsé-tsé, les raids des esclavagistes arabes, puis le "portage" colonial, inhumain "marche ou crève" qui décima la population.

Pourtant, quand je couche dans un village, les Centrafricains sont gentils, avec quelle prévenance poussent-ils vers moi la boule de manioc ! Mais ce que ce manioc est mauvais !... Je crois bien que c'est le plus mauvais aliment de base de l'Afrique et j'en mangerai pendant des mois, dans toute l'Afrique équatoriale. Ça sent le pourri, colle aux dents, gonfle le ventre et ne donne aucune force. Je rêve d'une vraie nourriture.

En Afrique, pendant tous ces mois passés à pédaler, deux obsessions n'ont poursuivi : j'étais sur une moto et je mangeais à ma faim.

Bangui est une très jolie ville, un décor ravissant où tout ce qui compte en RCA est rassemblé. Les Blancs sont un peu des otages, petite communauté agitée par les derniers caprices du Maréchal. D'ailleurs ils ne sortent pratiquement jamais de la ville : il n'y a qu'une route et elle est gardée par un poste qui filtre tous les mouvements. De toute façon, au delà il n'y a rien que la brousse.

Bangui est aussi le lieu de passage obligé de l'Afrique. Le Zaïre est fermé, l'Angola en guerre, l'Éthiopie en révolution. Le seul moyen d'aller du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, de traverser l'Afrique, est de passer par Bangui.

Tous les "routards" campent sur la pelouse d'un terrain vague devant le Rock-Hôtel, grand palace de Bangui en attendant l'ouverture du super-hôtel de cinq cents chambres commandé par le Président.

C'est l'inévitable cohorte. Suisses et Allemands en Kombi Volkswagen, Anglo-Saxons sur leur Bedford, remontant d'Afrique du Sud.

Un Australien ravi me raconte comment un matin ses coéquipiers et lui sont réveillés en sursaut. Des R12 roumaines de la police freinent tout autour d'eux. Les portières s'ouvrent, un essaim de flics bondit et les ceme. Ahuris, les Anglo-Saxons émergent de leur duvet. De grosses voitures arrivent maintenant, des Mercedes, Un Noir à collier de barbe et casquette à pont leur secoue la main. Ils n'y comprennent rien.

— Vous avez devant vous le maréchal Bokassa, leur explique un interprète. Tous les voyageurs sont ses amis et il vous invite tous pour le week-end dans sa propriété de chasse.

Ils partent en avion dans le nord du pays et pendant deux jours se gobergent : foie gras, caviar, champagne" (...)

Bangui en 1984-85 selon Laurent ZECCHINI

En 1985, deux revues consacèrent chacune un numéro spécial à la République Centrafricaine. En juillet : "Le Courrier du Parlement" (n° 742) et en novembre-décembre, la revue missionnaire "Vivant Univers" (n° 360). On y trouve des reportages sur les difficultés et aussi les espoirs du pays mais aucun article n'y fait le point sur la capitale.

Par contre l'année précédente, à l'occasion de la visite officiel du Président Mitterrand, Laurent Zecchini l'envoyé spécial du journal "Le Monde" retient les images suivantes du bord du fleuve et du "kilomètre 5".

"Bangui la coquette" ? Pourquoi pas ? Les quartiers du centre sont plutôt plus propres que ceux de bien des capitales africaines, et la ville va se parer pour la prochaine venue de M. François Mitterand. Ce gros

village verdoyant avec la forêt à ses pieds, qui somnole au bord de l'Oubangui, donne une impression de quiétude.

Le fleuve charrie à la force de son courant des pirogues creusées dans les troncs d'arbre. D'amont en aval, il suffit de se laisser emporter par le flux. Mais si l'on veut traverser, rejoindre la rive zairoise distante de moins de deux cents mètres, il faut ramer dur. Tôt le matin, devant le Rock-Hôtel, la magie du fleuve, tout auréolé de brume, entraîne à la rêverie. Tout un petit peuple de pêcheurs, vit là, discute, mange et dort au pied de la terrasse de l'hôtel, sous le regard de quelques clients européens attablés devant des assiettes où trône l'inévitable "capitaine meunière". Dans l'eau jusqu'à mi-corps, quelques hommes ramènent lentement des filets sur le bord. Un gros poisson tressaute bientôt sur le sol, asphyxié (...)

Bangui. — Le "kilomètre 5" est le poumon de la ville africaine, sa véritable identité. C'est le creuset de toutes les velléités de révolte, la seule source d'information sur ce qui se dit, (...) le coffre-fort de l'argent parallèle, le supermarché toujours achalandé des périodes de pénurie.

Le reste c'est notamment le Bangui officiel, la vitrine, un peu trop française, les beaux restes de l'époque coloniale ; un autre Bangui, que l'on aurait tort pourtant de qualifier de factice. Il faut, pour tenter d'appréhender la ville, de la "respirer", faire, en une nuit de week-end, les deux Bangui. Tant pis si la logique n'est pas respectée : il faut commencer par la seconde, tout simplement parce que c'est d'abord elle qui s'offre au visiteur, condamné à descendre au Rock-Hôtel. (...)

Comme "Brazza" bien sûr, mais aussi comme le sont les villes du canal qui ouvre sur la mer Rouge, Suez, Port-Saïd et surtout Ismaïlia. C'est ainsi ; question d'atmosphère, et d'eau.

La ville européenne s'étire le long du fleuve, regroupant le complexe du Rock Club, des ambassades, les quartiers résidentiels. Le palais présidentiel, dit "de la Renaissance", le quartier général de l'état-major et une partie des ministères sont situés un peu en retrait, sur la hauteur. Près du marché central sont concentrés les commerces européens.

Il faut, le samedi soir, passer devant le Rock Club (fondé en 1906) et assister à la noria des voitures des Européens qui regagent leurs domiciles après avoir passé la journée au bord de la piscine, pour avoir un aperçu de la colonie française, forte de 3 600 personnes. Avec les familles, les coopérants, à eux seuls, sont 1 400. À la veille de l'indépendance, la colonie française de RCA comptait plus de 5 500 personnes.

“Bangui by night”

Avant d'aborder les quartiers africains, on peut approcher le Bangui quasi mystérieux situé à la “colline des Panthères”. Là vivent les Ndris, une ethnie complètement autonome d'environ un millier d'individus, qui sont sans doute, historiquement, les premiers Banguissois. Depuis l'époque coloniale, ils échappent à tout contrôle et ne se mélangent pas au reste de la population. N'étant pas soumis à l'impôt, ils bénéficient en fait d'une sorte de statut privilégié, presque d'extra-territorialité.

Ce n'est, certes, qu'un indicateur de paix civile parmi d'autres mais la tournée du “Bangui by night” offre le spectacle d'une population qui, apparemment, ne vit pas dans la hantise de la répression. Il y a au moins trois sortes de boîtes de nuit. Au “kilomètre 5”, sur l'avenue B.B. (Barthélémy Boganda), le Punch Coco offre tout le charme d'une vraie ambiance africaine, à ciel ouvert. Au Punch del sol, situé à côté de l'Oustaou (l'un des trois meilleurs restaurants de Bangui), dans le quartier des commerces européens, la clientèle est nettement plus aisée. C'est ici que se rendent de préférence les Blancs et la bourgeoisie banguissoise. Plus loin, le Blow Up, qui est surtout fréquenté par les Barracudas mais, contrairement au Booby de N'Djamena (avant le départ de la force Manta), les soldats français au crâne rasé qui se déhanchent sur la piste de danse ont troqué leur treillis militaire pour des vêtements civils. Cela fait une sérieuse différence...

Après, il faut retourner au “kilomètre 5” et, au-delà, se laisser entraîner dans Boy-Rabé, Miskine, Fouh, Gobongo, et la partie nord de Malimaka. La nuit, on y fait des rencontres passionnantes. Comme celle de cette assistante sociale, M^{me} X..., qui parle si bien des difficultés qu'elle rencontre pour tenter de faire comprendre aux femmes et à leurs maris qu'il n'est pas très souhaitable de faire une dizaine d'enfants en cinq fois dix-huit mois...

Dans Boy-Rabé, ce labyrinthe de maisons basses aux toits de tôle ondulée, les femmes se livrent à un petit commerce (vente d'huile, de sel, de farine ou de manioc) dont elles conservent pour elles seules le bénéfice. Cet argent sert à l'habillement et à la nourriture des enfants, le mari n'étant pas tenu, au regard des coutumes sociales, de contribuer à ces dépenses domestiques.

Boy-Rabé secrète toute une population de jeunes désœuvrés, qui n'ont guère l'espoir de trouver un emploi. C'est notamment ici que vivent les “godobés”, toujours prompts à manifester contre le pouvoir (quel qu'il soit) et à commettre divers larcins. (...)

Dans les quartiers du “kilomètre 5”, où se concentre plus de la moitié de la population de Bangui, les Haoussas (ethnie nordiste islamisée) tiennent l'essentiel du commerce. Ils partagent leur empire avec

la colonie musulmane, formée de Libanais et de Yéménites. Le "kilomètre 5" est riche. On y trouve de tout, et notamment tout ce qui n'existe pas, ou plus, dans le commerce qui a pignon sur rue" (...)

Dangers et mirages de la ville en 1971 selon Gabriel DANZI.

Le regard porté "sur la jungle humaine de la capitale" par les jeunes auteurs centrafricains peut être sceptique sinon cruel.

A côté de F. Niamolo (1976-78), Goneyo-Repago (1979), Gabriel Danzi (1985) évoque, dans "Un soleil au bout de la nuit", un jeune fonctionnaire, Songo, de retour dans son village natal près de Ouango. Pour les villageois, la capitale est lointaine et mythique, Songo veut leur montrer que la vie n'y est pas aussi rose qu'on le croit : "la ville est le lieu privilégié où s'évaporent nos valeurs sociales les plus bénéfiques parce que vitales de l'harmonie aujourd'hui disloquée de nos sociétés africaines" (...)

"La vie de fonctionnaire à Bangui, tu sais, ce n'est pas aussi rose qu'on le croit souvent. En compagnie des amis ou seul, on s'abreuve de bière et de vin comme tu ne peux pas en avoir idée. Souvent pour noyer ses soucis (...)

Le plus révoltant, toutefois, c'était cette espèce de commerce de la prostitution généralisée qui refusait de dire son nom ; elle était pourtant là, aveuglante, visqueuse, glauque, intense et quotidienne (...)

Se marier à Bangui soulève beaucoup de problèmes, tu sais. Ce n'est pas facile de fonder un foyer solide. On n'en a pas toujours les moyens le moment venu (...)

De nos jours, et spécialement à Bangui, les problèmes se sont beaucoup compliqués. La dot demeure même si c'est souvent le garçon qui choisit sa future épouse et la présente à ses parents. Le problème primordial demeure le taux exorbitant de la dot, sans compter les mille et un accessoires obligatoires (...)

Un jour, Kolizo le pressa tant et si bien de lui raconter sa vie à Bangui qu'il finit par y consentir :

— A la vérité, commença-t-il, ma vie à Bangui n'a rien de spécial ni d'extraordinaire ; elle est semblable à celle de milliers et de milliers de citadins, faite surtout de sorties quotidiennes, de randonnées dans les bars-dancing, les bistrotts ou de pique-nique à Damara ou à Mon-

gumba... Tu ne peux comprendre ces choses-là si tu ne les vois de tes propres yeux ou si tu ne les vis toi-même. Ah ! ces cuites et ces orgies organisées chaque soir par des groupes d'amis et de filles dont regorge notre belle capitale !

On est quelque part dans un bistrot à côté des bouteilles de bière et de vin. Tu n'as qu'à claquer du doigt — même par jeu — pour qu'une fille ou deux (et quand je dis fille, tu vois le genre), ou même trois, viennent ce mettre à ta table en minaudant (...)

— Mais le mouvement habite plutôt ici, dans ces innombrables débits de boisson, que dans les bureaux ou dans les ateliers. Tout le monde est logé à la même enseigne. Cependant, il faut reconnaître que là où l'on travaille peut-être le plus, c'est dans les compagnies ou les sociétés privées dont on sait que les patrons, Blancs ou Noirs, ne badièment point avec la rentabilité — ce qui est très différent du service public où personne ne se sent ni responsable ni concerné. Dans le privé, sûr que les gens travaillent même si l'alcoolisme, devenu un véritable fléau de la capitale et du pays, ne vous laisse de répit que le soir quand le labeur du jour est fini. On se rue à qui mieux mieux, qui vers son *Socinco*, qui vers son *Sovibor* préférés, dans les buvettes du km 5. Tu ne peux t'imaginer quel monde est le nôtre à Bangui (...)

Le "*Ciel d'Afrique*" (je ne sais qui fit cette trouvaille, mais celui-là avait vu juste) est le centre du km 5, l'âme de ce quartier populaire, le plus connu et le plus fréquenté. Situé le long de la grouillante avenue Koudoukou, c'est une bâtisse rectangulaire construite à ciel ouvert. La piste de danse est une petite surélévation cimentée, carrée et entourée de colonnes de bois peint de couleurs bigarrées. Tout autour sont disposés des tables basses et des tabourets, pour la plupart boiteux, entre lesquels défilent en permanence les serveurs vêtus d'uniformes verts à la propreté douteuse. Derrière se trouvent les toilettes — pour employer un terme qui est loin de convenir à ces lieux dont l'état découragerait tout net un amoureux de la propreté et de la décence.

Du monde, il en vient pratiquement tous les quarts d'heure. Aucun orchestre ne joue ce soir ; mais la musique, elle, est là. Une musique assourdissante, amplifiée par les appels et les cris qui fusent de partout et par l'écho d'autres musiques venant d'autres bars alentour, le tout dans une cacophonie fracassante et discordante. C'est à qui, de "*Ti-bé-ti-mbi*" ou de "*Paradis-bar*" l'emporterait par la puissance de l'assourdissement. Jamais oreilles humaines n'entendirent vacarmes aussi anarchiques...

On n'est jamais déçu quand on va au "*Ciel d'Afrique*". A côté de nous, on s'interpelle à qui mieux mieux, on hurle, on rit, on se bouscule, on déguste des "*méchoui*", on danse, on vit quoi ! (...)

Il se convainquit que Yagbia n'était pas de ces jeunes collégiennes et lycéennes comme on en rencontre de plus en plus dans la capitale qui livrent une chasse farouche aux hommes mariés ou aux amants circonstanciels qu'elles utilisent généralement comme des vaches à lait qu'elles peuvent traire selon les exigences du moment, quitte à les abandonner précipitamment... pour d'autres vaches beaucoup plus grasses" (...).

En guise de conclusion

Au terme de ce survol du siècle écoulé, certains seront peut-être déçus, les témoignages étant souvent partiels et partiiaux. Le collecteur n'a voulu heurter personne ; certains passages ont donc été légèrement tronqués.

Chaque Banguissois intéressé pourra se reporter aux références originales dont l'éventail est aussi large que faire se peut : 126 références citées, 42 indiquées en annexe. Chacun reste marqué par sa culture, son époque, sa langue ; le collecteur n'a pu transcrire aucun témoignage islamique ou arabophone sur Bangui.

Certains ne manqueront pas de faire remarquer que les témoins cités ne sont pas représentatifs de la vie banguissoise : 24 administrateurs ou fonctionnaires, 17 explorateurs, 16 voyageurs, 10 militaires, 6 romanciers, 5 commerçants, autant de journalistes, 3 religieux. Trop de gens qui ne font que passer, trop peu de Banguissois ; mais chacun sait que les premiers jours dans une cité sont les plus importants ; au bout de quelques années, l'habitude émousse la curiosité et le sens de l'observation. Pourtant tout autant que les témoignages extérieurs, la première vision d'une grande ville par les centrafricains de l'intérieur serait intéressante à découvrir. Les premières lettres envoyées à leur famille par les collégiens ou étudiants arrivant à Bangui, constitueraient à cet égard un témoignage très éclairant.

Six textes de Centrafricains, c'est peu, mais le collecteur n'a travaillé que sur des textes écrits, imprimés pour la plupart. Or il ne possède aucun texte centrafricain sur la première moitié de ce siècle ; il a du reste été surpris de rencontrer si peu d'études de synthèse sur Bangui en dépouillant les journaux locaux : *Bangui la so*, *Terre africaine*, *Ele Songo*... Bangui est là trop proche, trop familière, on manque de recul.

Pour cette raison, la vision de Bangui, en 1971, par 484 écoliers est intéressante. Le Centenaire va certainement offrir l'occasion de percevoir par des sondages l'opinion des Banguissois, d'interroger les enseignants, les étudiants, les lycéens sur la façon dont ils appréhendent leur ville et dont ils envisagent son avenir au seuil du troisième millénaire, en l'an 2000 ou au millénaire en 2889 ! Qui, au début du siècle, aurait imaginé que Bangui compterait bientôt un demi-million d'habitants ?

Bangui, dimanche 18 décembre 1988.

Bibliographie

- Sur la fondation du poste de Bangui.* Bull. Soc. Géog. Comm., Paris, t. XII, 1889-90, p. 333-334.
- Bangui.* In Gouvernement général de l'Afrique Equatoriale : Oubangui-Tchad-Congo. La Dépêche coloniale, 15 août 1910, n° 15, pp.183-184
- Les vivres à Bangui.* In Revue des Troupes Coloniales, nov. 1913, n° 137, p. 580-581.
- Plan de Bangui en 1912 à 1 / 6 000.* Archives Outre-Mer, Aix-en-Provence. 4(3) D 19. Rapport annuel 1912 p. 187.
- Renseignements sur les colonies de l'AEF.* Rev. Troupes colon., n° 153, sept-oct. 1922, pp. 444-446.
- Chronique de l'Air.* Bull. Comité Afr. Fr. : 1929 n° 3 p.113 ; 1931 n° 4, n° 5 p. 149 ; 1932 : n° 2, n° 6, n° 7 p. 481, n° 11 p. 677 ; 1933 n° 11 ; 1934 n° 10 ; 1935 n° 6 p. 430, n° 7 p. 492
- L'avenir de l'A.E.F. est dans les airs.* Marchés Tropicaux, 13 jan. 1951, p.171
- Cinquanteaire du Bangui Rock-Club 1906-1956* (Plaquette éditée à l'occasion du). Imp. Centrale d'Afrique, Bangui, 93 p.
- Bangui* pp.143-144 A.E.F. 53. Exposition de Brazzaville. Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer, Paris, août 1953, 163 p.
- La République Centrafricaine.* Supplément du n° 309 de "Jeune Afrique", 1966, XXXII p, (cf. p. II)
- ALLEGRET (M.), 1987. — *Carnets du Congo.* Voyage avec Gide. Collect. Singulier-Pluriel, Presses du CNRS, 295 p. (cf. pp.78-82)
- AUGOUARD (Monseigneur), 1905. — *28 années au Congo. Lettres de Mgr. Augouard.* Soc. France. d'Imp. et de librairie, 2 tomes de 533 et 648 p., (cf. p.580-583 et 602-603)
- BAMBOTE (M.), 1980. — *Nouvelles de Bangui.* Les Presses de l'Université de Montréal, (cf. pp. 79-95)
- BANVILLE (Rév.P. Gh. de). — 1984. *Saint-Paul des Rapides - Histoire d'une fondation 1893-1903.* Centre culturel Saint-Jean, Bambari, 140 p. multig.

- BANVILLE (Rév.P.Gh.de). — 1988. *Les origines de Bangui*. In *Trait d'Union*, organe de l'U.F.E, sect. de Centrafrique n° 31.
- BARATIER Gal., 1912. — *Vers le Nil - Souvenirs de la Mission Marchand de Brazzaville à Fort Desaix*. Arth. Fayard, Paris, 110 p.
- BARBARIN (Ch-J.), 1950. — *Bangui*. Pp. 476-478 in AEF de E. Guernier.
- BARBEROT (R.), 1972. — *A Bras le cœur*. Collect. Vécu., R. Laffont, Paris, 467 p., (cf. p. 411)
- BAZOLY YABOUËT (A.), 1967. — *Bangui à l'heure des Jets*. Terre Africaine, n° 173, du 3 au 10 Juin 1967, (cf. p 2)
- BERNARD (Lieut. de vais.), 1927. — *En hydravion au dessus du Continent Noir*. Grasset, Paris, 197 p.
- BERNIES (J.F.), 1977. — *Pigeon volant, l'Afrique vu d'un vélo*. Collect. Vécu, R. Laffont, Paris, 331 p., (cf. pp. 98-100)
- BERTON (J.), 1890. — *Rapport de Berton, Inspecteur des postes et stations au Commissaire Général Brazza*. Archives d'Outre-Mer (G.C. III 14), Aix-en-Provence, 14 p. m.
- BESLIER (G.), 1926. — *l'Apôtre du Congo : Monseigneur Augouard*. Edit. de la vraie France, Paris, 263 p., (cf. p. 179)
- BINET (J.), Dir. Rech. ORSTOM, 1972. — *Images de la ville ... vue par les écoliers de Bangui (RCA)*. Fév. 1971, Bull. Secrétariat des missions d'urbanisme et d'habitat, Paris, 68, pp. 3-18
- BONNEL DE MEZIERES (M.A.), 1901. — *Rapport de M.A. Bonnel de Mézières, chargé de mission, sur le Haut-Oubangui, le M'Bomou et le Bahr-el-Ghazal*. Imp. Vve Albouy, Paris, 207 p.
- BOULVERT (Y.), 1983. — *Le site de Bangui-Zongo vu par les explorateurs et les écrivains*. ORSTOM, Bondy, 7 p. multig.
- BOULVERT (Y.), 1984. — *A l'occasion d'un centenaire : la première exploration de l'Oubangui jusqu'aux rapides de Bangui-Zongo par le pasteur Grenfell*. ORSTOM, Bangui, 26 p. multig.
- BOULVERT (Y.), 1985. — *Le problème de l'Oubangui-Ouellé, comment fut exploré et constitué un réseau hydrographique à la fin du 19^e siècle*. Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum., vol XXI, n°4, 389-411 p.
- BRUNACHE (P.), 1984. — *Le Centre de l'Afrique*. Autour du Tchad. F. Alcan, Paris, 340 p.
- BRUSTIER (L.), 1982. — *Cendrillon africaine*, (cf. p. 58-63 et 103-108).
- BUHLER (J.P.), 1948. — *Sur les routes d'Afrique, de la Méditerranée au Congo*. Payot, Lausanne. 244 p.
- BURTHE D'ANNELET (Lieut. col. de), 1930. — *Echo sur Bangui*. Bull. Com. Af. Fr., n° 4, pp. 163-167
- BURTHE D'ANNELET (Lieut. col. de), 1932. — *A travers l'Afrique Française. Du Cameroun à Alger par le Congo, le Haut-Oubangui-Chari, le Ouadai, l'Ennedi, le Borkou, le Tibesti, le Kaouar, le Zinder, l'Air, le Niger, l'Ahaggar et le pays Ajjer (septembre 1928 — juin 1931) Carnets de route*. Edit. Pierre Roger, Paris, 448 p., photos, cartes, plans, dessins.
- CANTOURNET (J.), 1986. — *Points de vue nouveaux*. Notes sur les origines et la fondation de Bangui. Rev. franç. d'hist. d'Outre-Mer, t. LXXIII, n° 272, pp. 347-357
- CARON (M.J.), 1961. — *Impressions sur Bangui, le 25 mai 1961*. P.6 in *Terre Africaine* n°27 du 28 Septembre au 4 Octobre 1963.

- CARS (G.des), 1963. — *Sang d'Afrique*. Flammarion, Paris, 399 p., (cf. p. 64-67 et 343).
- CASTELLANI (Ch.), 1897. — *Vers le Nil français avec la mission Marchand*. Flammarion, Paris, 437 p., (cf. p.232-246)
- CASTELLANI (Ch.), 1898. — *De Courbevoie à Banghi, avec la mission Marchand*. L'Illustration, 1er sem., pp. 82-84, 106-108, 219-221, 242-244, 34 gravures.
- CEUVORST (J.), 1952. — *L'Afrique en Jeep. Sahara - Niger - Congo - Nil - 35 000 Km*. Edit. Contemporaines Boivin et Cie, Paris, 251 p., (cf. p. 128-129).
- CHAPISEAU (F.), 1908. — *Au pays de l'esclavage. Mœurs et coutumes de l'Afrique Centrale*. Maisonneuve et Larose, Paris, 282 p., (cf. p. 31-34).
- CHAVANNES (Ch.de), 1932. — *Un Collaborateur de Brazza, Albert Dolisie, sa correspondance*. Bull. Com. Afr. Fr., 4, pp. 219-237 ; 5, pp. 283-302.
- CHAVANNES (Ch.de), 1937. — *Le Congo Français*. Lib. Plon, Paris, 406 p., (cf. p.116).
- CHEVALIER (A.), 1908. — *Mission Chari-lac Tchad 1902-1904. L'Afrique Centrale Française*. A. Challamel, Paris, 776 p., cartes, fig., plans. (cf. pp. 32-36).
- COLRAT DE MONTROZIER (R.), 1902. — *Deux ans chez les anthropophages et les sultans du Centre Africain*. Plon, Paris, 326 p., (cf. pp. 53 à 57 et 70).
- CONCHON (G.), 1964. — *L'Etat sauvage*. Albin Michel, Paris, 267 p.
- COQUERY-VIDROVITCH (C.), 1970. — *Le Congo Français au temps des grandes compagnies concessionnaires - 1898-1930*. Mouton. Paris - La Haye, 600 p., 31 cartes, 26 graph., 35 planches.
- CORNET (Capit.), 1910. — *Au Tchad, trois ans chez les Sénoussistes, les Ouaddaïens et les Kirdis*. Plon-Nourrit, Paris, 322 p., 26 gr., (cf. p. 5 et 6, 308 et 309).
- COTEL (Rév. Père P.), 1912. — *Relation d'un voyage à Rafai*. Les Missions catholiques, t. 44, p. 368.
- DECORSE (Dr.J.), 1906. — *Du Congo au Lac Tchad. La brousse comme elle est. Les Gens tels qu'ils sont. Mission Chari-lac Tchad (1902-1904). Carnets de route*. Asselin et Houzeau édit., Paris, 347 p., (cf. p. 9-11).
- DESCHAMPS (capit.), 1911. — *De Bordeaux au Tchad par Brazzaville*. Soc. Fr. d'Imp. et de librairie, Paris, 308 p., 50 grav., 4 cartes, (cf. p.74-79).
- DIAS-BRIAND (M.C.), 1982. — *Joseph Briand, médecin à Bangui. 1898. pp. 51-71 in Recherches Centrafricaines*. Sénanque 24 - 25 sept. 1981. Etudes et documents, n° 16, Aix-en-Provence, 78 p.
- DRESCH (J.), 1948. — *Villes congolaises — Etudes de géographie urbaine et sociale*. Rev. de Géog. Hum. et d'Ethnologie, 3, juil. - sept., pp. 3-24.
- DRESCH (J.), 1950. — *Bangui*. P. 86 in A.E.F. de E. Guernier.
- DROIT (M.), 1985. — *La rivière de la guerre*. Julliard, Paris, 321 p., (cf. pp. 27-28).
- DUJOUR (G.), 1906. — *Annuaire officiel illustré de la colonie du Congo*. Chapelot, Paris, 230 p., 1 carte à 1/5 000 000, 31 photos.

- DUMAS (A.), 1930. — *Bangui*. Plan d'urbanisme à 1/5 000, Institut. cartog. de Paris.
- DUNOD (L.), 1892. — *Le Congo Français (confér. du 17 juin 1892 à la Soc. Géog., Paris)*. Imp. Larousse, Paris, 27 p., carte à 1/10 000 000
- DYBOWSKI (J.), 1893. — *La route du Tchad. De Loango au Chari*. Firmin Didot, Paris, 381 p., (cf. pp. 170-173).
- FABRE (P.), 1930. — *La randonnée*. Les cahiers du Sud, Marseille, 264 p., (cf. p.110-112).
- FOUREAU (F.), 1903. — *Mission Saharienne Foureau-Lamy*. D'Alger au Congo par le Tchad. Masson, Paris, 829 p., 170 fig., 1 carte, (cf. p. 731-732).
- GAILLARD (G.), 1892. — *Conférence sur le Haut-Oubangui, séance du 23 juin 1892*. Bull. Soc. Géogr. Comm., Paris, n° 5, pp. 395-401, (cf. p. 396).
- GARY (R.), 1966. — *La promesse de l'aube*. Gallimard, Paris, 374 p. (cf. pp. 136-139 et 342-345).
- GENTIL (E.), 1902. — *La chute de l'Empire de RABAH*. Hachette, Paris, 308 p., (cf. p. 18).
- GIDE (A.), 1927. — *Voyage au Congo — Carnets de route d'André Gide*. Gallimard, Paris, 255 p.
- GOBLET (A.), 1932. — *Un des premiers Apôtres de l'Oubangui-Chari, le R.P. Raoul Goblet de la Congrégation du Saint Esprit 1894-1897*. Imp. des Orphelins apprentis d'Auteuil, Paris, 246 p., (cf. pp. 132-135).
- GODART (Père L.) et ZOUBE (C.), 1988. — *Nos Pères dans la Foi*. Les Anciens de la Mission Saint-Paul. Foyer de Charité, Bangui, 199 p.
- GOURAUD (Gal), 1944. — *Zinder, Tchad, 1904-1905*. Plon, Paris, 305 p, (cf. pp. 149, 223-224).
- GOUTALIER (R.), 1974. — *Les débuts difficiles de la capitale de la République Centrafricaine : Bangui de 1889 à 1893*. Cahiers d'Etudes Africaines, 54, vol. XIV, 2è cahier, Mouton et Cie, pp. 299-316.
- GOUSSET (M.), 1943. — *En brousse*. AEF. Sorlot, Paris, 205 p. illust. de l'auteur, cartes, (cf. pp. 148-150).
- GRENPELL, 1886. — *Exploration of the Tributaries of the Congo between Leopoldville and Stanley-Falls*. Proceedings of the Royal Geographical Society, n° 10, pp. 627-633.
- GUEHENNO (J.), 1952. — *Voyages - Tournée Américaine - Tournée Africaine*. NRF Gallimard, Paris, (cf. pp. 175-178).
- GUERNIER (Sous la direction d'E.), 1950. — *Afrique Equatoriale Française : l'Encyclopédie coloniale et maritime*. 590 p., 348 photo. 44 cartes, 36 plans, 19 planches, h. t., (cf. J. Dresch p. 86 et Ch. J. Barbarin pp. 476-478).
- HAARDT (G.M.), et AUDOIN-DUBREUIL (L.), 1927. — *La croisière Noire. Expédition Citroën Centre-Afrique*. Plon, Paris, 317 p., carte 1/40 000 000, (cf. p. 105-113).
- HARCOURT (Fr. d'), 1960. — *L'Afrique à l'heure H. Collect.* l'Air du Temps, Gallimard, Paris, 312 p., (cf. p.40-43).
- HOMET (M.), 1934. — *Congo, terre de souffrance*. Edit. Montaigne, Paris, 253 p. (cf. pp. 131-136).

- HOMET (M.), 1938. — *Afrique Noire : Terre inquiète*. Garderons-nous nos colonies d'Afrique ? AOF - Cameroun - AEF. Collect. Outre-Mer, J. Peyronnet et Cie édit., Paris, 286 p. (cf. pp. 218-226).
- HOULET (G.), 1962. — *Afrique Centrale* — Les Républiques d'expression française. Les Guides Bleus. Hachette, Paris, 533 p., (Bangui cf. p.214-222).
- KALCK (P.), 1974. — *Histoire de la République Centrafricaine*. Collect. Mondes d'Outre-Mer, Edit. Berger-Levrault, 341 p.
- KALCK (P.), 1978. — *Paul CRAMPEL, le Centrafricain (1864-1891), Explorateur nancéien, visionnaire d'une Afrique unie du Congo à la Méditerranée*. Inédit, 222 p. multig.
- LEBEUF (J.P.), 1951. — *Villes inconnues d'Afrique*. Rev. Fr. d'Outre-Mer, juin 51, pp. 106-107.
- LEBEUF (J.P.), 1953. — *Ville africaine de Bangui*. Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer, vol III, fasc. 29, pp. 15-17.
- LEIRIS (M.), 1934. — *L'Afrique fantôme*. NRF. Gallimard, Paris, 533 p. (édit. de 1968), (cf. p.194-197).
- LEMOINE (R.), 1985. — *Souvenirs d'un Gaulliste avant l'heure*. Bull. Forces Armées en RCA, n° 14, pp. 6-10, multig.
- LIENART (V.), 1888. — *Exploration de l'Oubanghi*. Bull. Soc. Belge. Géog., XII, pp. 374-398.
- MAGNANT (S.), 1907. — *Historique du poste de Bangui*. J. O. de l'Oubangui-Chari-Tchad, pp. 32-48-92-117-119.
- MAHUZIER (A.), 1947. — *Grandes chasses en Afrique Centrale*. Amiot-Dumont, Paris, 203 p., 55 photos, (cf. pp 155-156).
- MAIGRET (J.), 1936. — *Marchand l'africain*. Mame, Tours, 220 p. (cf. p. 70-71).
- MAISTRE (C.), 1895. — *A travers l'Afrique centrale*. Du Congo au Niger 1892-1893. Hachette, Paris, 302 p., (cf. pp. 26-27).
- MANGIN (Gal.), 1936. — *Souvenirs d'Afrique*. Tournée d'inspection au Congo 1908. Denoël et Steele, Paris, 265 p., (cf. p.235).
- MARAN (R.), 1934. — *Le livre de la Brousse*. Albin Michel, Paris, 287 p., (cf. p. 276).
- MARIE (Capit.- aviat), 1931. — *Le Congo à six jours de Paris*. 243 p., 6 cartes.
- MARQUES (A.), 1967. — *Nuit de Bangui, rumba*. P. 3 in Terre Africaine n° 198, du 14 au 21 octobre 1967
- MECKLENBURG (A.F.Herzog zu), 1912. — *Vom Kongo zum Niger und Nil*. Berichte der deutschen Zentralafrika-Expedition 1910-1911. Leipzig Brockhaus, 2 vol., (cf. I pp. 27-30).
- MUSY (M.), 1890-91. — *Lettres de Maurice Musy*. In Revue de Géographie, dirigée par L. Drapeyron, déc. 1890 : p. 455-457, jan. 1891 : p. 64-68, fév. : 130-133, mars : 210-214, avril : 291-294, mai : 377-381, juin : 454-455, juil. : 62-65, août : 141-143.
- NEBOUT (A.), 1892. — *La mission Crampel*. Le Tour du Monde, vol. LXIV, pp. 1-65, (cf. p.12-14).
- NEBOUT (A.), 1892. — *Conférence sur la mission Crampel*. Bull. Soc. nor-mande de Géographie, 4è cahier, 33 p., (cf. p.13-14).
- NORMAND (J.Y.), 1956. — *Villes et Urbanisme : Bangui*. P.102-118 in Réalités Africaines, les Editions Fontana, Rabat.

- OUATEBO (J.), 1967. — *Un commentaire sur le Safari Hôtel*. P.7 in *Terre Africaine* n° 175, du 1er au 8 mai 1967.
- PESQUIES-COURBIER (S.), 1986. — *Une base aérienne en Afrique Noire : Bangui*. Bull. d'Inform. de l'Ass. Gale. de Prévoyance Militaire, n° 148, pp. 34-35.
- PICHAT (J.M.), 1933. — *Brazzaville-Paris*. Larose, Paris, 206 p., (cf. p.104).
- PLANCHAT et VIVIEN (Lieutenants de vaisseau), 1912. — *Plan de Bangui à 1/5 000. Mission hydrographique Congo-Oubangui, H. Roussilhe*.
- PRAT (O. de), 1897. — *Impressions d'un Lillois dans un voyage au Centre de l'Afrique*. Bull. Soc. Géog. de Lille, 2è sem., t. 28, (cf. p. 219-221).
- PRIOUL (C.), 1971. — *Alimentation, approvisionnement et agriculture à Bangui. Thèse 3è cycle*. Bordeaux III, 2 tomes, 381 p. multig.
- REIBELL (Gal.), 1931. — *Carnets de route de la mission saharienne Foureaux-Lamy, 1898-1900*. Plon, Paris, 422 p., (cf. pp. 379-381).
- RICHARD (R.), 1934. — *La trombe et le grain orageux du 27 mai 1932 à Bangui (A.E.F.)*. Annales de Physique du Globe de la France d'Outre-Mer, p.196.
- RONDET-SAINT (M.), 1933. — *Sur les routes du Cameroun et de l'A.E.F.* Soc. Edit. Géogr. Marit. Col., Paris, 250 p. (cf. pp. 110-111, 115-116).
- ROUGET (F.), 1906. — *L'expansion coloniale au Congo Français*. Larose, Paris, 942 p., 88 grav., 12 croquis, 1 carte à 1/5 000 000, (cf. p. 469-470).
- SAMMY-MACKFOY (P.), 1978. — *L'Odyssée de Mongou*. Hatier, Paris, 2è éd. 1983, 125 p., (cf. pp. 74-77).
- SANMARCO (L.), 1983. — *Le Colonisateur colonisé*. Souvenirs d'un Gouverneur de la France d'Outre-Mer. Edit. P.M. Favre, Paris, 229 p., (cf. pp. 135 à 200, notamment p.150).
- SAUVAGE (M.), 1937. — *Les secrets de l'Afrique Noire — sous le feu de l'équateur — Cameroun, Oubangui-Chari, Moyen-Congo*. Edit. B. Grasset, Paris, 337 p., (cf. pp. 321-323).
- SCHNEIDER (L.), 1893-1903. — *Lettres de Lucien Schneider*. Administrateur des Colonies. 248 p. manuscrites.
- SILLANS (R.) 1958. — *Les savanes de l'Afrique Centrale*. Encyclopédie biologique, LV., Edit. P. Lechevalier, Paris, 421 p.
- SORIANO (R.), 1942. — *Historique du Bataillon de marche n°2 de l'Oubangui-Chari 1940-1942*. Impr. Cathol., Beyrouth, 53 p., nombreuses photographies, (cf. p. 6).
- SUSSET (R.), 1934. — *La vérité sur le Cameroun et l'Afrique Equatoriale*. Edit. Nlle Revue Critique, Paris 218 p. (cf. pp. 156-157, 186-189).
- THIEFFRY (E.), 1926. — *En avion de Bruxelles au Congo Belge*. La Renaissance du livre, H. et M. Schaumans impr.- éd., Bruxelles, 304 p., (cf. pp. 244-257).
- TOQUE (G.). — *Les Massacres du Congo — la Terre qui Ment, la Terre qui Tue*. Libr. Mondiale. Paris, 307 p., (cf. p. 48).
- UZES (Duchesse d'), 1894. — *Le voyage de mon fils au Congo*. Plon, Paris, 342 p., (cf. pp. 161-181 et 280)
- VANGELE (Capit.), 1889. — *L'exploration de l'Oubanghi-Doua-Koyou*. Bull. Soc. Belge Géogr., Bruxelles, t. XIII, pp. 5-36.

- VEISTROFFER, 1931. — *Vingt ans dans la brousse africaine*. Souvenirs d'un ancien membre de la mission Savorgnan de Brazza dans l'Ouest Africain, (1883-1903). Edit. Mercure Universel, Lille, Paris, 241 p., (cf. p. 158).
- VEISTROFFER, 1932. — *Les origines de Pointe-Noire, Brazzaville, Bangui*. Edit., Mercure Universel, Lille, Paris, 40 p., (cf. p. 158).
- VERNE (J.) s.d. vers 1895. — *Le village aérien*. Collect. Hetzel, Paris, 235 p. (cf. p. 233).
- VILLELUNE (E. de), 1909. — *Au cœur de l'Afrique*. Beauchesne et Cie, Paris, 274 p., (cf. p. 75 à 78).
- WALLOT (M.), 1988. — *Bangui. Le passage à la commune de plein exercice*. L'élection et le rôle de B. Boganda à la mairie. 5 p. multig., inédit.
- WAUTERS (A.J.), 1887. — *L'exploration de l'Oubangui et de ses affluents*. Le Mouvement Géographique, Bruxelles, n° 10, 9 mai 87, p. 40-41.
- WAUTHIER (M.), 1935. — *40 000 km dans le ciel d'Afrique*. Plon, Paris, 266 p. (cf. pp. 156-163).
- YOUNG (The Young family), 1921. — *Letters from the field*. Fort Crampel A.E.F., avril 14. Mid-African Mission, Columbia, Ohio, vol. 1, n° 7, oct.-déc. 1921.
- ZECCHINI (L.), 1984. — *Face à eux mêmes* p. 13 et 15 et au "Kilomètre 5" p. 17. Le Monde, Paris, vendredi 30 Novembre.

Bibliographie annexe

Quelques repères bibliographiques sur la ville de Bangui.

Dans ce recueil, on a surtout rassemblé des souvenirs, des points de vue, des faits divers, des descriptions aussi diverses que possible. Pour ceux qui recherchent des études plus approfondies sur Bangui et sa région, voici quelques références bibliographiques qui pourraient les aider, la thèse de F. Villien constituant l'ouvrage de référence sur la ville.

- Anonyme. 1960 — *Bangui, capitale de la République Centrafricaine*. Mairie de Bangui, imp. Monaco, 65p.
- ADRIEN-RONGIER (M.F.), 1981 — *Les Kodro de Bangui : un espace urbain oublié*. Cahier d'Etudes Africaines, 81, 83, XXI-1-3, p. 93-118
- BACCARD (André), 1987 — *Les martyrs de BOKASSA*. Seuil, Paris, 349 p.
- BASTIANI (L. Admin. INSEE), s.d. — *Recensement et démographie des principales agglomérations africaines de l'AEF - Bangui (1955-1956)*. Ht. Commissariat de l'AEF, Dir. Gén. des Service Econ. et du Plan. Service de la Statistique générale, 17 p. multig., X tableaux
- BOULVERT (Y.), 1976 — *Notice explicative n° 64*. Carte pédologique de la République Centrafricaine : feuille de Bangui à 1/200 000., 126 p. XIII fig.
- BOULVERT (Y.), 1983 — *Le site de Bangui-Zongo*. 3 p., 2 cartes : 1/200 000, 7 p. multig., 3 fig., ORSTOM, Bondy.
- BOULVERT (Y.), 1986 — *Quelques réflexions à l'occasion de la publication d'un article sur la ville de Bangui*. ORSTOM Bangui, 10 p. multig.
- BOULVERT (Y.), 1986 — *Aperçu bibliographique sur l'évolution de la population du Centrafrique et de sa capitale Bangui*. ORSTOM Bangui, 10 p. multig.
- CALLEDE (J.) et ARQUISOU (G.), 1972 — *Données climatologiques recueillies à la station bioclimatologique de Bangui pendant la période 1963-1971*. Cah. ORSTOM série Hydrologie, vol. IX, n° 4, 1 à 26.
- CASSAGNE (B.), 1981 — *Enquête sur la consommation de combustible ligneux dans l'agglomération de Bangui*. CTFT, Nogent sur Marne, 2 fasc., 49 et 100p.

- CORNACCHIA (M.), GIORGI (L.) et LACHAUD (J.C.), 1985 — *Note préliminaire sur l'hydrologie de la région de Bangui (RCA)*. 110^e Congrès Nat. Soc. Sav., Montpellier, Sciences, fasc. VI, p. 331-342.
- DANZI (Gabriel), 1985 — *Un soleil au bout de la nuit*. Collection Créativité 10. Les Nouvelles Éditions africaines, Dakar-Abidjan-Lomé, 254 p.
- DEYAGUENDE (R.), 1983 — *Le protestantisme à Bangui : l'inventaire des paroisses : lieux de culte, organisation, pratique religieuse*. Mémoire Maîtrise Université Bangui. n° 402 - M H 84, 144 p.
- GALLO (Thierry-Jacques), 1988 — *Ngaragba-maison des morts — un prisonnier sous BOKASSA*. Mémoires africaines, L'harmattan, Paris, 159 p.
- GAUZE (R.), 1958 — *Oubangui-Chari, Paradis du tourisme cynégétique*. Guide touristique et cynégétique de l'Oubangui-Chari. Oranne, Caen, 381p.
- GELOT (Doct. J.P.), BUTOR (Doct. Sœur Côme), FRANCOIS (M., statisticien INSEE) et DUPOZ (P., démographe ORSTOM), s.d. (vers 1978) — *Étude sur le fonctionnement des centres de santé urbains de Bangui*, Minist. Santé, Bangui, 29 p. multig.
- GIORGI (L.) et CORNACCHIA (M.), 1986 — *Données nouvelles sur la géologie de la région de Bangui (RCA)*. Mus. Roy. Af. Cent. Tervuren. Annales, série in 8^e, Sci. Géol. n° 93, pp. 1-33.
- GONEYO-REPAGO, 1981 — *Je vais à Bangui* (pièce en 3 actes inédite sur l'exode rural).
- KAKOULINGUE (J.), 1983 — *L'inventaire du catholicisme à Bangui*. Mémoire de Maîtrise Univ. de Bangui, 140 p.
- KONGO (A.), 1985 — *Les églises indépendantes Africaines de Bangui* (des origines à nos jours). Mémoire Maîtrise Université Bangui. n° 404 - M H 84, 140 p.
- LEBEUF (A.), 1951 — *Mission d'études des centres urbains des territoires du Tchad et de l'Oubangui-Chari (Afrique Equatoriale Française)*. Africa (Londres), juillet, 2p.
- LEBEUF (J.P.), 1951 — *Bangui* (Oubangui-Chari) AEF. Rapport d'une enquête préliminaire dans les milieux urbains de la Fédération. Edit. de l'Union française, Paris, 66p.
- LEBEUF (J.P.), 1954 — *Bangui*. Edit. de l'Union française, Paris.
- LEGRAND (J.M.), 1960 — *Urbanisme de Bangui*. Rapport d'enquête. Paris, 55 p.
- LEGRAND (J.M.), 1962 — *Le plan directeur de Bangui*. Industrie et Travaux d'Outre-Mer (100), Paris.
- LEMOTOMO (E.), 1977 — *Bangui, étude urbaine*. Paris, Université de Paris I. Thèse de 3^e cycle, 327 p. multig.
- MAKOMBO-BAMBOTE, 1966 — *Les randonnées de Daba (de Ouadda à Bangui), traduit en 1971 : Daba's travel, Pantheon Book, New York*.
- MASSEGUIN (Sœur Christiane), 1948 — *A l'ombre des Palmes — l'Œuvre familiale et missionnaire des Sœurs du Saint-Esprit*, Edit. Spes, Paris, 132 p.
- NDOMA (A.), 1987 — *La prostitution à Bangui: une étude de cas d'un phénomène social après 1960*. Mémoire de Maîtrise Université de Bangui, 194 p.

- NIAMOLO (Faustin), 1976 — *L'impossible retour* (pièce inédite : Sur le thème de retour de Bangui au village).
- NIAMOLO (Faustin), 1978 — *Germaine TIOKOLO, la fille à sous* (pièce inédite sur les difficultés conjugales à Bangui).
- NIAMOLO (Faustin), 1979 — *J'ai vécu l'enfer de Ngaragba* (inédit de 130 p. multigraphiées).
- PENEL (J.D.), 1983 — *Repères sur la pensée centrafricaine d'aujourd'hui*. Centre Culturel français, Bangui, 237 p. multig.
- PIERMAY (J.L.), 1978 — *La mutation du milieu rural à proximité de la ville au nord de Bangui*. Cah. ORSTOM, série Sciences Humaines, vol XV, n° 2, p. 187-205
- PIERMAY (J.L.), 1981 — *Pouvoirs et territoire dans l'administration locale de la ville de Bangui (République Centrafricaine)*. Recherches géographiques à Strasbourg, n° 18, p. 115 à 126
- POIDEVIN (J.L.), 1976 — *Les formations de Précambrien supérieur de la région de Bangui*. Bull. Soc. Géol. de France, Paris (7), 18, p. 999 - 1003
- PRIOUL (C.), 1969 — *Les cultures maraichères à Bangui*. Cah. Outre-Mer. Bordeaux n°86, p. 191-202
- PRIOUL (C.), 1969 — *L'industrie et le commerce en RCA*. Cah. Outre-Mer, Bordeaux, n° 88, p. 408-429.
- PRIOUL (C.), 1972 — *L'évolution de la propriété foncière dans la région de Bangui*. CEGET-CNRS, Bordeaux, p. 955-968.
- SORET (M.), 1961 — *Bangui*. Etude socio-démographique de l'habitat. ORSTOM Brazzaville. Tome 1, 97 p. multig.
- VILLIEN (F.), 1985 — *Habitat et habitations dans les quartiers populaires de Bangui*. Cahiers d'Outre-Mer, 38, (151) p. 235 à 262.
- VILLIEN (F.), 1987 — *Bangui, ruralité et citoyenneté d'une ville d'Afrique Centrale*. Thèse Doct. d'Etat. Univ. de Bordeaux III, 2 tomes, 1066 p. multig.

Photographies anciennes

Georges Bruel : reproduites avec l'aimable autorisation de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Mission Dybowski : communiquées par le R.P. de Banville.

Alfred Uzac : communiquées par Monsieur François Uzac.

Cartes postales

Communiquées par le R.P. de Banville.

Photographies modernes

Monsieur Guiet.

Monsieur Yves Boulvert.

Table des matières

	<i>Pages</i>
<i>I. Les Précurseurs 1885-89</i>	
• La région de Bangui avant la période coloniale	7
• Le Pasteur GRENFELL atteint et dépasse le site de Zongo en février 1885	8
• Le Capitaine belge VANGELE échoue d'abord devant les rapides de Zongo-novembre 1886	10
- VANGELE	10
- V. LIENART	14
• A sa deuxième tentative le Capitaine VANGELE réussit à franchir les Rapides de Zongo en novembre 1887	16
• Les premiers français sur le site	19
- A. DOLISIE (1887-88)	19
- L. DUNOD (1888)	19
- VEISTROFFER (1889)	24
<i>II. Fondation de Bangui 1889-94</i>	
• La création du poste de Bangui	27
• Mémoire orale centrafricaine au sujet de la fondation de Bangui	32
• Lettres de Maurice MUSY -1889-1890	35
• Rapport BERTON - 7 juillet 1890	46
<i>III. Bangui base de départ vers l'intérieur -1890-1893</i>	
• Mission Paul CRAMPEL - 1890	51
• Mission G. GAILLARD - 1891	53
• Mission Jean DYBOWSKI - 1891	55
• Mission Casimir MAISTRE -1892	57
• Inondations et déplacements du poste - Duc D'UZES - 1892	61
• Débuts difficiles du poste de Bangui selon R. GOUTALIER	64
<i>IV. Bangui poste d'étape 1893-1900</i>	
• Fondation de la Mission Saint Paul des Rapides par Monseigneur AUGOUARD - 1893-94	67
• Le site de Bangui selon Jules VERNE vers 1895	72
• La Mission Tchad d'Emile GENTIL à Bangui en 1895	72
• La Mission Congo-Nil ou Mission MARCHAND à Bangui 1896-97	73
- Général BARATIER	75

- O. de PRAT	75
- Ch. CASTELLANI	76
• BRUEL à Bangui : le site, la vie	79
• Témoignages de résidents en Oubangui - 1898-1900	80
• Mission BONNEL de MEZIERES — 1898	84
• Mission Ferdinand de BEHAGLE 1898-99	84
• Mission saharienne FOUREAU-LAMY : FOUREAU, REIBELL - 1900	86
V. Bangui entre 1900 et 1914	
• L'Administrateur adjoint Georges TOQUE vers 1901	89
• Mission Chari-lac Tchad (1902-1904)	89
• Le futur général GOURAUD en 1904	96
• Description officielle de Bangui en 1906	98
• Premiers travaux d'agrandissement selon BRUEL - 1907 ...	100
• Capitaine CORNET en 1904-1907	101
• Capitaine DESCHAMPS en 1904 et 1907	101
• Le futur général MANGIN en 1908	105
• Baron E. de VILLELUNE en 1908	106
• Révérend Père COTEL en 1909	106
• Bangui en 1910	107
• Une mission officielle allemande à Bangui en 1910	110
• L'approvisionnement de Bangui vers 1913	112
VI. Bangui entre 1914 et 1930	
• L'Administrateur antillais René MARAN	115
• L'Odyssée de MONGOU par P. SAMMY	116
• Premiers missionnaires protestants à Bangui en 1921	119
• Conseils aux arrivants et ressources locales en 1922	121
• Bangui vu par un instituteur, Paul FABRE en 1922	123
• Bangui vu par la Croisière Noire-Citroën en 1925	126
• Bangui 1925 vu par André GIDE et Marc ALLEGRET	132
• Bangui revu en 1928 après un quart de siècle par le lieutenant-colonel de BURTHED'ANNELET	137
VII. Bangui entre 1930 et 1932	
• Transformations de la ville en 1932 selon A. VEISTROFFER et H. BOBICHON	141
• Cyclone en 1931, trombe en 1932	142
• Bangui en 1932 vu par M. RONDET-SAINT	144
• J.M. PICHAT à Bangui 1932	146
• Les abus de l'administration coloniale selon Marcel HOMET en 1932	150
• Bangui vu par l'écrivain ethnologue Michel LEIRIS en 1932	155

VIII. Les débuts de l'aviation à Bangui 1929-1939

- Premiers aviateurs à Bangui en 1925-26 161
- Extraits de presse 1929-1935 165
- Une base aérienne en Afrique Noire à Bangui 167

IX. Bangui entre 1933 et 1939

- Une mission d'enquête parlementaire R. SUSSET en 1933.. 173
- Conversation de bar - Marcel SAUVAGE en 1934 175
- Une aviatrice à Bangui : Magdeleine WAUTHIER en 1935 . 177
- Marcel HOMET de retour en avril 1938 179
- Le géologue Louis BRUSTIER vers 1938 181
- Souvenirs de Marcel GOUSSET 184

X. A Bangui pendant la guerre 1939-45

- Le ralliement à la France Libre Juillet 1940 187
- Départ du Bataillon de Marche de l'Oubangui en 1941
selon R. SORIANO 191
- Souvenirs de Romain GARY à Bangui en 1941 192

XI. Bangui entre 1945 et 1955

- Bangui vu par un géographe le professeur Jean DRESCH
en 1946 197
- Escale boueuse en 1947 - Jean BUHLER 199
- Bangui vu par le cinéaste conférencier Albert MAHUZIER
en 1947 200
- Fièvre jaune et panthères en 1949 - Joe CEUVORST 201
- Urbanisme en Afrique Centrale 1949-50 203
- Bangui vu par l'écrivain-philosophe Jean GUEHENNO 207
- L'Avenir de l'A.E.F. est dans les airs 209
- Bangui vu par un sociologue Jean-Paul LEBEUF en 1951 ... 210
- Souvenirs sur le quartier de la Kouanga par Agnès
MŌABE et Augustin WAPIAMBODE 220
- Bangui en 1953 220
- Bangui, deuxième cité de l'A.E.F. selon Ed. DUMONT
en 1955 224
- Bangui vu en 1955 par un urbaniste J.Y. NORMAND 228

XII. Bangui de la loi cadre 1956 à l'Indépendance 1960

- Le témoignage d'un gouverneur. Louis SANMARCO
(1954-58) 231
- Bangui en 1956 : Cinquantenaire du Bangui Rock Club ... 232
- Bangui commune de plein exercice en 1956. Appel de
Barthélémy BOGANDA 240
- Bangui à l'heure H. François d'HARCOURT en 1959 242

- Bangui vu par un romancier vers 1959. Guy des CARS dans "L'invité" 243
- Connaissez-vous cette ville décrite à la même période ? .. 244

XIII. Bangui capitale de la République Centrafricaine, depuis l'Indépendance

- Bangui au moment de l'Indépendance selon le guide bleu 247
 - Première vision de Bangui par un ambassadeur, Roger BARBEROT en 1960 253
 - Impressions sur Bangui par Marie-Jeanne CARON en 1961 254
 - Bangui selon la revue "Perspectives d'Outre-Mer en 1961" 255
 - Bangui vu par Makombo BAMBOTE en 1964 262
 - Souvenirs personnels d'une mauvaise nuit : la Saint Sylvestre 1965. Yves BOULVERT 263
 - Présentation de Bangui en 1966 par Jeune Afrique 265
 - Grands travaux de Bangui en 1967 267
 - Nuit de Bangui. Rumba par A.MARQUES - 1967 270
 - Bangui vu par Michel DROIT vers 1970 271
 - Comment en 1971 les écoliers banguissois voient leur ville 275
 - Connaissance de l'ensemble 276
 - Le Centre ville 278
 - Les quartiers 281
 - Un routard à Bangui, Jean François BERNIES en 1974 285
 - Bangui en 1984-85 selon Laurent ZECCHINI 287
 - Dangers et mirages de la ville en 1971 selon Gabriel DANZI 290
- En guise de Conclusion** 293
- Bibliographie** 295
- Bibliographie annexe** 303

Composition — Mise en page : SÉPIA
6, avenue du Gouverneur Général Binger
94100 Saint Maur ☎ 43.97.22.14



Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
N° d'Imprimeur : 14498 - Dépôt légal : juillet 1989
Imprimé en C.E.E.

A l'occasion d'un centenaire : Bangui 1889-1989
Points de vue et témoignages

